UNIVERSITY
OF
TORONTO
LIBRARY

DESTINÉE

SOCIALE.

PAR

VICTOR CONSIDERANT,

Ancien Élève de l'École Polytechnique, ex-Capitaine du Génie,

Membre du Conseil général de la Seine

TOME PREMIER. — 2e ÉDITION.

Les Destinées sont les résultats présents, passés et futurs des plans établis par Dieu, conformément aux lois mathématiques. CH. FOURIER.

Jeune soldat, où vas-tu?
Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut!
Que tes armes soient bénies, jeune soldat.
DE LAMENNAIS

57666
13/9/02

PARIS

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE,

RUE DE [illegible],

ET QUAI VOLTAIRE, 25, EN FACE DU PONT-ROYAL.

M. D. CCC. XL. VII.

DESTINÉE SOCIALE.

I

IMPRIMERIE LANGE LÉVY ET COMP., RUE DU CROISSANT, 16.

C7554d

DESTINÉE

SOCIALE.

PAR

VICTOR CONSIDERANT,

Ancien Élève de l'École Polytechnique, ex-Capitaine du Génie,

Membre du Conseil général de la Seine

TOME PREMIER. — 2e ÉDITION.

Les Destinées sont les résultats présents, passés et futurs des plans établis par Dieu, conformément aux lois mathématiques. CH. FOURIER.

Jeune soldat, où vas-tu ?
Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut !
Que tes armes soient bénies, jeune soldat !
DE LAMENNAIS.

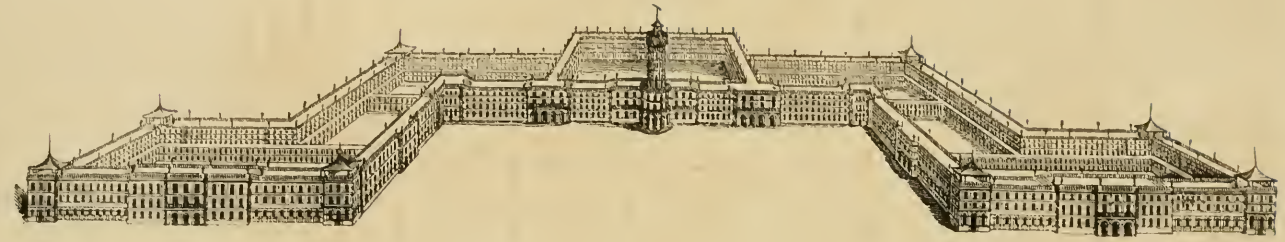
PARIS

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE,

RUE DE BEAUNE, 2,

ET QUAI VOLTAIRE, 25, EN FACE DU PONT-ROYAL.

M. D. CCC. XL. VII.



IDÉE D'UN PHALANSTÈRE.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE Ier VOLUME.

Pages.

Dédicace au Roi..... VII
Avertissement de la 2e Édition..... IX

PRÉLUDE.

I. Déclaration..... 1
II. Détermination du but social. Idéal d'une société parfaite..... 11
¶ Définitions..... 40

PREMIÈRE PARTIE. — CRITIQUE.

SECTION PREMIÈRE.

VICES GÉNÉRAUX DE LA SOCIÉTÉ ACTUELLE.

Chapitre premier. Vices de nos procédés industriels.. 49
Chapitre deuxième. Vices de nos procédés commerciaux. Concurrence anarchique..... 65
Chapitre troisième. Conclusion sur les Civilisations européennes..... 96

SECTION DEUXIÈME.

DÉVELOPPEMENTS SUCCESSIFS DE L'HUMANITÉ DANS SES PREMIÈRES PÉRIODES SOCIALES.

Chapitre premier. Formule générale du Mouvement. 115
Chapitre deuxième. Examen des quatre périodes antérieures à la Civilisation..... 120
Chapitre troisième. Analyse des développements de la Civilisation..... 145

Résumé et fin de la Civilisation par transition en Garantisme..... 179
CHAPITRE QUATRIÈME ET COMPLÉMENTAIRE. Sur le mouvement qui emporte la Civilisation européenne vers la Féodalité industrielle..... 191
NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE..... 219
Transition..... 227

DEUXIÈME PARTIE. — ORGANISATION.

PREMIER LIVRE.

PRINCIPES ORGANIQUES.

CHAPITRE PREMIER. Position du problème social..... 237
CHAPITRE DEUXIÈME. L'Association combine les avantages de la grande et de la petite propriété..... 273
Digression De quelques âneries civilisées.... 287
CHAPITRE TROISIÈME. Association et Communauté..... 303
CHAPITRE QUATRIÈME. Aperçu de la constitution matérielle d'une Phalange..... 318

DEUXIÈME LIVRE.

DISPOSITIF MATÉRIEL DES PHALANGES.

CHAPITRE PREMIER. Parallèle de la production dans les deux ordres, sociétaire et morcelé..... 333
CHAPITRE DEUXIÈME. Considérations sociales sur les variations de l'Architectonique..... 391
CHAPITRE TROISIÈME. Le Phalanstère..... 418
CHAPITRE QUATRIÈME. Convenances et Économies..... 441
CHAPITRE CINQUIÈME. Dispositif des cultures harmoniennes..... 466

FIN DE LA TABLE.

Au Roi,

Comme étant, à titre de chef du Gouvernement et de premier propriétaire de France, le plus intéressé à l'ordre, à la prospérité publique et particulière, au bonheur des individus et des nations (1).

(1) Quand l'auteur a dédié ce livre au Roi il ignorait que l'étiquette exigeât une présentation et un agrément préalables. La faute faite, l'auteur considère qu'il serait inconvenant de la réparer aujourd'hui par une suppression; mais il ne désespère encore pas que le Roi l'efface lui-même en posant la première pierre du premier Phalanstère. Il ne croit pas pouvoir formuler un souhait plus heureux pour la dynastie d'Orléans.

AVERTISSEMENT DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

Les apôtres d'une Idée militante ont en ce temps-ci moins que jamais le loisir de composer ou de refaire des livres : la lutte a chaque jour ses incidents et ses nécessités, et le combat ne permet guère que l'on s'écarte pour le travail solitaire. J'avoue cependant que, cette excuse me manquât-elle, je n'en aurais pas moins conservé à cet ouvrage, en le rééditant, son caractère primitif.

Si j'écrivais aujourd'hui une Exposition de la Théorie Sociétaire, je le ferais sans doute avec moins d'âpreté, plus de calme, plus de largeur ; mais je considère que c'est, en toutes choses, une sottise, à quarante ans, de ne pas vouloir en avoir eu vingt.

Tel qu'il est ce livre est utile à la Propagation. Il mord sur les intelligences indépendantes auxquelles surtout il s'adresse; il plait aux âmes ardentes, aux cœurs chauds, aux jeunes gens et aux femmes. Le ton en est tranchant, cassant, le langage orgueilleux ; d'accord : mais on sent très bien que ce ton et ce langage ont un caractère absolument impersonnel. L'auteur ne se bat pas pour son propre compte ; il se bat pour une Cause, pour une Cause dont la grandeur efface évidemment dans son œuvre toute trace de personnalité.

En somme, malgré les imperfections de ce livre et les critiques dont il a été l'objet, je ne veux pas perdre mon temps à le refondre. Si j'avais du loisir je l'emploierais à mieux. Je me borne donc à corriger cette œuvre de jeunesse sans lui rien ôter, de son âge et de sa nature, que des fautes de français et quelques accessoires aujourd'hui superflus. J'ajoute quelques notes et je comble quelques lacunes.

Ceux de mes lecteurs que pourraient choquer des allures trop batailleuses, se rangent, par cette disposition même de leur esprit, dans la catégorie des gens graves et sensés : à ce titre ils ne sauraient refuser de tenir compte de l'âge dans la composition d'un écrit et d'accorder par conséquent, à celui-ci, des circonstances atténuantes.

Plusieurs amis de la liberté m'ont reproché des attaques, abondamment répandues d'ailleurs dans la plupart des écrits de Fourier et de l'École sociétaire, contre la Philosophie et l'esprit révolutionnaire. — Il faut s'entendre. Ces attaques sont-elles faites au profit des adversaires de la Philosophie et de la Révolution, au profit de l'Obscurantisme et du Despotisme? il n'y paraît guère. Est-ce que nous désertons la cause des principes, des droits, des grandes aspirations de l'humanité? est-ce que nous trahissons les *desiderata* de la Philosophie et de la Révolution? pas le moins du monde. Loin de là, notre foi les embrasse et les déborde même de mille coudées! Hommes de progrès et de liberté, marchons donc en avant et ne craignons pas de désobstruer la route de l'humanité, des erreurs et des décombres que la Philosophie et la Révolution elles-mêmes y ont entassés.

M. de Lamartine a caractérisé admirablement la Révolution française en trois mots : « De saints désirs; de vaines utopies; d'atroces moyens. » Loin de trahir la cause de la Révolution nous avons voué nos vies à son triomphe; mais en proclamant la loi de Vérité et de Lumière qui réalisera au centuple les *saints désirs,* les grands principes de liberté et de justice, *qui sont toute la cause*, nous devons faire justice des *vaines utopies* et des *atroces moyens* , qui ont compromis cette noble cause dans le monde.

Un mot encore. Quand nous avons publié le livre, dont nous rééditons le premier volume depuis long-temps épuisé, nous avions, dans le bon sens et les bonnes dispositions du Gouvernement français , une confiance qui, toute relative qu'elle était, a dû malheureusement s'évanouir devant les tristes réalités d'une politique obstinément égoïste et aveugle. Le lecteur en tiendra compte.

V. Considerant.

Paris. Septembre 1847.

DESTINÉE SOCIALE.

PRÉLUDE.

Sont-ils donc privés de ce sens intellectuel qui sait reconnaître la valeur d'une science sociale, comme ils savent reconnaître la valeur de l'or.

CLARISSE VIGOUREUX.

I

Déclaration.

Simon Pierre leur dit : Je vais pêcher.

JEAN, XXI, 3.

Un problème convenablement posé est bien près d'être résolu.

AMPÈRE.

La raison finira par avoir raison.

VOLTAIRE.

Voilà : c'est à prendre ou à laisser.

SHAKESPEARE.

Crains le chien qui entre en léchant.

Proverbe espagnol.

MON but est donner une *Exposition Élémentaire*, claire et facilement intelligible, de l'Organisation Sociale déduite, par FOURIER, des lois de la Nature Humaine.

Nous vivons dans un siècle où les guerres, les commotions politiques, les réactions insensées et cruelles des

partis, et les grandes souffrances qui ont déchiré l'humanité à toutes les époques de son développement antérieur, se sont résumées dans un temps bien court et avec une effrayante énergie. Aussi le sentiment des misères sociales est-il aujourd'hui plus développé qu'il ne le fut jamais : la douleur est mieux sentie, le mal parle plus haut, et l'on comprend partout l'urgente nécessité d'un remède.

L'innombrable quantité de combattants dont l'arène politique est encombrée ; les clameurs, les haines, ces myriades d'opinions incohérentes et contradictoires qui se choquent et se pulvérisent ; les troubles, les commotions politiques ou industrielles, les perturbations et les corruptions de tous les genres ; toutes ces choses portent témoignage contre nos sociétés. Pour les intelligences qui s'élèvent au-dessus de la sphère où le vulgaire s'agite, les mille voix qui se plaignent, ou qui parlent avec colère, forment une voix collective, puissante, lamentable et terrible, la Voix de l'HOMME QUI SOUFFRE. Cette Voix accuse l'*organisation* de la Société. — Ces plaintes, ces colères, ces gémissements s'élèveraient-ils, en effet, si, libres et heureux, les hommes vivaient sous des lois sociales calculées pour les besoins et les exigences de leur nature ?

Aujourd'hui les investigations sur l'avenir de l'humanité ne paraissent plus chose interdite à l'intelligence.

On permet les spéculations de cet ordre. C'est déjà même un genre pour tout écrivain, depuis celui qui fabrique de la philosophie transcendante, jusqu'à celui qui débite des contes pour les enfants, *d'apporter sa pierre à l'Édifice nouveau;* — c'est la formule de toutes les préfaces. — Mais si chacun veut apporter sa pierre à l'Édifice, encore faudrait-il savoir ce que sera cet Édifice; encore faudrait-il en avoir déterminé le plan et les dimensions, et cela sous peine de n'amasser qu'un ridicule monceau de matériaux inutiles.—Dispensez-vous de nous apporter vos pierres, si vous n'en devez faire qu'un tas de cailloux.

Le moment est donc venu de présenter à l'intelligence contemporaine un plan régulier, capable de servir de base au grand travail de réorganisation qu'il devient urgent d'étudier; car la vieille société craque de toutes parts. Et puisque c'est un *plan nouveau*, une *invention*, une DÉCOUVERTE SOCIALE, qu'il faut à ceux que préoccupe sérieusement la question d'avenir, il est bien permis de réclamer quelque attention pour une Conception formée en dehors de toutes les élucubrations philosophiques et littéraires dont nous sommes inondés et qui ne concluent à rien. N'eût-elle pas pour elle l'observation des faits et la rigueur des déductions scientifiques, la Théorie de Fourier n'en serait pas moins digne encore de fixer les regards, par la nouveauté et la hardiesse des combinaisons, l'admirable liaison de toutes les

parties, la poésie et la grandeur des résultats et des formes.

Il faut le dire pourtant : il ne manque pas d'esprits peu préparés encore à saisir une Théorie vraiment nouvelle. Il s'en faut de beaucoup que l'atmosphère intellectuelle soit diaphane et pure de tous nuages. Les serviteurs d'une Idée nouvelle rencontrent d'innombrables obstacles, et il faut, en vérité, avoir fait provision de force, de persévérance et de courage, il faut surtout une conviction profonde et sainte, pour marcher sans cesse et pousser toujours en avant sur pareille route.

Ceux-ci mettent en doute votre croyance, et sans s'inquiéter des gages que vous pouvez en avoir donnés, ils vous confondent avec ces charlatans sans foi ni loi, ces hannetons moraux et philanthropes qui foisonnent et bourdonnent dans les hauts et bas lieux de la littérature et de la politique ; — Et cette erreur se peut comprendre, car nous vivons dans un temps où l'on a fait marchandise de tout, opinion, religion, conscience.

Ceux-là disent que vous êtes des insensés, des utopistes, des *têtes sans cervelle*, c'est leur mot. Et ils passent en vous appliquant au front le nom de fou ; nom ignoble, s'il n'eût été porté et purifié par tous les grands génies qui, devançant leur siècle, ont ouvert à l'huma-

nité quelque large et radieuse carrière. Le gibet de la croix aussi était infâme : Jésus l'a fait saint.

D'autres ont l'esprit rempli de préventions déraisonnables; ils sont en garde contre vous comme contre un ennemi, et vous ne pouvez rien semer dans ce terrain d'hostilité et de défiance. Ces dispositions malveillantes, qui vont chez plusieurs jusqu'à vous supposer des intentions basses ou intéressées, ces préventions mauvaises dont on s'arme comme d'une cuirasse et d'une épée contre ceux qui professent une foi sociale et s'y dévouent, on les légitime par ces mots : « Il faut bien qu'ils aient leurs vues secrètes; sans cela ils ne s'occuperaient pas tant du bonheur de l'humanité! »

Voilà donc la moisson que récoltent de ce temps-ci les hommes à sentiments généraux. C'est un triste symptôme de l'égoïsme qui ronge au cœur notre société : il faut que le froid soit allé bien avant pour qu'on ne puisse plus comprendre un dévouement, un amour pour une œuvre sociale; il faut que la corruption soit bien profonde pour que la malveillance du monde accueille ceux qui travaillent au bonheur des hommes!—Acceptons ce sentiment comme une manifeste révélation du mal. N'a-t-il pas fallu de longues douleurs, de cruelles destructions d'illusions et d'espérances pour que la société ait ainsi dépravé le cœur de l'homme?

Mais la plus commune des prédispositions, celle qui,

sans contredit, oppose le plus d'obstacles croisés et recroisés à la propagation d'une idée sociale nouvelle, c'est cette manie qu'on a de mettre ses propres idées, des idées quelconques, à la place de celles qui forment véritablement la Théorie donnée. La juger avant d'en avoir vu le développement, introduire tout à travers des idées erronées et fausses, ployer, briser, déplacer celles de l'auteur, tirer de cet amalgame absurde et ridicule des conséquences plus ridicules et plus absurdes encore; voilà ce que l'immense majorité des *gens éclairés* exécutent très-fidèlement et à la lettre dans l'occurrence. Et quand ils ont fait grimacer votre conception, quand ils l'ont gaupée avec leurs idées, quand ils l'ont défigurée et réduite à l'image de leur esprit, à je ne sais quelle image niaise et grotesque, ils vous disent avec satisfaction : « Votre Théorie est une utopie bizarre et vulnérable! » Oh! certes oui, votre Conception passée à leur filière, votre Conception telle qu'ils l'ont digérée, telle qu'ils la rendent, est quelque chose de vulnérable et de bizarre! — Voilà les pierres que rencontrent à chaque pas, à chaque parole, les apôtres d'une idée nouvelle! et c'est ce qui les a long-temps fait damner, ce qui les a souvent rendus outrecuidants, ce qui leur inspire un involontaire mépris pour ces cœurs glacés et ces cerveaux étroits où ne sauraient entrer de front quelques pensées fortes, neuves, liées entre elles, et qui ne peuvent ni s'émietter, ni s'éparpiller....

On voudrait connaître une Théorie nouvelle *ex abrupto*, on voudrait l'avaler d'un seul coup, comme une huître; il la faudrait, que sais-je? en papillotes, en feuilletons, tout au plus en romans. Il faudrait qu'un homme de génie qui propose un mécanisme social, une combinaison de haute science, présentât ses plans lavés en rose, avec des explications en deux langues, pour les uns en classique, en romantique pour les autres.

Ensuite, on lui fait un crime de tout : — comment lire un livre dans lequel on rencontre dix mots nouveaux ! — Eh, on en trouve par centaines dans un traité de chimie, de physique, d'histoire naturelle, de médecine, etc., etc. — Oui, mais ce sont des sciences, tandis qu'une Théorie sociale... — Holà ! vous ne voulez pas qu'une Théorie sociale soit une science, la première des sciences, la plus importante de toutes, la science pivotale, la Science de l'Homme !... En vérité, cet aveu suffit pour faire comprendre combien tout ce que l'on a débité jusqu'ici sur les relations sociales est faux et pitoyable. Eh ! si la Théorie nouvelle n'est pas une Science, si elle n'est pas revêtue de tous les caractères de certitude de la Science, eh bien ! c'est que ce sera encore une rêverie à ajouter au fatras des rêveries philosophiques et morales dont vos bibliothèques s'emplissent depuis trois mille ans !

Aujourd'hui on permet le néologisme ou l'archéologisme dans les sciences et même dans les romans et dans

les contes. Pas un littérateur qui soit content de lui, et dorme tranquille sur la composition de son livre, s'il n'a enrichi la langue de quelques expressions nouvelles ou restaurées : — et l'on voudrait interdire ce droit à celui qui a besoin de vingt ou trente mots neufs, lui bien véritablement, parce qu'il apporte des idées neuves ! — C'est ridicule.

Puis on exige que vous réduisiez une Théorie sociale aux dimensions d'un article de journal. Mais où donc trouve-t-on la chimie, la physique ou l'algèbre en dix pages in-octavo ? Il faut qu'on sache qu'une science sociale, et c'est de la Science sociale découverte par Fourier que je parle, car je n'en connais pas d'autre, — ne se lit pas, mais qu'elle s'étudie.

Pour moi, je n'ai entendu exposer, dans *Destinée sociale*, que l'application élémentaire de la Conception de Fourier au développement historique et à l'organisation normale de la société. Ceux qui auront à cœur de connaître cette grande Conception dans son immense et magnifique ensemble, devront, après leur initiation, entreprendre de plus hautes études.

Toutefois, pour élémentaire et facile qu'il soit à l'intelligence, ce livre ne s'adresse pas aux gens décidés à juger sans savoir, à trancher toute question *ex cathedrâ*, ni à ceux qui croient avoir écrasé une idée par

les mots *utopie*, *impossible*, *rêve* et *chimère !* — Il n'est pas pour les gens sans cœur et sans intelligence ; ni pour ceux qui jugent tout avec les idées reçues, l'autorité des noms — et les préjugés, quel qu'en soit l'âge. Ceux-là, et tous ceux qui ne veulent pas entendre un appel pur et simple à la libre raison, au bon sens dégagé d'entraves, y répondre avec netteté, fermeté et sans couardise, n'ont rien de mieux à faire que de fermer ce livre.

Un mot encore.

Les hommes aujourd'hui le mieux disposés pour accepter des innovations sociales, ceux qui souffrent, dans leur cœur, du mal général, et qui invoquent le bien, les *hommes de désir*, pour leur donner leur vrai nom, sont pour la plupart enlacés dans une croyance fausse et trompeuse. Il faut marcher en avant, disent-ils ; il faut que l'humanité s'affranchisse du passé ; il faut qu'elle laisse là, comme l'enfant devenu homme, les langes de son berceau, et qu'elle secoue sans crainte ni vains remords le vieil héritage des douleurs et des misères séculaires.

C'est très-bien ; mais ils ajoutent, et c'est ainsi qu'ils résument leurs pensées d'avenir : il faut améliorer et perfectionner la société actuelle. Puis ils développent la théorie de la perfectibilité, mise en lumière par Condorcet et reproduite de nos jours avec des additions et des variantes sous le nom de *progrès continu*.

Or, c'est ici qu'il faut s'entendre : veut-on dire que la condition de l'homme doit être rendue meilleure sur cette terre, et l'état social conduit vers la perfection que notre nature comporte? En ce sens, on ne fait qu'indiquer vaguement un but, exprimer un excellent désir.

Veut-on dire que le moyen d'arriver à mieux est de *perfectionner les formes existantes?* — Il y a alors erreur, et grave erreur ; car si la forme sociale est mauvaise dans ses bases, il faut cesser de songer à améliorer et perfectionner ce qui pèche par le fond. Ce n'est plus de perfectionnement qu'il faut parler, mais bien de transformation radicale et complète. Il faut s'affranchir du joug des formes connues et poser le problème, indépendamment des combinaisons particulières dans lesquelles l'homme se trouve placé sur terre en l'année 1847. — La seule condition que l'on ait à s'imposer, et je prie qu'on note cette restriction, la seule condition nécessaire pour que l'*avenir* soit rattaché au *passé*, c'est que tous les intérêts soient respectés et tous les droits reconnus.

Cette observation sur la fausseté de la théorie de la perfectibilité, telle qu'elle a cours, est très-importante ; car les plus grands efforts de l'esprit humain échouent devant une question mal posée. Quand on cherchait à lier entre elles les observations astronomiques, en partant de l'hypothèse que la terre occupait le centre du système planétaire, des hommes de génie entassaient

infructueusement, dans des explications inextricables, courbes sur courbes, épicycloïdes sur épicycloïdes. Le problème astronomique était mal posé; les savants eussent persisté dix mille ans dans cette voie, que, dix mille ans, ils eussent fait la tâche vaine des Danaïdes. — Celui-là, au contraire, qui le premier vint dire : « Au lieu » d'admettre en principe que la terre est un astre immo- » bile et central, avisons à examiner s'il ne se pourrait » pas faire qu'elle marchât elle-même comme nous voyons » marcher les autres planètes : » celui-là, par un simple déplacement des termes du problème astronomique, rendit facile une solution sur laquelle la sagacité des philosophes s'était et se serait inutilement exercée pendant des siècles. — Celui-là fonda la Science.

Cet exemple et mille autres prouvent que l'esprit humain s'accule entre des absurdités et des impossibilités toutes les fois qu'il s'entête à résoudre des questions mal posées. Il prouve aussi qu'aussitôt les questions posées comme elles doivent l'être, les solutions coulent de source vive. C'est une vérité reconnue par tous ceux qui cultivent le domaine des sciences exactes, et qui brille à leurs yeux de l'éclat d'un axiôme. Nos faiseurs de philosophie et de sciences morales et politiques, pourtant, n'ont pas encore l'air de s'en douter.

Aussi, grâce à une aberration primitive, nous voyons, en morale aussi bien qu'en politique, une effroyable con-

tradiction de toutes choses. Les ouvriers de la philosophie sont comme les ouvriers de Babel, frappés de confusion : confusion des langues, des idées et des mots, et cela dure depuis trois mille ans ! — C'est assez. Il est temps que l'on cesse de vouloir faire tourner le soleil autour de la terre ; il est temps de passer du chaos où les erreurs et les contradictions philosophiques se choquent, se pulvérisent ou se dévorent, à un ordre scientifique où tout pourra s'expliquer, se classer, se comprendre.

Pour arriver là il faut traiter les questions sociales comme on a traité celles de la philosophie naturelle quand on a constitué les sciences positives. Il faut aujourd'hui faire comparaître au tribunal de la raison cette mascarade d'opinions philosophiques, politiques et morales, qui ont trouvé créance dans le monde, et qui ont reçu frauduleusement le droit de cité. La Science Sociale doit être constituée de toutes pièces, avec des observations et des faits, sans plus tenir compte de tous les systèmes de la philosophie, que les Copernic, les Galilée, les Képler, les Newton et autres, n'ont fait compte des croyances accréditées jusqu'à eux chez les astrologues et les alchimistes.

Nous verrons si cette philosophie capricieuse et hautaine, qui a tout brisé, est bien solide, elle, sur les débris qu'elle a faits ? nous verrons si son piédestal est si bien

maçonné que la pince n'y puisse faire aigre, ni le pic y mordre : nous verrons bien, car l'affaire est engagée et l'on ne peut plus refuser la bataille !

En attendant, qu'il nous soit permis ici d'établir en fait: *Que tous les procédés sociaux sortis de l'arsenal philosophique, lois et systèmes, reposent sur des bases essentiellement fausses, puisqu'ils sont contradictoires entre eux, variables et incertains.*

Il ne s'agira donc point, pour constituer la Science Sociale, de se trouver d'accord avec telle autorité, telle croyance, telle idée reçue. Il s'agira, avant tout, de se trouver d'accord avec le bon sens. Il ne faudra même pas craindre de partir souvent de principes opposés à ceux qui ont eu cours, car on ne peut espérer des résultats nouveaux que sur des voies nouvelles.

J'annonce ainsi, dès le début, la rupture du système de la nature ou de Dieu, promulgué par Fourier, avec les dogmes artificiels et surannés des philosophies obscures, étroites, compressives. L'on ne trouvera point dans la Théorie sociétaire les moyens de *perfectionner* la société actuelle, qui est *mauvaise en soi*, et qu'aucun procédé de législation, de morale ou de religion ne pourrait rendre bonne, encore que tous les Saints viendraient travailler avec nos hommes d'État.

Il est bien entendu que nous allons tailler en plein

drap, construire de toutes pièces une organisation directement déduite de données naturelles de l'ordre, des lois essentielles de l'humanité. Nous verrons, après, si une telle organisation est réalisable et si son application n'offre pas les plus grandes facilités, par cela même qu'elle favorise chacun dans ses sens et ses instincts, comme dans son intelligence et dans son cœur.

II

Détermination d'un but social. Idéal d'une société parfaite.

Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde?

Le Catéchisme.

Et Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous, peuplez la terre, assujétissez-la, et commandez aux poissons de la mer et aux oiseaux du ciel et à tous les animaux qui se meuvent sur la terre.

Genèse, I, 28.

L'ordre des choses idéales est comme un monde nouveau qui n'est point réalisé, mais qui n'est point impossible.

Oberman.

Un monde privé de chef unitaire, de gouvernement central, ne ressemble-t-il pas à un univers qui n'aurait point Dieu pour le diriger, où les astres graviteraient sans ordre fixe, et s'entrechoqueraient à perpétuité; comme vos nations diverses, qui ne présentent aux yeux du sage qu'une arène de bêtes féroces acharnées à se déchirer, à détruire mutuellement leur ouvrage?

Ch. Fourier.

Quand on veut faire un voyage, on doit savoir, avant de partir, où l'on veut aller; quand on entreprend une opération industrielle ou militaire, il est bon d'en avoir fait le plan : en toutes choses, enfin, il convient d'avoir un but. Mais si, dans les affaires importantes surtout,

c'est folie de marcher au hasard, n'y aurait-il pas folie également à se diriger vers un but qui ne serait pas déterminé, vers un but incertain, imaginaire, et de ne prendre pour fanal de direction que des mots vagues et vides, des paroles creuses?

N'est-ce pas folie, par conséquent, de s'entremettre aux affaires politiques et sociales, d'y souffler le froid ou le chaud, de vouloir placer son opinion comme un poids dans la balance, lorsqu'on ne peut pas dire exactement, nettement : voici ce que je veux, voici ce que je propose?

J'imagine que bien des gens qui ont la parole haute aujourd'hui, seraient forcés de se taire si le public s'avisait d'exiger d'eux la définition de ce qu'ils veulent : j'entends une définition véritable, et non pas une de ces escobarderies politiques, une de ces tartines logomachiques, où l'on déclame des principes nuageux et contradictoires, où l'on préconise les grands biens qui résulteraient de leur adoption, mais sans expliquer *comment* et par quels *moyens* pratiques.

Et au fait, je demande pourquoi les partis, au lieu de n'avoir les uns pour les autres que de grossières injures, qui ne profitent guère au pays, en attendant qu'ils en viennent aux coups, qui lui profitent moins encore, ne concluent pas entre eux une trève.

Pendant cette trève, les talents et les lumières des combattants seraient employés à rédiger, dans chaque opinion, une exposition de *ce que feraient les hommes de cette opinion, s'ils avaient le pouvoir.* Alors nous saurions exactement ce que veut la Gauche, ou la République ; quels remèdes le Centre prétend appliquer à nos plaies, quelles institutions établirait le gouvernement d'Henri V; nous connaîtrions aussi les garanties par lesquelles les différents systèmes assureraient à la société la jouissance de leurs promesses respectives.

Je ne sais pas au juste combien nous aurions de programmes à examiner : il s'en présenterait sans contredit beaucoup, car il se ferait de nombreuses combinaisons distinctes, tranchées et même hostiles dans chacune des grandes catégories. Mais y en eût-il trente ou quarante principaux, cela vaudrait mieux que le gâchis dans lequel nous nous débattons. On pourrait chercher à s'entendre, discuter sur quelque chose de réel; puis, si l'on ne s'arrangeait pas, — ce qui est très-probable, — quand on reprendrait l'injure, la haine et le combat, on saurait au moins pourquoi l'on se bat, pourquoi l'on s'injurie.

Mais il y a de bonnes raisons pour que les meneurs des partis ne se mettent pas ainsi à nous dire, chacun, leur but et leurs moyens. Ce seraient des utopies si vides, si vaines, quand on les verrait à nu, que l'arène

politique ne tarderait pas à être évacuée, — et les chefs y trouveraient peu leur compte. En attendant, tenez pour sûr que s'il y avait, par là, quelque chose de réellement capable de faire le bonheur du pays, on s'empresserait de nous le dire. Ces messieurs ne consacreraient pas tout leur temps à s'attaquer et se mordre, les uns les autres, comme les chiens et les ours de la Barrière-du-Combat; nous aurions des *Expositions* et des *Livres*, et non pas seulement de vains articles de journaux.

Quant à nous, membres d'une *École Sociale* qui s'accroît tous les jours, nous ne serons confondus avec aucun de ces partis politiques usés, car nous présentons une Théorie où tout est décrit et donné, but et moyens. Nous savons ce que nous voulons; nous expliquons nos procédés de Réalisation; nous démontrons la valeur des garanties que nous présentons; nous demandons l'examen. Et, ce qui est un bien meilleur caractère encore, le système que nous enseignons et que Fourier a découvert, peut, les conditions réalisées, être établi ici ou ailleurs, partout et par qui voudra. Ce n'est point un monopole; c'est la Vérité sociale qui, comme la Vérité géométrique ou la Vérité physique, est indépendante des personnes et des coteries : elle appartient à tous; elle est de bon aloi partout où il y a des hommes. Elle n'est pas comme cette vérité politique qui diffère à Paris, à Vienne, à Londres, à Berlin, qui varie tous les ans et tous les mois, qui flotte au gré des hommes et des choses, et qui

n'engendre que des illusions ridicules, odieuses ou sanglantes.

La Théorie à laquelle nous sommes en voie de conquérir le monde, facile à comprendre dans son ensemble et dans ses détails, nette, positive et complète, n'est hostile à aucun intérêt. Elle ne renverse pas, elle ne brise pas : elle transforme. Elle se prête, sans danger, pour l'état social, à l'expérience et à l'essai. C'est même d'un essai sur une très-petite échelle, sur un territoire d'une demi-lieue carrée de terrain, que doit lui venir sa toute-puissance d'envahissement. C'est à l'expérience qu'elle en appelle en dernier ressort.

Mais, pour arriver à l'essai, il est sensible qu'il faut lui avoir gagné d'abord des convictions nombreuses. Il y a une œuvre de Propagation à faire ; et telle est la première tâche à laquelle nous nous sommes voués, têtes et cœurs. — Les succès obtenus en garantissent le prochain accomplissement.

L'Exposition élémentaire d'une Doctrine sociale sérieuse se présente naturellement sous deux faces : la critique de la société ancienne et le développement des institutions nouvelles. Nous commencerons par la critique : il convient de connaître le mal, pour déterminer le remède. Toutefois, comme un jugement quelconque exige toujours une comparaison, nous allons

esquisser d'abord, en peu de lignes, un IDÉAL SOCIAL, un ordre de choses où tout serait pour le mieux, humainement parlant. Notre hypothèse, en admettant, si l'on veut, qu'elle ne pût se réaliser que dans un temps très-reculé, nous servira du moins à éclairer les défauts des organisations sociales qui en diffèrent, et à découvrir les dispositions par le moyen desquelles on s'en rapprocherait le plus vite et le plus sûrement. — Cette méthode, qui consiste à faire le roman du Bien général pour en découvrir les conditions formelles, peut paraître à quelques gens un procédé bizarre et plus voisin des domaines de l'imagination que de ceux de la science. Il faut les prévenir cependant que tel est le procédé de solution des questions en mathématiques, où, pour trouver les inconnues d'un problème, on le suppose toujours, de prime-abord, résolu.

Construisons donc par la pensée, sur un globe quelconque, une société dans laquelle les causes sociales du mal n'existeraient pas, l'humanité n'y employant son activité et sa puissance qu'au développement des éléments utiles au bonheur de ses membres.

Il régnerait sur ce globe un ordre comparable à celui qui brille dans les cieux. Là, les mondes sont hiérarchisés entre eux; les satellites tournent autour de leurs planètes, et celles-ci autour du soleil central sur lequel se concentrent toutes les attractions du tourbillon, et

qui verse en échange, à chacun de ces mondes équilibrés par lui dans l'espace, la vie, la fécondité, la chaleur et la lumière.

Là, point de perturbations violentes, de chocs ni de mouvements irréguliers et désordonnés. Tous ces astres, dont chacun vit de sa vie propre, et porte son atmosphère proportionnelle, ses mers et ses continents peuplés d'une infinie variété d'êtres, se balancent dans des mouvements calculés pour que les jours, les nuits et les saisons se succèdent harmonieusement sur leurs méridiens et leurs zones. Ils exécutent leurs révolutions et parcourent, dans des temps précis, leurs orbites, anneaux immenses qu'ils entrelacent et croisent autour du soleil comme les figures d'une danse merveilleusement cadencée. Partout unité et variété, ordre, hiérarchie, harmonie, mesure.

L'humanité se serait donc organisée, sur un de ces mondes, à l'imitation des grandes lois sidérales. On y aurait compris que l'être intelligent et puissant par excellence, l'homme est, de fait et de droit, sur son globe, la créature pivotale et rectrice ; que c'est à lui de présider au développement de la Vie à la surface de la terre, de cultiver, d'embellir la planète qui lui a été confiée ; que s'il a reçu la force et l'intelligence, il a charge de gouverner et de parer son noble domaine, de tirer de la nature, l'*alma parens*, toutes les richesses que son sein fécond

recèle, tous les épanouissements de vie auxquels le génie humain est appelé à donner essor. En un mot, on aurait reconnu que la FONCTION, *ou la* DESTINÉE TERRESTRE *de l'homme, est la* GESTION *de son globe*. Donc, pour me servir de la belle pensée et des expressions du poète, la Paix descendue sur la terre y sèmerait de l'or, des fleurs et des épis; les Peuples s'y donneraient la main dans une fraternelle et sainte alliance, et travailleraient de concert à l'exploitation et à l'embellissement de leur globe, au développement et au perfectionnement de leurs facultés et de leur divine nature.

Sur ce monde, un Gouvernement unitaire et central régirait les grandes opérations exercées par les nations des différents continents. Point culminant de la hiérarchie administrative, établie comme un réseau sur le globe entier, cette Régence suprême dirigerait les armées industrielles, dont les immenses travaux opèrent à la surface terrestre des modifications profondes, tels que le reboisement des chaînes des montagnes effritées, la conquête agricole des grands déserts, l'établissement des communications de premier ordre, irradiant de la capitale du globe aux capitales continentales, et reliant celles-ci entre elles. Ce Gouvernement central, par son administration unitaire, équilibrerait la production et la consommation des continents, et présiderait aux échanges commerciaux de leurs produits respectifs. En un mot, il dirigerait toutes les affaires générales du globe, toutes

les opérations d'ensemble : il en serait le haut régulateur industriel.

Puis, autour du Gouvernement central vous verriez groupés des gouvernements de second ordre, qui, d'après le même mode, présideraient à l'administration des continents, régulariseraient par des statistiques, faciles à dresser, les rapports industriels de leurs grandes circonscriptions territoriales, et dirigeraient le grand système des échanges.

Puis, des gouvernements de troisième ordre à la tête de ces nouvelles circonscriptions; et dans ceux-ci les gouvernements des empires; et au-dessous, les administrations provinciales, départementales et communales, dont les fonctions sont toujours analogues.

Il faut remarquer que, dans notre roman, tous ces centres progressifs d'administration, dont l'ensemble forme sur le globe la grande *Hiérarchie sphérique*, ne sont tous que des Congrès de différents ordres, nommés par les populations dont ils traitent les affaires; et comme ces affaires sont toutes industrielles, commerciales ou scientifiques, la direction en est confiée à des hommes spéciaux et capables de remplir leurs mandats.

Les délibérations de ces Congrès ne sont d'ailleurs pas obligatoires; mais, provenant du concours des hommes

reconnus les plus éclairés sur les matières à régler, il arriverait bien rarement qu'elles ne fussent pas ratifiées par l'acceptation des mandataires.

Ces gouvernements, réglant dans les différents degrés hiérarchiques les mouvements commerciaux et financiers, présidant aux relations industrielles extérieures des divers centres de population, ne sont autre chose que des Gérances nommées par des Associations plus ou moins nombreuses, et investies de la confiance de ceux qui les ont choisies.

Il n'y a plus de Pouvoir ayant à ses ordres une armée, une gendarmerie, une police ; il n'y a plus de despotisme ni d'usurpation possibles, — ce qu'auront toujours à craindre les nations tant qu'elles seront obligées de fabriquer des sabres; car c'est l'inévitable destin des moutons d'être tondus tant qu'il leur faudra des bergers ayant chiens, houlettes et ciseaux, les bergers s'appelassent-ils rois, présidents ou consuls.

Voilà donc, dans notre utopie d'un monde *unitairement* organisé, l'idée très-générale du système administratif ou gouvernemental. C'est d'après ce mode que seraient régularisés les rapports extérieurs des nations, des provinces et des communes.

Quelles autres fonctions l'humanité aurait-elle à ac-

complir, et comment ces fonctions seraient-elles exécutées?

Il n'y aurait plus de guerres ni de discordes intestines dans ce monde-modèle. En dehors du système des relations administratives dont nous venons de parler, il ne resterait donc que les opérations productives, les travaux domestiques, agricoles, manufacturiers, scientifiques, artistiques, et l'élaboration des idées et des croyances.

Or, ces travaux, où s'opèrent-ils? où se produisent et se consomment les richesses? où vit l'agriculteur, le manufacturier, le savant, l'artiste? — Dans la Commune.— La Commune est donc l'atelier social, l'élément alvéolaire de la province, de la nation, de la société. Donc, si à l'organisation du Gouvernement unitaire, réglant et régularisant les rapports administratifs et commerciaux des Communes, des Provinces et des Nations, on joignait une bonne organisation intérieure de la Commune, il est palpable que l'utopie d'un monde harmoniquement ordonné serait complétement esquissée.

Or, bien que nous soyons partis d'une hypothèse purement idéale aujourd'hui, celle d'un Gouvernement unitaire enveloppant tout un globe, nous pouvons pourtant déduire de cette spéculation un théorème dont les conséquences, très-réelles, sont loin d'être, dès maintenant, sans valeur, à savoir :

Que l'organisation de la COMMUNE *est la pierre angulaire de l'Édifice Social, quelque vaste et quelque parfait qu'on le suppose.*

Ne sent-on pas, en effet, pour peu que l'on ait lu avec attention ce qui précède, que les Congrès administratifs de différents ordres, départementaux, provinciaux, nationaux, etc., dont les membres se recrutent dans les Communes, sont élus par les Communes, ne seront bons et bien choisis qu'à la condition que ces Communes soient, elles-mêmes, en position de les bien connaître et de les bien choisir.

Car, s'il y a des intérêts opposés, des discordes, des partis *hostiles* dans la Commune, les centres divers de la hiérarchie administrative reproduiront inévitablement l'opposition, la discorde et les luttes d'intérêt existant au sein des Communes dont ils émanent : — dans les différents Congrès, par conséquent, il y aurait opposition, discordance et lutte.

Puis, si vous réfléchissez que les Communes étant dans l'état où nous les voyons, même en France, leurs populations, courbées sous le poids de la misère et de la plus triste ignorance, sont complètement incapables de choisir des mandataires avec connaissance de cause, vous conclurez, de cette seconde raison, que l'hypothèse d'un bon gouvernement, d'un gouvernement investi de la

confiance de ses administrés, est irréalisable avant la bonne organisation des Communes.

Réfléchissez enfin que les fonctions administratives, même dans le meilleur des gouvernements possibles, ne sont que des fonctions d'arrangement, d'ordre, de prévoyance générale, et nullement des opérations agricoles, manufacturières, scientifiques, des fonctions directement productives des richesses ; et vous admettrez que l'installation du meilleur gouvernement possible serait peu de chose encore, à elle seule, pour l'humanité : vous sentirez que le bonheur social dépend surtout de l'ordonnance des travaux qui s'exécutent dans la Commune, de la régularisation des fonctions domestiques, agricoles, manufacturières, des fonctions de la science, de l'éducation et des arts ; — car ce sont ces fonctions qui *créent* la richesse des individus et des nations et tous les moyens du bien-être matériel et du perfectionnement intellectuel de l'homme.

Les Communes sont les pierres de l'édifice ; l'administration, c'est le ciment qui les relie. Or, si vos pierres sont gelisses, friables, brutes, informes, il vous faudra beaucoup de ciment pour n'avoir qu'un édifice malpropre et fragile ; tandis que si les pierres sont saines et bien taillées, votre construction sera facilement belle et solide. Il faut donc, avant tout, choisir, tailler et façonner les pierres. Il est inconcevable que nos politiques

n'aient pas encore su faire ce raisonnement, qui est à la portée d'un maçon et d'un gâcheur. Il est incroyable que depuis si long-temps on se batte les reins pour avoir un bon gouvernement, quand il est avéré qu'un bon système gouvernemental serait encore fort peu de chose pour l'amélioration du sort des hommes; quand d'ailleurs il est mathématiquement *impossible* d'obtenir un bon gouvernement, un gouvernement administrant dans l'*intérêt de tous*, tant que tous les intérêts restent divisés et opposés dans la Commune, et par conséquent dans la nation!

Ainsi, parce que la question du bien-être, de l'amélioration, du bonheur, a été mal posée primitivement; parce qu'on s'est aheurté à une impossibilité; parce qu'on a voulu résoudre la question sociale par la question gouvernementale, sans apercevoir que celle-ci ne peut être résolue qu'après celle de la Commune : par suite de cette erreur primitive, acceptée en principe et prise pour point de départ, il est arrivé que l'humanité s'est agitée sans cesse dans de vaines révolutions, et que les plus grands génies ont gaspillé leur puissance dans des spéculations radicalement stériles ! Comment a-t-on pu si long-temps méconnaître que la société étant un composé de Communes, comme la ruche est un composé d'alvéoles, comme l'armée est un composé de compagnies, comme l'édifice est un composé de pierres, le premier problème à résoudre pour avoir une bonne organisation

sociale, est celui d'une bonne organisation de l'élément social, de la Commune ?

Ne vous semble-t-il pas clair que la politique s'est engouffrée dans une impasse ; que les plus beaux talents se perdent dans des subtilités inutiles ou dangereuses ; que la logique aurait beau être serrée et vigoureuse, et les déductions intermédiaires excellentes, les conclusions n'en seraient pas moins nécessairement fausses et absurdes, puisque le principe dont on part est, lui, faux et absurde ?

Voyez les résultats : on se débat, on se bat, on s'écrase, puis on recommence. Et les peuples, qu'y gagnent-ils ? Si leur position s'améliore ; c'est en raison des richesses qu'ils acquièrent, des développements d'intelligence, de moralité et de puissance qui en découlent ; c'est au développement des arts, des sciences, aux perfectionnements des méthodes agricoles et industrielles qu'ils le doivent. Si nous sommes affranchis du joug féodal, ce n'est pas aux constitutions que nous le devons, car les constitutions n'ont rien fait autre chose que de constater l'émancipation, opérée, du Tiers-État et des Communes ; émancipation due à cela seul que le Tiers-État, les Communes, les hommes taillables et corvéables, avaient acquis peu-à-peu, par les sciences, l'industrie et les idées, une puissance sociale supérieure à l'ancienne puisssance féodale de leurs seigneurs.

Les Constitutions écrivent les faits sociaux accomplis, voilà leur rôle.

Cette question est trop importante pour que je ne me réserve pas d'y revenir. Pour le moment, il me suffit de remarquer que l'hypothèse d'une société parfaitement organisée, nous a servi déjà à démontrer que ceux qui poursuivent le bonheur social par la route exclusive de la politique et des transformations constitutionnelles, poursuivent une chimère et rêvent une utopie; qu'il n'y aura pour l'avenir, tant qu'on se traînera dans cette voie, que des luttes, des révolutions et des convulsions analogues à celles du passé. Pour le moment, enfin, il me suffit d'avoir établi rigoureusement que la question sociale a été jusqu'ici aussi mal posée par nos philosophes et nos politiques, que les questions astronomiques lorsqu'on voulait tout expliquer en supposant la terre immobile; aussi mal que les questions de la physique et de la chimie, au temps des astrologues et des sorciers. — Revenons.

Nous avons démontré que les Congrès, ou Conseils d'administration du département, de la province, de la nation, et le Gouvernement central, ne pourraient être compacts, harmoniques et bien composés qu'à la condition d'émaner de nations, de provinces et de Communes dans le sein desquelles aussi les intérêts seraient unis, convergents et harmoniques : si bien que, dans notre

monde-modèle, la composition de l'administration du département n'eût été possible qu'à la suite de la bonne organisation des Communes de ce département; et l'administration de la province, de la nation, du globe, qu'à la suite de la bonne organisation des Communes du globe.

Or, quel spectacle présenterait la Commune dans ce monde parfait?

C'est dans la Commune, avons-nous dit, que se produisent et se consomment les richesses. Les administrations émanées de son sein en gouvernent seulement les rapports extérieurs, opèrent ses échanges, ses transactions avec les autres centres de population, etc. Donc, je tiens à le montrer clairement, il n'y a plus à exécuter, dans le sein de la Commune, que des travaux agricoles, domestiques, manufacturiers, des travaux d'art, de science, d'éducation, de comptabilité intérieure : il ne reste plus que le travail de la production des valeurs sociales, et la Répartition de ces valeurs entre les coopérateurs associés.

Il est sensible que les travaux devraient être disposés de manière à produire le *maximum d'effet utile*, c'est-à-dire que, loin de s'exécuter aveuglément et sans ordre, ils relèveraient d'une organisation intelligente.

Mais, quelle est la signification de ce mot ORGANISATION? Définissons-le par des exemples. — Dans nos so-

ciétés civilisées, l'industrie nous offre généralement peu d'exemples d'organisation. Les opérations agricoles ou manufacturières d'une Commune sont exécutées par des *ménages* qui n'ont pas de liens entre eux. Rien n'est classé, hiérarchisé, ordonné dans notre Commune ; l'exploitation et les travaux y sont morcelés au gré du caprice, des idées incohérentes, des ressources et des lumières plus ou moins bornées des individus, sans ordre ni ensemble. C'est une anarchie complète.

Nos sociétés n'offrent l'exemple de l'*organisation* que dans les fonctions gouvernementales, dans les départements de la guerre, de la judicature, de la poste, etc.

La défense du pays n'est pas confiée au caprice, à la bonne volonté, aux forces isolées et divergentes des familles. Nous avons une armée composée de corps classés en divisions, en brigades, en régiments ; les régiments se subdivisent eux-mêmes en bataillons et en compagnies. L'ensemble est relié par une hiérarchie. Grâce à cette distribution, les grandes opérations d'attaque et de défense se font avec une précision et un ensemble qui se retrouvent dans les manœuvres du régiment, du bataillon, du peloton. — Chacun sent la nécessité de cette organisation pour la sûreté du pays.

Chacun apprécie aussi la nécessité d'une organisation

judiciaire pour la répression des crimes, des délits, et l'arrangement des litiges qui surviennent entre particuliers. Enfin on conçoit que si le transport et la distribution des dépêches, des lettres, des imprimés, n'étaient pas organisés, si nous n'avions pas une administration générale des postes, ces fonctions laissées à cinquante mille entreprises particulières sans lien entre elles, offriraient le spectacle d'un désordre dont chaque citoyen aurait à se plaindre.

Ainsi, une fonction quelconque, militaire, judiciaire, commerciale ou industrielle est organisée dans l'État ou dans la Commune, quand dans la Commune ou l'État elle est exécutée avec ensemble, quand tous les services sont classés, distribués hiérarchiquement, ordonnés et combinés entre eux.

Bien qu'on puisse trouver des exemples d'organisations très défectueuses, on ne peut nier cependant que l'organisation des fonctions ne soit bonne en elle-même, et qu'en toute chose il ne soit convenable de substituer une organisation rationnelle à l'action aveugle, incertaine, partielle, morcelée des individus ou des familles.

Et s'il est bon d'organiser la guerre, la judicature, la poste, les finances, ne doit-on pas organiser aussi l'industrie, le travail productif, qui sont chargés de nourrir l'humanité, de créer tous les moyens de vie, de men-

être et de perfectionnement des individus et des nations? N'est-ce pas le comble de la folie que de livrer ces opérations de première importance au désordre, à l'anarchie?

Que dirait-on d'un manufacturier ou d'un grand fermier qui laisserait le désordre dans son atelier ou dans sa ferme? Que dire d'une société qui abandonne au désordre et au morcellement industriel toutes les Communes, c'est-à-dire tous ses ateliers élémentaires de production et de consommation?

Ainsi la Commune de notre société idéale organise toutes ses fonctions. Son territoire entier, avec ses cultures, ses ateliers et ses fabriques, est considéré comme *domaine d'un seul homme.* Tous les services y sont réglés, et marchent sous la direction d'une administration centrale, composée des plus capables nommés par les ayant-droit. La Régence, nantie de la confiance de la population, a toutes sortes d'intérêts à tenir savamment le gouvernail. — Les bénéfices des opérations collectives sont d'ailleurs distribués à chaque individu *proportionnellement à son concours à la production.* Dans ce système-modèle, en effet, on aurait trouvé un moyen de répartir les bénéfices entre tous les sociétaires, non pas également, ce qui serait absurde, mais au *prorata* du concours particulier de chacun, en *Capital*, en *Travail*, et en *Talent*, estimée d'après un mode régulier, fixe et mathématique.

Chacun rencontre donc, dans cette Association communale, emploi lucratif pour lui et utile à la masse, de ses capitaux, de son travail et de son talent : une foule de carrières sont ouvertes à tous dans l'agriculture, l'industrie, la science, les arts ; et dans toutes ces branches, récompenses honorifiques et émoluments proportionnels à l'utilité reconnue, au vrai mérite, constaté par le vote des pairs, des co-travailleurs.

Les émolumens de chacun augmentant proportionnellement aux bénéfices généraux de toutes les industries, chacun, à titre de propriétaire d'actions dans la Commune industrielle, ou à titre de travailleur, est intéressé au bien général, puisque la Commune doublant son revenu, les lots de chaque individu se trouvent aussi doublés.

Les intérêts de toutes les classes sont donc *unis et convergens*, et une éducation générale, donnée par la Commune, achève dans la nation et partout la fusion des classes.

Il faut ajouter encore, comme condition de première importance, que le mode d'organisation du travail aurait puissance de le rendre ATTRAYANT, afin que chacun, riche ou non, y fût entraîné par plaisir. Dès-lors, on ne verrait plus ni despotisme, ni oppression, ni exploitation de l'homme, ni misère, et les humains, nageant

dans l'abondance de tous les biens, s'aimeraient, parce qu'ils ont plaisir à s'aimer, quand de fausses relations ne jettent pas entre eux des ferments de haine.

Par le fait de cette organisation des travaux, et du procédé de répartition proportionnelle, chaque individu est socialement émancipé, indépendant et libre ; ainsi :

Paix générale et confédération des peuples ;
Organisation de tous les travaux utiles ;
Harmonie des intérêts, individuel et collectif ;
Développement intégral des facultés humaines ;
Fusion de toutes les classes ;
Liberté parfaite de l'individu au sein de l'ordre général, et à cause de l'ordre ;

ATTRACTION INDUSTRIELLE et UNITÉ D'ACTION.

Tel serait le tableau offert par cette société normale, bien différente de la nôtre.

Sans entrer encore dans des détails plus précis et plus régulièrement classés, nous concevons bien que c'est là l'idéal d'un monde harmoniquement ordonné ; que si pareille société existait sur une planète, on pourrait dire que l'homme collectivement envisagé, y serait réellement l'administrateur et le gérant de son globe ; il y posséderait, au milieu de ses nobles travaux, toutes les richesses de sa création et de la création de Dieu ; ses facultés physiques, animiques et intellectuelles y attein-

draient leur développement le plus magnifique ; il jouirait dans ses sens, dans son intelligence et dans son cœur ; il pratiquerait par libre essor et par attrait toutes les vertus de sa noble nature, il aurait conquis enfin la plus belle Destinée sociale qu'il soit possible de lui concevoir dans sa carrière terrestre.

Or, si tout cela est vrai, il est rigoureusement vrai aussi que les efforts de l'homme, sur cette terre sublunaire, notre terre à nous, pour le moment la troisième planète à partir du soleil, doivent concourir à rapprocher, autant que possible, notre régime social de cette organisation typique, dût-on ne jamais l'atteindre. Il est vrai encore que l'on peut juger de la valeur relative de différents régimes passés, présents ou futurs, par un parallèle avec ce type pris pour terme commun de comparaison, fût-il, ce type, complètement irréalisable.

Avant de passer à la Critique sociale, qu'il me soit permis de prendre acte d'un fait établi et d'en établir un nouveau : — ces deux faits sont capitaux ; il sera bon de les avoir sans cesse présents à l'esprit pendant la lecture de cet exposé.

Le premier, c'est que si notre idéal de société existait sur quelque planète bienheureuse, on n'aurait pas pu débuter, pour le réaliser, par une autre voie que par l'invention d'une bonne organisation communale, et que

l'harmonie générale n'aurait pu s'y établir qu'au fur et à mesure de l'application de ce régime aux différentes régions du globe. — D'où il appert que si l'on veut aujourd'hui faire subir à la société en France, en Europe, et par suite dans le Monde entier, une heureuse transformation, quelle qu'elle soit, *il faut s'astreindre à découvrir les lois et le mécanisme d'une bonne organisation de la* COMMUNE.

Le second fait, c'est la réponse à cette question : — les membres de cette société idéale auraient-ils des passions comme les nôtres ? — Apparemment ils auraient les affections de *Famille* et l'*Amour* qui président à la perpétuation de l'espèce ; et l'*Amitié* qui unit les individus de même sexe. Apparemment ils auraient l'*Ambition* sans laquelle il n'y a pas de hiérarchie ni d'organisation possibles. Apparemment encore, ils se montreraient sensibles aux plaisirs des *Sens*, ils seraient désireux des richesses qui les procurent ; car à quoi serviraient ces développements immenses des arts, des sciences et de l'industrie, à quoi serviraient ces travaux et ce luxe, ces produits, en toutes choses infinis et variés, si ces hommes étaient des brutes ou des philosophes qui ne pussent ou ne voulussent pas en jouir ? — Une noble *Émulation*, de grandes et actives *Rivalités* les soutiendraient dans l'accomplissement de leurs travaux. Il faudrait aussi que l'*Enthousiasme* leur prêtât son secours et sa puissance. Il ne se pourrait pas faire enfin qu'ils n'eussent pas la

passion du *Changement ;* sans quoi, chaque être occupé à une seule fonction pendant toute sa vie, serait peu propre à la combinaison avec ses semblables; sa nature ne se développerait que sous une face : celui qui se livrerait incessamment à un travail d'esprit sans faire usage de son corps, perdrait force et santé; celui qui, toute sa vie, s'absorberait dans un travail corporel, resterait brut et grossier, et ne jouerait pas dans le monde un rôle d'homme, puisqu'il y pourrait être remplacé par un animal, un piston, une roue hydraulique.

Donc Amitié, Amour, Ambition, affections de Famille, besoins et plaisirs des Sens, amour du Luxe et des richesses, aptitude à la Rivalité, à l'Enthousiasme, et amour du Changement, toutes ces passions-là se retrouveraient chez les habitants du meilleur des mondes possible. Or, si nous démontrons plus tard que les Passions, énumérées ici, sont *primitives* et *mères de toutes les autres*, — il faudra bien conclure que ces habitants du meilleur des mondes possibles, les hommes de notre société idéale et typique, pourraient bien être faits *absolument comme nous le sommes nous-mêmes* sur cette petite planète, que l'on croit si mal traitée par le Créateur.

¶

Définitions.

> Une science nouvelle n'a-t-elle pas la faculté d'employer quelques mots nouveaux et de se créer au besoin une nomenclature complète?
>
> CH. FOURIER.

Déjà nous avons tiré des déductions rationnelles, fort réelles, fort positives, de l'hypothèse établie au chapitre précédent. J'achèverai de légitimer cette marche inaccoutumée, en montrant qu'elle nous aura servi à préciser la valeur de certaines expressions indispensables, et qu'elle nous permettra de donner une base à notre critique sociale. Commençons par quelques définitions.

Et d'abord observons que si l'humanité entrait dans une société organisée et ordonnée à la manière de celle que nous venons de décrire, ce serait pour elle une transformation heureuse, une ère brillante et nouvelle qui trancherait avec tout son passé. Toutes les sociétés connues, en effet, depuis celle du sauvage qui chasse au sein des forêts et vit dans une hutte misérable, jusqu'à la nôtre où les arts et l'industrie sont sortis du néant au souffle du génie de l'homme, où le petit nombre habite des palais, et les masses, de misérables chaumières ou des ateliers infects; toutes ces sociétés, dis-je, ont pour caractères fondamentaux l'*incohérence*, le *morcellement*

et la *lutte* des intérêts entre eux. La société decrite, au contraire, a pour base l'*association*, l'*unité d'action*, et pour fruits la *richesse*, le *bonheur*, l'*harmonie*.

Donc, — ici, combinaison des éléments sociaux ; — là, désordre et anarchie des éléments sociaux. La société nouvelle contrasterait avec les précédents de l'humanité, comme la lumière et les ténèbres, l'ordre et le désordre, la pauvreté et la richesse, le bruit et l'harmonie, le chaos et la création : elle différerait plus de notre société actuelle nommée *Civilisation*, que cette Civilisation ne diffère de la *Sauvagerie* ou de la *Barbarie*.

Jusqu'à nous, l'humanité a parcouru des formes ou périodes sociales incohérentes : la Sauvagerie, le Patriarcat, la Barbarie et la Civilisation — au sein de laquelle nous vivons.

Le principe d'Association lui ouvrirait des formes et des périodes nouvelles, aussi lumineuses que les précédentes sont obscures; aussi bienfaisantes et divines que les autres se sont montrées infernales.

Le mot *Civilisation* caractérisera pour nous la période sociale dans laquelle l'humanité est entrée au sortir de la Barbarie, et où sont encore engagés les peuples les plus avancés de cette terre.

La Civilisation est un progrès sur la Sauvagerie et la

Barbarie ; mais c'est toujours une société incohérente pleine de maux et de misères. Nous donnerons aux sociétés *combinées* de l'avenir, fécondes en biens et en richesses, le nom générique d'*Harmonie*. La Civilisation et toutes les périodes historiques connues ont pour base étroite le *ménage familial;* la société harmonique aura pour large base la *Phalange industrielle*, ou la Commune sociétaire, dont nous déterminerons les lois.

— Le mot *dualité* exprimera la diversité d'essor ou de destinée. Le même cours d'eau peut ravager la contrée s'il se jette furieux sur les champs et les prairies; il peut l'enrichir si on lui a ménagé un lit, des endiguements et des retenues calculés pour les arroser et les féconder. De même l'Amour, l'Ambition, toutes les passions peuvent, dans telles circonstances, prendre un essor *subversif* et malfaisant; et, dans d'autres, un essor bienfaisant et *harmonique*. Le jeu des passions est donc *dualisé*. — L'homme peut être heureux dans une société bien combinée, il est nécessairement malheureux dans une société incohérente : sa destinée est *dualisée*.

— *Abyssus abyssum invocat*. — Le mal appelle le mal. — La pierre va au tas : le malheur se *compose* de plusieurs malheurs qui s'engendrent les uns les autres ; le bonheur de plusieurs bonheurs qui se lient, qui naissent les uns des autres : — la question sociale contient plusieurs questions qui doivent être résolues simultanément.

Dans ce sens, et pour rendre ces idées, nous dirons : le mal est *composé;* le bien est composé; la question sociale est composée. — Par opposition on fait œuvre de *simplisme*, quand on n'envisage qu'un côté d'un objet, qu'une face d'une question. Le simplisme, la vue courte et bornée, est la cause ordinaire des disputes insolubles.

— Dans une classification quelconque, le terme qui joue le rôle principal, par rapport auquel les autres se coordonnent, sera dit terme *pivotal*. Le colonel est l'individu pivotal du régiment; le général, de l'armée. Le soleil, centre astronomique de notre système sidéral en est l'astre pivotal : l'homme est la créature pivotale parmi les êtres qui peuplent son globe; etc.

— Souvent nous emploierons le mot *industrie* dans sa belle et générale acception qui comprend tout travail utile à l'humanité, les travaux scientifiques et artistiques, aussi bien que les travaux agricoles et manufacturiers, dont l'ensemble concourt à l'exploitation intégrale du globe. L'industrie, ou plutôt l'industrie-attrayante est la destinée active de l'homme.

On attache souvent au mot *passion* une acception mauvaise, parce que la Civilisation a pour effet d'ouvrir à la passion bien plus d'essors subversifs que d'essors harmoniques. Nous prendrons le mot de *passion* dans

une acception tout-à-fait scientifique et indépendante de la moralité des actes qu'elle provoque. La passion, c'est l'expression de l'activité propre de l'être. L'acte ne vient qu'après la passion; il est volontaire, et la volonté est la synthèse de la passion. La passion, c'est la force vive, spontanée et motrice de l'homme; c'est elle qui stimule et met en mouvement nos forces intellectuelles et musculaires; c'est d'elle que proviennent, bons ou mauvais, tous nos actes en première source. La théorie de la Destinée Sociale consiste surtout à produire la loi naturelle de l'utile emploi de ces mobiles primordiaux de l'homme, depuis les plus vulgaires appétits des sens jusqu'aux plus sublimes aspirations de la passion du beau, du bon, du vrai et du juste, jusqu'aux élans les plus élevés de l'amour de Dieu et de l'humanité.

— L'*exception* est toujours pour quelque chose dans la règle. Voilà un principe d'une vérité générale, dont je préviens le lecteur une bonne fois, afin d'éviter de le rappeler à chaque instant. L'exception est variable en théorie de mouvement : le plus ordinairement elle est du huitième. Par exemple, dit Fourier, si j'énonce en thèse générale, « les civilisés sont très-malheureux, » il faut entendre que les sept huitièmes d'entre eux sont réduits à l'état d'infortune et de privation. — Et ainsi du reste.

Il est nécessaire de définir ces mots et quelques autres encore que nous pourrons rencontrer sur notre chemin,

pour ôter tout prétexte à la mauvaise foi de certaines gens, qui affectent de trouver obscures des expressions dont le sens s'explique cependant avec facilité par les phrases où elles sont enchâssées. Pour éviter une déviation et une confusion de mots que la calomnie s'est montrée ardente à exploiter, nous dirons que ce que nous appelons la *Morale*, c'est la prétendue science pédante et mensongère qui affiche depuis trois mille ans la prétention de conduire les hommes à la vertu et aux bonnes mœurs, avec des dogmes absurdes de modération et de compression des passions. Il faut utiliser les passions et non les comprimer, comme la Morale le pose en principe. Nous critiquons la Morale, précisément parce que, telle qu'on l'a faite, elle est incapable de conduire les hommes au bien, aux bonnes mœurs, d'introduire la vérité, la justice, la loyauté en toutes relations.

Passons à l'examen général de l'ordre social actuel.

PREMIÈRE PARTIE.

CRITIQUE.

Le monde enfin qui est une vaste caverne de voleurs.
BYRON.

Peut-on voir un désordre plus affreux qne celui qui règne sur ce globe? La moitié de la terre est envahie par les bêtes féroces ou sauvages, ce qui est la même chose : quant à l'autre moitié qui est mise en culture, on en voit les trois quarts occupés par les coupe-têtes ou Barbares, qui asservissent les cultivateurs et les femmes, et qui sont en tous sens l'opposé de la raison. Il reste donc un huitième du globe aux fripons ou Civilisés, qui se vantent de perfectionnement en élevant l'indigence et la corruption au plus haut degré.
CH. FOURIER.

PREMIÈRE PARTIE.

CRITIQUE.

SECTION PREMIÈRE.

VICES GÉNÉRAUX DE LA SOCIÉTÉ ACTUELLE.

CHAPITRE PREMIER.

Vices de nos procédés industriels.

Le vice de nos soi-disant régénérateurs est d'accuser tel ou tel abus, au lieu d'accuser la Civilisation, qui n'est qu'un cercle vicieux d'abus dans toutes ses parties. Il faut sortir de cet abîme.

CH. FOURIER.

Dans une société, tout ce qui ne sert pas, nuit; tout ce qui ne vivifie pas, tue.

DE LAMARTINE.

Dans le parallèle des travaux de Civilisation et d'Harmonie, on reconnaîtra que nous avons en fonctionnaires *nuls* ou *négatifs*, les DEUX TIERS de la population.

CH. FOURIER.

La critique de la Civilisation exigerait de grands développements régulièrement classés. Nous nous bornerons à un regard d'ensemble.

§ I.

La pauvre Civilisation fait des efforts gigantesqnes pour des riens.
Ch. Fourier.

Il faut le reconnaître très-nettement : la première des nombreuses conditions que doit remplir une bonne organisation sociale, c'est de produire la plus grande somme possible de richesses, afin que ces richesses, refluant sur toutes les têtes, donnent à tous les membres du corps social les moyens de satisfaire aux besoins et aux exigences variées de leur nature; afin que la vie soit pour tous un banquet splendide et bien servi, et non comme aujourd'hui, une table pauvre et misérable où les convives affamés se disputent et s'arrachent les morceaux.

Il ne manque pas de sots à prétentions morales et transcendantes et de pédants filandreux qui affectent dans leurs écrits, mais non pas dans leurs actes, un souverain mépris pour les objets matériels et un superbe dédain pour les questions de richesse. A les entendre, on croirait que l'humanité peut vivre des élucubrations qui sortent de leurs cerveaux stériles ou de leurs plumes criardes. Il faut que l'on comprenne bien pourtant, malgré les roucoulements spiritualisés et quintescenciés de ces enfileurs de lieux communs philosophiques, qu'un million d'hectolitres de grains ou de pommes de terre,

c'est une quantité donnée de chair humaine; que si les pommes de terre ou les grains manquent dans une proportion donnée, c'est une quantité proportionnelle de chair vivante qui doit manquer, c'est-à-dire un nombre d'hommes, de femmes et d'enfants *pauvres* qui doivent périr par légions, subitement, comme en Irlande et dans les pays barbares, par légions toujours, mais insensiblement, de froid, de privations et de faim lente comme dans tous les pays civilisés. D'ailleurs, le proverbe populaire le dit très-excellement, quoique très-crûment : « Quand » il n'y a pas de foin au ratelier, les ânes se battent. » Ce qui est vrai des ânes est vrai même des philosophes qui font profession littéraire de mépris pour la matière; d'où il appert que la richesse sociale n'est pas seulement la première condition de la vie des populations, mais encore la première condition du développement des sentiments moraux, de l'accord fraternel et de l'harmonie sociale. Et puis quelle culture intellectuelle est possible dans des masses que la misère décime, abrutit et asservit?

La première accusation que nous porterons contre la Civilisation, consistera à prouver que son organisation emploie une énorme quantité de travail et de puissance humaine à ne RIEN PRODUIRE OU à DÉTRUIRE.

A) La constitution de nos sociétés nécessite des fonctions relatives à la *sûreté de l'État, des personnes et*

des propriétés, fonctions complètement *improductives*. C'est l'organisation de la défense extérieure et de la défense intérieure : Nous avons d'abord l'ARMÉE qui prélève en France et dans tous les autres pays l'élite de la population en force et en santé, une grande quantité d'hommes de talent et d'intelligence, et une part considérable des revenus publics : — le tout employé *à ne rien faire de productif*, en attendant que cela soit appliqué *à détruire*.

Mais la GUERRE est un mal nécessaire, dira-t-on?... Nécessaire ou non, en est-elle moins un mal? Et si elle est un mal, qu'on nous la laisse donc inscrire sur la table des fléaux. N'avons-nous pas dit que nous allions la dresser, cette table? Nous ne sommes pas ici pour faire l'apologie d'une société qui tue. Oui, tromper, opprimer, voler, tuer par le sabre et le canon, tuer par la guillotine, tuer par la misère, les chagrins, les soucis, les tortures prolongées du cœur, et de mille autres façons encore, ce sont des *faits nécessaires* de la Civilisation; oui sans doute. Mais s'il en est ainsi, moi je vous dis que cette société-là n'est pas la Destinée finale de l'homme sur cette terre; qu'elle n'est pas le dernier terme du progrès; que cela serait contraire à toute idée d'ordre et d'harmonie, et que Dieu n'a pas fait l'homme pour qu'il se traînât à jamais dans cet égout de boue, d'ordures et de sang. Et je défie qui que ce soit d'affirmer et de prouver par une raison péremptoire et précise que

la recherche d'une combinaison sociale, aussi bonne et féconde que celle-ci est détestable, soit chose absurde *a priori*. — A toutes les époques les hommes ont toujours eu la vaniteuse et sotte manie de se croire à l'apogée du développement humain. Eh ! qui donc oserait dire que dans mille ans, que dans cinq cents ans, que dans cent ans seulement et moins encore, la société ressemblera à ce qu'elle est aujourd'hui ? — Oui, comme la France d'aujourd'hui ressemble à la France des Gaulois : comme le royaume de Louis-Philippe ressemble au royaume de Pharamond.

Disons donc que la société actuelle exige des *armées improductives*, qu'elle perd par conséquent pour la création des richesses de grandes forces intellectuelles et physiques qui restent stériles quand elles ne sont pas employées à détruire. — Notre budget de la guerre est de quatre cents millions ; quatre à six cents millions que produirait le travail de nos quatre cent mille soldats : voilà pour la France une perte annuelle d'un milliard environ, et cela... en temps de paix !

B) Disons encore que la société actuelle fait éclore à son souffle impur d'innombrables légions de SCISSIONNAIRES, êtres improductifs ou destructeurs : chevaliers d'industrie, prostituées, gens sans aveu, mendiants, prisonniers, filoux, brigands et autres scissionnaires dont le nombre tend moins que jamais à décroître. Nous en

accusons encore notre société ; car qui osera affirmer que toutes ces malheureuses créatures humaines seraient ce qu'elles sont si elles eussent été placées dans des circonstances heureuses, si la société eût été pour elles, dès l'enfance, une mère tendre et prévoyante ; si elles eussent rencontré éducation, aisance et travail attrayant ? Est-ce donc que tous ces êtres étaient prédestinés ? Sont-ils nés brigands, sont-ils filoux, mendiants, prostituées de race et de nécessité ? Si cela est, qu'on ne les accuse pas ; et si cela n'est pas, il est donc vrai qu'une bonne combinaison sociale aurait eu puissance d'en tirer parti, d'en faire des hommes utiles et honorables.

Il ne s'agit pas de crier contre le vice, le crime, le mal. Voilà tantôt trois mille ans qu'on le fait en vain, et la morale devrait être enrouée. Il faut aller aux causes sociales des vices, des crimes, du mal, et enlever ces causes. S'en prendre aux effets sans remonter aux causes, c'est œuvre stupide, c'est vouloir arrêter la meule d'un moulin avec la main, au lieu d'arrêter, en baissant la vanne, l'eau qui la fait mouvoir. — Continuons.

C) Au tableau des opérations improductives que nécessite notre société, il faut ranger celles de la MAGISTRATURE et du parquet, des cours et tribunaux, gendarmes, police, geôliers, bourreaux, etc., fonctions toutes indispensables aujourd'hui à la sûreté de la société.

D) Sont improductifs encore les OISIFS, gens dits *comme il faut*, passant leur vie à ne rien faire, lions et lionnes, tigres et panthères, les flâneurs et les fainéants de tous les étages.

E) Sont improductifs les travaux des LÉGIONS FISCALES, de la douane, des contributions directes et indirectes, des octrois, les receveurs, percepteurs, porteurs de contraintes, garnisaires, gabeloups, rats de cave, toute cette immense armée qui surveille, verbalise et prend, mais qui ne crée pas.

F) Sont improductifs les travaux des SOPHISTES, philosophes, métaphysiciens, politiques, engagés dans des voies fausses, qui ne font pas avancer la science et ne produisent que des débats stériles ou des commotions; les verbiages des avocats, plaideurs, témoins, etc.

G) Sont improductives les opérations du COMMERCE, depuis celles des banquiers à la bourse jusqu'à celles de l'épicier derrière son comptoir. Mais ici nous entrons dans une question qui demande à être examinée d'un peu plus près.

§ II.

C'est la guerre!
ROUGET DE L'ISLE.

Toutes les catégories que nous venons de passer en revue, jusques à la dernière qui aura son chapitre à part,

et bien d'autres que nous n'avons pas énumérées, sont franchement improductives ou destructives des richesses ; elles disparaîtront radicalement dans une organisation normale. Toute cette puissance humaine, toutes ces forces physiques et intellectuelles, misérablement gaspillées, reviendront à la création. Ainsi, le premier caractère vicieux de la Civilisation est d'engendrer cette immense déperdition qu'une société harmonique remplacerait par une immense production de richesses et de bien-être, au grand bénéfice des improductifs actuels, et des producteurs qui les nourrissent.

Mais si notre Civilisation pèche par cela qu'elle engendre, que même elle organise des légions essentiellement improductives ou destructives, elle est entachée d'un vice bien plus capital encore, car elle ne sait tirer des forces qu'elle applique à la production, qu'une quantité de richesse très-petite par rapport à ce que les mêmes forces donneraient dans un ordre de choses où l'industrie et les relations commerciales seraient organisées.

Ce que j'annonce ici sera démontré sans réplique dans le cours de cet ouvrage : mais qui déjà, avec un peu de bonne volonté et de réflexion, refuserait de comprendre combien l'incohérence, le désordre, la non-combinaison, le défaut d'association, le morcellement de l'industrie livrée aujourd'hui à l'action individuelle, dépourvue de toute organisation, dépourvue d'ensemble, sont des

causes qui rétrécissent la puissance de la production, perdent ou gaspillent nos moyens d'action? Le désordre n'enfante-t-il pas la pauvreté, comme l'ordre et la bonne gestion enfantent la richesse? L'incohérence n'est-elle pas une cause de faiblesse, comme la combinaison une cause de force? Or, qui peut dire que l'industrie agricole, domestique, manufacturière, scientifique, artistique et les opérations commerciales, sont organisées aujourd'hui dans la Commune et dans l'État? Qui peut dire que tous les travaux qui s'exécutent dans ces domaines sont subordonnés à des vues d'ensemble et de prévoyance; qu'ils sont conduits avec économie, ordre et entente? Qui peut dire encore que notre société a puissance de développer, par une bonne éducation, toutes les facultés que la nature a données à chacun de ses membres; d'employer chacun d'eux aux fonctions qu'il aimerait, qu'il saurait le mieux exercer, qu'il exercerait par conséquent avec le plus d'avantage pour lui et pour les autres? A-t-on seulement pensé à poser le problème des caractères, de l'emploi social et régulier des aptitudes naturelles et des vocations? Hélas, l'utopie des plus ardents philanthropes c'est d'apprendre à lire et à écrire à vingt-cinq millions de Français! Encore peut-on dans les circonstances actuelles les mettre au défi de réussir (1).

(1) Le nombre des enfants de l'un et l'autre sexe qui apprennent à lire, s'élève à près de deux millions. Mais, en revanche, le nombre est grand des communes qui ont refusé de prendre part à ce mouvement du progrès. C'est avec peine qu'on voit près de la moi-

N'est-ce pas une étrange chose aussi, et qui accuse bien haut, que ce spectacle d'une société où la terre n'est pas ou est mal cultivée, où l'homme est mal logé, mal vêtu; où mille travaux urgents sont à faire, et où des masses d'individus manquent à chaque instant de travail, et s'étiolent dans la misère ne pouvant en trouver? En vérité, en vérité, il faut bien reconnaître que si les nations sont pauvres et faméliques, ce n'est pas que la nature et l'art ne leur fournissent les moyens de créer d'immenses richesses, mais c'est qu'il y a anarchie et désordre dans l'emploi que nous faisons de ces moyens : autrement dit, c'est que la société est piteusement faite, et l'industrie non organisée.

Mais ce n'est pas tout, et vous n'aurez qu'une faible idée du mal, si vous ne réfléchissez pas qu'à tous ces

tié des communes de France ne pas vouloir s'imposer elles-mêmes pour aider le gouvernement à répandre le bienfait de l'instruction primaire.

Nombre d'écoles primaires élémentaires.....	35,007
Primaires supérieures.....	373
Privées.....	9,092
Total des écoles.....	44,472
Nombre d'élèves qui fréquentent ces écoles :	
Garçons.....	1,175,248
Filles.....	731,773
Total des élèves.....	1,907,021

Dépense totale de l'instruction primaire. 10,162,706 fr. 19 c.

Ces chiffres sont empruntés au journal *L'Instituteur*. (*Note de la première édition.*)

vices qui tarissent la source des richesses et du bien-être, il faut ajouter encore la lutte, la discorde, la guerre sous mille noms et mille formes, que notre société fomente et entretient entre tous les individus qui la composent. Et toutes ces luttes, et toutes ces guerres correspondent à des oppositions radicales, à de profondes antinomies de tous les intérêts. Autant vous pourrez établir de classements et de catégories dans la nation, autant vous aurez d'oppositions d'intérêts, de guerres patentes ou latentes, à n'envisager même que le système industriel.

En effet, les industriels se divisent d'abord en deux classes, ceux qui possèdent les fonds, les capitaux, les instruments de travail, et ceux qui n'ont que leurs forces ou leur intelligence, leurs bras ou leur tête. Or, dites-le, sont-ils liés et associés, les intérêts du Capital et du Travail, des propriétaires et des prolétaires? Y a-t-il solidarité entre les gains et les pertes des uns et des autres? Le manufacturier, l'entrepreneur, le propriétaire, le *maître*, pour me servir d'un mot qui, à notre honte, est encore très-français, ne peut-il pas s'enrichir ou se ruiner, sans que l'ouvrier ou le salarié s'enrichisse, lui, ou se soucie de la ruine du maître? Les salariés et les prolétaires en masse ne forment-ils pas une population flottante dont les intérêts sont hostiles à ceux des possesseurs des richesses et des instruments de travail, qui les emploient? Et cette hostilité, comprimée par la force

publique, n'éclate-t-elle pas assez fort pour qu'il n'y ait pas stupidité à la nier? — A-t-on oublié Liverpool, Manchester, Birmingham, Londres, Paris, Anzin, Lyon, Lyon enfin! et Saint-Etienne et tant d'autres villes des trois pays où l'industrialisme a fait les plus grands progrès, l'Angleterre, la Belgique et la France? Et ne faut-il pas admirer la niaiserie de ces hommes qui vont déclamant partout, même à la tribune nationale, contre ceux qui constatent des catégories dans la nation; braves gens, qui s'imaginent que quelques mots sortis de leur bouche fermeront les yeux et les oreilles, endormiront le peuple, empêcheront les ventres prolétaires de sentir la faim, les bouches prolétaires de crier misère! En vérité nous sommes dans un temps étrange : on nie le jour, on nie le soleil, on nie ce qui crève les yeux. Les chicanes de l'esprit de parti, les erreurs et les contradictions morales et sophistiques, ont rempli l'atmosphère d'épaisses ténèbres et d'insigne mauvaise foi. La division et la guerre sont pourtant bien là! et la bourgeoisie l'a parfaitement reconnu, quand elle s'est écriée, tout effrayée, *les barbares sont à nos portes!*

Est-ce tout encore; n'y a-t-il que deux camps dans la nation : est-on d'accord dans ces deux camps?

Il y a plus de deux camps dans la nation, et l'on n'est d'accord dans aucun des camps!...

D'abord les capitalistes possesseurs des richesses se font entre eux une guerre à mort par la *concurrence*. L'industrie et le commerce présentent le spectacle d'une véritable naumachie ; chacun cherche à y faire sa place en ruinant et écrasant tous les autres. Cette concurrence tant chantée par nos économistes, n'est autre chose qu'une guerre qui se fait avec fureur, et qui entraîne chaque jour des banqueroutes, des commotions de fortune, des désastres de toute espèce. Les économistes vous répondent par le *monopole*, qui est un vice opposé à leur anarchie nommée *liberté du commerce et de l'industrie*, et là-dessus ils inscrivent sur leur drapeau *laissez faire, laissez passer*. Oui ! laissez passer le vol, l'agiotage, la banqueroute ; laissez piller, laissez détruire, laissez ruiner, laissez spolier le corps social tout entier ; laissez falsifier les produits, laissez le désordre et la guerre dans toutes nos relations industrielles et commerciales ; laissez faire, laissez passer ! Eh, si le monopole est odieux, votre concurrence est-elle moins odieuse ! Vous ne savez donc combattre un mal que par un autre mal, le monopole par l'anarchie ? Et pour cacher votre ignorance, la pauvreté de vos moyens, votre incapacité dérisoire, vous vantez ce vice social par comparaison à un vice opposé qui en est la contre-partie ! Il est plus facile, en effet, de crier contre le monopole et de dire *laissez faire*, que d'INVENTER un mécanisme industriel qui ne soit entaché ni de l'immoralité scandaleuse du monopole, ni de l'immoralité scandaleuse de la concurrence anarchique. Il

est plus facile aussi d'être l'âne qui brait et qui broute, que le savant qui découvre.

Puis cette concurrence, bien mieux nommée *guerre industrielle*, et dont il faudrait des volumes pour analyser tous les affreux effets dans les rangs de la haute et de la basse industrie et du commerce, elle se retrouve encore dans les rangs prolétaires; elle divise les ouvriers, elle abaisse le prix de la journée de travail et en augmente la durée; elle rogne et rogne et rogne toujours le morceau de pain de ces malheureux. Toutes les fois que le nombre des travailleurs sur un point n'est pas inférieur aux besoins, la nécessité d'échapper à la dent de la misère développe chez eux cette concurrence *dépréciative du salaire;* c'est le cas général, et alors la classe inférieure, considérée en masse, est rançonnée par les classes supérieures, c'est le mot. Cette dépréciation du salaire augmente avec l'accroissement de la population et l'emploi des machines qui font encore concurrence au travail du prolétaire. Et que leur proposent, pour les soustraire à ce guet-apens social, ceux qui, de bonne intention, se font les avocats de ces malheureux? Que leur conseillent-ils? ils leur conseillent de s'associer entre eux, de se *coaliser* contre les entrepreneurs et les maîtres, c'est-à-dire d'organiser et de rendre plus tranchée, plus palpable la division d'intérêts, l'énergie de la lutte entre le capitaliste et le prolétaire; car ce n'est pas autre chose. — Vous voulez que les ouvriers

s'associent entre eux? — Et les fonds et les instruments de travail, et le crédit et les capitaux, les ont-ils? Et puis leur indiquerez-vous un *moyen* d'association? Leur direz-vous *comment* ils tiendront compte des talents, de l'expérience, du travail, de tous les éléments intégrants de l'association? Comment toutes les prétentions, fondées ou non, seront appréciées et satisfaites; comment les coalitions et l'association ne se briseront pas?... Des mots, des mots! Voilà pourtant où nous en sommes, et si cet avis des uns est absurde, l'avis des autres est odieux, car ils conseillent un intolérable *statu quo*; ils n'ont pour remède que la prison, les baïonnettes et l'épée du sergent de ville. — Certes oui, c'est l'association qui doit terminer ces querelles; mais sachez-le, pour que la querelle du *capital* et du *travail* se termine, il faut associer ensemble le capital et le travail, et non pas les travailleurs entre eux seulement; et sachez encore qu'il ne suffit pas de dire : il faut associer les intérêts, il faut associer les intérêts! car associer les intérêts n'en dit pas plus qu'unir les intérêts. Et tant qu'on se bornera à dire il faut associer, il faut unir, sans CHERCHER, DÉCOUVRIR, APPLIQUER UN PROCÉDÉ d'association, d'union, on n'aura produit que des mots, on n'aura pas avancé d'un point. Mais lisez, lisez les palabres philosophiques, scientifiques, philanthropiques, politiques et hypermorales de tous les bavards de la civilisation perfectible, et vous verrez avec quel aplomb on y donne aux benins lecteurs des mots pour des choses.

— Et pourquoi pas, après tout, puisque la masse des lecteurs prend toutes ces balivernes pour des idées et s'en contente?

Voilà déjà bien des divisions, des oppositions et des guerres d'intérêts; voyons si nous sommes au bout.

Tous les individus se rangent dans une ou plusieurs des trois catégories de producteurs, consommateurs ou commerçants. Or, il est évident que l'intérêt du commerçant est en lutte avec celui du consommateur et du producteur. Le même objet qu'il a intérêt à vous vendre cher, qu'il vous vend cher, en effet, et dont il vante, outre mesure, la qualité, n'a-t-il pas eu intérêt à l'acheter à bon marché au producteur qui l'a créé? ne l'a-t-il pas déprécié dans leurs transactions? — Ainsi, l'intérêt du corps commercial, collectivement et individuellement envisagé, est en opposition avec celui du producteur et du consommateur, c'est-à-dire du corps social tout entier.

Et puisque nous voici arrivés à l'organisation commerciale, arrêtons-nous-y un instant; regardons d'un peu près ce sublime commerce pour lequel on n'a pas assez d'épithètes fleuries et reconnaissantes. Rappelons-nous toujours l'organisation-modèle décrite ci-dessus (prélude II) et les dispositions administratives et commerciales d'une société réglées suivant le vœu du bon sens; c'est par comparaison avec une organisation intelligente et raisonnable que nous instruirons le procès de la civilisation.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Vices généraux de nos procédés commerciaux. Concurrence anarchique.

Le commerce, c'est l'art d'acheter trois francs ce qui en vaut six, et de vendre six francs ce qui en vaut trois. CH. FOURIER.

La sangsue a deux filles qui disent toujours : Apporte, apporte. *Proverbes*, XXX, 15.

Les Hollandais, au Japon, foulent le Crucifix pour y être admis à vendre leur calicot.
CH. FOURIER.

J'ai entendu un marchand, ou plutôt fabricant de vin, dire en plaisantant : « J'ai dans ma cour une pompe qui me rend dix mille francs par an. » CH. FOURIER.

Et Jésus entra dans le temple, et il chassa tous ceux qui vendaient et achetaient dans le temple; et il renversa les tables des changeurs et les chaises des vendeurs de colombes : Et il leur dit : Il est écrit : Ma maison sera appelée la maison de la prière, et vous en faites une caverne de voleurs. MATHIEU, XXV, 12, 13.

§ I.

Une machine est d'autant meilleure, qu'elle dépense moins en frottements et pertes de force vive, ou, en d'autres termes, qu'elle donne le plus grand *effet utile*. *Traité de mécanique.*

Posons d'abord que la *Production* est faite pour la *Consommation*.

L'homme ne peut satisfaire ses besoins, goûter des jouissances, vivre dans le bien-être et cultiver son cœur

et son esprit qu'à la condition d'avoir à sa disposition, en quantité suffisante, des objets de consommation, des produits. La Consommation est donc la chose importante; c'est ce qu'il faut augmenter et multiplier pour tous les membres de la société. Bien. — Mais la Consommation ne peut croître qu'avec la Production. On ne saurait consommer ce qui n'est pas produit. On doit donc tendre à élever la Production pour augmenter et généraliser la Consommation, le bien-être, la culture morale et intellectuelle.

Cependant, tous les produits ne sont pas créés là où ils doivent se consommer : de sorte qu'il faut un certain système de *Distribution* pour faire circuler les richesses, et mettre ce qui sort des mains du producteur à la portée du consommateur. C'est ce qu'on appelle du nom générique de Commerce.

Ainsi, vous le voyez, le commerce n'est utile que pour servir les besoins de la Production et de la Consommation ; il doit être le valet des deux autres branches et non comme aujourd'hui le maître qui leur fait la loi. Son rôle est subordonné. Improductif de sa nature, il n'ajoute rien par lui-même, en quantité ni en qualité, aux objets qui passent par ses mains : ses opérations doivent être exécutées avec *le plus petit nombre d'agents possible.*

Or, ceci n'est réalisable qu'au moyen d'une organisation administrative, qui mette le producteur DIRECTE-

MENT en rapport avec le consommateur, et qui supprime tous les intermédiaires grugeurs, voleurs et parasites.

§. II.

Il faut juger l'arbre à ses fruits.
Maximes évangéliques.

Aujourd'hui le commerce est-il organisé de manière à mettre directement en rapport le producteur et le consommateur ? Oh ! certes non, le commerce n'est pas une AGENCE subordonnée à la production et à la consommation, ouvrant à l'une les voies les plus larges pour aller à l'autre ; oh ! non (1).

(1) On ferait erreur, si l'on croyait que ce chapitre, destiné à examiner les effets déplorables de notre organisation commerciale, est dirigé contre les individus qui vivent aujourd'hui de négoce. Ceux-ci sont parfaitement en leurs droits dans la société dont nous critiquons les formes. L'individu n'a rien à faire ici : si l'organisation est mauvaise, ce n'est nullement à lui qu'on doit l'imputer. — Sans confondre les professions du soldat, du marchand, du bourreau, je puis dire que si la société a besoin d'eux, ce n'est pas à eux que les effets de leurs professions sont imputables : présentez-leur un meilleur sort dans une meilleure organisation sociale, et ils ne demanderont pas mieux que de changer de métier.

La critique du commerce, telle que la produit l'École sociétaire, est acceptée comme très juste et très exacte par nombre de commerçans que je pourrais citer ; et si Fourier a pu, dès 1808, la lancer au milieu de l'engouement universel, c'est surtout parce que la Civilisation l'avait forcé à vivre dans le cloaque mercantile.

Si la société actuelle est douée d'une puissance assez funeste pour imposer la fonction de *commis-marchand* à un homme pareil, les marchands, eux, peuvent bien se regarder comme absous. Du reste,

Le commerçant est un entremetteur qui met à profit l'anarchie générale, et la non organisation de l'industrie. Le commerçant achète les produits, il achète tout, il est propriétaire et détenteur de tout, de telle sorte que :

1° Il tient *sous le joug* la production et la consommation : puisque toutes deux sont obligées de lui demander,

voici sur ce sujet, les propres paroles de l'auteur de la *Théorie des Quatre Mouvements* :

« Dans le cours de la discussion qui va suivre, j'aurai lieu d'exprimer des opinions peu flatteuses pour le commerce en général ; mais j'ai observé déjà qu'en critiquant une profession, je ne critique pas les individus qui l'exercent. Quiconque déclame contre les manœuvres des agioteurs, des procureurs ou autres, les surpasserait peut-être en avidité, s'il était à leur place ; on ne doit jamais blâmer les passions des individus, mais blâmer la Civilisation qui, n'ouvrant aux passions que les routes du vice pour se satisfaire, force l'homme à pratiquer le vice pour arriver à la fortune, sans laquelle il n'est point de bonheur. »

Plus loin :

« L'analyse de ces brigandages démontrera que le corps des négociants (il faut se garder de les confondre avec les manufacturiers), n'est dans l'ordre social qu'une troupe de pirates coalisés, qu'une nuée de vautours qui dévorent l'industrie agricole et manufacturière, et asservissent en tous sens le corps social.— Soit dit sans les critiquer individuellement : ils ignorent eux-mêmes la malfaisance de leur profession ; et quand ils la connaitraient, peut-on blâmer aucun spoliateur en Civilisation, puisque cette société est le jeu des dupes et des fripons. »

Et plus loin encore :

« J'ai observé que les vices politiques d'une profession ne sont pas vices individuels ; qu'un procureur en grugeant ses cliens, un agioteur en spoliant le corps social, n'encourent aucun blâme, que la faute retombe uniquement sur la Civilisation qui engendre tant de branches d'industrie malfaisante, et sur la philosophie qui nous persuade que cette infâme Civilisation est la destinée sociale de

soit les produits à consommer en dernier terme, soit les produits bruts qui doivent être encore travaillés, les matières premières. Le commerce, avec ses menées d'accaparement, de hausse et de baisse, ses opérations sans nombre et la *propriété intermédiaire* des objets, rançonne à droite et à gauche : il fait durement la loi à la production et à la consommation, dont il devrait n'être que le commis subalterne.

2° Il spolie le corps social par ses *immenses bénéfices*, — bénéfices prélevés sur le consommateur et le producteur, et tout-à-fait hors de proportion avec des services que le vingtième des agents qu'il emploie suffirait à rendre.

3° Il spolie le corps social par la *distraction* des forces productives, en enlevant aux travaux de création les dix-neuf vingtièmes de ses agents, qui sont de purs parasites. C'est-à-dire, qu'il ne spolie pas seulement en s'appropriant des valeurs sociales à doses exorbitantes, mais encore en diminuant considérablement la production de

l'homme, et que Dieu n'a rien inventé de mieux pour organiser les relations humaines. »

J'ajoute que moi qui appartiens à l'armée, je n'en confesse pas moins que la guerre est un odieux fléau. J'ajoute encore que le commerçant qui ne s'est laissé jamais aller aux séductions corruptrices, aux influences démoralisatrices, aux occasions si nombreuses dont il est environné, le petit commerçant surtout qui s'est conservé franc et loyal, peut se dire tête haute, plus honnête, plus probe et plus éprouvé que n'importe quel saint du paradis. C'est un homme éprouvé par le fer et par le feu. (*Note de la première édition.*)

l'atelier social. La très-grande majorité de ses agents reviendront aux fonctions productives aussitôt qu'une organisation commerciale rationnelle sera substituée à l'inextricable état de choses actuel.

4° Il spolie le corps social par la *falsification* des produits, falsification qui se pratique aujourd'hui avec une fureur poussée au-delà de toutes bornes. En effet, quand cent épiciers se sont établis dans une ville où il n'y en avait antérieurement que vingt, on ne consomme pas, pour autant, plus de denrées épicières dans cette ville. Voilà donc ces cent vertueux marchands obligés de s'arracher le profit que faisaient honnêtement les vingt premiers : la concurrence les force à se rattraper aux dépens de la consommation, soit par l'élévation des prix, ce qui arrive quelquefois ; soit par la falsification des produits, ce qui arrive toujours. Dans un pareil état de choses il n'y a plus ni foi ni loi. Les denrées inférieures ou frelatées sont vendues comme denrées de bonne qualité toutes les fois que le chaland benin n'est pas assez connaisseur pour y voir clair. Et quand elle a bien *attrapé* ledit chaland, la conscience mercantile se reconforte en se disant : — « Je fais mon prix, on est libre de prendre ou de ne pas prendre, je ne force personne à acheter. » — Les pertes dont la falsification et la mauvaise qualité des produits grèvent la consommation sont incalculables.

5° Il spolie le corps social par des *engorgements*,

factices ou non, à la suite desquels d'immenses quantités de marchandises encombrées sur un point s'avarient et se détruisent faute d'écoulement. Écoutons Fourier : (*Th. des quat. mouv.*, p. 334, 1re éd.)

« Le principe fondamental des systèmes commerciaux, le principe *laissez une entière liberté aux marchands*, leur accorde la propriété absolue des denrées sur lesquelles ils trafiquent; ils ont le droit de les enlever à la circulation, les cacher et même les brûler, comme a fait plus d'une fois la compagnie orientale d'Amsterdam, qui brûlait publiquement des magasins de canelle pour faire enchérir cette denrée : ce qu'elle faisait sur la canelle, elle l'aurait fait sur le blé, si elle n'eût craint d'être lapidée par le peuple, elle aurait brûlé une partie des blés pour vendre l'autre au quadruple de sa valeur. Eh ! ne voit-on pas tous les jours, dans les ports, jeter à la mer des provisions de grains que le négociant a laissés pourrir pour avoir attendu trop long-temps une hausse ; moi-même j'ai présidé, en qualité de commis, à ces infâmes opérations, et j'ai fait, un jour, jeter à la mer vingt mille quintaux de riz, qu'on aurait pu vendre avec un honnête bénéfice, si le détenteur eût été moins avide de gain. C'est le corps social qui supporte la perte de ces déperditions qu'on voit se renouveler chaque jour, à l'abri du principe philosophique : *laissez faire les marchands.* »

6° Le commerce spolie encore par les *pertes*, *avaries*, *coulages*, *etc.*, qui proviennent de l'extrême dissémination des produits et denrées dans des millions de magasins de détail, et par la multiplicité et la complication des transports morcellés.

7° Il spolie le corps social par une *usure* sans limite et sans vergogne, une usure effrayante. En effet, le com-

merçant opère toujours avec un capital fictif, très-supérieur à son capital réel. Tel commerçant, avec un fonds de 30 mille francs, agit, en émettant des billets, par des revirements et des paiements successifs, sur un fonds de 100, 200, 300 mille fr. ; il tire donc de ce capital *qu'il n'a pas* (1) des intérêts usuraires sans proportion avec ce qu'il possède véritablement.

8° Il spolie le corps social par des *banqueroutes* sans nombre : car les accidens journaliers de nos relations industrielles, les commotions politiques, les perturbations de toute espèce, amènent le jour où le négociant, qui a émis des billets au-delà de ses moyens, ne peut plus faire face à ses affaires ; sa débâcle, frauduleuse ou non, porte de rudes coups à ses créanciers. La banqueroute des uns entraîne celle des autres, c'est un feu de file de banqueroutes, une dévastation. Et c'est toujours le producteur et le consommateur qui pâtissent, puisque le commerce, considéré en masse, ne crée pas les ri-

(1) On a établi, sur des documents statistiques, il y a quatre ans, que la valeur des billets en circulation en France est supérieure de quatorze fois à l'ensemble de la richesse réelle totale! Il faut ajouter que cette immense valeur factice n'est hypothéquée encore que sur une fraction de la valeur totale réelle. Cette surémission de valeurs fictives a atteint, ces dernières années, aux États-Unis, une proportion bien plus effrayante. — Plus de deux cents banques émettaient, émettaient indéfiniment des billets sans contrôle ni garantie. La *liberté du commerce* y régnait à ce point, que les commis de la plupart de ces banques se faisaient pour eux-mêmes et pour leurs amis des sommes immenses en papier-monnaie. — (*Note de la première édition.*)

chesses et n'engage que des valeurs très-faibles par rapport à la richesse sociale qui passe tout entière entre ses mains. Aussi combien de fabriques sont écrasées sous ces contre-coups ! combien de sources fécondes sont taries par ces menées et ces désastres !

Le producteur fournit les denrées ; le consommateur, l'argent : le commerce, lui, fournit des billets non hypothéqués ou hypothéqués sur de faibles valeurs, sur un crédit imaginaire ; et les membres du corps commercial ne sont pas *solidaires* et *garants* les uns pour les autres ! — Voilà en peu de mots toute la théorie de la chose.

9° Il spolie le corps social, par l'*indépendance et l'irresponsabilité* qui lui permettent de n'acheter qu'aux époques où les producteurs, par obligation de se procurer des fonds pour payer les loyers et les avances de la production, sont forcés de vendre et se font entre eux concurrence. Quand les marchés sont très-pourvus et les produits à vil prix, le commerce achète. Puis, il opère la hausse, et par cette manœuvre bien simple il dépouille le producteur et le consommateur.

10° Il spolie le corps social par une considérable *soustraction de capitaux*, qui reviendront à l'industrie productive, quand le commerce jouera son rôle subordonné, ne sera plus qu'une *agence* opérant des transactions directes entre de grands centres de consommation, des Communes sociétaires, et des producteurs plus ou moins

éloignés. Ainsi les capitaux engagés dans les spéculations du commerce, — quelque faibles qu'ils soient comparativement à l'immensité des richesses qui passent par ses mains, — n'en composent pas moins des sommes énormes, qui reviendraient féconder la production si la propriété intermédiaire des objets était enlevée au commerce, et la circulation des produits administrativement organisée. *L'agiotage* est la plus odieuse manifestation de ce vice.

L'agiotage spolie le corps social, en détournant les capitaux pour les faire entrechoquer dans les tripotages de hausse et de baisse, qui fournissent d'énormes bénéfices aux joueurs les plus habiles. Dès-lors les cultures et les fabriques n'obtiennent qu'à un prix exorbitant les capitaux nécessaires à leur exploitation; et les entreprises utiles qui ne donnent qu'un bénéfice lent et pénible, sont dédaignées pour les jeux d'agiotage qui absorbent la majeure partie du numéraire.
(*Th. des quat. mouv.*, p. 359, 1re éd.)

11° Il spolie le corps social par *l'accaparement :*

Car l'enchérissement d'une matière accaparée est supporté ultérieurement par les consommateurs, et auparavant par les manufacturiers, qui, obligés de soutenir un atelier, font des sacrifices pécuniaires, fabriquent à petits bénéfices, soutiennent, dans l'espoir d'un meilleur avenir, l'établissement sur lequel se fonde leur existence habituelle, et ne réussissent que bien tard à établir cette hausse que l'accapareur leur a fait si promptement supporter. (*Ibid.*)

L'accaparement est le plus odieux des crimes commerciaux, en ce qu'il attaque toujours la partie souffrante de l'industrie : s'il survient une pénurie de subsistances ou denrées quelconques, les accapareurs sont aux aguets pour aggraver

le mal, s'emparer des approvisionnements existans, arrher ceux qui sont attendus, les distraire de la circulation, en doubler, tripler le prix par des menées qui exagèrent la rareté et répandent des craintes qu'on reconnaît trop tard pour illusoires. Ils font dans le corps industriel l'effet d'une bande de bourreaux qui irait sur le champ de bataille déchirer et agrandir les plaies des blessés. » (*Quat. Mouv.*, p. 334.)

Enfin, tous ces vices, et bien d'autres que je n'ai pas cités, se multiplient les uns par les autres dans l'extrême complication des filets mercantiles : car les produits ne passent pas qu'une fois dans les mains avides du Commerce; il en est qui entrent dans vingt et trente filières avant d'être livrés au consommateur. D'abord la matière brute passe par la griffe commerciale pour arriver au fabricant qui lui donne une première façon; puis elle retombe au commerce, et revient à une fabrication qui lui donne une autre forme; et ainsi de suite, jusqu'aux dernières confections. Alors elle entre dans les grands comptoirs, qui vendent aux magasins en gros, qui vendent aux détaillants des villes, qui vendent aux bas détaillants et détaillants de village. Or, à chaque passage, le produit a laissé quelque chose dans les mains mercantiles. Jugez maintenant si ce Commerce anarchique, auquel nos économistes ont voué tout l'amour de leur cœur, est une si grande source de prospérité! s'il sert bien les intérêts de la production et de la consommation (1)!

(1) Un de mes amis qui parcourait dernièrement les montagnes du Jura où il se fait, comme on sait, une quantité considérable de travaux sur métaux, eut occasion d'entrer chez un paysan qui fabri-

Comparez donc cette anarchie mercantile avec l'organisation précédemment décrite. Les agences commerciales déléguées par les communes et les provinces font arriver les produits dans les entrepôts et les magasins publics, sans rien prélever sur la valeur de ces produits : — Ces agences sont rétribuées comme des fonctionnaires et sociétairement intéressées.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails : nous n'indiquons le principe de l'organisation que pour faire mieux comprendre la critique du désordre actuel ; mais déjà nous pouvons constater que le Commerce *véridique et direct*, débarrassant les voies de la circulation, et augmentant les bénéfices du producteur, tout en diminuant le prix des objets pour le consommateur, favoriserait immensément et la Production et la Consommation. Le Commerce alors accélérerait puissamment le développement de la richesse sociale, au lieu d'en tarir les sources et d'en dévorer la plus grande part, comme il fait aujourd'hui.

quait des pelles ; il lui demanda le prix de ses pelles : — « Entendons-nous, » répondit le pauvre paysan, pas économiste du tout, mais homme de bon sens ; « moi je les vends 16 sous au commerce, qui vous les fait payer 40 dans vos villes. Si vous trouviez moyen de mettre le fabricant en rapport direct avec le consommateur, vous les auriez à 28 sous, et nous y gagnerions 12 sous tous les deux. » (*Note de la première Édition.*)

§ III.

Non, le gain les excite et l'argent les enfièvre;
L'argent leur clot les yeux et leur noircit la lèvre;
L'argent, l'argent fatal, dernier Dieu des humains,
Les prend par les cheveux, les secoue à deux mains;
Les pousse dans le mal, et, pour un vil salaire,
Leur mettrait les deux pieds sur le corps de leur père.

AUGUSTE BARBIER.

Un épicier!

EUGÈNE SUE.

Il est avéré que le corps commercial peut être considéré dans son état actuel, et comparativement au rôle qu'il devrait jouer, comme un parasite que les travailleurs productifs, agriculteurs et fabricants, et les consommateurs, sont forcés de nourrir de leurs plus clairs revenus; comme un Vampire qui suce les richesses et le sang du corps social, sous prétexte de faire circuler ce sang et ces richesses. A l'égard du producteur, c'est un corsaire qui croise et qui rançonne; à l'égard du consommateur, c'est l'araignée qui tend sa toile et saigne la mouche imprudente. Cette analogie n'est que trop juste : l'araignée dans nos maisons et nos campagnes déploie ses tissus croisés; de même dans les rues et les places publiques, le commerçant fait montre de ses marchandises; il étale ses filets dorés, et quand la mouche est là, quand le benin chaland est entré, il apparaît au comptoir pour le saigner. En automne, on voit même, attachées à leurs toiles qui font voile au vent, des araignées ambulantes et voyageuses, comme on voit, dans les villes et

dans les campagnes, des marchands ambulants et des colporteurs.

La fraude commerciale est devenue proverbiale. L'usage en est si effréné, que l'on n'oserait pas envoyer un enfant acheter une chose de quelque valeur... Mais cela est dégoûtant, hideux! Voilà pourtant la Société que nous avons, voilà le Commerce que nous avons, et voilà aussi les savants que nous avons, les gens qui mènent et font l'opinion! Quels savants et quels gens que ceux qui s'extasient devant le Commerce, adorent le Commerce, et le saluent père nourricier des peuples! pitié sur ces académiciens, sur ces professeurs officiels, sur ces administrateurs de la chose publique, pitié et dérision!

Il faut admirer vraiment que les partis n'aient de critique que pour l'administration politique. Il semblé que le gouvernement seul suce la richesse des nations, qu'il soit la seule et unique pompe aspirante et foulante qui absorbe la substance des peuples. — Mettre de l'économie dans les finances de l'État, diminuer l'impôt, diminuer la solde des légions improductives qu'emploie le gouvernement, avoir un gouvernement à bon marché, voilà où nous en sommes depuis quarante ans et plus; voilà le grand pivot des révolutions et de la prétendue science politique!... Oui, l'administration, l'armée, les légions du fisc, de la douane, de la police, et plusieurs autres corps du gouvernement sont improductifs et chers

à nourrir ; — oui, une partie de ces fonctions doivent disparaître, et les autres se faire à bien meilleur marché ; mais vous n'atteindrez pas ce but avec des révolutions politiques, qui amènent toujours après elles des accroissements dans l'armée et dans la police. Les agitations qui ouvrent et bouleversent le sol politique font toujours pousser de nouvelles branches parasites à l'arbre gouvernemental ; elles doublent, triplent, quadruplent l'impôt : l'expérience le prouve. — Quand vous demandez un grand dégrèvement du contribuable, vous rêvez une utopie qui n'est possible que dans le Régime sociétaire ; et vous en restez à la mesquine utopie d'un bon gouvernement, quand il s'agit d'une réforme sociale et industrielle. Vous poursuivez par la voie de la discorde, de la lutte et de la guerre, un maigre bien qui n'est pas sur cette route ; vous vous éprenez pour des chimères, vous courez après des illusions, vous entraînez après vous les nations crédules et folles, — et vous êtes des insensés!

C'est bien un autre impôt que l'impôt gouvernemental, celui que prélève le commerce sur les peuples ! c'est bien une autre armée que l'armée de guerre, cette innombrable armée mercantile, toujours en campagne pour rançonner et cosaquer, acheter et vendre ! et quelle différence ? — Là, on paie de sa personne et de son sang ; là, on gagne des blessures, de rares et sobres récompenses. Là, gloire, noblesse, ambition, dévouement et

patrie! — Ici, argent, fraude, argent, argent et argent! Presque toujours fraude et toujours argent!

L'esprit mercantile souffle dans toutes les veines du corps social la corruption et l'égoïsme; il ronge, corrode et détruit l'esprit national; il fomente tous les sentiments bas, étroits et pervers; il détrône tout ce qui est noble et grand; il mesure à l'aune et pèse à la balance de son comptoir l'art et la poésie; il ne comprend que les livres en *parties-doubles;* il ne comprend l'homme que comme une machine qui compte, suppute, additionne et retranche. Sa littérature, c'est la lettre de change et le billet à ordre; sa stratégie, c'est la hausse et la baisse; ses coups d'état sont des coups de commerce; son épée, c'est l'aune; ses prisonniers de guerre sont à Clichy; sa victoire, c'est l'absorption de la fortune des peuples; sa déroute, c'est la banqueroute, son honneur, c'est l'argent; sa gloire, c'est l'argent; sa religion, l'argent, et son Dieu le Veau d'Or!

Par le canal impur du commerce anarchique et mensonger, la fraude s'introduit à plein lit dans la fabrication. Il la rançonne, baisse les prix et lui demande toutes sortes de drogues pour en infester la société. Puis les produits passent entre mille mains avant d'arriver au consommateur : leur source se perd, leur *titre d'origine* s'efface et s'oublie; et la production, qui, dans une organisation du commerce véridique et direct, n'au-

rait intérêt qu'à livrer des produits de bonne valeur, la production, qui gagnerait à la loyauté, se trouve entraînée, forcée même à la falsification et à la fraude, — nouvelle cause de déperdition pour la société, et que celle-ci doit encore au commerce.

Vous vouliez savoir pourquoi, avec une terre qui ne demande qu'à produire, avec des hommes qui réclament du travail, avec la puissance énorme des arts, des sciences, de l'industrie, la force des animaux, des machines, de l'eau, des vents, de l'électricité, de la vapeur ; pourquoi, avec toutes les immenses conquêtes du génie humain dans les temps modernes, les masses sont encore si peu vêtues, si mal logées, si pauvres, si grossières, si affamées ? Vous commencez à le savoir, le pourquoi ; vous sentez que la cause de la paralysie est dans le manque absolu d'organisation des travaux qui créent la richesse, dans le désordre de l'industrie, et manifestement dans votre système mercantile : car c'est lui qui est la grande plaie scrofuleuse de votre civilisation ; c'est à lui qu'aboutissent et de lui que partent tous les vices sociaux ; c'est lui surtout qui démoralise et corrompt les individus et les nations, qui atrophie tous les sentiments humains, en développant monstrueusement l'égoïsme, la cupidité et la lâcheté.

Nous avons pu juger dernièrement jusqu'à quel point l'esprit mercantile étouffe tout sentiment, dégrade

l'homme, et le fait infâme. Lorsque le fléau était sur Paris, lorsque le choléra semait par jour quinze cents morts, et récoltait par nuit quinze cents cadavres, — et surtout des cadavres de pauvres, comme on sait, — eh bien ! les substances réputées préservatrices de la peste, le camphre, le chlorure de chaux et autres drogues, dont le commerce prévoyant avait empli ses magasins, il en éleva, il en éleva le prix en proportion de l'intensité du mal et de la terreur de la population ! Il en est qui furent vendues à plus du centuple de leur valeur réelle : et beaucoup de boutiquiers, les pharmaciens entre autres, *savaient* que ces drogues qui leur servaient à rançonner riches et pauvres, à commercer de peur, de mort et de choléra, ils savaient qu'elles étaient sans nulle vertu contre le mal. Le pauvre, le pauvre ! vendait son pain, et ouvrait ainsi la porte au fléau ; et le prix de ce pain tombait dans la banque avide, dans le barathre mercantile (1) !

(1) Aujourd'hui, ce n'est plus le choléra, c'est la famine, et le Commerce joue toujours son jeu infâme : il trouve (mars 1847), que les prix du grain qu'il détient ne sont pas encore assez élevés et fait à dessein la rareté sur le marché. La spéculation est si effrénée, qu'à Marseille, en huit jours, disent de grands journaux conservateurs, les courtiers gagnent, en commission, sur les reventes, la valeur du prix d'achat des grains à Odessa. Et le gouvernement vénère les marchands et soutient dans les deux chambres qu'ils sont bien plus capables que lui d'approvisionner le pays et de remédier à l'insuffisance de la récolte.— « Laissez faire les marchands ! » ce n'était pas assez ; nos ministres fainéants ajoutent aujourd'hui : « Gardons-nous bien de rien faire, de peur de gêner les marchands et de les mécontenter. »

Oui, humanité, religion, patrie, esprit social, conscience et justice... l'esprit de commerce bannit tout du cœur de l'homme, tout, jusqu'aux affections de famille, qui semblent la seule jouissance de la mercantile bourgeoisie, et qui ne tiennent pourtant pas pied devant les affaires d'intérêt. Grandisse encore le Mercantilisme, et l'on ne vendra pas seulement son opinion, sa voix, son vote ou son pays, on vendra encore père et mère ! Et il est en train de grandir, vraiment ! car il prend un développement colossal et chaque jour envahit. Il est dans la littérature, dans l'art, dans la politique, dans le journalisme : il est partout. Ce sont des agioteurs et des marchands qui décident maintenant du sort des gouvernements, les soutiennent ou les minent et les font tomber ; ce sont les décrets sortis de la bourse, la hausse et la baisse des fonds qui sont le grand régulateur politique des temps modernes. C'est à rougir de honte.

Au moyen-âge, on a vu des compagnies franches qui dévastaient villes et campagnes. C'étaient d'abord les Tondeurs, puis après les Tondeurs les Retondeurs, et après les Retondeurs les Escorcheurs. Eh bien ! aujourd'hui le Commerce, lui, tond et retond le producteur, tond et retond le consommateur, et écorche tout le monde; et tout cela est très-légal encore, et il n'y a pas le mot à dire. — Le Commerce, c'est le voleur volant, le pirate piratant, l'araignée suceuse, le cancer dévorant : le Commerce, et ceci est plus vrai qu'une compa-

raison, c'est le chancre qui couronne et ronge l'organe de la production, et distille dans les veines et les artères du corps social un virus syphilitique.

C'est par un sentiment plus ou moins net de toutes ces choses que l'antiquité méprisait le Commerce, que le moyen-âge le méprisait, que parmi les peuples, ceux qui ont le plus développé le mercantilisme, comme les Chinois, les Arméniens, les Tyriens, les Carthaginois, les Juifs, ont été le plus mal famés. Le mercantilisme a faussé les brillantes qualités du peuple grec. Il a faussé en Angleterre l'antique noblesse de la race ; enfin, il a rendu méconnaissable l'esprit français, et démoralisé notre nation. Ce n'est pas pour rien que Jésus-Christ chassait du Temple, avec un fouet de cordes, les banquiers et les marchands, *numularios et vendentes*, en leur disant : « Prenez-vous la maison de mon père » pour une caverne de voleurs ? *Fecistis illam spelun-* » *cam latronum.* »

De nos jours, après les verbiages de l'Economie Politique et ses adorations insensées du Commerce anarchique et mensonger, qui est le fils de son amour ; après des erreurs, des illusions singulières et l'incroyable engouement qui en a été la suite, l'esprit public revient au sentiment général des nations, à l'instinct de réprobation que mérite ce dépositaire infidèle des richesses sociales.

La littérature indépendante, au nom de l'art et de la dignité humaine, s'insurge contre lui. L'art et le commerce! que voulez-vous qu'il y ait de commun entre ces choses? Le commerce naguère déifié, est aujourd'hui moulé et baffoué dans la personne de *l'Épicier;* l'Épicier, type et prototype, personnification vulgaire et courant les rues de l'esprit mercantile, comme *Mayeux* est la personnification de l'esprit philosophico-bourgeois-libéral : l'Épicier, enfin, qui, tant cet esprit a fait des ravages chez nous, est peut-être aussi, à l'heure qu'il est, le type et la personnification de la France!

Allons, boutiquier, calme-toi! ne t'agite pas ainsi derrière ton comptoir; ne tourmente pas dans tes mains ton mètre qui n'a pas la longueur voulue, ne brise pas ton poing dans ta balance boiteuse : las! calme-toi... ce n'est pas à toi qu'on en veut des vices du vaste système dont tu es un membre bénin; ce n'est pas toi qui as organisé la société, boutiquier. Il serait aussi déraisonnable de s'en prendre à toi de tous ces maux, que de la guerre au soldat. Le soldat désire la guerre, tu désires la vente, et vous avez raison tous les deux dans votre sphère. Vends, et tiens-toi en repos. Dans cette société-ci, ta conscience peut être tranquille. Si tu spolies, il n'est pas non plus que tu ne sois spolié, toi, et comme consommateur, et de mille autres manières. Car nous vivons dans un monde où les hommes se spolient à peu près par tous les points où ils se touchent : le salarié spolie le

maître en faisant mal et gâchant le travail convenu ; le maître spolie le salarié en payant au salarié un prix qui ne vaut pas sa peine et ses sueurs ; le gouvernant spolie le gouverné en prélevant sur trente-deux millions d'hommes des impôts qui ne sont consentis que par la petite armée des électeurs ; le gouverné spolie le gouvernant par la contrebande et la fraude ; les propriétaires voisins se spolient par de fausses délimitations des propriétés ; les fabricants se spolient par des menées de concurrence et des écrasements ; les plaideurs se spolient entre eux, et la justice les spolie en masse ; le père spolie le fils, le fils spolie le père ; les frères et les sœurs se spolient en se disputant des lambeaux d'héritage quand le cadavre paternel est encore chaud ; les nations se spolient par la guerre et la diplomatie. Oui, nous vivons dans un monde où les hommes se spolient par tous les points où ils se touchent : spoliation, spoliation !

Spoliation et guerre ! car l'une entraîne l'autre, et nous avons vu que l'une et l'autre ont leur source dans l'opposition des intérêts et la mauvaise ou plutôt la non-organisation des choses. Nous avons vu qu'il y a autant d'intérêts opposés dans la société qu'on y peut déterminer de catégories.

Nous aurions pu faire figurer encore dans ce tableau l'opposition d'intérêt entre les gouvernants et les gou-

vernés, opposition qui a aussi sa racine dans la chose sociale ; car le gouvernement ne pouvant servir à la fois des intérêts opposés, a nécessairement des ennemis dans la nation. Pour se tenir debout et subsister, il est conduit à se faire des créatures et des partisans, en conviant ses amis à la curée de l'impôt : et d'ailleurs, plus il a d'ennemis, plus ses ennemis sont actifs, taquins, acharnés, plus la résistance lui devient coûteuse, plus le gouvernement est onéreux à la nation.

Si, après avoir observé ces antinomies entre les producteurs, les consommateurs et les marchands, les propriétaires et les prolétaires, les capitalistes entre eux, les prolétaires entre eux, les gouvernants et les gouvernés ; si, après cette première analyse, vous descendez de ces grandes divisions aux détails, vous retrouvez les mêmes caractères d'incohérence, de lutte, d'hostilité, d'opposition des choses et des intérêts.

Si les producteurs de vins demandent l'abolition des douanes (1), et la liberté d'importation et d'exportation,

(1) Cette lutte d'intérêts se dessine chaque jour davantage : la voilà devenue si énergique qu'elle a amené le fameux manifeste des vignicoles de Bordeaux, dans lequel on a proposé de *couper la France par une ligne de douanes* séparant le Nord et le Midi. Le *Journal des Débats*, en répondant aux vignicoles, a, bien mieux encore que leur proposition, mis en évidence la divergence et l'hostilité radicales des intérêts industriels : car les vignicoles appuyaient leur demande sur une profonde antinomie du *Midi* et du *Nord*, et le *Journal des Débats* a fait voir que dans le Midi et

cette liberté ruine les producteurs de blé, les fabricants de fer, de draps, de coton, et, il faut le dire encore, puisque cela est, les contrebandiers et les douaniers. S'il est de l'intérêt des consommateurs que des machines soient inventées qui produisent à moins de frais et baissent le prix des objets, ces machines cassent les bras à des milliers d'ouvriers qui ne savent, ni ne peuvent s'employer aussitôt à d'autres travaux. C'est encore là un des mille *cercles vicieux* de la Civilisation, qui demanderait un chapitre d'observations, d'analyse et de critique : car il y a mille faits qui prouvent cumulativement que, dans le Régime social actuel, la production d'un bien entraîne toujours la production d'un mal avec elle.

Enfin, si vous descendez encore plus bas, si vous en

dans le Nord, comme dans la France entière, il y a aussi une foule d'intérêts divergents ; que dans le Nord et dans le Midi, comme dans la France entière, il y a aux prises aussi des intérêts agricoles contre des intérêts manufacturiers, des intérêts agricoles entre eux, et des intérêts manufacturiers entre eux : — si bien que si l'on voulait séparer par des lignes de douane les intérêts opposés, il faudrait en couvrir la France, il faudrait établir, non pas une ligne, mais un réseau tel que toute la population ne suffirait pas pour le garder. Cet état des choses, ce vice monstrueux de notre société industrielle, M. Thiers est venu le reconnaître catégoriquement à la tribune en ces mots :

« On a parlé d'une loi sur les douanes, j'y ai pensé, beaucoup » pensé. J'ai fait des efforts pour voir si là était ce bien-être in- » connu et si recherché : *mais en voulant faire le bien du Hâvre,* » *je faisais le malheur d'Elbeuf; et le malheur de Bordeaux, en* » *voulant faire le bien de Lyon.* » (*Chambre des Députés*, 12 *mai* » 1834. » — *Note de la première édition.*)

venez aux détails vulgaires, vous trouvez que le tailleur, le cordonnier, le chapelier, ont intérêt à ce que les vêtements, les chaussures et les chapeaux soient promptement usés ; que le vitrier a intérêt à la grêle et aux orages qui brisent les vitres ; le maçon et l'architecte aux incendies. L'avocat s'enrichit aux procès, le médecin aux maladies, le marchand de vin à l'ivrognerie, la fille de joie à la débauche. Et quel malheur pour la magistrature, les gendarmes, les geôliers, comme pour les avocats, les avoués, si les crimes, les délits et les procès venaient tout à coup à disparaître !

§ IV.

> L'exercice de l'industrie, qui fait les délices des animaux libres, castors, abeilles, guêpes, fourmis, est pour l'homme un supplice dont il s'affranchit dès qu'il jouit de la liberté. Le peuple civilisé n'aspire qu'à l'inertie, et le Sauvage dit à son ennemi pour imprécation suprême : *Puisses-tu être réduit à labourer un champ !*
>
> CH. FOURIER.

Ajoutez à tout cela que la Civilisation, qui sème de tout côté la division, la zizanie et la guerre, qui emploie une grande partie de ses forces à faire de grands travaux improductifs, ou à détruire, qui diminue considérablement encore la richesse générale par les frottements sans nombre et le désordre de son industrie ; ajoutez à tout cela, dis-je, que cette forme sociale a pour caractère de produire la *répugnance industrielle*, le dégoût du travail.

Partout vous entendrez le travailleur, ouvrier ou fonctionnaire, maudire son sort et son occupation, soupirer après la retraite qui le délivrera enfin du supplice que sa position lui impose. C'est le grand, le fatal caractère de l'industrie civilisée, d'être répugnante, de n'avoir pour mobile pivotal que la *peur de mourir de faim*. Le travailleur civilisé est un véritable forçat : tant que le travail productif ne sera pas organisé de manière à se conjuguer sur *plaisir* au lieu de se conjuguer sur *peine*, *ennui* et *répugnance*, il arrivera toujours que ceux qui pourront s'y soustraire l'éviteront. Ceux-là seuls se livreront au travail qui y seront CONTRAINTS par le dénuement et la misère, sauf rares exceptions. Dès-lors, les classes les plus nombreuses, les artisans de la richesse sociale, les créateurs actifs et directs du bien-être et du luxe seront toujours condamnés à côtoyer la misère et la faim ; ils seront toujours inféodés à l'ignorance et à l'abrutissement ; ils seront toujours ce vaste troupeau d'*hommes de somme* que nous voyons déformés, décimés par les maladies, et courbés, dans le grand atelier social, sur le sillon ou sur l'établi, pour préparer la nourriture raffinée et les somptueuses jouissances des classes supérieures.

Tant qu'on n'aura pas réalisé un procédé d'INDUSTRIE ATTRAYANTE, il sera vrai « *qu'il faut beaucoup de pau-* » *vres pour qu'il y ait quelques riches ;* » aphorisme hideux et lâche, que vous entendez chaque jour passer,

comme un axiome d'éternelle nécessité, sur les lèvres de gens qui se disent chrétiens ou philosophes ! Il est très-facile de comprendre que l'oppression, la fourberie, l'indigence surtout, seront l'apanage permanent et fatal de toute société caractérisée par la répugnance industrielle, puisque alors c'est l'indigence seule qui peut condamner et forcer l'homme au travail ; — et la preuve péremptoire, c'est que si tous les ouvriers, si tout le monde devenait riche subitement, demain personne ne voudrait plus travailler. — Il n'y a rien à répondre à cela.

Pour que l'industrie générale ait son cours et que l'humanité vive, il faut :

= Ou des esclaves que l'on fait travailler *par la vertu du fouet*, ainsi que cela se pratique dans les colonies et chez les Barbares ; — ainsi que cela se pratiquait chez les nations anciennes, dans les vertueuses républiques de la Grèce et de l'Italie;

= Ou des malheureux, décorés du nom d'hommes libres, ayant le bonheur de vivre sous une charte constitutionnelle, mais forcés de travailler *par la vertu de la faim*, ainsi que cela se voit dans les nations modernes, civilisées, chrétiennes et philanthropes ;

= Ou des hommes libres attirés par goût à l'industrie, et travaillant *par la vertu du plaisir*. Il n'y a de

véritable LIBERTÉ possible que dans ce dernier cas, puisque c'est la CONTRAINTE PURE qui est le mobile du travail dans les deux premiers. Ceux donc qui veulent l'émancipation et l'affranchissement de l'humanité doivent, avant tout, rechercher les lois d'un mécanisme qui aurait puissance de rendre l'industrie attrayante; cela sera plus efficace que toutes les républiques et toutes les monarchies constitutionnelles du monde. Voilà long-temps que l'on fait un fier tapage « en faveur de la liberté et » du peuple français, » — comme disent les crieurs publics, — et l'on n'a pas seulement déterminé la première des conditions sans lesquelles la liberté *ne peut pas* exister! on croit qu'il n'y a qu'à faire des révolutions pour avoir la liberté, que la liberté est quelque chose qui se conquiert avec le fer et le canon; et toutes ces agitations insensées perpétuent le mal social et l'enracinent plus profondément.

Et les amis de l'ordre, eux aussi, devraient bien y songer, eux qui prennent les baïonnettes et les canons pour des moyens d'ordre efficaces. A ce jeu de la force brutale, si vous avez aujourd'hui le dessus, vous pouvez avoir le dessous demain : l'histoire de toutes les révolutions fait foi de ce mouvement alternatif. D'ailleurs, avec des baïonnettes et des canons on peut vaincre l'émeute; mais le véritable principe d'ordre ce n'est pas de *vaincre* l'émeute, c'est de la *prévenir*. Si vous étiez roi et que votre règne fût marqué à chaque mois de sa

durée par d'éclatantes victoires remportées sur des émeutiers, nous n'en serions pas moins en droit de regarder votre règne comme une époque néfaste.

Or, tant que vous aurez, amoncelées dans de grands centres de population, des légions d'ouvriers vivant au jour le jour, d'un salaire flottant qui peut leur manquer tout-à-fait d'un moment à l'autre, et contraints par la dureté de leur position à un *travail répugnant*, ces masses ne seront jamais plus satisfaites de leur sort que vous et moi ne le serions à leur place; elles ne seront jamais plus intéressées à l'ordre que vous et moi ne le serions à leur place; et, comme vous et moi encore si nous étions à leur place, elles seront toujours prêtes à se révolter d'elles-mêmes, ou au moins à écouter les promesses dorées et la voix passionnée des agitateurs.

Ce ne sont pas les propriétaires, les marchands, les chefs industriels qui font de l'émeute ou préparent la guerre sociale : ILS ONT INTÉRÊT A L'ORDRE, ceux-là. Les émeutiers ne se recrutent pas parmi les riches, les bourgeois, les gens ayant pain et moyens. La nature aurait-elle fait ces derniers d'une pâte supérieure? mettrait-elle, à dessein, des *bosses* honnêtes aux crânes des enfants aisés, et de mauvaises bosses à ceux des classes inférieures? — Ce sont bien certainement les mêmes hommes, voyez-vous : mais les circonstances sociales diffèrent pour les uns et pour les autres. — Si le hasard

avait voulu que les bourgeois qui fulminent aujourd'hui tant d'indignation contre ces *canailles* d'émeutiers et de communistes fussent, eux, les prolétaires et les ouvriers; et que ceux-là, qui sont aujourd'hui ouvriers et prolétaires, eussent au contraire été les riches et les bourgeois; hé bien! ce seraient nos bourgeois d'aujourd'hui qui s'enrôleraient sous le drapeau du communisme et de l'émeute. — Donc si vous voulez qu'ouvriers, prolétaires et peuple ne soient pas toujours prêts pour la révolution, sachez leur créer, à eux aussi, des intérêts à l'ordre social.

Et comme la combinaison sociale dans laquelle nous vivons ne le peut pas faire, il est nécessaire de conclure qu'elle est impuissante pour l'ordre comme pour la liberté. — Tout cela est caractéristique, tranché, net, péremptoire et clair comme le jour.

Or, à tout cela savez-vous ce que l'on répond? — On répond qu'il est IMPOSSIBLE d'organiser une autre combinaison sociale.

Hé bien! si cela est impossible, taisez-vous! prenez votre parti sur les révolutions et les troubles, ne déclamez pas tant et si vainement contre des maux nécessaires... oui monsieur, nécessaires, puisque c'est vous qui dites que faire disparaître les causes radicales du mal est chose IMPOSSIBLE! — Mais, en vertu de

quelle infaillibilité prétendez-vous que la solution du problème social est impossible; qu'en savez-vous? qui vous l'a dit? prouvez-le donc? — C'est impossible!!!... Il y a sur cent personnes quatre-vingt-dix-neuf imbéciles qui croient avoir tout dit quand ils ont dit : impossible!!! et quand on a démontré à ces gens-là que leur dire est une niaiserie, qu'il est souverainement absurde d'affirmer qu'une chose ne sera jamais inventée et connue parce qu'elle n'est encore ni connue, ni inventée, quand on leur a paraphrasé ces deux beaux vers :

> Croire tout découvert est une erreur profonde,
> C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

Ils vous répondent : — Oh! du moins, c'est bien difficile! » — Eh! difficile ou non, est-ce une raison pour ne pas chercher ou pour refuser d'écouter et de comprendre ceux qui ont cherché et trouvé?

CHAPITRE TROISIÈME.

Conclusion sur les Civilisations européennes.

> Dites-nous, en effet, vous qui n'avez pas vécu au fond d'une retraite ou dans la poudre des livres, si une corruption qui semble incurable, une gangrène profonde, ne se cachent pas sous l'enveloppe brillante de nos mœurs. Voyez Paris en observateur, et mesurez ce qu'il y a de boue dans cet égoût du monde; d'épuisement dans cette débauche; de raffinements impudiques dans ces efforts de l'art dramatique; de cœurs gâtés et flétris sous la soie et la bure; de races sauvages parmi cette population si active, si spirituelle, si parée, si polie. Contemplez tout cela, non pas à la surface, mais au fond; non pas pour reproduire en des tableaux de boudoirs quelques attitudes de salon, mais en philosophe, en ami du vrai et de l'honnête. L'épouvante vous saisira.
>
> *Préface des Œuvres d'*Aug. Barbier.

Le tableau sommaire et raccourci que je viens d'offrir n'a rien d'exagéré. Il est fidèle et vrai dans son ensemble et dans ses détails. Je n'en veux, pour preuve, que les aveux personnellement arrachés par la gravité du mal aux plus entêtés optimistes.

Il est vrai qu'on a mis long-temps un acharnement déplorable à méconnaître les symptômes du mal social; on se bouchait les yeux pour ne pas voir : c'étaient d'insignes vanteries de prospérité toujours croissante, et de solennels mensonges. Aujourd'hui, les hommes politiques, les gouvernants eux-mêmes conviennent du mal : il a fallu pour cela qu'un choc violent ouvrît les abîmes

de douleurs et de misères que notre société recèle en ses couches souterraines; il a fallu que les hautes-terres fussent inondées et que ces hommes eussent à voguer au milieu du cataclysme comme les habitans de l'arche diluvienne. Eh bien! vous croiriez qu'ils cherchent à se rendre compte des phénomènes, à remonter aux causes, à suspecter et mettre en jugement la constitution intime de la société? — Point! C'est avec la plus incroyable légèreté ou la niaiserie la plus risible qu'ils traitent le *pourquoi* des choses. — Pourquoi l'eau monte-t-elle dans les pompes? Parce que la nature a horreur du vide? Pourquoi l'eau ne monte-t-elle dans les pompes que jusqu'à trente-deux pieds? Parce que la nature n'a horreur du vide que jusqu'à trente-deux pieds. — Ces raisonnements de l'ancienne physique donnent la mesure de ceux de nos hommes politiques en fait de science sociale : encore ne prennent-ils pas toujours la peine d'en faire de cette force; d'ordinaire, leurs élucubrations sur les désordres et les misères ne leur servent qu'à accuser des adversaires. Entre tous ces partis politiques, c'est à qui rejetera toute la faute sur les autres : comme s'il était à la puissance d'aucun parti de porter remède à la maladie sociale! Eh dites-nous donc, dites donc, partis, dites donc ce que vous avez par devers vous pour la guérir! — Ils ne s'expliqueront pas là-dessus, je vous le jure.

Ce n'est pas une plaie politique, c'est une plaie so-

ciale! Écoutez là-bas, par-delà le détroit; n'entendez-vous pas retentir aussi à la tribune d'Angleterre, ce grand cri : DÉTRESSE! — Et plus loin encore, aux États-Unis, dans ce pays modèle, dans cet Eldorado républicain, c'est encore le même mot : DÉTRESSE! Ce peuple jouit pourtant de ces formes politiques qu'on nous a long-temps données pour une merveilleuse panacée. Ce sont des présidents qui le gouvernent et non pas des rois, ces grands croquemitaines de la philosophie! Mais il jouit comme le peuple de France, comme celui d'Angleterre, d'une industrie anarchique, d'un commerce anarchique. Il est comme nous en pleine Civilisation, c'est-à-dire dans une arène de morcellement et de désordre.

Ce n'est pas le tableau de l'état de la France que j'ai tracé tout-à-l'heure, c'est le tableau de la société civilisée arrivée à un certain point de maturité. Ce tableau, je le répète, est exact et fidèle, et quand encore toutes les lèvres ne s'ouvriraient pas pour l'affirmer, le bruit des révolutions qui éclatent partout où la Civilisation a atteint cette époque de sa vie, suffirait bien pour nous en convaincre : elles parlent assez haut!...

Chaque jour cette Civilisation prend soin d'écrire avec du sang frais, sur les murs de nos cités, son caractère malfaisant et odieux. — Est-ce là une société? Est-ce là un état normal pour l'homme? et les peuples s'in-

surgeraient-ils, se montreraient-ils faciles aux excitations des agitateurs, s'ils n'étaient pas en souffrance, s'ils vivaient dans une société où leurs intérêts fussent bien servis? — Non, certes! Et c'est bien l'état social lui-même qui recèle les causes de la fièvre, des convulsions et du délire.

Voilà en quoi notre opinion diffère de la vieille politique qui s'inquiète exclusivement de l'organisme constitutionnel; voilà le terrain sur lequel nous appelons les hommes sincères de tous les partis, les hommes de conscience et de bonne volonté. La chose vaut la peine qu'on y prenne garde et qu'on examine; car il y va du bien-être et du salut du riche et du pauvre, des grands et du peuple, de vous et de tous.

La critique sociale que nous présentons, d'accord pour les faits avec la voix publique, l'œil public et l'évidence, a cela de particulier qu'elle est nette et précisée. Je ne peux la produire que très-sommairement ici; dans les livres de Fourier, vous la trouverez bien autrement développée et serrée, incisive et vigoureuse. Il ne s'est pas livré, ainsi que toujours on l'avait fait jusqu'alors, à de vaines et stériles déclamations sur le mal des choses et la perversité des hommes : il a analysé, classé et décrit par familles, par genres et par espèces, les maux de la Civilisation; il a fait, on peut le dire, l'histoire naturelle des vices de notre ordre social. Il est allé à la racine

du mal ; il l'a mise à nu : les plus faibles yeux peuvent y voir.

Quelque incomplète que soit la critique générale que l'on vient de lire, elle suffira pour faire comprendre que les effets généraux du Morcellement civilisé sont et doivent être nécessairement les neufs fléaux suivants auxquels Fourrier a donné le nom de *fléaux lymbiques*, parce qu'ils constituent l'apanage de plusieurs périodes successives dont l'ensemble, — ainsi que nous le montrerons ailleurs, — constitue les LYMBES SOCIALES ou les époques douloureuses des initiations de l'humanité.

Tableau des Fléaux Lymbiques

	INDIGENCE.	INTEMPÉRIES OUTRÉES.
	FOURBERIE.	MALADIES PROVOQUÉES.
	OPPRESSION.	CERCLE VICIEUX.
	CARNAGE.	
En pivot ⋊	ÉGOÏSME GÉNÉRAL.	
	DUPLICITÉ D'ACTION.	

Il conviendrait d'affecter un chapitre à chacun de ces caractères génériques ; pour le moment, nous nous contenterons de poser, comme suffisamment démontré par les griefs ci-dessus établis, le théorème suivant :

La forme sociale actuelle est contraire aux intérêts généraux des individus et des peuples ; elle appauvrit et affame le corps social :

1° En engendrant et même en exigeant de nombreuses classes franchement IMPRODUCTIVES, ou adonnées à la DESTRUCTION : *les armées ;* les *scissionnaires* de tout genre ; les corps respectifs de *magistrature, justice, police, gendarmerie,* etc; les légions de la *douane* et du *fisc*; les *philosophes*, *sophistes* et *controversistes politiques ;* enfin les *oisifs* et bien d'autres dévorants inutiles ou nuisibles ;

2° En engendrant et nécessitant des corporations PARASITES, ruineuses et démoralisatrices, comme sont toutes les bandes de l'immense *armée mercantile* ;

3° En rétrécissant dans une proportion incalculable la source des richesses sociales, par le défaut absolu d'organisation des fonctions productives, agriculture, manufacture, science, éducation, etc., défaut qui porte au plus haut degré le Morcellement, la complication, l'incohérence dans toutes ces fonctions, ainsi que dans l'emploi social des hommes et de leurs facultés ;

4° En fomentant dans toutes les relations industrielles sous le nom de *libre concurrence*, et dans toutes les relations sociales sous mille noms divers, une DIVERGENCE DES INTÉRÊTS qui met en état de guerre flagrante, les unes contre les autres, toutes les catégories qu'on peut former dans la nation ; qui fait jaillir entre les individus des hostilités sans nombre, et ouvre aux passions une multiplicité d'essors subversifs ;

5°. En manquant d'un procédé D'INDUSTRIE ATTRAYANTE dont l'absence change, pour l'homme, le travail en supplice, et perpétue fatalement l'indigence, l'oppression, la fourberie, l'esclavage, les maladies, l'abrutissement, les troubles, les révolutions, et tous les fléaux civilisés. — L'absence d'un procédé *d'industrie attrayante* diminue encore considérablement la production, en éloignant du travail tous ceux qui peuvent s'en affranchir, en multipliant les chômages, les pertes de temps, et plongeant l'ouvrier dans l'ennui et le dégoût.

Ainsi, ces forces humaines qui, bien ordonnées, produiraient des richesses à en inonder tous les membres de la société, n'aboutissent qu'à l'appauvrissement et à la misère des masses, à l'ÉTISIE du corps social !

Et ce ne sont pas les moyens d'action qui manquent : la terre, les capitaux, l'industrie, la puissance des machines, des arts et des sciences, les bras et l'intelligence sont là. Toute la question gît dans l'organisation de l'industrie ; c'est une combinaison qu'il faut proposer et essayer : c'est la grande question de Destinée, question de bonheur ou de malheur, de richesse ou de misère, et peut-être à l'heure qu'il est, de vie ou de mort pour les sociétés modernes.

Car les sociétés modernes ont atteint dans le mouvement qui les entraînent un point de maturité tel, qu'il

n'est plus possible de se faire illusion sur la valeur de la forme sociale dans laquelle elles vivent ; il n'est plus possible de méconnaître l'avenir fatal réservé aux civilisations européennes *si quelque changement heureux ne vient pas s'opérer dans leur constitution intime.*

Nous ne sommes plus au temps où ceux-là seuls dont le génie était élevé et le regard perçant, entrevoyaient les dangers qui menacent les nations européennes; à ces temps où Montesquieu disait : « *Les sociétés civilisées sont atteintes d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché.* »

Alors les masses et le monde pensant étaient tout à l'espérance : l'aurore de la révolution semblait l'aurore du bonheur ; il semblait que tout le mal venait du poids féodal sous lequel la nation courbait le dos depuis des siècles, et qu'elle n'avait qu'à jeter ce fardeau pour marcher debout, forte et vigoureuse : on croyait qu'il suffirait de renverser le vieil édifice social pour que les peuples fussent bien logés.

Il y avait un gouvernement qui s'appuyait sur une antique autorité sans sanction populaire; on fit une constitution : il y avait une noblesse apanagée de vieux priviléges, on l'abatit : il y avait un clergé doté d'immenses richesses, on abattit le clergé et l'on partagea ses richesses : il y avait des puissances étrangères qui se dres-

sèrent contre ce mouvement, on répondit à leurs manifestes insolents par le canon, et on écrasa leurs armées : il y avait un roi, on lui coupa la tête : il y avait une religion qui depuis long-temps était entre les mains de ses prêtres un instrument d'exploitation, on tua au bout de ces prêtres, on déclara la religion un mensonge et on chassa Dieu !!!

Puis, après toutes ces œuvres de destruction, comme l'âge d'or n'était pas réalisé sur la terre, comme les peuples ne jouissaient pas encore d'un grand bonheur, on imagina de fouiller les arsenaux des temps passés; on demanda aux républiques de Rome et d'Athènes leurs souvenirs, leurs traditions et leurs mœurs; on essaya leurs poses et leurs allures; on essaya jusqu'à leurs habits, on porta leur tunique, et l'on chaussa leur cothurne. — Tout cela, parce que les législateurs du peuple avaient étudié le latin dans Tite-Live, le grec dans Thucydide, parce qu'ils avaient appris par cœur, au collége, la prosopopée de Fabricius. — Si on les y eût nourri des pastorales de Florian et de Gessner, sans leur monter la tête avec ces rengaines grecques et romaines, ils eûssent alors peut-être essayé de réaliser des bucoliques.

Et tout cela n'étant encore que vanité, mensonge ou monstruosité, tout cela n'eut qu'un instant; instant bien court mais terrible, et que l'humanité doit regarder comme un grand enseignement. Le passé ne se refait pas

au gré de l'homme, en effet; si la volonté de l'homme égaré et faisant fausse route, croit pouvoir appliquer de vive force au mal des remèdes empiriques, elle se brise bientôt contre la force des choses...

La philosophie, qui avait enrégimenté les peuples et préparé la bataille, imprévoyante, simpliste et passionnée, n'avait su forger dans ses arsenaux que des armes de guerre, et elle n'en sortit que des batteries de brèche et de campagne, de la poudre et des boulets. Elle devait pourtant savoir, puisqu'elle voulait la guerre, qu'il fallait préparer la paix ; qu'il fallait, après l'anarchie et le combat, des moyens d'ordre, de richesse et de liberté : car le sang qui coule et fume sous la hache révolutionnaire et sous la gueule du canon, ne fait pas pousser double moisson à la terre. Mais elle n'y a pas songé ; elle n'a pas songé; elle n'a pas su inventer la charrue avec laquelle on doit labourer le champ de l'avenir et le rendre fécond.

Honte et pitié sur elle, car elle a été ignorante et folle! Honte, car elle a poussé l'humanité au nom de la raison, dans un mouvement dont elle n'avait calculé ni les chances ni les suites ; car elle a brisé comme brisent les enfants, et ravagé comme ravagent les barbares. Mais honte surtout sur elle pour ce que, au lieu de se retirer dans quelque coin obscur et de cacher sa face au monde, elle vient encore se pavaner avec impudeur, se proclamer

bienfaitrice de l'humanité, et parader publiquement, drapée de ses vieux oripeaux grecs et romains, qui ont traîné dans la fange du bas-empire, dans la théologie du moyen-âge, dans le matérialisme et l'idéologie puérile et honnête du dix-huitième siècle, dans le sang de 93, dans les subtilités verbeuses, constitutionnelles et éclectiques de la Restauration.

Philosophes et Politiques ! les peuples ont besoin d'une nourriture plus substantielle et moins délétère que ne le sont vos drogues, vos ramassis d'erreurs, d'abstractions et de contradictions. Tant que vous avez cru leur fournir du lait, c'était bien : mais aujourd'hui, après trois mille ans de malheur des peuples gouvernés par vos préceptes et vos théories, il faut reconnaître que vous n'êtes que d'officieux ou de méchants empoisonneurs. — Ceci est vrai, ou l'expérience en a menti : l'expérience stigmatise vos systèmes.

Vos derniers essais ont achevé de mettre le sceau à votre ignorance profonde des choses sociales : c'est vous qui avez provoqué les redoublements du mal, élargi les plaies : et les progrès qui ont pu s'accomplir, ce n'est pas à vous qu'on les doit, c'est à la marche des sciences, des arts et de l'industrie, — non à votre idéologie retentissante.

Vos œuvres, à vous, les voici : trois millions de jeunes

gens égorgés sur les champs de bataille, douze milliards pris à la noblesse et au clergé, et grugés par la Révolution, trente cinq mille têtes coupées, l'Europe bouleversée de fond en comble, la France vaincue, réduite et abaissée, le pouvoir social sapé dans sa base, la misère toujours dominante, la guerre toujours imminente, des mensonges constitutionnels au lieu de liberté et de fraternité, et par dessus le marché la gangrène et la pourriture dévorant bel et bien votre vertueuse société bourgeoise et libérale !

Et, de fait, à la suite de ces catastrophes sanglantes, à la suite de ces actions et de ces réactions terribles, après tous ces mouvements révolutionnaires, après toutes ces marches militaires à travers l'Europe, après avoir fait en trente ans ce que Rome fit en dix siècles, et usé, comme elle, rois, tribuns, sénateurs, guerres civiles et proscriptions, consuls et empereurs; — où en sommes-nous ?

Nous en sommes où Rome en fut lorsque, lâchant le sceptre du monde, elle commença son ère de Bas-Empire, et ouvrit à deux battants les portes de ses villes à l'invasion de la Barbarie. Et la position est plus terrible encore; car la Barbarie nous menace du dedans et du dehors; car aujourd'hui la destruction de la Civilisation française peut entraîner la destruction de toutes les sociétés européennes, et plonger le monde dans un avenir fatal et inconnu.

Tout ceci n'est pas dit dans le but de produire des paroles, et d'ajouter aux vaines déclamations qui courent une vaine déclamation de plus. Est-ce donc chose impossible que votre Civilisation actuelle périsse ? La Civilisation a fleuri dans l'Inde, elle y a péri ; dans l'Asie occidentale, elle y a péri; dans l'Égypte, elle y a péri; dans la Grèce, elle y a péri ; sur les côtes d'Afrique, elle y a péri ; et la Civilisation romaine, enfin, a encombré l'Europe de ses débris pendant plusieurs siècles. Certes, les ruines de Babylone, de Palmyre, de Thèbes, de Carthage, et de tant d'autres villes illustres et jadis puissantes; et tant de régions autrefois cultivées et florissantes qui sont maintenant converties en vastes déserts au milieu desquels l'Arabe dresse sa tente, ne sont-elles pas là pour nous dire qu'une société peut finir comme un homme, comme une plante, comme un monde, comme tout ce qui a vie, mouvement, existence ? Les habitants de ces contrées, — pas plus que nos bourgeois, et nos philosophes de Paris, — ne croyaient à la destruction qui les menaçait et qui a frappé leurs sociétés.

Que si l'on doit juger d'après les enseignements du passé, et penser que les mêmes causes amèneront les mêmes effets, on ne peut nier que les nations modernes les plus avancées, comme l'Angleterre et la France, n'aient atteint l'époque de leur décadence.

Les signes généraux qui ont marqué la chute de l'Em-

pire romain, se reproduisent chez nous avec une frappante ressemblance. La dissolution s'est mise dans toutes les parties du corps social ; les lois n'ont plus de puissance : on les décrie et on les meprise, comme on méprise et comme on décrie ceux qui les font. Les révolutions se succèdent avec une effrayante rapidité, sans qu'il soit au pouvoir d'aucune main d'en clore l'abîme ; les nations s'obèrent et courbent de plus en plus le dos sous le fardeau des dettes publiques. Les constitutions, les chartes, les gouvernements n'ont pas, l'un dans l'autre, dix années de durée moyenne ; les peuples sont frappés de l'esprit de vertige et d'erreur qui leur fait prendre, pour moyens de soulagement, des idées qui ne peuvent que perpétuer de vaines et cruelles agitations et accroître leurs tourments. Il n'y a plus de respect pour aucun pouvoir social ; toute croyance est abolie ; toute majesté est vilipendée, celle des nations comme celle des rois. Et les besoins vont se multipliant avec le luxe des riches et la misère des classes pauvres. Puis, riches et pauvres, âpres au gain, se ruent et se culbutent sur les routes étroites qui mènent à la fortune ; et de ces routes, les plus courtes sont réputées les meilleures....

Il n'y a plus d'affections larges et de pensées sociales ; l'amour de la patrie n'est plus qu'un nom qui sert à décorer des intrigues de parti, à étiqueter des cabales ambitieuses. La Révolution et l'Empire ont absorbé presque tout l'esprit national ; la lutte de la Restauration et de 1830

a usé le reste. Il n'y a plus de faculté, d'activité, de puissance que pour conquérir de l'argent. De l'argent ! ! de l'argent !!... Tout se vend ; les hommes et les consciences comme denrées de halle, et moins cher que le reste : car un homme qui s'est vendu sept fois peut se revendre encore. Et vous en voyez qui travaillent à se faire une réputation de talent et de vertu, qui font au public étalage et montre de probité et de conscience, dans le but industriel de hausser leur titre de commerce, d'augmenter leur valeur vénale : c'est véritablement la traite des blancs, c'est la conversion universelle des peuples au Dieu-Argent, le catholicisme du Veau-d'Or !

Le mariage, dont la loi est la base de tout l'édifice civilisé, le mariage qui n'a jamais été respecté *de fait* par les hommes, est aujourd'hui attaqué non plus seulement par l'adultère ; il est attaqué comme loi et comme institution. Notre littérature et nos mœurs le battent en brèche à pleines volées, le démolissent à grands coups, — et c'est justice : car il n'est, comme le reste aussi, qu'une supputation mercantile, une opération de vente et d'achat, un trafic où l'on spécule sur des dots et des espérances, sur la mort des chers pères et des tendres mères, des frères et des sœurs, des oncles et des tantes, etc.

Des agioteurs, des joueurs de bourse, sont devenus les arbitres de la destinée des nations; ils accumulent des fortunes monstrueuses, prélevées sur les sueurs et le

sang des peuples en moins de temps qu'il n'en fallait aux proconsuls romains pour dépouiller leurs provinces : et ces concussions sont réputées honnêtes et légales! Dans la capitale du monde civilisé, vous ne trouverez plus de temple où loge Dieu, ni de palais que protége un Pouvoir respecté : il n'y a plus que des casernes, une bourse, un hôtel de Police et des prisons !

Tout est devenu vénal. L'esprit mercantile, qui a tout envahi, a succédé à l'esprit libéral, comme celui-ci avait succédé à l'esprit chevaleresque : il leur a succédé et les a vaincus. Il a soufflé partout l'égoïsme. Jamais l'égoïsme sous toutes ses faces ne s'est montré plus souverainement maître de la société qu'aujourd'hui. Il règne et gouverne. Loin de rougir de son égoïsme, chacun s'en honore, s'en glorifie. On le porte au grand jour, on l'étale sur sa poitrine comme une décoration. C'est dans l'égoïsme que l'on fait consister toute vertu, toute sagesse : « Ne vous oc-
» cupez pas de l'humanité ; laissez là les grands senti-
» ments et les grands mots ; cherchez à vous caser et faire
» votre fortune. » Voilà le conseil que reçoit le jeune homme de toutes parts ; il est jugé d'après cette maxime, et si, emporté par une générosité naturelle à son âge, il néglige ce que l'on appelle sa *carrière* pour des spéculations d'une nature large, élevée et sociale, il se voit accusé de folie et mis au ban par tous les sages de l'endroit.

Et des Philosophes imposteurs, de faux savants, pour

donner débit et vogue à leurs drogues, flattent les nations et encensent la société moderne : ils ont dans leurs cours publics, leurs livres et leurs journaux, d'intarissables chants de gloire en faveur de leur Civilisation pourrie, et ils se font suivre par la grande cohue des badauds qu'ils attroupent autour d'eux sur la place publique. La gangrène s'est pourtant mise aux nations : on la voit, on la sent, et il n'y a plus pour l'arrêter ni foi, ni loi, ni sentiment social, ni religion, et tout est guerre et division ! Guerre des gouvernants et des gouvernés, guerre des partis entre eux, guerre des propriétaires et des prolétaires ; guerre de l'argent contre l'argent, du travail contre le travail, du talent contre le talent : guerre de l'individu contre la masse et de la masse contre l'individu ; guerre dans l'état, guerre dans la famille, guerre partout ! « *Omne regnum in se divisum peribit* : Tout royaume divisé périra. »

Qui donc fera face à cette décomposition ? Qui nous sauvera ?

Certes, ce ne sera pas la *Métaphysique*, si vaine, si creuse avec ses ballons pleins de vent, ses dissertations sur les idées innées ou non, et sa cognition de la perception de la sensation d'odeur de rose ! avec sa conscience, son moi humain, ses triplicités phénoménales; avec ses systèmes sensualistes ou spiritualistes, ses recherches anglaises, écossaises, allemandes, indoues, chinoises, et que sais-je encore !

Ce ne sera pas la *Politique*, avec ses sabres, ses canons, ses révolutions, ses échafauds, ses émeutes et ses victoires sanglantes remportées sur ses émeutes; ses constitutions qui ne constituent rien, ses légitimités, ses quasi-légitimités, ses budgets, ses emprunts et ses dettes à milliards, ses lois et ses protocoles, ses disputes sans fin!

Ce ne sera pas la *Morale*, avec ses prédications surannées et ridicules comme le verbiage du pédant sermonant l'enfant qui se noie; la Morale qui ne sait plus sur quelle base se poser, et qui, après trois mille ans de prétentions à établir le règne de la vertu, n'est arrivée qu'à faire ridiculiser et persécuter la vertu même!

Ce ne sera pas *l'Économie politique*, ce dernier enfant de la Philosophie; enfant bâtard, caduc à peine éclos, et menteur comme sa mère : l'Économie politique, cette science de la richesse des nations.... qui meurent de faim! Cette *science* enfin, réduite à confesser publiquement elle-même son *ignorance* et son *impuissance!*

Ce ne sera rien de tout cela : ce ne sera rien de ce qui rêve, de ce qui ment, de ce qui bouleverse, de ce qui agonise ou de ce qui est enterré.

CE NE SERA RIEN DU PASSÉ!

Ce sera un moyen NOUVEAU, car tout ce qui a été

est mauvais et sans pouvoir ; ce sera un moyen nouveau qu'il faut chercher sur des routes non battues, — s'il n'est pas découvert, ou, s'il l'est, mettre à l'épreuve.

Et ceci prouve qu'on ne doit pas s'insurger contre une idée nouvelle, parce qu'elle est nouvelle; car il n'y a qu'une idée nouvelle qui puisse nous sauver.

Ceci prouve encore qu'il est temps d'écouter la voix qui depuis trente ans prêche dans le désert, étouffée sous les mille voix des crieurs publics et des charlatans.

CRITIQUE.

SECTION DEUXIÈME.

DÉVELOPPEMENTS SUCCESSIFS DE L'HUMANITÉ DANS SES PREMIÈRES PÉRIODES SOCIALES.

CHAPITRE PREMIER.

Formule générale du mouvement.

Soyez mes guides, filles du Ciel et de la Terre, divines Harmonies ! C'est vous qui assemblez et divisez les éléments ; c'est vous qui formez tous les êtres qui végètent, et tous ceux qui respirent. La nature a réuni dans vos mains le double flambeau de l'existence et de la mort... Tour-à-tour vous donnez la vie et vous la retirez, non pour le plaisir d'abattre, mais pour le plaisir de créer sans cesse. Si vous ne faisiez pas mourir, rien ne pourrait vivre, si vous ne détruisiez pas, rien ne pourrait renaître. Sans vous, tout serait dans un éternel repos ; mais partout où vous portez vos doubles flambeaux, vous faites naître les doux contrastes des couleurs, des formes, des mouvements. Les amours vous précèdent, et les générations vous suivent. Vous agissez sans cesse, au sein de la terre, au fond des mers, au haut des airs.

BERNARDIN DE ST.-PIERRE.

Plusieurs de ces corps (corps célestes—soleils) ont disparu ; d'autres présentent, seulement, des indices non équivoques d'affaiblissement ; d'autres, enfin, augmentent d'éclat.

ARAGO.

Nous venons de faire la critique générale de la société actuelle ; cette critique n'a été rien autre chose que l'observation, la mise en relief des faits, et leur appréciation pratique et rationnelle. Elle nous a déjà dévoilé

pourtant l'incohérence profonde d'un régime social qui a pour effets nécessaires :

1° De faire pulluler les agens improductifs et les classes ruineuses, parasites ou destructives;

2° De ne tirer des travaux productifs, vu leur anarchie et leur caractère de répugnance, qu'une très-faible somme de richesses;

3° Enfin de fomenter dans toutes les relations humaines, entre toutes les classes et tous les membres de ces classes, des luttes et des hostilités revêtues de mille noms, dérivant toutes d'une cause primitive, la divergence des intérêts sociaux, l'opposition de l'intérêt individuel avec l'intérêt collectif.

Tous ces vices ont leur source primordiale, dans l'inorganisation de l'industrie et du travail. Les travaux sont exécutés par des *ménages familiaux;* ces ménages ne sont pas reliés entre eux dans la Commune; de telle sorte que la société, l'atelier général, qui devrait avoir pour élément intégrant le grand *ménage sociétaire*, composé de la réunion organique de trois ou quatre cents familles combinées, ne repose que sur la base étroite de la famille.

La famille, *réunion de reproduction*, est restée jus-

qu'ici la *réunion de production industrielle.* Or, l'œuvre de la production industrielle doit se faire dans de tout autres conditions pourtant que l'œuvre de la reproduction de l'espèce : c'est ce dont on ne s'est pas encore douté, quoique ce fût assez simple.

Il est certain que l'organisation des travaux, la régularisation des services, l'assortiment des talents, des facultés, des caractères et le nombre des coopérateurs, sont des conditions nécessaires pour bien faire l'œuvre industrielle. Serait-on, à deux, mari et femme, tête à tête dans l'atelier, dans l'usine, la fabrique, la vigne ou le champ, en conditions plus favorables pour obtenir de puissants résultats, que quand le groupe de travailleurs est fort en nombre, compact et bien ordonné? — Voyez seulement vos manufactures : n'y employez vous au travail qu'un homme et sa *moitié?*

Le ménage familial, — de quelque puissance qu'il soit doué pour la reproduction de l'espèce, ne peut pas être l'élément industriel, la base économique d'une société bien ordonnée. L'élément nouveau sera donc le produit de la combinaison d'une masse suffisante d'individus et de familles. C'est cette combinaison que nous appellerons une *Phalange;* c'est la Commune sociétaire, l'alvéole des sociétés harmoniques dont nous aurons à rechercher bientôt l'organisation naturelle. Mais avant d'aborder l'avenir, jetons un coup-d'œil sur le passé.

La Civilisation dans laquelle nous vivons n'étant ni la première ni la dernière des périodes sociales, nous devons, avant de parler des échelons supérieurs, nous rendre compte de la marche de l'humanité jusqu'à nous. Nous nous bornerons à un exposé succinct; l'intelligence du lecteur suppléera facilement aux lacunes des démonstrations et des faits de détail.

Tout ce qui EST, végétal, animal, homme, monde ou tourbillon, est soumis à la loi générale de vie et mort. Il n'est plus possible de douter de cette vérité de raison émise par Fourier, comme loi universelle, au commencement du siècle (1808). Les découvertes astronomiques ne permettent plus d'en excepter aujourd'hui même les plus grands corps célestes. On a peine à comprendre l'ébahissement que témoigne M. Herschell en rapportant les faits astronomiques qui le forcent à conclure que les astres sont, comme d'autres êtres, soumis à la naissance et à la mort. Ce serait, en vérité, bien autrement merveilleux qu'il n'en fût pas ainsi. Comment comprendrait-on la création sans la destruction, la naissance sans la mort, et la Vie sans l'une et l'autre?

Quelle que soit la nature d'un Être, sa puissance vitale varie incesssamment : elle se développe, atteint une apogée qu'elle ne peut dépasser, décroît et s'éteint : — Et l'Être rentre dans des formes de vie et des combinaisons nouvelles.

Or, si vous considérez l'univers comme un grand TOUT, vous concevrez que la somme des accroissements des êtres qui acquièrent, balance la somme des décroissements de ceux qui perdent. Rien ne sort du néant, rien n'y rentre : le grand Tout, fini ou infini, n'augmente ni ne diminue ; la somme de la force universelle, comme la somme de la matière universelle, reste constante. Cette force, individualisée dans des myriades d'Êtres divers, croît chez les uns, décroît chez les autres. La jeunesse prend, la vieillesse rend ; la naissance balance la mort, la mort permet la naissance ; la naissance et la mort ne sont que les transitions extrêmes des existences. Chaque Être vivant change incessamment de forme et d'état : il suit, à partir de la naissance, un mouvement ascendant qui se ralentit aux approches de l'apogée ou plénitude ; — là, après un temps d'équilibre qui correspond au maximum des facultés de l'Être, commence le déclin qui amène la caducité et la mort.

Ainsi la plus grande somme de force se trouve au milieu de la carrière ; elle diminue insensiblement de chaque côté jusqu'à s'annuler aux points extrêmes de naissance et de mort.

Or, tout ce qui change et se transforme, tout ce qui a vie et mouvement, c'est-à-dire tout dans la nature, est soumis à cette loi générale. La loi régulière et normale de tous les développements peut donc se formuler ainsi :

FORMULE GÉNÉRALE DU MOUVEMENT.

Transition ascendante.	*Naissance.*
Première phase.	ENFANCE.
Deuxième phase.	JEUNESSE.
Apogée et plénitude.	**MATURITÉ.**
Troisième phase.	DÉCLIN.
Quatrième phase.	VIEILLESSE.
Transition descendante.	*Mort.*

Ce tableau n'est point disposé par pur caprice : le renflement symétriquement progressif du blanc intermédiaire figure aux yeux le caractère du développement régulier que ce tableau a pour but de manifester. — On fait maintenant dans la mécanique, la physique et la chimie, un emploi très-ingénieux et fort élégant des *courbes figuratives*. Il serait à désirer qu'on généralisât l'usage de cette méthode si féconde, en transformant, — pour en faciliter l'intelligence à ceux qui ne connaissent pas le système des abscisses et des ordonnées, — les *courbes figuratives* en *surfaces figuratives*.

La généralité de la loi du Mouvement n'est nullement altérée, on le sent bien, par la maladie, l'accident, l'*exception*, qui causent une mort prématurée.

Si nous appliquons à la carrière sociale de l'humanité ces principes démontrés par la raison absolue et l'expérience universelle, nous voyons que cette carrière n'est pas indéfinie et sans cesse progressive, ainsi que quelques-uns en ont émis l'opinion contrairement aux croyances les plus vulgaires. Puisqu'il est, d'ailleurs, prouvé par le témoignagne du télescope que les soleils naissent et meu-

rent, une planète aurait mauvaise grâce à se donner pour immortelle, et l'humanité postée sur cette planète en partage nécessairement le sort. — Une humanité et un astre, comme un homme, vivent, meurent et renaissent dans le temps et dans l'espace, suivant les lois générales qui règlent les destinées des êtres dans l'éternité.

Tout globe est confié à une humanité (1); car tout globe est un domaine auquel il faut un gérant. Le gouvernement de la surface des globes est la fonction ou la destinée *terrestre* des humanités.

L'humanité, placée sur un globe, ne peut accomplir sa haute gestion dès son enfance. On conçoit qu'elle doit avoir conquis, pour être apte à pareille œuvre, de la sève et de la force. Il faut qu'elle se soit créé des instruments, des moyens de puissance qui ne lui viennent qu'à la suite du développement des arts, des sciences et de l'industrie.

Donc, à ses débuts, pendant les premiers âges de faiblesse, l'humanité n'est pas encore dans sa vraie destinée; elle ne saurait encore réaliser la *combinaison* des individus, des nations et des races, et l'homme *hors de*

(1) On entend par *humanité* en général l'Être pivotal, doué d'intelligence et de la conscience réfléchie de soi-même, qui forme, quelles que soient d'ailleurs les conditions physiques de son existence, le sommet de la création, ou en d'autres termes, le développement supérieur de la vie à la surface d'un globe quelconque.

destin, ne peut trouver le bonheur dans l'incohérence des premières sociétés. C'est pendant la durée de ces sociétés, désignées par Fourier sous la dénomination de périodes *lymbiques* ou *subversives*, que la terre est réellement « une vallée de larmes et de douleurs. »

Mille circonstances peuvent favoriser ou contrarier le mouvement d'ascendance. Une découverte l'accélère, une guerre, une catastrophe, qui ruinent la nation la plus avancée, le retardent. Ceci est d'ordre naturel pour les sociétés humaines, comme il est d'ordre naturel qu'un bon ou un mauvais régime accélère ou retarde le développement d'un enfant.

Mais l'humanité subit ses initiations successives et traverse les périodes douloureuses; elle atteint les époques harmoniques; elle arrive à son état normal; elle remplit sa gestion et conquiert à la fois sa destinée et le bonheur. Elle suit régulièrement dès-lors la loi de son mouvement, qui est ascensionnel jusqu'à ce que le globe sur lequel elle est placée, après avoir atteint sa plénitude de vie, perde peu à peu sa force végétative et productive. Enfin, la vieillesse du globe et son appauvrissement entraînent un décroissement social, — très-lent, il est vrai, et insensible par rapport à une vie d'homme, — mais qui n'en amène pas moins la caducité, la destruction de l'Harmonie et la chute en incohérence ou Subversion postérieure. — La race humaine, perdant

peu à peu ses forces et ses traditions, retombe en Sauvagerie, jette une dernière lueur, et s'éteint comme un vieillard glacé par les ans, que la vie abandonne avec l'affaissement de toutes les facultés. — Cette fin est le commencement d'une carrière nouvelle.

Il est sensible que les phases extrêmes, les âges de faiblesse et de souffrance sont, pour l'humanité comme pour tous les êtres, d'une courte durée comparativement aux époques harmoniques. Ils forment l'exception à la règle : la théorie doit évaluer le rapport des temps de subversion et des temps d'harmonie pour les êtres de tout degré.

Les quatre âges principaux et l'apogée du mouvement social sont différenciés par des caractères successifs.

Cette loi est conforme, en tous points, à l'analogie universelle et à la raison pure ; elle est vérifiée d'ailleurs par les données les plus avancées de la zoologie, de l'astronomie et des sciences naturelles, aussi bien que par l'histoire.

Les quatre grandes phases de la carrière humanitaire se divisent chacune en un certain nombre de périodes ou *formes sociales distinctes*. La phase d'enfance en comprend sept : la Civilisation est la cinquième. En voici le tableau.

TABLEAU DE L'ENFANCE SOCIALE *

DIVISÉE EN

SEPT PÉRIODES.

1re PHASE du Mouvement ou ENFANCE sociale.	1re. ÉDENISME.		—Ombre du bonheur.
	2e. *Sauvagerie.*	Cinq périodes organisées en ménages incohérents.	*Age de perfidie, injustice, contrainte, indigence, revolutions et faiblesse corporelle.*
	3e. *Patriarcat.*		
	4e. *Barbarie.*		
	5e. *Civilisation.*		
	6e. *Garantisme.*		
	7e. ASSOCIATION SIMPLE.		—Aurore du bonheur.

Toutes les sociétés qui ont été ou qui subsistent sur le globe peuvent se rapporter à l'un quelconque des cinq premiers types. Ces types sont généralement, toutefois, plus ou moins altérés ou mélangés entre eux ; car l'incohérence étant le fait dominant de l'enfance sociale, la loi du Mouvement ne saurait s'appliquer régulièrement à ce temps de formation. Ces époques présenteront donc fréquemment des sociétés *mixtes* amalgamant des caractères de différentes périodes.

* La disposition synoptique de ce tableau est aussi facile à comprendre que celle du précédent, et donne l'exemple d'une *courbe figurative*. La position de la lettre initiale de chaque période, dans la courbe rentrante, formée par leur ensemble, détermine comparativement le *degré de bonheur* que produit cette période, — le bonheur étant évalué par le *rapport* de la somme des biens à la somme des maux. — Notre disposition indique, par exemple, que ce rapport est le même dans la Sauvagerie et dans le Garantisme, placés tous deux à égale hauteur ; et que la Barbarie est la plus malheureuse des sept périodes.

Les cas exceptionnels à la loi générale se rencontrent évidemment tant que des sociétés diverses existent simultanément sur un globe, tant que la grande Unité humanitaire n'est pas fondée.

Parcourons rapidement les quatre premières périodes de l'enfance sociale.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Examen des quatre Périodes antérieures à la Civilisation.

Ainsi l'essor passionnel et social est devenu subversif et divergent, d'harmonique et convergent qu'il avait été... L'égoïsme s'est substitué à la philanthropie, la misère à la richesse, le mal au bien, parce que l'homme a substitué l'isolement, l'opposition des intérêts individuels, à leur combinaison sociétaire, et dès-lors nous ne pouvons plus en effet nous nourrir que des fruits produits par l'*arbre de la science du bien et du mal.* *Virtomnius.* J. Muiron.

§ I.

Première Période.

ÉDENISME.

Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses.
J.-J. Rousseau.

Dieu, en créant l'homme, aurait été contradictoire avec lui-même, s'il l'eût voué à la solitude. Le créant avec des besoins sociaux, c'eût été une stupide cruauté de ne point lui donner, par la création même, les moyens de satisfaire ces besoins. Les traditions sacrées attestent qu'au temps de Moïse encore, on avait le souvenir de la société originelle, qui eut le nom d'Éden. Ses harmonies, son bonheur, furent un effet nécessaire des chances qu'offrait l'état primitif de la terre, joint à l'absence des préjugés. *Virtomnius.* J. Muiron.

L'état de la science ne permet plus de douter aujourd'hui que les créations des trois règnes aient été faites à des époques successives. L'homme n'est arrivé et ne devait arriver en effet sur le globe qu'après les créations

minérales, végétales et animales, qui composèrent le premier mobilier de son domaine.

Les races humaines placées dans les zones tempérées, loin des animaux féroces et malfaisans, créés, les uns comme les tigres et les serpents sous la zone torride, les autres comme les loups et les ours dans les latitudes froides, trouvèrent en abondance les meilleurs animaux et végétaux de la création. Au milieu de ces richesses que la nature leur fournissait comme un lait nourricier, elles formèrent une société primitive dont le souvenir s'est vaguement conservé chez tous les peuples des latitudes tempérées sous les noms d'*âge d'or*, de *paradis perdu*, d'*Eden*, etc.

Dans cette période, la propriété territoriale n'est pas morcelée; l'amour n'est pas enchaîné par des conventions sociales et des préjugés; la surabondance des richesses naturelles sur les besoins, prévient les luttes d'intérêt et entretient la plus grande douceur dans les mœurs. L'oppression et la guerre sont inconnues. Tous les membres de la société, hommes, femmes et enfants, vivent dans une entière indépendance, sans peine ni souci.

Que la première période jouisse de ces caractères, c'est ce qui serait démontré sans réplique par les découvertes des navigateurs modernes, à défaut des traditions

indiennes, hébraïques, grecques, égyptiennes, etc. Tous les peuples que nos navigateurs ont trouvés dans des circonstances naturelles analogues à celles que je viens de décrire, leur ont offert un spectacle de mœurs et d'usages voisins de ceux qui caractérisent la première période. Ainsi, les Moxes, les Topayers du Brésil, les Guaxéros de Terre-Ferme vivaient, quand les Espagnols abordèrent en Amérique, dans une société *mixte* qui se rapprochait de la première période (1). Il en était de même des habitans de la Californie, des îles Mariannes, des Philippines, lorsque les missionnaires y pénétrèrent. Enfin, Cook et les premiers navigateurs de la mer du Sud nous ont décrit les frais et riants tableaux de la vie des Taïtiens et des autres insulaires de ces parages, chez qui la première période eût été organisée dans sa pureté, si ces peuples eussent eu à leur disposition une plus grande variété de produits animaux et végétaux, et des terres plus étendues.

Dans la première période, l'homme jouit du bonheur; mais c'est un bonheur peu raffiné et obscur. L'humanité, en cet état où la nature la nourrit surabondamment, prend pied sur le sol de son globe. — Ceux qui ont pensé que les premiers hommes avaient vécu errants et isolés dans les bois n'ont pas réfléchi qu'en pareil berceau l'humanité eût infailliblement péri.

(1) Voyez l'*Histoire générale des Voyages*, *Valknaer*, etc.

La première période a un terme : il faut bien que l'homme se mette en devoir de conquérir force et puissance. — Quand l'allaitement cesse de convenir à l'enfant, quand une nourriture plus substantielle lui devient nécessaire, c'est une *crise douloureuse*, la dentition, qui lui fournit des *instruments* pour broyer et s'assimiler des aliments plus forts. — De même la création de ses instruments de puissance et de force est une crise douloureuse pour l'humanité ; l'enfantement des sciences, des arts, de l'industrie, de toutes nos puissances, s'opère durant des périodes incohérentes qui ne peuvent produire ni le bonheur ni l'harmonie, puisqu'elles ont pour mission de créer ces puissances sans lesquelles l'homme ne peut organiser le gouvernement de son globe et y réaliser sa royauté. — Les premières périodes forgent les instruments du bonheur, elles ne sauraient donc encore le donner. — Voilà ce qu'il faut reconnaître d'abord et bien comprendre.

Plusieurs causes naturelles amenèrent la rupture de la première société. La principale fut l'accroissement de population qui réduisit peu à peu l'abondance primitive et finit par la changer en disette. Aussitôt que la pénurie se manifeste, elle disloque l'Harmonie : la mauvaise intelligence se met entre les hommes, l'égoïsme naît, l'Association primitive se dissout.

Voilà le grand fait social que Moïse a gravé dans le

Sépher. — *Eve*, la faculté volitive de l'homme, corrompue par le *serpent*, emblème de prudence, de cupidité et d'égoïsme, séduit et entraîne *Adam*, l'homme universel. *L'arbre couvert de fruits* symbolise la richesse matérielle, et le serpent sorti de l'arbre, ou l'égoïsme suscité à cette occasion, est la cause potentielle de l'introduction du mal.

L'arbre du *bien et du mal* sera aussi l'arbre de *vie*. Ce n'est qu'en mangeant ses fruits que l'homme perdra son ignorance primitive et qu'il commencera, à travers une vie de douleurs, à apprendre, à savoir, à découvrir.

Après la *chûte*, Adam, l'homme universel, chassé du *Paradis*, est privé des biens de la première société dont les éléments se divisent à sa mort. La *mort* d'Adam, l'homme universel, c'est la dissolution de l'unité humanitaire primitive; — et les peuples différents, couvrent la terre sous le nom de ses enfants.

L'homme est condamné à *travailler à la sueur de son front* jusqu'au jour de la *rédemption* sociale qui sera caractérisée par *l'écrasement de la tête du serpent*, l'anéantissement de l'égoïsme. Et c'est une *Eve nouvelle*, la faculté volitive de l'homme remis en vrai destin passionnel, qui écrasera sous son pied la tête du serpent (1).

(1) Voyez les raisons de cette interprétation dans les *Transac-*

Quoi qu'il en soit du récit cosmogonique et symbolique de Moïse, il est certain que l'harmonie n'est pas possible dans la pénurie sociale. L'Harmonie ne peut se maintenir qu'au sein de la surabondance des richesses. — Je sais bien qu'il y a chez beaucoup de personnes un très-fort préjugé en vertu duquel on déclare tranchément, qu'en aucun cas les hommes ne peuvent bien vivre et s'accorder entre eux. Ceux qui soutiennent ce préjugé impie ne s'aperçoivent pas qu'ils tirent toutes leurs preuves du jeu des passions observé dans un monde *affamé et en subversion*. Or, le jeu des passions serait tout autre dans un monde riche et bien organisé. C'est un fait qu'on ne peut plus nier depuis que l'on a VU les mœurs de ces insulaires de l'Océan Pacifique, si bienveillants, si aimables, si hospitaliers, et que les Civilisés, pour preuve de reconnaissance, ont débuté par infecter de virus et d'odieuses maladies. Le meurtre était si inconnu chez les habitants des îles Mariannes, qu'ils affirmaient par ce beau serment: — « Cela est aussi vrai qu'un homme n'en tue pas un autre! »

Ces insulaires étaient pourtant des hommes comme nous : seulement la nature fournissait amplement à leurs besoins, et l'Harmonie aurait eu chez eux des caractères bien plus purs encore s'ils eussent été environnés de

tions religieuses et sociales de Virtomnius, par J. Muiron, et dans la *Grammaire hébraique* et la *Traduction du Sépher* de Fabre d'Olivet.

toutes les circonstances favorables à l'éclosion complète de la première période.

Quant à nos sociétés, elles engendrent et développent d'immenses besoins sans savoir créer les moyens de les satisfaire; la discordance sociale doit inévitablement s'engendrer d'un pareil état de choses. Vienne une organisation sociale qui sache tirer parti des grandes puissances industrielles et scientifiques dont l'humanité est aujourd'hui pourvue, qu'elle enfante l'abondance, et une Harmonie bien autrement éclatante que la pâle Harmonie des premiers temps sera réalisable sur la terre. Toutes les objections que l'on tire des mauvaises dispositions que montrent les hommes dans la Civilisation affamée, égoïste et méchante, sont de nulle valeur. Ce serait, en vérité, un phénomène bien étrange qu'ils y vécussent en bon accord!

Aussi, voyez ce qui se passe quand la pénurie se fait sentir chez les peuples de première période : l'égoïsme surgit; la société se dissout; chacun tire à soi; l'affection nécessaire à la perpétuation de l'espèce, l'affection de Famille, survit seule au naufrage de toutes les autres; elle devient base étroite et exclusive de la société. Voilà l'inauguration du *ménage en couple;* de ce jour, l'humanité entre dans l'incohérence par la Sauvagerie.

§ II.

On a vu que la liberté du Sauvage est *composée*, puisqu'elle est corporelle active et sociale active, mais ces deux *activités* sont en divergence avec la destinée, avec le travail productif. Pour élever le Sauvage aux libertés *activités convergentes*, il faudrait lui présenter le travail *productif et attrayant*. CH. FOURIER.

Les sauvages refusent l'industrie (civilisée ou répugnante) : ils restent eux-mêmes et laissent leurs savanes dans l'état de nature brute, au sein du mal-être et de l'abjection. On les voit perpétuellement en guerre entre eux et avec les peuples industrieux. *Virtomnius*. J. MUIRON.

Seconde Période.

SAUVAGERIE.

L'invasion des bêtes féroces et la nécessité de chercher des subsistances dans la chasse, ont fait inventer des armes qui, une fois l'Harmonie rompue et les ménages incohérents formés, servent bien vite aux hommes à se dépouiller les uns les autres. La guerre commence; les familles se coalisent pour accroître leur force de résistance; la horde est formée.

L'industrie est bornée à la chasse, à la pêche, à la fabrication des armes. La femme est réduite en servitude, les hommes vivent dans une complète indépendance ; tous prennent part au conseil de la horde et délibèrent sur la paix et la guerre. Chacun d'eux jouit pleinement des sept droits naturels dont est frustré en tout pays le peuple civilisé.

Tableau des droits naturels.

CUEILLETTE.	LIGUE INTÉRIEURE.
PATURE.	VOL EXTÉRIEUR.
CHASSE.	INSOUCIANCE.
PÊCHE.	

Ce sont là, évidemment, des droits que la nature concède à toute horde de Sauvages; ces droits appartiennent à tous, et sont une conséquence de ce que le globe est la propriété de l'espèce humaine. Tous les hommes n'ont-ils pas, en effet, en Sauvagerie, le droit de cueillir de chasser, de pêcher, et de faire pâturer où bon leur semble les animaux qu'ils se sont assujétis ? — La ligue intérieure ou soutenance réciproque de tous les membres de la horde contre les peuplades voisines, et le vol extérieur, sont partout aussi de droit naturel chez les Sauvages. — Enfin, il ne faut pas ergoter sur le droit d'insouciance, en disant que l'insouciance est un caractère et non un droit, puisque l'homme de la Sauvagerie en jouit complétement, tandis que l'homme du peuple en est privé en Civilisation par la constitution de la propriété, qui lui enlève les droits précédents, par les lois qui proscrivent le vagabondage, et par la morale qui lui défend aussi l'insouciance. — Or, la forme sociale qui enlève ces droits à une partie de ses membres, leur doit en échange un *équivalent consenti*, tel que serait,

Le prolétaire civilisé dépouillé, sans équivalent, de ses droits naturels, dévoré de besoins, ajoutant aux maux du jour le souci du lendemain, bourrelé d'inquiétudes sur son sort et sur celui de ses enfants, est certainement tombé dans une condition bien pire que celle du Sauvage. Aussi le Sauvage répugne-t-il à la Civilisation, dont les jactances de perfectibilité sont réduites à leur valeur par cette imprécation de l'homme de la nature qui dit à son ennemi : « Puisses-tu être réduit à labourer un champ ! »

Voyez en Afrique : la Civilisation y est, à l'heure qu'il est, aux prises avec les Arabes ; leur inspire t-elle de l'attrait ? voit-on ces peuplades, qui aiment le bonheur comme tous les autres hommes, accepter la Civilisation ? — Si pourtant cette société était bonne et bienfaisante, si elle favorisait l'homme dans ses intérêts, ses passions et ses plaisirs, ces patriarcaux, qui sont hommes sous leur patriarcat, comme nous sommes hommes sous notre Civilisation, se rangeraient à la loi que l'homme cherche partout sans la rencontrer dans aucune des sociétés existantes, la loi de sa nature, la loi du bonheur.

On a constaté plus d'une fois que les demi-Edéniens de Tahiti et de la mer du Sud, et les Sauvages francs comme les Osages et les Charruas, meurent de tristesse et d'ennui quand on les transplante en sol civilisé ; tandis que des matelots civilisés se sont souvent sauvés dans

les bois des insulaires de la mer du Sud, pour se rallier, après le départ du navire, à la société demi-sauvage de ces insulaires.

Enfin, les hordes de l'Amérique, malgré leurs fréquents rapports commerciaux avec les colons européens et la tant florissante Civilisation des États-Unis, refusent constamment l'industrie civilisée, et s'enfoncent dans les bois au fur et à mesure que la race blanche gagne du terrain. Ils meurent plutôt que d'accepter la Civilisation.

En toute vérité, ceci est péremptoire, et prouve que la théorie est bien mathématiquement exacte, quand elle place, dans la formule des attraits respectifs exercés sur l'homme par les différentes périodes, la Sauvagerie sur un rang moins enfoncé dans le mal que la Civilisation. Sous le rapport du sort qu'elle fait à l'homme, la Civilisation doit amener pavillon et s'humilier devant la Sauvagerie. — J.-J. Rousseau l'avait bien confessé et prouvé, lui. Aussi a-t-il été fort maltraité par les sophistes qui, de son temps, chantaient la perfectibilité. Rousseau n'eut qu'un tort, — et c'est à l'influence de la routine philosophique qu'il céda, sans s'en douter : — ce fut de se jeter dans une rétrogradation quand il fallait invoquer un progrès ; il manqua de foi en Dieu et de croyance à l'avenir de l'humanité. Ce n'est pas pour retourner en Sauvagerie qu'il faut sortir de Civilisation !

§ III.

Troisième et Quatrième Périodes.

PATRIARCAT ET BARBARIE.

> Parce que le chef de la famille put exercer une autorité absolue dans sa maison, il ne prit pour règle de sa conduite que ses goûts et ses affections : il donna ou ôta ses biens... sans justice, et le *despotisme paternel* jeta les fondements du despotisme politique.
>
> VOLNEY.

> Malheur aux vaincus !
>
> BRENNUS.

> Courbe ta tête, fier Sicambre; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré.
>
> ST. REMI, *Évêque de Reims.*

Le Patriarcat est la domination exclusive du principe de la Famille, auquel tout se coordonne dans cette période, et qui laisse de profondes traces reconnaissables dans les transformations successives de la société. Volney, qui a observé si attentivement les mœurs des patriarcaux et des barbares, s'exprime ainsi sur ce sujet :

On prouverait, sans réplique, que tous les abus des gouvernements ont été calqués sur ceux du RÉGIME DOMESTIQUE, de ce gouvernement que, sous le nom de *patriarcal*, des esprits superficiels vantent sans l'avoir analysé. Des faits sans nombre démontrent que chez tout peuple naissant, que dans l'état sauvage et barbare, le père, le chef de famille est un despote, et un despote cruel et insolent. La femme est son esclave, les enfants ses serviteurs. Ce roi dort ou fume sa pipe, tandis que sa femme et ses filles font tout le travail du ménage, et même celui de la culture et du labourage, autant

que le comporte ce genre de sociétés : à peine les garçons prennent-ils quelque force, qu'ils se permettent de les frapper, et se font servir comme leurs pères. Cet état se retrouve tout entier chez nos paysans non civilisés. *(Les Ruines.)*

Toutefois, dans cette période déjà, l'homme fait un pas dans l'industrie : il a cessé de vivre uniquement de chasse et de pêche au sein des bois. Il a dompté des animaux et conquis de grands troupeaux qui lui fournissent des ressources nouvelles pour la nourriture et les vêtements. L'invention de la charrue (1) suffit pour faire abandonner la vie nomade, et créer la propriété territoriale qui n'existait pas jusque-là, — quoique la distinction du *tien* et du *mien*, qui est le principe de la PROPRIÉTÉ, soit aussi ancienne que le monde. Cette distinction n'avait pas été jusqu'alors appliquée à la terre

On doit remarquer ici que c'est à *l'invention d'un instrument* que l'on doit cette transition de période.

L'homme s'attache à la terre, les États se forment et s'agrandissent, l'agriculture et l'industrie manufacturière commencent à se constituer. Mais ces progrès s'accomplissant au sein de la guerre, c'est la force brutale qui domine et gouverne. Tout relève du sabre dans la période barbare; toutes les volontés ploient sous celle

(1) On comprend bien que le mot *charrue* est ici la figure générique des instruments et moyens de culture.

du *chef militaire*, toutes les têtes s'inclinent devant son panache de guerre.

L'esclavage des faibles, des industrieux et des femmes, est au comble.

Ces diverses formes sociales ont leurs caractères spéciaux parmi lesquels on doit distinguer les caractères PIVOTAUX, qui décident du rang occupé par un peuple dans l'échelle ; on ne sort d'une période que quand on en quitte les caractères pivotaux. Ainsi, la société où nous vivons est une Civilisation, parce qu'elle possède les caractères pivotaux de cette période ; et cependant elle porte d'assez nombreux caractères de second ou de troisième ordre empruntés aux périodes de Sauvagerie, de Patriarcat, de Barbarie, et déjà même aux périodes supérieures.

Un regard jeté sur les temps antérieurs nous a montré l'humanité accomplissant peu à peu sa tâche, conquérant à travers les sociétés primitives ses moyens d'action et de puissance. La Barbarie a fondé l'agriculture et l'industrie ; c'est maintenant à la Civilisation à en perfectionner les procédés, à créer les arts et les sciences qui permettront enfin à l'humanité d'organiser l'Harmonie et de prendre glorieusement en main la gestion et le gouvernement de son globe.

Le système *théocratique* forme *transition* entre la

Barbarie et la Civilisation. Le pouvoir du prêtre, moins violent que celui du chef militaire, tend à atténuer déjà la brutalité qui caractérise la Barbarie franche. C'est le prêtre qui recueille les germes des sciences et des arts, qui se livre aux premières recherches sur les phénomènes de la nature. Les prêtres se vouent d'autant plus ardemment aux études que les connaissances qu'ils acquièrent semblent assurer plus exclusivement leur domination sur les peuples. Aussi les temples ont-ils été chez toutes les nations les foyers où se sont primitivement concentrés les éléments générateurs des sciences. La science a eu pour berceau le sanctuaire. Dans ces âges antérieurs si troublés, dans ces jours si âpres de l'humanité, la science ne pouvait croître, en effet, qu'à l'ombre des autels, sous la protection mystérieuse et redoutable des lieux sacrés devant lesquels le Barbare armé s'arrête, tremble et courbe la tête. Seuls, les représentants de Dieu pouvaient défendre la science contre les violences des hommes, et le temple lui faire un rempart contre le sabre.

Les prêtres, il est vrai, s'efforcèrent généralement de garder la science pour eux, de cacher la lampe sous le boisseau ; mais c'est le sort du boisseau d'être brûlé par la lampe. Taillée et dégrossie par les prêtres qui en voulaient faire un monopole, un instrument de domination, la science devait échapper à leur tutelle égoïste et renverser elle-même les dogmes grossiers qu'ils jetaient

en pâture aux peuples. — La Théocratie n'en a pas moins été, en fait, *germe de culture des sciences et des arts*, et, par conséquent, transition à la Civilisation.

Mettons donc à sa place historique cette Théocratie, que des hommes qui ignoraient la véritable loi du mouvement social, ont voulu restaurer de nos jours (1). La Théocratie est si bien une transition de Barbarie en Civilisation, que c'est elle qui fait passer l'autorité du *simple* au *composé*. Dans la Barbarie pleine, le pouvoir ne s'appuie que sur le ressort simple de la force brutale : quand la Théocratie surgit, elle ajoute à ce ressort qu'elle modifie, celui de l'autorité religieuse. Or, c'est un fait pivotalement caractéristique de la Barbarie, que *l'action s'y exerce en mode simple*, tandis qu'en Civili-

(1) Les Saints-Simoniens, plus avancés pourtant en critique sociale que les *libéraux*, n'en ont pas moins émis une conception *théocratico-industrielle* très-rétrograde. Cette conception qui résolvait la question sociale au profit de *l'autorité*, contre la *liberté*, et confisquait l'individualité humaine, était une réaction contre un mouvement dont toutes les tendances sont visiblement à l'individualité et à la liberté. — M. de la Mennais, qui décore chacune de ses pages du mot de liberté, qui part du principe de liberté pour faire une critique vague et poétique de ce qui est, n'en arrive pas moins, très-contradictoirement à son principe, à la même conception, à la théocratie.

Ces aberrations, dans lesquelles tombent des hommes auxquels on ne peut refuser ni de la bonne volonté ni de grands talents, ces retours ridicules vers un passé qu'il est miserable de chercher à refaire, prouvent combien notre société a besoin de réorganisation, et combien il importe qu'on se rallie enfin à une science fixe, positive et mathématique, capable d'indiquer nettement ce qui est *progrès* et ce qui est *rétrogradation*. (*Note de la première édition.*)

sation, *l'action s'exerce en mode composé :* — ceci résulte très-nettement du passage suivant de Fourier :

En régime barbare, le caractère de pivot général, celui qui forme contraste avec la Civilisation, c'est le *simplisme d'action*. L'action est toujours *composée* en mouvement civilisé.

On peut établir le parallèle sur un petit nombre de caractères barbares, huit seulement :

1. *Immobilisme.*	5. *Dignité réelle de l'homme.*
2. *Fatalisme.*	6. *Essor franc des passions.*
3. *Prompte justice.*	7. *Foi à l'immortalité.*
4. *Monopole simple.*	8. *Théocratie amalgamée.*

En transition : DIRECTION PAR INSTINCT.

En pivot : ACTION SIMPLE.

Cette petite échelle est bien insuffisante, puisqu'elle ne distingue pas même les caractères de phase, les successifs, et qu'elle ne donne qu'un petit nombre des permanents, Pour disserter régulièrement sur ces dix caractères barbares, il me faudrait plus de pages que je n'en vais donner à tout le restant de l'ouvrage.

Le parallèle des deux périodes, civilisée et barbare, serait très-curieux ; par exemple, sur le caractère pivotal, sur *l'action simple :* un pacha demande l'impôt parce qu'il lui plaît de piller et dîmer ; il ne va pas chercher dans les chartes de la Grèce et de Rome des théories de droits et de devoirs ; il se borne à vous avertir que si vous ne payez pas on vous coupera la tête pour vous apprendre à vivre. Ce pacha emploie donc un seul ressort, la violence, l'action simple.

Un monarque civilisé emploie double ressort, d'abord les sbires et garnisaires qui sont les vrais appuis de la constitution ; l'on y ajoute un attirail philosophique de subtilités morales, sur le bonheur de payer l'impôt pour l'équilibre du commerce, pour la jouissance de nos droits imprescriptibles. Des financiers vertueux surveilleront l'emploi de cet impôt ; le prince qui l'exige est un tendre père qui ne veut qu'enrichir ses sujets, il ne perçoit l'impôt que pour obéir aux immortels représentants qui l'ont consenti ; c'est donc le peuple même qui en a voté le paiement et qui désire le payer. Là-dessus, le paysan dit qu'il n'a pas envoyé de députés pour faire augmenter les impôts ; on lui répond qu'il doit étudier les beautés de la Charte, où il apprendra que la dignité des hommes libres consiste à bien payer ou à aller en prison.

Dans cette méthode, l'action est double, elle repose sur deux ressorts hétérogènes, la violence et la morale. Chez les Barbares, l'action est simple, reposant sur la seule violence.

On retrouve cette différence fondamentale dans tout parallèle du régime civilisé avec le régime barbare ; tous deux vont au même but, mais la Civilisation ajoute l'astuce à la violence qui suffit aux Barbares ; quoique fardée de justice, elle n'est pas plus juste qu'eux.

Ce serait une thèse très-curieuse, si je l'appliquais seulement aux dix caractères que je viens d'énumérer ; il faut abréger, supprimer l'examen de ces trois périodes, barbare, patriarcale et sauvage, dont l'analyse mettrait en évidence les turpitudes, les hypocrisies de la Civilisation, sa profonde perversité, qui, pour être mieux masquée que dans ces trois périodes, n'en est pas moins réelle.

Du reste, comment se fait-il que nos observateurs de l'homme n'aient jamais donné la moindre analyse de ces trois sociétés qui comprennent une ample majorité de l'espèce humaine, au moins les trois quarts ? Il est clair que nos philosophes ont voulu esquiver l'analyse de l'homme, tableau qui eût été un fâcheux affront pour leurs sciences politiques et morales, en

prouvant que la Civilisation perfectible ne sait que cumuler, sous de beaux masques, toutes les infamies réunies dans les trois autres sociétés. (*Nouveau Monde*, 1re édit., pages 521-523.)

Passons à la Civilisation, et posons régulièrement la thèse de son mouvement.

CHAPITRE TROISIÈME.

Analyse des Développements de la Civilisation.

> FORMULE, s. f. (*algèbre*), est un résultat général tiré d'un calcul algébrique, et renfermant une infinité de cas; en sorte qu'on n'a plus à substituer que des nombres particuliers aux lettres pour trouver le résultat particulier dans quelque cas proposé que ce soit. Une *formule* est donc une méthode facile pour opérer; et si l'on peut la rendre absolument générale, c'est le plus grand avantage qu'on puisse lui procurer. C'est souvent réduire à une seule ligne toute une science.
>
> D'ALEMBERT, *Encyclopédie*.

> Tu sauras, si le Ciel le veut, que la nature,
> Semblable en toutes choses, est la même en tous lieux.
>
> PYTHAGORE, *Vers dorés*.

L'analyse de tous les caractères de la Civilisation exigerait un travail immense. Fourier en a tracé le cadre et rempli avec une étonnante vigueur de pinceau les plans les plus importants. — Voici ce cadre :

DISTRIBUTION DES CARACTÈRES DE LA CIVILISATION.

(*Nouveau Monde*, page 502.)

Caractères	
De **BASE** : les	SUCCESSIFS régissant une phase. PERMANENTS régnant dans 4 phases.
De **LIEN** : les	COMMERCIAUX *en genres.* COMMERCIAUX *en espèces.*
De **FANAL** : les	RÉCURRENTS *harmoniques.* RÉCURRENTS *subversifs.*
D'**ÉCART** : les	RÉTROGRADES *greffés.* DÉGÉNÉRANTS *accidentels.*

Il faudrait à ces huit sortes en ajouter deux qui en forment le complément.

Les PIVOTAUX, division à extraire des permanents; tels sont les trois suivants :

Effet composé, jamais simple, en bonheur et en malheur.
Alliage de politique astucieuse et violente.
Contrariété des intérêts collectifs et individuels.

Les AMBIGUS, empruntés franchement ou fortuitement sur des périodes inférieures; tels sont :

Le *Code militaire*, emprunt sur la Barbarie.
Le *Droit d'ainesse*, — sur le Patriarcat.
L'*Abandon du faible*, — sur la Sauvagerie.

Il est d'ailleurs neuf caractères qui appartiennent à la fois et dans toute leur durée, aux périodes SUBVERSIVES organisées en ménages familiaux : nous les avons déjà désignés précédemment sous les noms de : Indigence, Fourberie, Oppression, Carnage, Intempéries ou-

trées, Maladies provoquées, Cercle vicieux, Égoïsme général et Duplicité d'action. — Ce sont les caractères permanents de toute l'enfance sociale.

De même que ces neuf fléaux règnent sur tout le cours des époques lymbiques, de même il est des caractères, particuliers à chacune des périodes, à la Civilisation par exemple, qui règnent pendant toute la durée de cette période : ce sont les caractères *permanents de la période*. D'autres sont *successifs* et se montrent dans le cours de la période.

En principe : la loi qui régit un développement régit aussi chacune des périodes successives dont le développement se compose.

La généralisation de cette loi est la raison de l'UNITÉ UNIVERSELLE, c'est-à-dire la raison du lien systématique des choses dans la Nature, du concert éternel des éléments du Tout, entre eux et avec le Tout lui-même.

C'est, suivant la même loi, en effet, que se meuvent les vibrations de tous les ordres (1), dans tous les domai-

(1) Cette donnée pourrait se traduire dans une formule mathématique, où la fonction représentant l'universalité des choses, ne serait autre que la somme des intégrales prises entre les limites extrêmes (finies ou infinies, ce qui ne fait rien à l'affaire), de toutes les fonctions particulières des êtres de différents ordres : — toutes fonctions d'ailleurs analogues entre elles. — L'intégrale

nes de l'existence : cette similitude des vibrations modulées toutes sur la même loi mathématique, est la base de la théorie de l'ANALOGIE UNIVERSELLE, et donne à l'homme la clef des Destinées générales.

La recherche de cette loi suprême, lien encyclopédique de toutes les branches du mouvement, de toutes connaissances; la recherche de cette vérité une et primordiale, c'est la grande énigme sur laquelle ont si infatigablement travaillé les cerveaux de Pythagore, de Képler, et de tant d'autres génies illustres, antérieurement à l'école scientifique, matérialiste et fragmentaire, qui achève aujourd'hui de régner. — La découverte de cette loi c'est l'initiation de l'homme à la science de Dieu, initiation qui est dans sa destinée, puisqu'il a l'INTELLIGENCE, et que l'Intelligence est, par sa nature ontologique, une, infinie et divine.

totale, finie ou infinie, prise entre les mêmes limites de temps, serait toujours une même *constante*.

Autrement dit, — et pour se débarrasser complètement de l'idée de l'infini, tout en exprimant la même pensée : — si l'on circonscrivait dans l'univers total un espace déterminé sur lequel on opérerait comme on vient de l'expliquer, les intégrales finies de cet univers partiel, prises entre des temps égaux, à même distance du *maximum* de la fonction; — *maximum* qui correspond à une valeur du temps égale à la moitié de la durée totale; — ces intégrales finies, dis-je, seraient égales entre elles : et la différence positive ou négative de deux intégrales consécutives finies de cet univers partiel, correspondrait toujours exactement à une différence de signe inverse, entre les intégrales synchroniques de l'expression représentant la somme de ce qui serait resté en dehors de l'espace circonscrit que l'on aurait considéré. (*Note de la première édition.*)

En appliquant à la marche de la Civilisation la loi générale du mouvement, nous obtiendrons la formule normale et régulière de la période : cette formule sera la véritable loi historique de la vie de l'humanité à cette époque de son développement. — Rappelons-nous cependant que les petites différences observables entre la loi et les faits, sont prévues par la théorie, comme nous l'avons déjà démontré. Toutes les Civilisations ont grandi dans un milieu troublé et incohérent, en contact avec d'autres sociétés, et ont été plus ou moins fortement influencées par les traditions des Civilisations qui les ont précédées. En principe : L'existence simultanée sur le même globe de plusieurs faits sociaux différents, amène nécessairement dans la marche du Mouvement, des perturbations plus ou moins sensibles ; comme le rapprochement de deux planètes détermine toujours une perturbation, une déviation d'orbite.

C'est un caractère des époques de préparation que *la vibration ascendante, composée des deux premières phases d'une Période, crée généralement les forces au moyen desquelles la société peut s'élever à la Période supérieure.*

Si l'on ne fait pas usage des forces d'apogée pour opérer cette transition, la société dépérit. Le dernier terme de sa décadence *naturelle* la conduit aussi, il est vrai, à la période plus avancée d'un degré en échelle ; mais la

décadence est semée de crises terribles, et les commotions qu'elles engendrent peuvent faire retomber la société en période inférieure, ainsi qu'il est arrivé à toutes les Civilisations antérieures à la nôtre (1).

Nous allons étudier les caractères successifs de la Civilisation à partir de sa naissance, c'est-à-dire depuis le moment où la Barbarie vieillie et altérée, s'éteint et passe à la forme civilisée.

Voici l'admirable Formule des développements successifs de la Civilisation, que Fourier publiait en 1808. C'était une page tout à la fois historique et prophétique. Cette simple page contient autrement de profondeur et de

(1) Aujourd'hui que l'on soutient tout sophisme et que l'on nie le soleil, il y a des prôneurs du *progrès continu* qui prétendent que le mouvement social a toujours marché depuis le commencement des choses, sans jamais rétrograder. La Providence a mené l'espèce humaine par l'oreille. Tout ce qui est arrivé a été pour le mieux, tout cela devait arriver ainsi, c'était fatal, c'était d'ordre divin, c'était providentiel, c'était tout ce que vous voudrez, c'était le progrès. Un crime? c'était la punition d'un autre crime, qui l'était d'un autre, et ainsi de suite en enfilade. Dernièrement, le *Journal des Débats* expliquait ainsi tous les événements de la révolution française : *le doigt de Dieu* était partout, et avait plus à faire que la hache du bourreau et le tribunal révolutionnaire. Je cite le *Journal des Débats*, parce que c'est ce qui m'est venu tout d'abord en mémoire; on pourrait citer presque tous les écrivains d'aujourd'hui. Le doigt de Dieu est à la mode : d'abord, comme littérature, c'est d'un bon effet, et puis la morale y gagne. L'histoire faite à ce point de vue servira sans doute à former l'esprit et le cœur des hommes d'État de l'avenir, concurremment avec Petit-Poucet et Barbe-Bleu. C'est toujours très-méritoire de la part des auteurs et bonne intention

science, que tous les grands radotages qu'on nous donne maintenant pour de l'histoire transcendante.

Ne perdons pas de vue que, conformément à l'ordre des destinées sociales, la fonction particulière de la Civilisation étant de parachever la création des moyens de puissance dont l'humanité doit être pourvue pour régir son globe, le PROGRÈS doit se mesurer, dans la vibration ascendante surtout, par l'avancement et l'affranchissement des arts, des sciences, de l'industrie.

dont on doit leur tenir compte. Cependant je ne sais si la Providence serait bien flattée du rôle qu'on lui fait jouer, et je crois qu'elle trouverait singulièrement ridicule cette assertion : « qu'elle a toujours fait avancer et progresser les nations, » quand on connaît l'histoire des chutes et des décadences de ces mêmes nations.

On répond que la Civilisation actuelle est plus puissante, plus forte, plus morale, plus spiritualisée que les Civilisations anciennes. La vérité de tout cela, c'est que les Civilisations anciennes ont péri, que les nations ont rétrogradé en retombant en Barbarie, que des Civilisations nouvelles se sont formées, et qu'héritant des débris littéraires, scientifiques et industriels des précédentes, elles se sont trouvées mieux nanties à leur apogée. Cela n'empêche pas qu'il y ait eu réellement des chutes, des décadences, des rétrogradations, et deux mille ans de gaspillés pour le progrès. Une humanité est un être libre, spontané et sujet à l'erreur ; comme un homme, il n'est pas d'humanité qui ne fasse des sottises dans son enfance, et la nôtre paraît de celles qui en ont fait beaucoup. (*Note de la première édition.*)

FORMULE DU MOUVEMENT DE LA CIVILISATION.

(*Nouveau monde*, page 458,)

VIBRATION ASCENDANTE.

ENFANCE OU Ire PHASE.

Germe simple, Mariage exclusif ou monogamie.
— *composé*, Féodalité patriarcale et nobiliaire.

PIVOT, *Droits civils de l'épouse.*

Contrepoids, Grands vassaux fédérés.
Ton, Illusions chevaleresques.

ADOLESCENCE OU IIe PHASE.

Germe simple, Priviléges communaux.
— *composé*, Culture des sciences et arts.

PIVOT, *Affranchissement des industrieux.*

Contrepoids, Système représentatif.
Ton, Illusions en liberté.

APOGÉE OU PLÉNITUDE.

Germes, Art nautique, chimie expérimentale.
Caractères, Déboisements, emprunts fiscaux.

VIBRATION DESCENDANTE.

DÉCLIN OU IIIe PHASE.

Germe simple, Esprit mercantile et fiscal.
— *composé*, Compagnies actionnaires.

PIVOT, *Monopole maritime.*

Contrepoids, Commerce anarchique.
Ton, Illusions économiques.

CADUCITÉ OU IVe PHASE.

Germe simple, Monts-de-Piété ruraux.
— *composé*, Maîtrises en nombre fixe.

PIVOT, *Féodalité industrielle.*

Contrepoids, Fermiers de monopole féodal.
Ton, Illusions en association.

§ I.

Première Phase de la Civilisation.

ENFANCE.

ENFANCE OU PREMIÈRE PHASE.

Germe simple, Mariage exclusif ou monogamie.
— *composé*, Féodalité patriarcale et nobiliaire.
PIVOT, *Droits civils de l'épouse.*
Contrepoids, Grands vassaux fédérés.
Ton, Illusions chevaleresques.
CH. FOURIER.

Pensers d'honneur, rêves d'amour,
Abrégez la veille des armes.
AMAELE TASTU.

La féodalité nobiliaire existe à l'origine de la Civilisation : le servage a remplacé l'esclavage, la femme est sortie du harem ou du gynécée; elle a conquis les droits civils d'épouse. L'attribution des droits civils à l'épouse est l'issue régulière de Barbarie en Civilisation, c'est un caractère pivotal qui détermine l'avénement de la période.

« Si les Barbares, » dit Fourier, « adoptaient le ma-
» riage exclusif, ils deviendraient Civilisés par cette
» seule innovation : si nous adoptions la réclusion des
» femmes, nous deviendrions Barbares par cette seule
» innovation. »

Ce changement d'état d'une moitié de l'espèce humaine, donne aux mœurs une couleur toute nouvelle;

il les adoucit et crée l'honneur et la galanterie; il favorise à un haut degré l'éclosion des sciences, des arts, de la musique et de la poésie : il tend à porter le raffinement dans les coutumes aussi bien que dans l'industrie.

C'est à cette époque que troubadours et trouvères vont chantant de château en château la merveilleuse beauté des dames, damoiselles et châtelaines, les vœux d'amour accomplis par vaillants chevaliers, les prouesses parfaites pour conquérir louanges et gracieux sourires, et les grands coups portés en tournois et guerres, avec armes courtoises ou fer émoulu. Si la France vous donne les tensons et les lais d'amour, l'Espagne a les romancéros et la Germanie les ballades. Vous retrouverez les mêmes symptômes chez les Chrétiens du Nord ou du Midi, chez les Maures de Grenade et de la côte africaine; à l'entour des moûtiers, des cloîtres et des monastères, et sous les frais ombrages de l'Alhambra.

Lors de leur expulsion d'Espagne, les Maures étaient en belle ascendance de première phase : ils rivalisaient avec les Chrétiens en courtoisie, et les dépassaient dans l'étude des sciences et de l'astronomie. Déjà ils avaient inventé les caractères arithmétiques qui portent leur nom; et chacun ne sait pas de quelle puissance a été, pour le mouvement des sciences et de l'industrie, ce système de numération et la connaissance de l'algèbre, magnifiques instruments de progrès dont ces infidèles

avaient pourtant doté l'Europe chrétienne, et fort ignorante à cette époque; car nos pieux chevaliers tenaient en grand mépris les travaux de l'esprit et les choses de la science.

A partir de ce point, ce n'est plus seulement la force brutale qui gouverne; mais, comme les meilleurs germes doivent toujours en Civilisation produire des fruits verreux, vous verrez bientôt grandir la ruse, l'astuce, la fraude et l'hypocrisie.

Dans la période de Barbarie, la domination est absolue; dans la première phase de Civilisation déjà elle est partagée, et la fédération des grands vassaux fait contre-poids à l'autorité royale. Cette disposition favorise l'affranchissement des industrieux qui, *esclaves* en Barbarie, passent au *servage* dans la première phase de Civilisation.

Les seigneurs se plaisent à accorder protection à leurs vassaux, à soutenir les droits du faible; ils se font redresseurs de torts. La galanterie, résultat du premier pas de la femme vers la liberté, jointe à cette tendance des seigneurs à la protection, donne naissance à l'esprit chevaleresque, qui est le *ton* de cette phase.

On sait assez comment les éléments intimes de la vie sociale se traduisirent dans toute l'Europe, au moyen-

âge, par l'institution de la chevalerie et son cortège de réglements, de lois, de cours d'amour, et de courtoises cérémonies; on sait combien ce premier degré d'émancipation de la femme adoucit les allures de fer de la Barbarie. — *Pour Dieu et ma dame!* cette devise du chevalier qui s'élance au combat n'est déjà plus le féroce cri de guerre des soldats d'Attila, le *urrha!* des Huns et des Vandales.

Fouillez maintenant vos connaissances historiques, remémorez-vous cette première époque de la Civilisation chez tous les peuples, et dites si elle n'est pas résumée tout entière, avec une admirable sagacité, par les cinq caractères de première phase inscrits dans la formule du mouvement de la Civilisation.

§ II.

Deuxième Phase de la Civilisation.

ADOLESCENCE.

ADOLESCENCE OU DEUXIÈME PHASE.

Germe simple, Privilèges communaux.
— *composé*, Culture des sciences et arts.
PIVOT, *Affranchissement des industrieux.*
Contrepoids, Système représentatif.
Ton, Illusions en liberté.

CH. FOURIER.

Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du penple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes.

MIRABEAU.

Peu à peu les vassaux qui travaillent, qui cultivent l'industrie, les sciences et les arts, acquièrent force et vigueur: les communes obtiennent des privilèges, et ce ne sont pas des constitutions qui les leur donnent; les chartes et les édits d'affranchissement ne sont promulgués que lorsque les Communes ont grandi en puissance, lorsque l'affranchissement est conquis de fait. Si de pareils édits sont accidentellement promulgués avant cette époque, ils restent sans force; et l'autorité féodale subsiste toujours: — tant il est vrai que les constitutions écrites ne font pas les émancipations, mais les enregistrent et les consacrent.

Le développement de l'intelligence, du travail et de

la richesse chez les anciens vassaux, les investit d'une puissance qui va croissant dans leurs mains, tandis que la domination féodale s'affaiblit par la cause inverse.

Les anciens vassaux sont devenus peuple et bourgeoisie. Bourgeois et peuplese liguent contre la féodalité, et la victoire leur est promise, car ils grandissent incessamment sous la lutte engagée entre l'élément féodal et l'élément monarchique.

A cette époque de la Civilisation, les forces des classes hostiles étant voisines de l'égalité, la lutte et les révolutions sont imminentes.

Une fois l'affranchissement politique des industrieux opéré de gré ou de force, — le système représentatif remplace comme contre-poids au pouvoir, la fédération des grands vassaux.

Cependant, dès l'origine de la lutte, dès que le Tiers a commencé à grandir, il a repoussé la protection chevaleresque du seigneur, il a même fait don Quichotte pour s'en moquer : il a réclamé ses droits et l'égalité devant la loi : c'est ainsi qu'aux illusions chevaleresques succèdent les illusions en liberté. Nous disons les illusions, car il y a pour réaliser la liberté bien d'autres conditions vraiment à remplir, que d'écrire le mot sur un papier constitutionnel ou républicain.

APOGÉE OU PLÉNITUDE.

APOGÉE OU PLÉNITUDE.

Germes, Art nautique, chimie expérimentale.
Caractères, Déboisements, emprunts fiscaux.

CH. FOURIER.

Je te dis qu'il faut faire des ponts, des canaux, des routes et des chemins de fer!!!

PARANDIER.

Entretemps, la civilisation atteint son apogée. Elle a rempli sa tâche, elle a créé l'art nautique et la chimie expérimentale. Voilà qui est bien : avec ces ressources, elle peut organiser la période suivante et passer au Garantisme, c'est-à-dire à la généralisation du système des garanties, dont nous possédons déjà quelques germes remarquables. Malheureusement, nous n'avons su faire à cette période que des emprunts partiels, sans nous élever jusqu'à elle par l'adoption de quelque caractère pivotal (1).

(1) Sur une liste d'environ cinquante caractères de répercussion harmonique, il en est très-peu qui ne soient d'un vif intérêt par la surprise et la confusion qu'ils exciteraient, en prouvant que la Civilisation n'a de bon que ce qu'elle vole aux périodes supérieures, comme les caractères suivants, qui sont autant de larcins, ou, si l'on veut, des emprunts, des engrenages sur le mécanisme des garanties, — 6e période.

1. L'unité scientifique ou accord des sociétés savantes malgré les guerres et rivalités nationales.

2. La guerre mixte, ou relations amicales, hors de combat, entre les troupes belligérantes.

3. Les ouvriers artistes, figurant au théâtre en acteurs et choristes. (Usage d'Italie, de Toulouse.)

4. Les quarantaines sanitaires.

On doit comprendre que les deux premiers caractères d'apogée inscrits au tableau, résument fidèlement toute la tâche sociale réservée à la Civilisation, la création des arts, des sciences, de la grande industrie. — C'est, en effet, sur la chimie expérimentale que repose l'ensemble des procédés des arts et de l'industrie; c'est la chimie qui leur donne une constitution stable, qui les maintient et les perfectionne d'une manière régulière. — Mais ce n'est pas tout d'inventer les procédés des sciences et des arts : la Civilisation a pour mission de les communiquer, de les répandre, de les asseoir sur une base suffisamment large, de préparer l'universalisation des fruits qu'ils sont appelés à produire dans une organisation supérieure : aussi l'invention de l'art nautique, ou plus généralement, l'ébauche des grandes voies de

5. Les lettres de change avec solidarité d'endosseurs.
6. Les assurances tant individuelles que mutuelles.
7. Les défenseurs d'office.
8. Les caisses d'épargne, de coopération parcellaire.
9. Les retenues de vétérance.
10. Les caisses d'amortissement.
11. Les prud'hommes et arbitres.
12. Les cautionnements en garantie industrielle.
X. L'ébauche du système d'unité métrique.

La philosophophie revendiquera ces caractères ultra-civilisés, comme perfectionnements de son crû, et tenant au domaine de la Civilisation perfectible ; il n'en est rien, ce sont des enjambements, des engrenages en périodes supérieures; leur invention, comme celle des relais de poste, est due à l'instinct, au besoin, et non à la science, qui n'a pas même pu faire adopter le caractère *d'unité métrique*, dont elle a essayé l'introduction, et manqué en plein le système naturel. (*Nouveau Monde*, page 482.)

communication, étaient-elles réservées à la Civilisation.

Mais par suite du vice radical de sa constitution elle n'a pu créer les grands instruments dont nous venons de parler sans engendrer en même temps les fléaux désignés au tableau sous le nom de déboisements et emprunts fiscaux. Ces deux germes de décadence sont la conséquence inévitable des deux phases précédentes. En effet, l'opposition croissante des intérêts individuels avec l'intérêt général a livré le sol à une culture anarchique. Le déboisement des hauteurs est l'expression la plus saillante de ce désordre, parce que l'effritement des montagnes et la dénudation des pentes qui en résultent, ruinent complètement le régime des eaux en détruisant les agents que la nature emploie pour soutirer d'une manière continue l'humidité de l'atmosphère. Le déboisement, poussé à l'excès où la Civilisation le conduit, est la plus grave manifestation de l'absence d'un plan général de culture et du bouleversement de l'ordre naturel et convenable de l'exploitation de la planète. C'est, en outre, le principal germe de la détérioration des climatures.

Les emprunts fiscaux qui obèrent les nations dérivent rigoureusement aussi des troubles et des guerres de deuxième phase. A mesure que les nations ont grandi, elles ont appliqué à la guerre les conquêtes des sciences

et de la grande industrie. Dès-lors la guerre se fait sur une échelle colossale, les armées s'accroissent incessamment : le pied de guerre et le pied de paix lui-même deviennent ruineux. Ces causes, le caractère très-dispendieux du gouvernement représentatif, et d'autres motifs encore enfantent les emprunts et les grandes dettes nationales.

Nous avons vu que la période entre en déclin, si elle ne sait pas, profitant de son impulsion d'apogée, s'élancer à l'échelon supérieur. C'est que, en effet, les caractères d'apogée recèlent le germe de la décadence, aussi bien que les éléments de la transformation.

Le déboisement contient le germe de décadence matérielle par la détérioration des climatures. Les emprunts fiscaux contiennent le germe de la décadence politique, car ils inoculent le virus de la Féodalité financière au corps social.

L'art des grandes communications, quand la Civilisation se prolonge, fournit à cette Féodalité ses armes les plus redoutables, et l'art nautique engendre le monopole maritime, caractère pivotal de la première phase de vibration descendante.

Enfin, la chimie, offrant des moyens infinis de falsification, ouvre aux fourberies et à la démoralisation mercantiles un champ sans limites.

Les quatre caractères d'apogée contiennent donc, — en système composé, matériel et politique, — les germes de la décadence. Si le génie humain, manquant sa tâche, n'a pas su organiser, avec les ressources d'apogée, le régime des grandes garanties, la Civilisation entre en déclin.

Le déclin régulier de la Civilisation est, il est vrai, lui-même, voie d'avènement à la période suivante; mais sur cette voie, remplie de turpitudes et de périls, les chances de chûte sont nombreuses, et une Civilisation qui ne peut parcourir cette voie jusqu'au terme, retombe en période inférieure. — C'est encore un essai manqué, un avortement social, et l'humanité doit recommencer sur de nouveaux frais la conquête de sa destinée.

Il serait facile de démontrer par la Théorie et par l'Histoire, que la vibration descendante de la Civilisation est l'époque la plus critique de la vie des peuples. Contentons-nous d'observer qu'à cette époque, — et très-heureusement sous ce rapport, — la vie de l'humanité n'étant pas une, mais multiple, puisqu'il existe simultanément sur le globe un grand nombre de sociétés différentes, il y a toujours de fortes chances pour que des nations moins avancées que celle qui tombe, en recueillent plus ou moins intégralement l'héritage, ou du moins réunissent, avec le temps, les principaux débris de ses connaissances.

§ III.

Troisième Phase de la Civilisation.

DÉCLIN.

DÉCLIN OU TROISIÈME PHASE.

Germe simple, Esprit mercantile et fiscal.
— *composé*, Compagnies actionnaires.
PIVOT, *Monopole maritime.*
Contrepoids, Commerce anarchique.
Ton, Illusions économiques.
CH. FOURIER.

Mirabeau, marchand de drap.
Enseigne de M. LE MARQUIS DE MIRABEAU.

Quel est aujourd'hui l'état de l'Europe? L'Angleterre d'un côté; elle possède par elle-même une domination à laquelle jusqu'à présent le monde entier a dû se soumettre; de l'autre, l'empire Français et les puissances continentales, qui, avec toutes les forces réunies de leur union, ne peuvent s'accommoder du genre de suprématie qu'exerce l'Angleterre. Ces puissances avaient aussi des colonies, un commerce maritime; elles possèdent, en étendue de côtes, bien plus que l'Angleterre; elles se sont désunies; l'Angleterre a combattu séparément leur marine; elle a triomphé sur toutes les mers; toutes les marines ont été détruites. La Russie, la Suède, la France, l'Espagne, qui ont tant de moyens d'avoir des vaisseaux et des matelots, n'osent hasarder une escadre hors de leurs rades.
NAPOLÉON.

La première moitié de la Civilisation, la vibration ascendante, indépendamment de la création des ressources d'apogée, a eu pour effet, comme nous l'avons vu, de briser le joug nobiliaire, héritage du système patriarcal ou des conquêtes des Barbares.

La seconde moitié de la période, la vibration descendante, doit être en analogie inverse avec la première, de même que les deux derniers âges de l'homme nous présentent inversement des phénomènes analogues à

ceux des deux premiers. Je dis analogues et non pas identiques, car l'aube du jour et le crépuscule, l'enfance et la caducité, le commencement et la fin de tout mouvement, sont en analogie, mais non pas en exacte conformité. D'après ce principe, déduit de la formule générale du mouvement, nous pouvons nous attendre à voir la Civilisation, qui a commencé par une féodalité, finir aussi par une féodalité. Examinons :

1.

Germe simple, Esprit mercantile et fiscal.

L'accroissement de la richesse des industrieux a tué la Féodalité nobiliaire : la puissance sociale ne repose plus sur le blason et les parchemins, elle repose sur l'argent. Les voies de fortune sont l'industrie, le commerce et les places. L'esprit de l'époque sera donc l'esprit mercantile et fiscal. Ce caractère est désigné au tableau comme germe simple de troisième phase. Et en effet ce nouveau caractère contient en germe une nouvelle Féodalité, la Féodalité financière, industrielle et mercantile. L'argent devenu l'élément réel de la puissance sociale, les choses vont tout naturellement se coordonner à cette nouvelle force. Les parias de la seconde moitié de la Civilisation ne seront plus des serfs, des vassaux, des manans, taillables et corvéables par droit seigneurial ; ce seront des légions de prolétaires et de petits industriels, parfaitement libres en droit, mais que

la nécessité de vivre, la misère, livre à la merci des détenteurs de la propriété et des instruments de travail.

Pour qui sont les chances, les chances certaines, toutes les chances, dans cette lutte engagée sur le champ de bataille industriel entre les riches et les pauvres?

Ceux qui possèdent peuvent tout, ceux qui n'ont rien ne peuvent rien. Les moyens d'avénement sont, à l'époque que nous examinons, l'industrie, le commerce, le talent, les places. Pris en masse, les individus nantis, les maîtres des capitaux, fortifiés d'ailleurs par une éducation qui manque aux classes inférieures, ont sur celles-ci une supériorité écrasante : les uns entrent dans la carrière montés sur des chevaux vigoureux; les autres, à pied, traînent des semelles de plomb et plient sous le faix. C'est là ce que l'on nomme *libre concurrence!*

Ainsi, à partir du moment où la Civilisation, ayant affranchi politiquement les industrieux du joug nobiliaire, entre en plein développement industriel et mercantile, deux classes tendent à se former avec des caractères plus tranchés de jour en jour : la classe qui possède, qui conserve et qui accumule, et celle qui n'a rien, et qui ne peut rien acquérir. Il arrivera sans doute que quelques prolétaires parviendront, que quelques propriétaires se ruineront : ces exceptions n'infirment nulle-

ment la règle fatale. Les masses déshéritées restent dans la misère, c'est leur lot.

Ainsi la population laborieuse, qui a vaincu l'aristocratie nobiliaire, se divise après la victoire. Maîtres du champ de bataille, les hauts industriels, les hauts-commerçants, les grands propriétaires bourgeois, qui avaient marché à la tête du mouvement populaire contre la Féodalité nobiliaire, constituent, avec les familles anciennes qui se rallient à l'exploitation et y apportent les débris de leurs propriétés, une nouvelle domination, un nouveau pouvoir social assis sur l'exploitation et la fortune. Le commerce et la spéculation jouent le grand rôle dans ce mouvement nouveau; aussi, l'esprit mercantile formera-t-il le caractère saillant de la troisième phase. Cette phase prépare manifestement l'invasion de la Féodalité industrielle, qui caractérisera la vieillesse de la Civilisation, comme la Féodalité nobiliaire en avait marqué l'enfance.

2.

Germe composé, Compagnies actionnaires.

Nous voyons au tableau, les Compagnies actionnaires figurer ensuite comme germe composé de troisième phase. C'est qu'en effet la force des capitaux se multiplie et se puissancialise par le régime des Associations financières. Ce système de concentration permet aux barons

de la finance de rassembler d'immenses capitaux et d'entreprendre des opérations qui centuplent leurs forces d'envahissement.

A mesure que ce régime s'étend, les grandes entreprises deviennent de plus en plus menaçantes pour les petits industriels et les petits producteurs, qu'elles doivent, un peu plus tôt un peu plus tard, écraser et dépouiller sans merci. Comment les faibles soutiendraient-ils indéfiniment la concurrence contre les forts? Nous ne tarderons pas à voir qu'à l'aide du procédé de la concentration actionnaire, les princes de la finance peuvent, en se tournant vers l'exploitation agricole, envahir promptement les deux-tiers de la propriété territoriale elle-même.

Quoi qu'il en soit, en troisième phase, la puissance des grands capitaux, multipliée par la concentration actionnaire, par les machines et les procédés de la grande fabrication, écrase déjà une foule de moyens et bas-industriels et commerçants. Le prolétariat et le paupérisme marchent à pas de géant: et comme les capitalistes habitent les villes, qui sont d'ailleurs les centres de consommation et de commerce, c'est dans les villes que s'établit d'abord l'industrialisme féodal, que ses effets désastreux se manifestent le plus promptement; c'est dans les villes que s'amoncèlent des masses de prolétaires vivant au jour le jour sans qu'il y ait entre eux et leurs maîtres le

lien qui attachait autrefois le seigneur et les vassaux. Ces bataillons de la Misère menacent la Civilisation ; car, indépendamment des perturbations industrielles qui arrachent quelquefois subitement à des populations ouvrières le morceau de pain qui les nourrit, la troisième phase, — par le fait des deux mouvements qui s'accomplissent chez elle en sens contraires, — est pour le moins aussi féconde que la deuxième en luttes intérieures et en guerres civiles. — Toutefois, au lieu d'éclater au nom des droits politiques, les révolutions se font pour des droits sociaux : il ne s'agit plus seulement des formes du gouvernement de la Société, il s'agit des formes de la Propriété et du droit à la Propriété. C'est la base même de la constitution sociale qui est mise en cause.

PIVOT, *Monopole maritime.*

L'esprit mercantile et le puissant levier de la concentration actionnaire, qui tendent à livrer aux grands capitalistes la direction et le monopole de l'industrie, sont les éléments du monopole maritime ou haut monopole commercial, pivot de troisième phase. Ce monopole influe évidemment sur la politique générale au point d'en changer complètement la nature : il en devient le foyer et lui imprime un caractère tout nouveau qui révèle l'énergie sociale de l'élément mercantile à cette époque. Aussi, l'esprit mercantile est-il dès-lors l'arbitre souverain de la diplomatie et de toutes les transactions internationales ; il

monte sur le trône; il fait siéger le grand-chancelier sur une balle de laine; il dicte la paix, la guerre, les alliances, et règne en maître sur le mouvement social.

Le lecteur trouvera, dans la *Théorie des quatre mouvements*, une étude détaillée du monopole maritime. — On comprendra suffisamment ici l'importance de ce caractère, désigné comme pivot de troisième phase, si l'on réfléchit à la puissance dont le monopole maritime a successivement doté les nations qui l'ont réalisé. L'histoire des Tyriens et des Carthaginois, dans l'antiquité; celle des républiques de Gênes, de Venise, de Hollande, et la toute moderne histoire de l'Angleterre, jettent sur cette influence une lumière éclatante.

3.

Contrepoids, Commerce anarchique.

Le principe de libre concurrence, principe générateur de l'aristocratie financière qui se forme et grandit rapidement à cette époque, engendre le commerce anarchique qui devient le caractère de contre-poids de la troisième phase.

Ce sont, en effet, les hautes opérations commerciales qui sont monopolisées d'abord par les grands capitalistes et les compagnies actionnaires. Les petits capitalistes trouvent à leur portée le commerce inférieur et les

opérations de détail. Ils s'y jettent avec fureur, ils encombrent d'une surabondance d'agents et d'établissements incohérents les canaux de la circulation. Les hauts-commerçants sont entraînés à favoriser ces établissements; ils ouvrent des crédits et fournissent des marchandises à tous ceux qui veulent entrer en maison, — et cela, dans le but de se créer chacun de nombreuses clientelles, de s'ouvrir des débouchés.

La concurrence effrénée que ces agents en sous-ordre se font par suite de leur superfétation, introduit dans le commerce des fraudes et des falsifications de tout genre. La déprédation va croissant avec la complication et l'anarchie. C'est donc grâce à cette anarchie que le bas-commerce peut se soutenir et faire contrepoids à l'envahissement des grands capitaux. Mais du jour où les grands capitaux se mettront à organiser eux-mêmes, au milieu des centres de population, — ce qu'ils commencent à faire, — de vastes établissements pour la vente au détail; de ce jour-là, les moyens et bas-marchands sont menacés de mort. Les opérations inférieures ne sauraient en effet tarder à être monopolisées par les hauts-barons du commerce, comme le sont déjà les opérations supérieures : — bientôt l'anarchie commerciale sera réduite; la régularisation du commerce deviendra plus facile, les caractères de Féodalité industrielle plus tranchés; — ce qui avancera la caducité de la Civilisation et rapprochera par conséquent l'avènement

en Garantisme, où conduirait rapidement l'institution des *solidarités commerciales*.

4.

Ton, Illusions économiques.

Il est palpable que le ton de la troisième phase est donné par les illusions de l'économisme, fille trompeuse du mercantilisme, de même que la poésie chevaleresque teignait de ses couleurs les époques de féodalité nobiliaire, de même que l'idéologie philosophique et libérale caractérisait l'époque de l'affranchissement politique des industrieux. L'esprit chevaleresque a été tué par l'esprit libéral qui l'a ridiculisé et nommé *donquichotisme*. Aujourd'hui, l'économisme est en train de tuer l'esprit libéral par la *politique des intérêts* (1). Les sources du matérialisme social sont ouvertes et coulent à plein bord.

(1) Les choses ont marché si vite depuis la composition de ce livre (1834-35), que ce qui était alors en voie d'accomplissement est maintenant consommé. (*Note de la deuxième édition*, 1847).

§ IV.

Quatrième Phase de la Civilisation.

CADUCITÉ.

CADUCITÉ OU QUATRIÈME PHASE.

Germe simple, Monts-de-Piété ruraux.
— *composé*, Maîtrises en nombre fixe.
PIVOT, *Féodalité industrielle*.
Contrepoids, Fermiers de monopole féodal.
Ton, Illusions en Association.
CH. FOURIER.

Retirez-vous tous deux dans quelques cabanes des faubourgs. Travaille pour gagner ta pauvre vie ; fais des enfants et meurs de faim. Va-t-en, va, te dis-je. OTWAY.

La quatrième phase constitue régulièrement la Féodalité industrielle.

La Féodalité industrielle est constituée de fait, quand les Princes de la finance ont envahi une grande partie du fonds, quand ils ont monopolisé, non-seulement le commerce, la fabrication et les capitaux de circulation, mais encore le sol, la source première des richesses, l'agriculture, pivot de l'industrie générale.

1.

Germe composé, Maîtrise en nombre fixe.

L'anarchie commerciale et les innombrables désordres qu'elle engendre, falsifications, déprédations et banqueroutes, ne faisant que croître et embellir par suite de la position de plus en plus critique des bas-industriels et

bas-marchands dans la lutte de concurrence, l'envahissement des opérations inférieures par les grands capitalistes, acquiert un puissant auxiliaire dans la réaction qu'excitent l'anarchie mercantile et l'évidente nécessité de réprimer les désordres croissants du commerce. Dès-lors cette réaction ne tarde pas à se traduire politiquement par la création, de droit ou de fait, des maîtrises en nombre fixe, des corporations privilégiées, des monopoles constitués.

La justification de ces créations se tirera des désastres qu'entraîne la superfétation des agents commerciaux, et de l'urgence d'y porter remède. D'ailleurs, ces créations serviront les intérêts des puissants du jour. — Une observation attentive des faits généraux, en France et en Angleterre, légitime suffisamment cette prévision de la théorie. Or, il est évident que cette mesure, souverainement injuste et odieuse, comme la plupart des actes de la Civilisation, éclaircirait promptement les rangs du commerce : une pareille manœuvre évince tout le menu et enfonce sa ligne de bataille. Aussi ce caractère est-il désigné au tableau comme germe composé de quatrième phase (1).

(1) Le monopole des chemins de fer, les coalitions illégales qui se sont emparées des sels du midi, des houilles, et qui travaillent à l'envahissement de tant d'autres branches industrielles ou commerciales ne justifient qu'avec trop de rigueur ces prévisions de la théorie. Le fait annoncé se réalise même contre le droit. (*Note de la deuxième édition.*)

2.

Germe simple, Monts-de-Piété ruraux.

L'autre germe est la constitution des *Monts-de-Piété ruraux*, analogues aux Monts-de-Piété des villes. — L'agriculture est dénuée de capitaux : tandis qu'ils affluent dans les banques du commerce, elle est réduite à les demander à l'usure. L'établissement, régularisé par de puissantes Compagnies financières, de Monts-de-Piété ruraux prêtant au laboureur sur *hypothèque territoriale*, serait considéré par lui comme une bienfaisante institution. Cette bienfaisante institution n'en finirait pas moins par envahir une grande partie de la propriété, en se payant de ses prêts avec les lambeaux du sol. Les Monts-de-Piété ruraux accumulant les propriétés territoriales, deviendraient rapidement de grands centres d'exploitation conduits avec art, bien pourvus de capitaux, unitairement administrés. La concurrence faite par ces grands centres aux exploitations morcelées favoriserait le mouvement d'invasion, et toutes les menues exploitations seraient promptement absorbées (1).

(1) Il est évident aujourd'hui qu'aussitôt les chemins de fer achevés, les grands capitaux, maîtres de ces voies de circulation, se jetteront avec une irrésistible puissance sur toutes les branches importantes de la production et de la distribution, et qu'ils s'abattront sur le sol et l'agriculture. (*Note de la deuxième édition.*)

(2) Voyez, sur l'envahissement de la propriété foncière par les prêts hypothécaires, la note initiale à la fin de la *première partie*.

PIVOT, *Féodalité industrielle.*

La société, pendant que ces faits s'accomplissent, est dans un état affreux : les crises et les révolutions sont imminentes. Enfin, si le mouvement s'accomplissait, on verrait les paysans, dépossédés de leurs petites propriétes, venir travailler comme journaliers dans les grandes fermes, comme l'on voit déjà des populations entières attachées à ces bagnes industriels nommés usines et manufactures. Les classes agricoles, réduites en servage, jouiraient du sort de ces milliers de machines humaines qui fonctionnent dans les fabriques des pays industrialisés, France, Belgique, Angleterre, etc. — Ce n'est plus l'ancien servage *individuel*, qui donnait en propriété le vassal à son seigneur, c'est un servage *collectif*, qui livre les classes inférieures, en masse, aux détenteurs de la richesse, aux seigneurs de la finance, de l'industrie et de la propriété.

Une fois la Féodalité solidement constituée et les nouveaux vassaux bien rivés aux grands centres d'exploitation dont le sol serait hérissé, quelques dispositions économiques et favorables ne tarderaient pas à être prises à l'égard des travailleurs. On aviserait à les exciter par des primes dans les bénéfices; ils deviendraient, de la part des chefs, les objets d'une certaine bienveillance intéressée. Le peuple trouverait dans les fermes du monopole un travail assuré et une subsistance économique,

préparée en grande échelle : ces fermes deviendraient donc recours et asile du pauvre, et dès-lors la société tendrait fortement au Garantisme.

3.

Contrepoids, Fermiers de monopole féodal.

Il devient palpable qu'à cette époque, le sol, divisé en vastes exploitations unitaires, et mobilisé par des titres de propriété dont la transmission dans les familles seigneuriales s'opère sans lacération des grands domaines, est régulièrement inféodé à la race des possesseurs actionnaires. La noblesse mercantile (si ces deux mots peuvent se conjuguer l'un sur l'autre) se trouve aussi solidement organisée que l'était, dans la première phase, la noblesse militaire ; cette nouvelle Féodalité constitue dans la nation, à côté de l'autorité gouvernementale, une puissance qui forme le contrepoids de la quatrième phase, contrepoids analogue au caractère correspondant de la première.

Et de même que l'unité nationale civilisée fut fondée au moment où l'élément monarchique réduisit et gouverna la Féodalité militaire, de même l'unité Garantiste s'établirait quand l'État saurait soumettre et gouverner la Féodalité industrielle.

Il est sensible que le gouvernement de quatrième

phase rencontrerait moins d'obstacles à cette opération, que Richelieu et Louis XIV n'eurent à en surmonter pour mettre le mors dans la bouche de la Féodalité nobiliaire ; ce qui ne se fit pas sans lui briser quelques dents, comme on sait. — Le gouvernement n'aurait ici ni châteaux-forts à raser, ni seigneurs à décapiter : il n'aurait qu'à soumettre toute la machine à son impulsion, à se faire intermédiaire entre les centres de population, à régulariser leurs procédés commerciaux, à stipuler, dans tous les fiefs industriels, la part proportionnelle du travail, à introduire, enfin, dans toutes les relations, des garanties que le groupement des travailleurs par grandes exploitations rendrait désormais faciles à régler. Toutes ces opérations marcheraient rapidement, sans dépossessions et sans violences; mais déjà, il est vrai, nous ne serions plus en Civilisation.

4.

Ton, Illusions en Association.

Nous achevons, d'un mot, l'examen des caractères de la quatrième phase, en remarquant que le ton y est donné par les illusions en Association. Illusion est le mot, car l'Association simpliste, qui n'unit que les capitaux pour en augmenter la puissance d'absorption, et leur faciliter le dépouillement des moyens propriétaires et des bas travailleurs, est un odieux travestissement de la véritable Association. Les légères primes accordées aux ou-

vriers dans cette phase, ainsi que les dispositions économiques des grandes fermes, ne seraient encore elles-mêmes que des images bien grossières de l'Association.

RÉSUMÉ

ET

FIN DE LA CIVILISATION PAR TRANSITION

en Garantisme.

> Je transporterai le lecteur à l'époque où les fermes fiscales, fermes d'asiles, auraient pris consistance et commenceraient à opérer grandement sous la direction du ministre de l'intermédiaire; à l'époque où elles approcheraient de leur but, qui est de rendre le peuple heureux, fier d'être admis à la ferme, aussi fier de cette nouvelle condition, qu'il est confus aujourd'hui de son sort philosophique, de sa chaumière sans pain, de ses légions d'enfants, à qui il est obligé de donner le fouet quand ils demandent du pain. CH. FOURIER.

Si vous voulez revenir à la formule du mouvement de la Civilisation (page 152) et y donner un instant d'étude, vous comprendrez sans peine, et malgré l'insuffisance de nos développemens :

Que les deux vibrations, ascendante et descendante, de la Civilisation sont, comme les deux moitiés de la vie humaine, symétriques entre elles par rapport au milieu ou apogée ;

Que cette période commence et finit par une Féodalité ;

Que les deux phases de vibration ascendante opèrent la diminution des servitudes *personnelles* ou *directes*, et les deux phases de vibration descendante, l'accroissement des servitudes *collectives* ou *indirectes* ;

Que, dans les deux phases extrêmes, il s'établit, des supérieurs dont la puissance est fortement assise, aux inférieurs tombés dans la dépendance, un rapport de protection caractérisé, dans la première phase par l'esprit chevaleresque, et dans la dernière par les illusions en Association ;

Que, dans les phases intermédiaires, où les forces sont moins inégales, le temps est fortement à la lutte et aux révolutions ;

Que les révolutions d'ascendance revêtent spécialement le caractère *politique*, et les révolutions de décadence le caractère *industriel et social*;

Que la nature des contrepoids établis par la Civilisation ne produit que l'équilibre désigné en mécanique sous le nom d'*équilibre instable*;

Que les illusions de la vibration ascendante (chevalerie et liberté) sont empreintes d'un caractère de noblesse,

tandis que celles de décadence portent les couleurs d'un ignoble matérialisme social.

Enfin, vous comprendrez que la tâche providentielle de la Civilisation est la création des sciences et des arts, des instruments de puissance et de bonheur de l'humanité; mais que cette société est incapable de produire ce bonheur et cette puissance. Arrivée à son apogée et dotée de ses conquêtes, elle doit organiser une période supérieure compatible avec la justice et la loyauté, sous peine de s'engouffrer dans une voie de décadence, semée de turpitudes et côtoyant les abîmes révolutionnaires. — D'où il dérive très-scientifiquement que dans la vibration ascendante, le progrès se mesure par les découvertes dans les arts, les sciences, et les procédés techniques d'industrie, tels que la poudre à canon, la boussole, l'imprimerie, la vapeur, la chimie expérimentale, l'astronomie rationnelle, par la création des méthodes mathématiques et de leurs applications à la géométrie, à la mécanique, à l'art des constructions, etc., etc.—A partir de l'apogée, le progrès se mesure surtout par l'invention des institutions qui éleveraient la Civilisation au Garantisme, ou, mieux encore, à une période plus avancée et plus heureuse.

En un mot, et pour énoncer le principe dans sa généralité, — le progrès se mesure, dans toute la durée de l'enfance sociale, par l'ensemble des faits dont le con-

cours tend à donner à l'humanité l'investiture du gouvernement unitaire et harmonique qu'elle est destinée à exercer sur son globe.

La quatrième phase de Civilisation accomplie, on entre facilement en Garantisme. On conçoit, en effet, que les grandes fermes féodales n'ont pas de peine à anéantir le commerce anarchique : elles s'emparent des transports, établissent des entrepôts pour leurs produits et servent elles-mêmes la consommation de leurs vassaux. Le nouveau mode de distribution se prête facilement à la régularisation et à l'établissement des solidarités et garanties commerciales. On régularise de même la Production et la Consommation : de telle sorte que, si la fraude n'est pas encore anéantie en toutes relations, du moins est-elle considérablement réduite.

Les fermes féodales, soutenues de fonds suffisants, mènent de front les opérations de l'agriculture, de l'industrie et du commerce : ces opérations, savamment combinées, réalisent de grands bénéfices; leur concurrence contre les exploitations morcelées, écrasante pour celles-ci, détermine forcément, sur tous les points du sol, la transformation des petites exploitations et leur agglomération par grands centres. La richesse générale augmente rapidement avec ces dispositions : la préparation des aliments devenant très-économique dans les fermes féodales où elle est faite en grande échelle, et les pro-

duits étant très-nombreux, le peuple n'est déjà plus exposé à mourir de faim et à manquer du nécessaire; il trouve dans tous ces centres d'action, et dans les grandes opérations industrielles du gouvernement, un travail assuré et, bientôt, varié à option. Le système des primes émulatives et des parts dans les bénéfices accordées aux hommes de travail et de talent, s'étend de plus en plus; chaque ferme fait fonction de caisse d'épargne pour ses travailleurs, qui, par toutes ces causes réunies, ne tardent pas à devenir pour la plupart co-associés en capital avec les grands possesseurs actionnaires.

On voit qu'en traversant la phase de Féodalité industrielle, la propriété aurait passé de l'état de propriété *immobilière* et *morcelée* à l'état de propriété *actionnaire* et *unitaire*. Cette transformation, opérée par le dépouillement général des classes basses et moyennes, est le germe qui aurait préparé l'universalisation ultérieure de la propriété. Ainsi, la quatrième phase de Civilisation a pour objet de changer la forme de la propriété, de la rendre *actionnaire*, *composée* et *sociale*, d'*individuelle*, *simple* et *exclusive* qu'elle est aujourd'hui. La quatrième phase, en outre, substitue les grandes exploitations régulières et unitaires à nos communes morcelées. Telle est sa tâche providentielle dans le mouvement général.

Déjà les masures et les cabanes du village ont été dé-

sertées par les paysans pour l'habitation de la grande ferme où, grâce à l'organisation générale de l'industrie, ils sont assurés contre la misère et le manque de travail; car ils trouvent du travail varié et à choix, pour eux, leurs femmes et leurs enfants, dans les cultures, les fabriques et les ateliers de manutention domestique. — Chaque grande ferme est pourvue de salles et d'écoles pour recevoir les enfants de différents âges; et l'éducation, gratuite ou à peu près pour les parents, est d'autant mieux soignée, que la ferme est intéressée à former une population intelligente et industrieuse.

Cette éducation, on le comprend, ne consiste pas à enseigner aux élèves le grec et le latin, à les nourrir d'une sainte admiration pour les mœurs des vertueux républicains romains : on les occupe peu du *De viris* et de l'*Appendix;* mais on les initie aux mathématiques, aux sciences naturelles, et l'on fait d'eux, par une éducation pratique, des travailleurs adroits, forts et intelligents. Déjà aussi l'on commence à consulter les vocations, et l'on tend à donner à chaque enfant une direction conforme, du plus au moins, à ses goûts et à sa nature.

Les travaux domestiques, qui absorbent dans les ménages morcelés tout le temps et tous les soins des femmes, n'exigeant plus qu'un nombre très-réduit d'agents, les femmes peuvent se livrer à diverses fonctions rétri-

buées. Les occupations de ménage sont d'ailleurs elles-mêmes des travaux rétribués dans la ferme. Il résulte de ces nouvelles dispositions que déjà le travail de la femme commence à devenir directement lucratif pour elle. La femme marche dès-lors à la conquête de son individualité, de son indépendance sociale. Elle cesse d'être inféodée à l'homme et contrainte, par position, d'échanger avec lui obéissance contre protection (1). Désormais elle gagne sa vie, elle a rang social; elle engage dans la société, pour son propre compte, son Capital, son Travail et son Talent; elle a place par elle-même et pour elle-même, et n'est plus seulement, comme aujourd'hui dans le monde, l'annexe d'un mari. Puis, comme dès-lors elle s'appartient de fait, le fait se traduit dans la législation; et le mariage, au lieu d'être un contrat d'inféodation de la femme à l'homme, devient un contrat d'union volontaire, qui n'implique plus une communauté de fortune et n'investit plus le mari de la gestion des biens communs : c'est un contrat d'union libre avec garantie réciproque de dissolution quand il cesse de convenir à l'un des contractants. La femme est hors de tutelle. — Ceci prouve clairement que le *divorce* n'est point un caractère appartenant à la Civilisation, mais au Garantisme.

Le lecteur doit avoir maintenant une idée assez

(1) « Le mari doit protection à sa femme, et la femme obéissance » à son mari. » (Art. 213 du Code civilisé.)

exacte de la période désignée sous ce nom, et dont nous venons de suivre pas à pas l'éclosion en étudiant la transformation naturelle des fermes féodales en fermes garantistes. — Les nouvelles Communes méritent bien le nom de *Communes garantistes*, puisque ce régime présente au peuple des garanties réelles contre la misère et contre l'extrême dépendance où la misère l'abaisse en Civilisation; et puisqu'en outre il offre à la femme une garantie sociale contre l'assujétissement où l'homme la tient aujourd'hui; — assujétissement honteux qui avilit et dégrade la femme en la dépouillant de la liberté sans laquelle il n'y a de dignité réelle pour aucune créature. La femme est aujourd'hui quelque chose qui se vend, se maquignonne et s'achète; c'est un être sur le front duquel la société efface légalement le signe dont Dieu a marqué l'homme pour le distinguer de l'animal, le signe de la libre volonté!

Cette dégradation sociale est si bien accomplie maintenant, que les femmes n'en ont pas plus le sentiment que le paysan russe ou l'esclave né sous le fouet du planteur, n'a, lui-même, celui de son avilissement. Aussi la dissimulation, l'astuce et la ruse, sont-elles généralement chez elles les conséquences forcées de ce faussement de caractère, de cette subversion de destinée.

Quoi qu'il en soit, et pour résumer notre rapide examen de la sixième période, nous pouvons dire que la ri-

chesse et le bien-être général se développent promptement avec elle. Les institutions et caractères de Garantisme, dont j'ai cité plus haut quelques échantillons déjà réalisés, se produisent et se généralisent d'eux-mêmes : la société est entrée dans la voie du progrès réel, de l'émancipation de toutes les individualités humaines, de la vraie liberté; elle marche à grands pas vers l'organisation du *Régime Sociétaire* que nous aurons bientôt à décrire, et que nous pouvons fonder sans passer par les périodes (1) qui nous en séparent, ainsi qu'il sera démontré plus loin.

Vous comprenez bien qu'un sujet aussi vaste que celui dont nous venons de faire la reconnaissance, demanderait de longs développements pour être traité dans son ensemble. Le seul examen des *caractères successifs* exigerait des investigations fort étendues : que serait-ce si l'on voulait entrer dans le développement du cadre de critique générale rapporté au commencement de ce chapitre ? Il faudrait dix volumes pour le remplir.

(1) Il serait à propos de jeter ici un coup d'œil sur la septième période, et de montrer comment les classes riches réaliseraient elles-mêmes, dans cette période, sous le rapport *passionnel* et pour les *plaisirs*, ce que le Garantisme réalise, avec les classes inférieures, sous le rapport *matériel* et pour l'*utile*. Mais le régime phalanstérien nous présentera, en système *composé*, ce que cette septième période ne nous offrirait qu'en système *simple* ; et le lecteur, quand il aura pleine connaissance de la forme sociale que nous allons étudier en détail, pourra facilement construire lui-même la période sur laquelle nous glisserons ici.

Ce serait un beau travail que celui où l'on suivrait, la formule à la main, les mouvements des peuples les plus célèbres; où l'on déterminerait leurs progrès et leurs rétrogradations ; où l'on débrouillerait les caractères de différentes périodes et de différentes phases, souvent mélangés et confondus dans la même époque ; où l'on donnerait, enfin, les raisons intimes des faits historiques, des marches en bonne route et des déviations. — Ce serait là véritablement de l'histoire, ce serait l'histoire faite au point de vue de la destinée, l'histoire du développement matériel et passionnel de l'humanité. — Mais nous avons ici une autre tâche.

A la suite d'une analyse méthodique et complète de tous les caractères de la Civilisation, le lecteur serait à même d'apprécier très-nettement l'état actuel des choses et de juger à leur valeur les innombrables bévues politiques et sociales de ce temps-ci. Nous en avons dit assez pour faire comprendre à quel point l'opinion est faussée par la crasse ignorance de nos hommes politiques de toutes les couleurs, de nos savants économistes qui ne savent rien, de tous nos faiseurs d'esprit public enfoncés sans guide scientifique dans un labyrinthe dont ils ne connaissent pas un sentier, barbottant dans les contradictions et les paroles, et entraînant dans un tohu-bohu tumultueux les nations qui ont la sottise de leur accorder toujours foi et crédulité, malgré les horions sans nombre que cette crédulité leur a déjà valus. — Que

voulez-vous ? ce sont les rêveries renouvelées des Grecs, alliées aux rêveries anglaises et mercantiles qui ont créance dans les esprits ! Ces chimères sont les dogmes du jour, cette religion obscure, révolutionnaire ou matérialiste, a succédé avec ses subtilités, ses disputes et son fanatisme, au fanatisme, aux obscurités, aux subtilités et aux disputes de la théologie du moyen-âge et aux infamies de la féodalité et du despotisme : les résultats sont toujours les mêmes, — de la misère, de la fourherie, de l'oppression et du sang...

Il est facile de voir que l'état actuel de la France est une Civilisation de troisième phase, fortement cramponnée encore aux illusions et disputes démocratiques de deuxième phase, ce qui complique la position et augmente le danger de la crise. La force des choses, le mouvement industriel assis sur la libre concurrence, nous poussent vers la quatrième phase ; c'est de ce côté que sont les tendances du gouvernement. Le parti républicain nous tire vers la seconde, et le parti légitimiste rétrograde à la première (1). Or, il s'agit de nous élever, avec les ressources que nous possédons, à une période supérieure, sans passer par les infamies sociales de la quatrième phase : et voilà que la Civilisation, tirée en sens opposés, s'arrête sur un volcan, et y croupit en

(1) Depuis l'époque où nous disions cela, la Féodalité financière a vaincu. Maîtresse du champ de bataille, elle organise sa victoire.
(*Note de la 2e édition.*)

engendrant mille caractères odieux. Cet état de choses est extraordinairement critique, et comme il est, à peu de différence près, celui de toute l'Europe, il est très sensé de dire que l'existence de la Civilisation européenne est fortement compromise.

Il importe trop au but utile de cet ouvrage, que le lecteur ne conserve aucun doute sur la tendance de notre Civilisation vers la Féodalité industrielle, pour que nous ne consacrions pas un chapitre spécial à l'examen des symptômes que le cours des choses nous fournit chaque jour sur ce sujet. Je vais donc achever de légitimer par des citations, des observations et des faits, les prévisions de la Théorie. Les intelligences auxquelles ce livre s'adresse, trouveront dans ce complément de critique une lumière suffisante pour arriver à conviction.

CHAPITRE QUATRIÈME

ET COMPLÉMENTAIRE.

Sur le Mouvement qui emporte les Civilisations modernes vers la Féodalité industrielle.

> Décidément nous prenons l'Angleterre pour modèle : nos ingénieurs, nos ministres vont lui demander des renseignements ; nous nous mettons à sa suite, et nous plaçons toute notre gloire à l'imiter. — Mais que vous dit la science ? Elle vous dit que cette industrie gigantesque a pour principe essentiel la concentration du sol et des capitaux dans un petit nombre de mains. Et que vous crie l'expérience ? Elle vous crie que le résultat de toutes ces merveilles, c'est l'oppression des classes inférieures, c'est le rétablissement de la féodalité, ou plutôt l'établissement d'une féodalité nouvelle, féodalité mercantile, plus odieuse et plus honteuse mille fois que celle des anciens. ABEL TRANSON.

> Les financiers soutiennent l'État comme la corde soutient le pendu.. MONTESQUIEU.

Il est vaguement admis qu'une nouvelle aristocratie se forme maintenant (1834,-35) dans notre état social. Depuis quelques années, nos journalistes s'aperçoivent que l'argent est une puissance qui commence à remplacer celle des parchemins. Ils se sont doutés que la propriété et le coffre-fort sont en train d'envahir l'influence politique et sociale ; ils ont eu la perspicacité de

signaler ce fait qui crève les yeux ; — et puis ça été tout. Ils ont fait là-dessus un peu de littérature, chacun suivant sa nuance ; ils en font même encore souvent sur ce sujet : plusieurs d'entre eux disent bien que c'est très-mal, que cela n'est pas convenable, et qu'il ne faut pas que cet envahissement s'accomplisse. Ils sont les amis du pauvre, de l'ouvrier, du commerce ; ils sont les amis de tout le monde ; ils ne veulent pas que l'argent soit maître ! Oh non, ma foi, ils ne le veulent pas ! ils protestent même très-vivement contre ce.... et puis, ils sont les dévoués apôtres de la concurrence, de la libre concurrence, de ce grand bienfait de l'esprit philosophique qui est toute leur science sociale, toute leur religion économique.... et qui conduit tout droit à la Féodalité industrielle ! — résultat dénoncé et démontré scientifiquement par Fourier en 1808... Il n'y a encore que vingt-six ans !.....

Il est bien vrai que M. Sismondi, l'économiste, après un voyage d'outre-mer, est revenu annoncer, sur le continent, que l'Angleterre était pleine de prodiges industriels, mais qu'elle regorgeait de pauvres, et de meurt-de-faim, et que l'industrialisme n'est, jusqu'à présent, qu'une exploitation monstrueuse.

La situation périlleuse de l'Angleterre, dit M. de Sismondi, tient surtout au système des grandes fermes : la nation anglaise a trouvé plus économique de renoncer aux cultures qui demandent beaucoup de main-d'œuvre, et elle a congédié la moitié des cultivateurs qui habitaient ses champs. Il n'y a plus de *paysans* dans les campanges ; on les a forcés

de disparaître pour faire place aux *journaliers*. Les journaliers, qui, sous les ordres des riches fermiers, font tout le travail de l'agriculture, *sont dans une condition plus dépendante, à plusieurs égards, que les serfs qui acquittaient la capitation et la corvée,.... et au plus haut terme de la Civilisation moderne, l'agriculture se rapproche de cette période de corruption de la Civilisation antique, où tout l'ouvrage des champs était fait par des esclaves.*

SISMONDI, *Nouveaux principes d'économie politique.*

A ces révélations, ajoutons-en d'autres dont on ne contestera pas la valeur.

Assemblée des maîtres-artisans de Birmingham, 21 *mars* 1827. Elle déclare « que l'industrie et la frugalité de l'ou-» vrier ne peuvent pas le mettre à l'abri de la misère; que la » masse des employés à l'agriculture est nu; qu'elle meurt » réellement de faim dans un pays où il existe une surabon-» dance de vivres. » Aveu d'autant moins suspect, qu'il part de la classe des maîtres d'ateliers, intéressés à rédimer le salaire des ouvriers et déguiser leur misère.

Voici un second témoin, également intéressé à dissimuler le côté faible de la nation; c'est une économiste, un industrialiste qui va dénoncer sa propre science.

Londres, chambre des Communes, 28 *février* 1826. M. Huskisson, ministre du commerce, dit : « Nos fabriques » de soieries emploient des milliers d'enfans qu'on tient à » l'attache depuis trois heures du matin jusqu'à dix heures du » soir : — Combien leur donne-t-on par semaine ? — Un » schelling et demi (trente-sept sous de France, environ cinq » sous et demi par jour), pour être à l'attache dix-neuf heu-» res, surveillés par des contre-maîtres munis d'un fouet, » dont ils frappent tout enfant qui s'arrête un instant. »

Nouveau Monde, page 35.

Est-ce là de l'esclavage ?

Aussi la *Quaterly Review* dit-elle : « Il résulte de la législation actuelle, que les ouvriers et leurs familles sont aussi complétement *adstricti glebœ* (1) dans toute l'Angleterre que les serfs des temps féodaux, avec cette seule différence que ce n'est pas à la ferme, mais à la paroisse qu'ils sont attachés. »

La *Quaterly Review* avoue le fait ; seulement elle le met sur le compte de la législation, ce qui n'a rien d'étonnant, parce qu'il est bien entendu aujourd'hui que toute espèce de mal a sa source dans la chose politique : on veut absolument que tout ressortisse d'elle. — C'est qu'aussi c'est un si bon thème d'opposition à paraphraser que celui-ci : « Le peuple est réduit à la misère par le gouvernement. » — Et quand on vous jure sa parole d'honneur que c'est le gouvernement qui est cause que le peuple meurt de faim, qu'auriez-vous à dire si vous étiez de son bord ? n'entendons-nous pas tous les jours un concert de journalistes qui soutiennent, affirment, et sérieusement encore, que c'est le principe monarchique qui pèse sur les rangs inférieurs de la société, et rédime le pain des ouvriers ?... En conscience, à quelque parti que vous apparteniez, dites, n'est-ce pas à casser les bras ou à faire crever de rire ?

Disons pourtant que dernièrement le *National* semble être venu sur ce point, en partie du moins, à résipis-

(1) *Adstricti glebæ*, attachés à la glèbe.

cence. Avant de le citer, donnons le remarquable passage des *Débats*, auquel il répondait : c'était à propos des dernières affaires de Lyon, crises si graves, et qu'on oublie si étourdiment dès qu'elles sont passées !

Les événements de Lyon n'ont à nos yeux aucune couleur républicaine, et c'est pour cela surtout qu'ils doivent effrayer. Leur cause est plus profonde et plus grave ; elle tient à l'état même de notre société commerciale et industrielle. Lyon est le symptôme d'une triste maladie sociale qu'il n'est au pouvoir d'aucune forme politique de guérir. Nous serions une république, que les choses à Lyon n'en iraient pas mieux. Comme la monarchie, la république aurait à faire à d'immenses agglomérations d'hommes dans les villes manufacturières, à des foules dont la vie précaire et chanceuse dépend des mouvements et des vicissitudes du commerce. A moins de jeter ces foules sur les champs de bataille, et d'en faire de la chair à canon, le danger serait le même pour la république que pour la monarchie. *Journal des Débats*, 22 *février* 1834.

Voici ce que, le lendemain 23, le *National* avouait à son tour :

Nous sommes forcés de nous dire avec le *Journal des Débats* de ce matin, qu'un gouvernement républicain, dans des conjonctures semblables, ne ferait peut-être diversion au malaise de cette immense population ouvrière, qu'en précipitant sa patrie généreuse et vive sur des champs de bataille révolutionnaires..... Comme le gouvernement du 7 août *ne fait* la guerre qu'à l'intérieur, et ne sait armer les citoyens que contre leurs concitoyens, il doit lui être plus difficile qu'à tout autre de conjurer des maux dont la cause est cachée dans les profondeurs d'une société trop instruite pour n'opposer que la résignation à la douleur, et trop peu éclairée peut-être, pour chercher des remèdes *hors des voies de réactions et de représailles*.

Ce sont ici des aveux bien singuliers. On reconnaît d'abord que le mal a sa racine dans l'organisation sociale, et non dans l'organisation politique. — C'est bien. On confesse franchement son ignorance, et l'ignorance de tous les faiseurs d'opinion. — C'est mieux.

Mais voici qui n'est pas bien : — on sent qu'il y a des remèdes à chercher *hors des voies de réaction et de représailles*, et l'on se cramponne pourtant à une politique de réaction et de représailles ! et l'on fait ses efforts pour bouleverser la société, tout en avouant son impéritie sociale ; car on confesse que le seul remède qu'on saurait employer, consisterait à jeter sur les champs de bataille révolutionnaires la partie vive et généreuse de ces immenses populations ouvrières, c'est-à-dire à changer la chair à misère en chair à canon ! Et l'on reproche au gouvernement comme une faute politique de n'avoir pas fait cela ! — La faim ou la gueule d'un canon ! — Belle alternative que nos hommes d'état de l'un et de l'autre bord offrent à leur peuple souverain !

Et puis ensuite ?... quand l'Europe aurait été bouleversée ; quand vous l'auriez entièrement républicanisée, que feriez-vous pour remédier au mal de la faim et de la misère qui reparaîtraient plus fort que jamais : — car apparemment la guerre ne créerait pas de grandes richesses ? — Alors, n'est-ce pas, vous jetteriez la partie vive et généreuse des prolétaires européens sur l'Asie et

l'Afrique, et vous républicaniserez les Tartares et les Chinois. — Et après ?...

Mais, en vérité, c'est pitoyable !

Et le gouvernement, lui, que fera-t-il ? S'imagine-t il que ses baïonnettes, ses sergents de ville et les bâtons de ses assommeurs sont des denrées nourrissantes ? Je ne suis pas de ceux qui trouvent mauvais qu'un gouvernement *qui est*, se défende et maintienne ce que l'on appelle aujourd'hui l'ordre ; mais je crois que, dans son propre intérêt comme dans celui de la raison, de la justice et de la plus simple humanité, le gouvernement devrait prendre en considération la détresse sociale et y chercher un remède.

Chercher un remède !... c'est la tâche de tous les hommes d'intelligence ; et s'il y avait la moindre valeur chez ces gens qui mènent l'Opposition, ils en trouveraient des remèdes, et en indiqueraient au Pouvoir, au lieu de se réduire au rôle de braillards, de harceleurs et de taons incommodes. Ils ne servent, tous ces gens-là, qu'à donner de la tablature au Pouvoir ; ils le forcent à se tenir incessamment sur la défensive, et, fût-il disposé à s'occuper de ces questions vitales, ils lui en ôtent la faculté et lui fournissent, par cela même, d'excellents prétextes pour s'excuser de ne le pas faire. Puis ils l'irritent, ils enveniment toutes choses, ils accroissent l'acerbité et

l'énergie de la répression, et ne contribuent pas peu à augmenter la grande dose des maux dont ils ont la niaiserie ou la mauvaise foi d'accuser le gouvernement. — Je ne parle pas plus ici du gouvernement actuel que de tout autre : à quelques très-rares exceptions près, que sont en effet toutes ces formes gouvernementales comparativement à la forme sociale, et sans une bonne forme sociale (1) ?

Avant de faire de nouvelles citations qui résument ou fortifient la thèse que nous traitons, il importe de donner une appréciation de l'influence sociale des emprunts fiscaux ou dettes nationales. J'ai dit qu'ils concouraient puissamment à nous entraîner vers la Féodalité de quatrième phase : j'en vais donner la démonstration.

Cette Féodalité, avons-nous vu, serait constituée dès que la plus grande partie des propriétés industrielles et territoriales de la nation appartiendraient à une minorité qui en absorberait tous les revenus, pendant que l'immense majorité, attachée aux bagnes manufacturiers et courbée à la glèbe, rongerait le salaire qu'on voudrait bien lui laisser. Alors on pourrait considérer la France dans son ensemble, comme un vaste domaine

(1) Maître aujourd'hui de la situation, le Pouvoir ne fait *rien*, *rien, rien*. Tout ce monde officiel, gouvernement et opposition, opposition et gouvernement, est ossifié, pétrifié ou pourri.

(*Note de la 2e Ed.*)

exploité et mis en valeur par les masses, au profit d'un petit nombre de propriétaires tout-puissants.

Or, que se passe-t-il quand le gouvernement fait des emprunts? — C'est la nation qui paie annuellement les arrérages, en prélevant sur les revenus de son sol et de son industrie, la rente de la dette. Posséder des rentes sur l'État, c'est donc posséder des actions sur l'ensemble de la propriété française, sur le grand atelier de la production nationale. Ainsi, à mesure que la dette augmente, toutes les propriétés foncières diminuent proportionnellement de valeur, puisque le revenu de la propriété est partagé entre le propriétaire proprement dit, et le propriétaire rentier, le propriétaire général, le propriétaire dont le titre de propriété est hypothéqué sur l'ensemble des richesses nationales.

Le régime des emprunts tend donc évidemment à réduire à zéro la propriété ordinaire, à faire passer entre les mains des capitalistes prêteurs les véritables titres de la propriété, à livrer à leur envahissement le sol tout entier. On voit que cette disposition est tout à l'avantage des grands possesseurs de la richesse, et principalement des financiers, banquiers et hauts-commerçants, c'est-à-dire, des grands pirates improductifs. A mesure que la dette croît, la France devient de plus en plus la fermière de ces messieurs. C'est sur l'industrie, sur la propriété territoriale et sur l'agricul-

ture qu'ils prélèvent leurs rentes, sans avoir à s'inquiéter eux-mêmes de la rentrée; le gouvernement s'en charge avec son administration, ses garnisaires et son armée.

Mais venons à nos citations. — La première va nous donner l'opinion d'un homme que l'on ne saurait traiter de RÊVEUR, puisque cet homme était un Académicien. C'est Lemontey, en effet, qui est l'auteur du passage suivant, passage d'autant plus remarquable qu'il a été publié tout au commencement de ce siècle. On ne comprend guère comment cette critique de Lemontey, si logique et si vigoureuse, n'a pas maintenu dans certaines bornes les docteurs de l'économie politique : il fallait que ce fût chez eux véritablement un parti pris de rester absurdes.

Le lecteur remarquera dans ce passage que la portée de la critique de Lemontey va plus loin encore qu'il ne le croyait lui-même ; car cette critique s'applique au système tout entier de l'industrialisme morcelé, et non pas seulement à l'*emploi de la division du travail*, qui n'est qu'un des faits saillants de ce système. A bien dire même, Lemontey faisait une véritable erreur de point de vue dont il est facile de remarquer qu'il a eu le sentiment. C'est en effet une erreur de point de vue que de critiquer la division du travail dont le principe est en lui-même excellent, plein de fécondité et de puissance, — tandis que l'on doit critiquer seulement le faux et détestable

emploi qu'en fait la Civilisation. — La critique de Lemontey n'en est pas moins juste *en fait;* et démonstrative d'une vérité que le lecteur doit commencer à admettre en thèse générale, savoir : que la forme civilisée gâte tout, vicie tout et corrompt les meilleurs germes. Écoutons ces paroles de Lemontey, qui mettent si bien en relief les vices de notre industrialisme et l'imminence de la féodalité de quatrième phase :

L'effet inévitable de la division du travail, dans le sens que nous avons donné à ce mot, est de remplacer constamment le grand nombre des fabriques par l'immensité de quelques établissements. Les manufactures ordinaires ne peuvent plus atteindre ces colosses, que des procédés plus économiques mettent réellement hors de toute concurrence ; et ceux-ci, exigeant d'énormes avances, ne peuvent appartenir qu'à l'extrême richesse. Le mécanisme des entreprises par compagnie n'est favorable qu'à l'oisif capitaliste, et froisse encore plus la foule industrieuse.

Ainsi la classe moyenne, la partie la plus estimable de toutes les nations, se voit déshéritée des spéculations premières et productives (1). Une nécessité implacable la re-

(1) La classe moyenne, la partie la plus estimable de toutes les nations... Ceci pouvait peut-être se dire à l'époque où la classe moyenne n'avait pas encore été au pouvoir, quand on ne connaissait que le gouvernement des aristocrates, des rois ou de la canaille. Aujourd'hui qu'elle a fait ses preuves, révélé son profond égoïsme et donné la mesure de son libéralisme, « qui n'est libéral que de haillons, car c'est tout ce que le peuple recueille de son intervention; » — aujourd'hui, Lemontey ne nous encadrerait pas sans doute la classe moyenne dans une aussi glorieuse épithète.

Le fait d'ailleurs, et c'est ce qu'il importe de faire comprendre à Messieurs de la classe moyenne, n'en est pas moins très-juste et très-exact; les hauts industriels les déshériteront des spéculations productives, comme en sont déshéritées déjà les classes inférieures.

pousse dans un trafic subalterne, sorte de cabotage qui ne se trouve plus en proportion avec les besoins du commerre et la commodité des consommateurs, école de mauvaise foi qui tourmente les produits de l'industrie sans jamais y rien ajouter. De ce seul déplacement doit naître, avec le temps, une monstrueuse inégalité dans la distribution des richesses, et, dans celle des lumières, une confusion choquante des nuances douces et graduées dont se forme l'harmonie sociale, une altération funeste dans le caractère moral et l'esprit public d'une nation

Supposez à ces diverses causes une action ancienne et invétérée, et voyez le spectacle que vous offrirait un peuple ainsi déformé. C'est là qu'un égoïsme mercantile envahirait le droit des gens et la morale privée, qu'un homme serait évalué par ce qu'il possède, que les vertus seraient tarifées dans l'opinion comme les crimes dans les codes barbares, que les impôts du peuple seraient aliénés à des marchands, que des guerres civiles se feraient par souscription, que des souverainetés éloignées seraient morcelées en coupons et vendues à la Bourse, que la littérature marcherait à peine avant la livrée, que les beaux-arts seraient reçus par vanité plus que par goût, et moins accueillis que payés; que les sciences conserveraient un reste de crédit, non pour la sublimité des découvertes ou la grandeur des résultats, mais pour l'application immédiate à quelque métier : c'est là que le commerçant deviendrait, non pas l'objet, mais l'arbitre des honneurs, et que, par ce contre-sens politique, au lieu de rendre le commerce glorieux, c'est la gloire qu'on rendrait commerciale. Si votre imagination s'avisait de pousser jusqu'aux derniers termes cette déviation de principes, vous trouveriez à la fin une nation où toute la science se renfermerait dans vingt têtes, et tous les capitaux dans cent comptoirs; où l'on ne rencontrerait au-dessous qu'ignorance et misère, vices et servitude, levain de toutes les fermentations, matière de tous les embrasements.

Je viens de tracer, non pas ce qui existe, mais ce qui est

possible. J'ai montré tout-à-coup le mal dans ses extrêmes, parce que la division du travail, cette tendance à *mécaniser* les hommes et à concentrer les capitaux, a dans elle-même un principe d'activité formidable qui l'approche sans relâche des derniers excès. On ne saurait trop considérer qu'en politique les dissolvants les plus dangereux sont ceux qui pénètrent par des voies imperceptibles, et qu'il y a des prospérités trompeuses et un embonpoint précurseur de la maladie. Une nation n'a certainement pas les mêmes éléments qu'une banque, et tous les capitaux réunis ne fonderont jamais une compagnie d'assurance pour la vie politique des États. Quand une invasion s'opère, quand une crise intérieure s'allume, il n'est plus temps de dire aux voleurs : Soyez des hommes ; aux mendiants : Devenez des citoyens ; aux lâches indifférents : Ayez une patrie ; aux machines : Soyez des armes, et défendez-nous. Le secret pour n'être jamais dans le cas de forcer aucun de ses moyens est de savoir, dans les temps calmes, les employer tous avec égalité.

Les manufactures sont l'âme des nations modernes ; depuis plusieurs siècles, elles reçoivent beaucoup de transfuges de l'agriculture, et ne lui en rendent aucun. Le premier devoir d'un gouvernement est de les étendre par tous les encouragements d'honneur et d'intérêt qui sont en sa puissance, car telle est maintenant la circulation de la richesse, que ce n'est plus que par les canaux du commerce que l'agriculture peut en recevoir le bienfait.

Mais malheur au gouvernement qui ne considèrera dans les manufactures que le produit et non pas le travail ! Un rêveur peut bien, dans ses calculs, traiter les hommes comme une valeur inerte ; mais les passions se jouent des calculs. Les hommes, pris en certaine masse, seront toujours ou la prospérité, ou le fléau de leur pays. L'oisiveté, qui, en physique, ne présente que l'idée du repos, est un volcan furieux dans l'ordre politique. C'est en ce sens que le commerce, ou, sous un autre nom, le travail, est le fondement des sociétés européennes, le seul fil auquel tienne encore la morale des

peuples. Aussi ne suis-je pas éloigné de l'opinion que la seule richesse réelle est le travail, et que tout le reste n'en est que le signe ou l'abus.

Le travail sans produit cesserait à l'instant ; le produit sans travail serait le signal de l'anarchie et la dissolution du corps politique. Ces deux choses doivent donc être maintenues dans un certain équilibre. La mesure et l'utilité des produits ont des bornes : trop abondants et trop faciles (1), ils rejettent le travail ; trop modiques et trop pénibles, ils le découragent. Or, la division de la main-d'œuvre, tendant sans cesse à augmenter les produits en diminuant le travail, arrive nécessairement à un point où elle rompt l'équilibre entre ces deux éléments de la société ; elle ressemble beaucoup alors à une nature trop prodigue dans un siècle corrompu. Le travail, conservateur des vertus, s'endort, et le règne des *Lazzaroni* commence.

Mais comment trouver ce point, où le travail, trop divisé, s'atténue et périt de lui-même, où la somme des salaires ne représente plus la subsistance de la population sans propriété ? Il faut se défendre ici des principes trop austères, et composer avec les faiblesses d'un malade. L'Europe, devenue commerçante, a changé de préjugés et affaibli le ressort de sa vie

(1) Encore une argumentation très-vraie au point de vue civilisé, et qui fait le procès de notre système industriel, mais qui cesse d'être vraie au point de vue absolu. En effet, quand on aura réalisé un régime social, dans lequel les produits du travail refluieront équitablement sur toutes les têtes en raison de la coopération de chacun à la production générale, quand, en un mot, le *salaire* sera remplacé par *la part proportionnelle dans les bénéfices*, plus les produits seront abondants et le travail facile, plus il y aura de bien-être, et plus ce bien-être sera généralisé.

Quant au *travail conservateur des vertus*, il ne sera plus sujet à *s'endormir*, lorsque l'industrie civilisée et répugnante aura fait place à l'industrie sociétaire et attrayante.

Toutefois, et je le répète encore, tout ce que dit là Lemontey est très-exact comme critique de notre industrialisme morcelé.

intérieure. Je sais d'ailleurs tout ce qu'on doit accorder à la mollesse d'une nation qui vieillit, à la perfection des inventions humaines, à l'accumulation de trop grands capitaux ; enfin, je ne puis nier que la division du travail ne soit une théorie grande et puissante, bonne en abstraction, et réunissant quelques avantages relatifs très-importants. En jugeant d'après ces idées le terme où son influence devient dangereuse, il me paraît que la France ne l'a encore atteint dans aucune branche d'industrie, et que l'Angleterre a commencé à le dépasser dans quelques-unes.

A quels signes prévoir le moment où le travail, trop épargné, doit manquer à la population ? Comment préparer, pour ce moment, un autre emploi à l'industrie délaissée ? Si cette ressource manque ou ne suffit pas, par quels moyens doux, indirects ou réglementaires, prévenir une trop grande disproportion entre la somme des produits et celle du travail, sans blesser la liberté ni l'intérêt individuel ? Dans ce cas, par quelles mesures et par quels sacrifices remédier à l'avantage momentané que d'autres nations, moins jalouses de leur sûreté, obtiendraient dans le commerce par un plus bas prix de leur fabrication ? Ces sacrifices, quels qu'ils soient, seront-ils jamais aussi onéreux que les vols, les aumônes, les répressions, et tous ces fruits si amers d'une oisiveté prétendue économique ? Telles sont les questions que l'homme d'état ne jugera pas indignes de son examen. Quoique leur solution tienne principalement à une grande variété de circonstances locales, elle peut néanmoins admettre quelques principes généraux ; ils seront, dans la suite, l'objet de nos méditations. Nous avons seulement voulu signaler ici l'influence de la division du travail, féconde et salutaire dans de justes bornes, terrible et destructive dans ses excès.

Il ne faut pas croire qu'un tel résultat doive refroidir l'émulation de ces arts créateurs, qui ajoutent sans cesse à la puissance de l'homme. La nature offre tant d'éléments à combiner, et tant de forces à diriger, que la carrière de la mécanique sera toujours sans limites. En regardant en arrière,

cette science trouvera même des oublis à réparer. Une direction qu'elle paraît négliger, et qui devrait être son premier devoir, serait de remplacer dans les métiers une foule d'opérations dangereuses ou malsaines qui cachent un écueil ou un poison. En général, depuis que la finance est aussi devenue une science, l'économie publique et particulière s'occupe beaucoup plus de l'argent que de la vie des hommes. On cherche partout des machines pour abréger le travail, aucune pour conserver l'ouvrier, ou bien cette considération n'entre jamais dans les calculs que comme accessoire. Il faut prendre garde que la propriété, qui est bien la base de l'organisation sociale, n'introduise des théories dures et arides qui substituent partout l'esprit d'intérêt à l'esprit de fraternité, et consacrent en quelque sorte un égoïsme universel pire que la nécessité dans l'état sauvage.

J'ose prédire des jouissances pures et une gloire durable au manufacturier qui veillerait ainsi sur la vie des hommes aux dépens de quelques-uns de ses bénéfices annuels. La continuité d'un sacrifice donne à la bienfaisance un caractère grave et sublime que n'obtient pas toujours le plus brillant héroïsme. Quel homme n'est pas capable d'un mouvement généreux ! Les tyrans, les méchants, pleurent au théâtre ; et c'est peut-être un malheur, car ils se croient absous par cette sensibilité stérile et passagère. La nature aurait dû refuser le plaisir de l'attendrissement aux cœurs qui n'en sont pas constamment dignes ; et celui-là seul mérite le titre de bienfaisant, qui fait le bien avec persévérance.

J'ose prédire, moi, à Lemontey et à tous ceux qui, comme lui, ont bien vu le mal, que s'ils n'ont, pour y apporter remède, que des sucreries morales et des *jouissances pures* à l'adresse des manufacturiers, de ceux même qui sont capables, comme les tyrans, de pleurer au spectacle, ils pourront voir longtemps lesdits

manufacturiers, persévérer à bénéficier sur la vie des hommes, et s'enquérir beaucoup plus avidemment des moyens de *baisser les salaires et abréger le travail*, que de ceux d'assurer la *conservation et le bien-être de l'ouvrier*.

Terminons par un article de *La Réforme Industrielle* (18 janvier 1833), où j'ai montré

LA CIVILISATION RUINANT SES PAUVRES.

EXEMPLE DE L'ANGLETERRE.

> A mesure que les profits de finances s'étendent et se multiplient, il se forme dans l'État un parti considérable dont les intérêts se trouvent en opposition avec ceux du pleuple.
>
> NECKER.

Nous avons souvent signalé la tendance actuelle du mouvement social et le prochain avénement de la Féodalité mercantile, industrielle ou financière, comme on voudra l'appeler, qui caractérise la caducité de la Civilisation, comme la Féodalité nobiliaire en caractérise l'enfance. Chaque jour amène des revélations et des faits indiquant la proximité de cet odieux dénouement qui menace de terminer le drame terrible et sanglant de la Civilisation moderne. Ce sujet est trop important pour que nous n'y revenions pas souvent : c'est-là, en effet, le phénomène social qui devrait concentrer aujourd'hui toute l'attention des penseurs. La profondeur et l'intensité du mal appellent un prompt secours; il n'y a pas

de temps à perdre pour en étudier les causes cachées et se mettre en mesure d'y porter remède. C'est une question de vie ou de mort pour les nations européennes.

Et d'abord, n'entendez-vous pas dire tout autour de vous que nos sociétés sont usées et vieillies; qu'elles sont impuissantes à satisfaire les nombreux besoins qu'elles ont créés; qu'une réorganisation radicale est urgente? Ces vérités sont généralement senties; elles sont banales aujourd'hui; et cependant, tant est grand l'aveuglement, tant sont puissantes les préoccupations de parti, que la question de fond, la question sociale est négligée pour les questions toutes superficielles de la politique quotidienne. Eh! je vous le demande, qu'est-ce que la Légitimité, la Doctrine ou la République ont de commun avec cette *réorganisation sociale* dont chacun admet la pressante nécessité? Comment régleront-elles le compte du Prolétaire et du Propriétaire? Comment délivreront-elles l'un de la faim, l'autre de la peur? Les hommes de ces différents partis ont-ils seulement des projets, des sytèmes quelconques à cet égard? Eh! bon Dieu! ils n'ont pas même la prétention d'en avoir, et c'est, en définitive, à l'emploi des prisons et à l'usage des baïonnettes qu'ils seraient tous conduits forcément pour maintenir l'ordre et calmer la faim. Le Mouvement s'occupe exclusivement de faire la guerre au Pouvoir; le Pouvoir suffit à peine à se défendre, et le Légitimisme intrigue au-dedans et au-dehors pour replacer une famille en lieu si dangereux pour elle, que, sans une incroyable aveuglement, celle-ci s'estimerait heureuse de l'avoir pu quitter à si bon marché. Or, je ne vois là rien qui ait rapport au fond de la question; je ne vois qu'un tumulte qui empêche de la poser; je ne vois qu'une cohue de fous, se querellant avec tant d'acharnement sur la forme d'une girouette dorée dont ils veulent couronner le faîte de leur édifice, qu'ils ne s'aperçoivent pas que l'incendie en dévore les bases.

Le mal pourtant est si grand, que nombre de gens de conscience et de bonne foi, qui avaient mis leur espoir dans certaines théories politiques, tombent dans un abattement

complet, et désespèrent de l'avenir des nations européennes. Ils aperçoivent avec effroi, à l'entour d'eux, des symptômes de décomposition pareils à ceux qui ont caractérisé la destruction de tous les empires; et certes, jamais, à aucune époque, ces phénomènes ne furent aussi nombreux, et les plaies sociales aussi profondes. Aujourd'hui, en effet, ce n'est plus la guerre qui est le terrible fléau des nations avancées en Civilisation; ce n'est plus la guerre, c'est la paix! C'est la paix, puisque le Prolétariat et le Paupérisme, ces deux cancers rongeurs de nos sociétés modernes, s'étendent plus rapidement pendant la paix que pendant la guerre! puisque leur marche s'accélère par le développement de l'industrialisme et l'accroissement de la population!

Ce résultat est prouvé cumulativement par les trois faits suivants. On en pourrait citer bien d'autres, je me contente de ceux-ci :

1° Les pays où la Civilisation est à l'état le plus avancé, c'est-à-dire où l'industrie, les sciences et le système commercial ont reçu simultanément les plus grands développements; ces pays, comme l'Angleterre, la Belgique et la France, sont aussi les plus encombrés de prolétaires, de pauvres, de meurt-de-faim de toute espèce. Il serait absurde de contredire ce fait en citant les États-Unis, car ils ont de la place et sont maintenant en train de s'étendre; mais patience! ils recèlent tous les germes des progrès à faire pour nous rattraper.

2° Dans un même pays, le nombre des pauvres s'accroît avec le mouvement ascendant de l'industrie et de la population, de telle sorte qu'en Angleterre une période de 75 ans (de 1750 à 1825) a suffi pour élever la taxe des pauvres dans la proportion de 1 à 11, tandis que, pendant le même laps de temps, l'augmentation des dépenses publiques, qui s'est faite en raison de l'accroissement de la population portée au double, et du changement opéré dans les valeurs, est représentée seulement par le rapport de 4 à 1. Ajoutons, pour corroborer la preuve, que dans le même espace de temps à-

peu-près (de 1765 à 1826), le nombre des accusés par année a été porté de 509 à 16147. Ces deux nombres sont entre eux comme 1 et 31. Encore a-t-il été solennellement affirmé par des magistrats de Londres qu'il n'y avait pas la dixième partie des délits dont les auteurs fussent mis en accusation aujourd'hui.

3° Dans les pays différents, enfin, ce sont les villes les plus riches et les plus industriellement prospères, telles que Lyon, Manchester, Liverpool, Bristol, etc., qui sont témoins des révoltes de Prolétaires. Ces révoltes non politiques sont un des plus grands symptômes de malaise qui se puissent manifester; car, pour que le peuple se porte à de telles extrémités, il faut que sa position soit affreuse. Une population entière d'ouvriers s'insurge bien difficilement pour ses propres intérêts, et d'elle-même.

Il est donc prouvé par les faits que le Prolétariat et le Paupérisme augmentent, à notre époque de Civilisation, avec la population et plus vite qu'elle, en raison même des progrès croissants de l'industrie.

C'est là un signe odieux et menaçant, qui marque au front notre système social.

Veut-on la raison de ces faits? Elle est bien simple. — C'est que les capitaux suivent aujourd'hui sans contrepoids la loi de leur propre gravitation; c'est que, s'attirant en raison de leurs masses, les richesses sociales se concentrent de plus en plus entre les mains des grands possesseurs. Il n'en peut être autrement DANS LE MORCELLEMENT DES INTÉRÊTS, puisque la petite manufacture, la petite fabrique, ne peuvent pas lutter contre la grande manufacture et la grande fabrique; puisque la petite culture, se divisant et se subdivisant sans cesse, ne peut lutter contre la grande culture avec son matériel, ses avances, son unité; puisque toutes les découvertes des sciences et des arts sont, par le fait, le monopole des classes riches et augmentent sans cesse la puissance de ces classes; puisqu'enfin les capitaux donnent la force à qui les possède, et écrasent qui ne les possède pas. — Ce n'est pas seulement dans les af-

faires de production que les conditions actuelles sont énormément favorables aux grands industriels, aux grands propriétaires, et ruineuses pour les petits industriels, les petits propriétaires; l'avantage de position se retrouve avec un contraste aussi marqué dans les affaires de vente ou d'achat et de consommation. Ce sont-là de simples vérités que nos superbes économistes auraient dû apprendre de leurs cuisinières, avant d'écrire leurs chapitres et leurs volumes sur leur science de la richesse des nations qui meurent de faim.

Il est donc avéré que, comme Producteur, comme Acheteur ou Vendeur, et comme Consommateur, c'est-à-dire sous les trois faces industrielles, la concurrence entre celui qui possède beaucoup et celui qui possède peu ou qui ne possède pas, est mortelle au dernier.

Or, sous la Féodalité nobiliaire, les grands Propriétaires, qui étaient des Seigneurs, eussent rougi de se livrer au commerce et à l'industrie. Ces fonctions entraînaient dérogeance. Alors aussi la masse des travailleurs acquérait de jour en jour de nouvelles ressources; les classes moyennes se formaient; le Tiers devenait puissant et la noblesse s'affaiblissait. De nos jours, la prépondérance croissante de l'industrie a remplacé la noblesse de robe et d'épée par la noblesse de l'argent, et les écussons par le coffre-fort : le poids du coffre-fort détermine la hiérarchie des rangs et l'ordre des préséances. Aussi tous ceux qui possèdent sont-ils maintenant doublement excités et âpres à exploiter, spéculer, commercer, agioter et faire valoir. Outre la puissance de leurs capitaux individuels, les grands possesseurs de la richesse ont la force immense que leur fournit l'association des capitaux; cette force corrobore et cimente leur coalition, déjà si menaçante, contre les masses dont ils font le blocus industriel.

Il est donc avéré que le mouvement social actuel tend a dépouiller de plus en plus les classes inférieures et pauvres, au profit des classes supérieures et riches; il est avéré que l'industrie et le commerce, dont l'influence a détruit « la Féo- » dalité nobiliaire, en diminuant peu à peu les servitudes

» personnelles et directes, opèrent de nos jours, en conti-
» nuant leur développement, l'accroissement des servitudes
» collectives et indirectes, et organisent rapidement la Féo-
» dalité mercantile, industrielle ou financière » (Ch. Fourier, 1808) : ce qui constitue la phase de caducité de la Civilisation, phase la plus douloureuse comme la plus odieuse de la vie des nations.

Ce sujet voudrait un volume pour être traité. Ce que j'en dis suffit cependant pour montrer qu'aujourd'hui tout progrès dans le système de la Civilisation entraîne un péjoratif; que toute prospérité amène une extension du cancer social, et que notre organisation industrielle est une machine immense qui fait des Pauvres et des Prolétaires, en quantité d'autant plus grande que son travail est plus considérable et son mouvement plus accéléré.

Oui, à l'époque de vieillesse qu'elle a atteint, la Civilisation fait des pauvres, et le mouvement qui l'emporte vers la Féodalité industrielle est si énergique que l'Angleterre, qui avait laissé aux siens une dernière obole, la leur retire aujourd'hui.

Elle ruine ses pauvres!

Eh bien! lumineux philosophes, brillants économistes, savants politiques, grands hommes qui chantez la perfectibilité sur tous les tons! que dites-vous de ces progrès que nous accomplissons? n'êtes-vous pas contents et fiers des pas de géant de votre Civilisation tant aimée? — Lisez les alinéas suivants, sur le sort des populations agricoles de l'Angleterre; je les extrais du *Temps*, JOURNAL DES PROGRÈS.

« Parmi les causes qui ont aggravé la position des labou-
» reurs, il faut placer les *enclosure's bills* ou actes du parle-
» ment qui ont ordonné la clôture et la distribution, entre les
» grands propriétaires, des terres communales, des terrains
» vagues, etc.; plus de sept millions d'acres de ces terres ont
» déjà été closes. Il ne restera bientôt plus que les rochers,
» les bruyères et les terrains absolument stériles qui ne soient
» pas enclos. Certes, on ne peut révoquer en doute ce qu'a-

» vancent, dans la défense de cette mesure, les économistes » anglais; elle a pour résultat définitif l'accroissement de la » richesse du pays. Elle était nécessitée par l'augmentation » annuelle de la population, par la décadence de l'agricul- » ture, qui souffre tant du système suivi par les magistrats » dans la distribution des fonds provenant de la taxe des » pauvres, par l'augmentation du prix des denrées, et par » l'observation facile à faire du déficit annuel de la produc- » tion de ces denrées, qui oblige à une importation onéreuse. » On ne peut nier en effet que ces terres ne soient plus pro- » ductives, mieux cultivées entre les mains de riches pro- » priétaires qui peuvent faire facilement les avances souvent » considérables qu'exige leur mise en rapport, et qu'en défi- » nitive la communauté ne gagne un jour à ce changement. » Mais cette mesure, quelque juste qu'elle paraisse à cause » de ses résultats ultérieurs, n'en a pas moins pour résultat » immédiat *la ruine d'un grand nombre de pauvres* qui jouis- » saient du droit de parcours, du droit de pâture sur les com- » munes pour leurs bestiaux, du droit tout aussi important à » leur bien-être de couper le bois ou de lever la tourbe né- » cessaires à leur chauffage, et même en beaucoup de cas, la » charpente nécessaire à la construction de leurs modestes » habitations.

» Partout où l'*enclosure* a été effectuée, le nombre des va- » ches nourries par le pauvre, et qui nourrissaient à leur tour » sa famille, a considérablement diminué; souvent même elles » ont disparu jusqu'à la dernière; les dix moutons que chacun » d'eux achetait, moyennant six pences par an, le droit de » mener sur les communaux, ont été vendus à vil prix; en » quelques lieux même la vente de l'habitation du pauvre a » suivi celle de ses bestiaux, et les malheureux paysans dé- » possédés, sans qu'aucune compensation vienne adoucir le » coup qui les frappait, ont été obligés d'avoir recours au » fonds des pauvres pour le soutien d'eux-mêmes et de leurs » familles. Quelques-uns de ces *bills*, il est vrai, laissent à » tous le droit de devenir acquéreurs d'une portion du terrain

soumis à la clôture, mais les mesures ont été tellement pri-
» ses que le prix énorme du bill lui-même, celui du mesurage
» et une infinité d'autres frais, qui montent souvent ensemble
» à plus de 10 liv. sterl. par acre, ont partout empêché ceux
» auxquels les concessions eussent été le plus nécessaires, de
» prendre part à la vente. Ceux qui le tentèrent se trouvèrent
» ensuite plus malheureux que les autres, parce que les sa-
» crifices qu'ils avaient faits pour devenir propriétaires les
» avaient privés du capital nécessaire pour mettre leur lot en
» valeur. Obligés d'emprunter, souvent à termes onéreux, leur
» portion a presque toujours fini par être la proie de l'épicier,
» du marchand du village, qui s'était empressé de leur faire
» des avances. »

Remarquons bien l'état des choses, état qui ne peut qu'empirer en continuant dans le même système. La petite industrie, la petite culture, la petite propriété sont dans les plus mauvaises conditions pour produire, et produisent fort peu. Par la surabondance exubérante de ses membres et par la concurrence des grands magasins, le petit commerce se voit dans la nécessité de falsifier et sophistiquer les produits. — D'un autre côté, la population augmente dans une proportion tellement effrayante que son chiffre d'accroissement est actuellement en Angleterre de cinq cents personnes par jour; La Civilisation ainsi acculée n'a qu'une issue : l'économie politique la lui indiquera comme on vient de voir; elle posera en principe, en vue de l'intérêt général, qu'il faut augmenter la production; et pour cela faire, supprimer la petite culture, la petite industrie qui produisent peu et mal, et le petit commerce qui détériore les produits; elle conclura forcément dès-lors à la suppression de la petite propriété, ainsi qu'elle a conclu naguère, comme on sait, à la suppression de la grande, en favorisant de ses hauts, puissants et savants conseils les lois d'expropriation révolutionnaire. Entretemps, la force des choses complétera, aux chants de triomphe de l'économie politique, la spoliation déjà si avancée de la masse par la minorité toute-puissante; le sol sera intégralement envahi par

de modernes conquérants industriels; les capitaux et le pouvoir appartiendront légalement et légitimement à des Seigneurs mercantiles. La concurrence dépréciative du salaire livrera le Prolétaire pieds et poings liés à ces Suzerains d'un nouveau genre; les masses populaires composeront un immense vasselage, salarié quand il pourra trouver du salaire, vivant au jour le jour quand il pourra trouver à vivre. — Cependant l'égalité devant la loi restera le premier article de la constitution; toutes les libertés seront inviolablement respectées : la liberté individuelle, la liberté de conscience, la liberté d'écrire et émettre toutes les opinions, sans que la censure puisse être jamais rétablie. Le Prolétaire, déclaré apte à vaquer à toutes les fonctions de l'État, ne se verra jamais contester aucun des droits imprescriptibles de l'homme et du citoyen; il jouira même de ceux qui ont été oubliés dans la fameuse déclaration de 89, comme le droit de vivre mille ans s'il peut, ou de mourir de faim, sans se plaindre, au coin des bornes. On peut espérer même qu'à cette époque, on sera enfin parvenu à établir définitivement et solidement dans le pacte fondamental, la consécration formelle et sans équivoque, du principe de la souveraineté du peuple.

On sera bien avancé alors ! pourtant le développement progressif de la Civilisation et de nos institutions indéfiniment perfectibles amènera bientôt la question des LIMITES DE LA POPULATION.

Or, la Civilisation a quatre moyens pour établir l'équilibre de population ; que nos législateurs et moralistes veuillent bien me permettre de les leur indiquer.

Le premier consiste à propager les bons conseils de *Malthus*, et à sermonter le prolétaire marié.

Le second serait d'obtenir, par vœux monastiques et consécrations religieuses, le célibat d'une partie de la société. Celui-ci n'est guère dans l'esprit philosophique et progressif; le premier est évidemment impuissant et nul. — Les deux derniers procédés sont plus sûrs ; ils consistent à faire des eunuques ou à détruire les enfants, tout simplement. Il

n'y a pas besoin d'être grand Économiste pour les découvrir ; ils ont d'ailleurs, en leur faveur, l'épreuve du temps ; car on les emploie avec succès depuis longues années, le dernier en Chine, l'autre dans une grande partie de l'Asie. — Nul doute que dans le siècle des lumières on ne sache faire le meilleur choix.

Ce ne sont point ici des prophéties mystiques : une grande partie de ces faits sont accomplis ; nous sommes emportés rapidement dans le mouvement qui les enfante, et l'histoire du Prolétaire est bien de l'histoire moderne. La France a été frappée de terreur lors des événements de Lyon ; il est incroyable qu'elle ait si légèrement oublié que le seul appareil que l'on ait su placer sur une plaie si profonde, a été l'application de trente mille baïonnettes. L'Angleterre est aux abois. Depuis quelques années elle pousse des cris de détresse, et sa Réforme parlementaire n'est bonne qu'à la tromper un moment sur la nature de son mal ; les enquêtes successives montrent à nu l'intensité croissante de la gangrène qui la dévore.

Il faut reconnaître que la Civilisation entraîne les nations européennes vers la Féodalité industrielle, et qu'elle peut les engouffrer bientôt dans un abîme insondable. Suppose-t-on que ces populations faméliques de Prolétaires, de plus en plus nombreuses, de plus en plus pressées par le besoin, se contenteront toujours de courber l'échine à un dur travail dont le produit, glissant fatalement de leurs mains, grossit incessamment les trésors des Princes du commerce et de l'industrie ? Ce serait une dérision de le croire.

Or, la révolution du siècle dernier a été faite *pour* des droits politiques et des principes plus ou moins abstraits, *par* des Avocats, des Marchands, des Idéologues, gens dont les habitudes et les mœurs premières étaient douces et polies, *contre* des Seigneurs, des Princes, un Clergé, une Cour. C'était une querelle entre des classes élevées, policées, instruites. — Cette Révolution a produit 93.

Les Révolutions de l'avenir seraient faites *pour* des droits

positifs, des intérêts vivants, *par* des populations que la Civilisation a laissées dans un état inculte, grossier et demi-sauvage. Ce serait, dans toute sa nudité, la guerre de celui qui ne possède pas contre celui qui possède. Cette guerre-là résumerait toutes les autres... En présence d'un pareil avenir il n'y a pas eu paradoxe à dire que 93 serait l'âge d'or des Révolutions modernes.

En résumé et pour arriver à une conclusion : Les nations sont intestinement divisées aujourd'hui en deux camps ennemis ; chaque progrès des sciences et de l'industrie, chaque pas de la Civilisation augmente la divergence des intérêts et l'hostilité des classes antagonistes. La Civilisation prise entre l'exiguité de la production et l'encombrement croissant de la population, marche sans déguisement à la constitution de la Féodalité industrielle et, par suite, à des révolutions nouvelles.

Dans cette occurrence, nous présentons un moyen de concilier les prétentions les plus divergentes, d'opérer la fusion intime des classes, des partis et des intérêts les plus opposés : nous offrons à nos concitoyens un système d'Association intégrale, qui produira l'ordre en s'appuyant sur la liberté, qui intéressera directement, les unes aux autres, les trois facultés productives, CAPITAL, TRAVAIL, TALENT, et amènera sans contrainte l'équilibre de population. Nous demandons l'examen. — Que les hommes sincères jugent dans leur conscience, si l'on doit passer légèrement à l'ordre du jour, et si nos dédaigneux Politiques ont bonne grâce à faire de l'obscurantisme sur ces solutions.

Mais les politiques, les journalistes et les rhéteurs ne veulent ni voir, ni écouter ; ils continuent leur commerce de paroles creuses, d'intrigues et de clabaudage, et puis ils disent à la nation, sur mille tons et mille modes, qu'elle est belle, qu'elle est glorieuse, qu'elle est riche, qu'elle

est éclairée, qu'elle est sage et intelligente ; et sur mille tons et mille modes ils en ont menti !

Car elle n'est pas riche, mais pauvre, puisqu'elle a vingt-deux millions de meurt-de-faim à six et sept sous par jour, et quatre millions à onze sous ;

Car elle n'est pas glorieuse, puisque l'esprit mercantile a usé tout ce qu'il y avait de noble dans l'esprit français, et puisque la nation française est aujourd'hui la plus ridicule et la plus baffouée de l'Europe ;

Car elle n'est pas belle, la France, puisqu'elle est hideuse de misère dans ses villes et dans ses campagnes ;

Car elle n'est pas éclairée, puisqu'elle a vingt-six millions d'habitans qui ne savent pas même lire et écrire ;

Car elle n'est ni sage ni intelligente, journalistes, mais bien folle et absurde, puisqu'elle est toujours prête à vous écouter, malgré les horions qu'elle y a déjà gagnés, malgré les inepties, les déceptions et les maux sans nombre qu'ont toujours recélés et engendrés vos paroles dorées, vos promesses menteuses ! — Sauf votre respect, Messeigneurs, voilà mon avis.

NOTES

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

—

SUR UNE ILLUSION DE L'ÉCONOMISME.

Il est à propos de signaler ici un fait capital qui passe sous les yeux de nos savants économistes et publicistes, sans qu'ils sachent y rien comprendre. Tout radieux de leur division des propriétés, ils se plaisent à supputer le nombre des petits cultivateurs qui sont aujourd'hui propriétaires. — M. Ch. Dupin, par exemple, qui s'est constitué si bénévolement le patron de la petite propriété, qui professe au Conservatoire des doctrines si mirobolantes sur la haute utilité, pour les prolétaires, de la consommation des oisifs et dévorants ; qui fulmine des imprécations contre ceux qui établissent des classes dans la nation, et qui trouve que tous les Français sont riches et heureux sous le règne de la Charte régénérée, M. Dupin établit pourtant des classes et nous apprend qu'il y a en France :

4 millions de chefs industriels,
4 millions seulement d'ouvriers,
24 millions de propriétaires.

Hé bien ! ce sont là de mauvais jeux de mots d'économistes endormeurs ! — Propriétaires ! — Combien en ai-je vu de ces propriétaires à qui il ne fallait pas trois jours pour cultiver leur propriété, et qui, le reste de l'année, ne travaillaient certes pas pour leur compte et sur leurs domaines ?

24 millions de propriétaires ! — Admirez donc combien ce résultat, — vrai ou faux, — est puissant et concluant, quand, sur ces 24 millions de propriétaires, il y en a 12 ou 14 millions qui n'ont pas toujours du pain noir à manger en quantité suffisante ; — bienheureux 24 millions de propriétaires !

Et puis, — et c'est ici que j'en voulais venir, — j'admets qu'il y ait 24 millions de Français inscrits sur les registres de la propriété, qui pour un château, qui pour un coin de champ, qui pour une masure, cela ne prouverait nullement qu'il y ait vingt-quatre millions de *propriétaires*. — Oh ! non, en vérité ; — car le rapport de M. Gouin à la chambre a constaté cette année (1834), par le relevé des registres de l'administration des hypothèques, que la propriété foncière est grevée en France de 13 milliards ! 13 milliards, entendez-vous ! si bien qu'une foule immense de ces cultivateurs, que vous rangez dans la classe des propriétaires, ne sont que les fermiers des prêteurs, et fermiers encore à des conditions bien plus onéreuses que les fermiers ordinaires ; car le fermage de l'argent est au moins du 5 %, tandis que le fermage de la terre n'est guère que du 2 1/2 ou du 3 % ; et la propriété qui supporte ce poids de 13 milliards, c'est surtout la petite propriété. — Puis ce n'est pas tout, car il faudrait ajouter à cette charge, une charge peut-être aussi forte de prêts usuraires, de prêts sur gages, etc., qui grèvent encore la pluralité des petits cultivateurs.

Les cultivateurs du département de la Haute-Saône, limitrophe de celui où j'écris en ce moment, doivent des millions aux Bâlois ; ces mêmes prêteurs bâlois possèdent presque toute la ville de Mulhouse, et le Quartier-Neuf en entier. Maisons, fabriques, industrie, ils ont hypothèque surtout. C'est de même dans toute l'Alsace. Voilà vos propriétaires !

SUR L'ANALYSE SCIENTIFIQUE DE LA CIVILISATION.

Il convient de donner au lecteur au moins une idée approximative de ce que devrait être une analyse complète de la Civilisation : c'est ce que l'on peut faire très-facilement, en montrant ce que devrait être l'analyse d'un seul des éléments de cette société ; — soit, par exemple, le Commerce.

Quelques lignes de Fourier vont nous faire envisager toute l'étendue du sujet.

Disons d'abord que le mécanisme commercial subit dans les différentes périodes des transformations successives indiquées au tableau suivant extrait du *Traité de l'Association*, tome 1er, page 167. (Voyez, pour les signes ⋊, K, etc., l'explication à la fin de la note.)

ECHELLE *des Méthodes commerciales appliquées aux diverses périodes sociales.*

En Edenisme.	1.	Compensations anticipées.
En Sauvagerie.	2.	Troc ou Négoce direct.
En Patriarcat.	3.	Trafic ou Négoce indirect.
En Barbarie.	4.	Monopoles, maximations, etc.
En Civilisation.	5.	Concurrence individuelle.
En Garantisme.	6.	Concurrence sociétaire.
En Harm. simp.	7.	Consignation continue.
En Harm. comp. divergente.	8. ⋊	Y *Évalution antérieure.* / X *Compensations arbitrées.*

» Conformément à ce tableau, nous devons analyser la concurrence individuelle ou méthode 5e, civilisée, lutte mensongère et complicative ; indiquer les erreurs qui ont empêché le génie social de s'élever à la méthode 6e, Garantisme, ou Concurrence sociétaire, véridique et réductive.

» Cette étude exigera une analyse des Caractères qui constituent la méthode actuelle, 5e ; en voici le tableau :

TABLE SYNOPTIQUE

DES CARACTÈRES DU COMMERCE CIVILISÉ

DISTRIBUÉS EN SÉRIE MIXTE.

Progression des genres accolés.

1. La duplicité d'action.
2. *L'estimation arbitraire.*
3. *La Licence de Fourberie.*
4. L'insolidarité.
5. La Distraction de Capitaux.
6. Le Salaire décroissant.
7. *L'Engorgement factice.*
8. *L'Abondance dépressive.*
9. *L'Empiétement inverse.*
10. *La Politique éversive.*
11. L'Engourdissement ou Discrédit.
12. La Monnaie fictive.
13. La Complication fiscale.
14. Le Crime épidémique.
15. L'Obscurantisme.
16. *Le Parasitisme.*
17. *L'Accaparement.*
18. *L'Agiotage.*
19. *L'usure.*
20. *Le Travail infructueux.*
21. *Les Loteries industrielles.*
22. Le Monopole corporatif.
23. Le Monopole fiscal ou régie.
24. Le Monopole exotique ou colonial.
25. Le Monopole maritime brut.
26. Le Monopole féodal ou castique.
27. *La Provocation.*
28. *La Déperdition.*
29. *L'Altération.*
30. *La Lésion sanitaire.*
31. La Banqueroute.
32. La Contrebande.
33. La Piraterie.
34. *Les Maximations, Réquisitions.*
35. *L'Esclavage spéculatif.*
36. L'Égoïsme général.

PIVOTS. X Y L'INCOHÉRENCE OU MORCELLEMENT AGRICOLE.
X LA PROPRIÉTÉ INTERMÉDIAIRE.

Transition bi-composée, directe et inverse, en simple et en compose

K { V LA MAÎTRISE PROPORTIONNELLE.
W LA CONCURRENCE RÉDUCTIVE.

M { V LE MONOPOLE INTÉGRAL SIMPLE.
W LE MONOPOLE INTÉGRAL COMPOSÉ.

» Ce ne sera qu'à la fin de la 9e section que je définirai quelques-uns de ces nombreux caractères : provisoirement, nous pouvons, de l'inspection du tableau, déduire quelques généralités.

» Parmi ces 36 caractères, plusieurs sont déjà connus, entre autres l'agiotage, l'usure, la banqueroute.

» Peut-on trouver dans les mille théories commerciales une seule définition de ces trois caractères, c'est-à-dire un classement

de toutes les sortes de banqueroutiers?
de toutes les sortes d'usuriers?
de toutes les sortes d'agioteurs?

Non, et pour preuve je donnerai, en 9e section du traité, un classement de la banqueroute en trente-six espèces. Les autres caractères, comme usure, agiotage, exigeraient de même ce classement que nul auteur n'a donné.

» Il suit de là, qu'après tant de traités sur le commerce, on n'a pas encore fait le premier pas en théorie, c'est-à-dire la définition. Singulière omission de la part de ces hommes qui donnent pour précepte de procéder par les méthodes analytiques. »

Voici maintenant l'analyse de la banqueroute, telle qu'elle se trouve au 2e volume du *Traité*, page 419.

HIÉRARCHIE DE LA BANQUEROUTE. — Série LIBRE en 3 Ordres, 9 Genres, 36 Espèces.

ORDRE ASCENDANT.
TEINTES LÉGÈRES.

1er GENRE. *Les Innocents.*
1. La Banqueroute Enfantine.
2. *id.* en Casse-cou.
3. *id.* en Tapinois.
4. *id.* Posthume.

2e GENRE. *Les Honorables.*
5. La Banqueroute en Oison.
6. *id.* en Visionnaire.
7. *id.* sans Principes.

3e GENRE. *Les Séduisants.*
8. La Banqueroute à l'Amiable.
9. *id.* de Bon ton.
10. *id.* de Faveur.
11. *id.* Galante.
12. *id.* Sentimentale.

ORDRE CENTRAL.
TEINTES GRANDIOSES.

4e GENRE. *Les Tacticiens.*
13. La Banqueroute Cossue.
14. *id.* Cosmopolite.
15. *id.* de haute Espérance.
16. *id.* Transcendante.
17. *id.* en Échelon.

5e GENRE. *Les Manœuvriers.*
18. La Banqueroute en Feu de file.
19. *id.* en Colonnes serrées.
20. *id.* en Ordre profond.
21. *id.* en Tirailleurs.

6e GENRE. *Les Agitateurs.*
22. La Banqueroute de Grand genre.
23. *id.* au Grand filet.
24. *id.* en Attila.

ORDRE DESCENDANT.
TEINTES ABJECTES.

7e GENRE. *Les Sournois.*
25. La Banqueroute d'Indemnité.
26. *id.* Hors de ligne.
27. *id.* Repiequée.
28. *id.* Béate.

8e GENRE. *Les Barbouillons.*
29. La Banqueroute d'Illusion.
30. *id.* en Invalide.
31. *id.* d'Écrasement.
32. *id.* Cochonne.

9e GENRE. *Les Faux Frères.*
33. La Banqueroute en Filou.
34. *id.* en Pendard.
35. *id.* en Borgnon.
36. *id.* Pour rire.

Y Les Banqueroutes NATIONALES. ⋊ Les Banqueroutes en MINIATURE. ⅄

Voilà donc la critique indiquée sur UN caractère de Civilisation. Ce caractère se divise en 36 caractères de *genres*, et l'un de ceux-ci est divisé en 36 caractères d'*espèces*, — sans compter les *transitions* et les *pivots*. Il faudrait maintenant entrer dans l'examen de tous ces caractères de genre et d'espèce pour avoir l'histoire du Commerce. — On peut juger facilement, d'après cela, ce que serait une analyse complète de la Civilisation, un traité de critique intégrale, dans lequel on examinerait tous ses caractères divisés et subdivisés ainsi en genres et en espèces. — Il y a beaucoup de benoîts Civilisés qui disent, en parlant de Fourier et des hommes de son École : « Ces gens-là sont des rêveurs, ils ne connaissent pas la société. » — Eh ! vous autres dont la vue est si profonde et qui prétendez si bien connaître la société, essayez donc quelques analyses dans le genre de celles que vous présentent ces *rêveurs qui ne connaissent pas le monde*.....

Les ⋊, Y, ⋉, sont signes de *pivot*, pivot *direct* et pivot *inverse*. Les K, dans diverses positions, sont signes de *transitions*, *directe* ou *inverse*, *ascendante* ou *descendante* ; ≻, ≽, signes de *simple* et de *composé*, etc. — Fourier fait dans ses livres un fréquent usage de ces signes, dont il est très-facile d'acquérir l'intelligence, et qui sont un texte à déclamations pour ceux qui n'ont pas voulu se donner la peine de voir combien leur usage apporte de commodité et de précision scientifique. — Quand on apprend l'algèbre, l'astronomie, la chimie, on ne fait pas difficulté d'accepter quelques signes particuliers qui facilitent l'étude de ces sciences. — Pourquoi refuse-t-on à la science sociale la faculté de s'aider aussi de quelques signes ? — Je les ai supprimés pour ne pas effaroucher les lecteurs ; on y perd en rigueur et en précision.

TRANSITION.

Une voile ! une voile !
BYRON.

Il était nécessaire d'inspirer confiance au lecteur en lui montrant que la Théorie scientifique de Fourier fournit les moyens d'apprécier et de classer rigoureusement les faits généraux et successifs du mouvement social, et produit sur la société actuelle en particulier une critique forte, vigoureuse et substantielle.

Le lecteur aura compris, sans doute, la supériorité de cette critique qui va au fond des choses, qui cherche le mal où il est, le poursuit et le traque dans sa réalité et dans ses causes, sur la critique étourdie et superficielle que produisent les moralistes phraseurs ou les partis politiques. Il a pu reconnaître que l'une se traduit en faits positifs, en griefs articulés, en vices reconnus, constatés et classés, et qu'elle appelle une solution scientifique et pacifique : tandis que l'autre ne se traduit qu'en récriminations, en illusions, en palabres, ou en taquineries, en émeutes et en révolutions. L'une s'allie à la science, l'autre à une vaine littérature ou aux pas-

sions des partis. Loin de moi la pensée que tous les critiqueurs dont je fais la critique aient conscience de la vanité de leurs œuvres ; certes, il est parmi eux des hommes au cœur chaud et généreux, pleins de belles et nobles intentions ; mais il faut reconnaître que les *intentions* ne font absolument rien à l'affaire.

Puisque nous sommes dans le siècle des professions de foi politiques, que chacun se croit obligé de donner la sienne et qu'on en demande à tout le monde, il convient peut-être que je formule nettement ici la mienne. Aussi bien elle est, à peu de différences pres, pour sûr, celle de tous les hommes qui ont compris la science sociale que Fourier a découverte. Donc, voici :

Il y a dans chaque parti des moyens et des hommes. Pour ce qui est des moyens proposés par les partis, le lecteur sait assez déjà le compte que nous en faisons. Ceux de ces prétendus moyens qui ne sont pas dangereux, nous les trouvons tout au moins sans valeur, et singulièrement ridicules. Voilà la première partie de ma profession de foi politique. Passons à la seconde, et examinons la composition de chaque parti.

Le Juste-Milieu est l'expression de la pensée de la Bourgeoisie et de ses intérêts tels qu'elle les comprend. Pour elle, l'état de choses actuel est un idéal parfait. D'ailleurs, les grands principes de liberté, de justice et d'égalité pour lesquels ses pères ont versé leur sang, lui ont donné le pouvoir, et comme elle le tient et l'exploite à son profit, elle trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des gouvernements possibles.

Une cause très-favorable à ce parti, c'est la crainte des perturbations révolutionnaires, des guerres civiles et étrangères, des proscriptions, des septembrisades, octembrisades, novembrisades *etcætera*brisades, dont ces perturbations composent leur cortége ordinaire. — A cette cause il faut ajouter encore le désillusionnement politique de ceux qui se sont convaincus, par une triste expérience, de la vanité des chan-

gements constitutionnels et qui, désespérant d'avoir mieux, préfèrent ce qui est à de nouvelles chimères.

Ainsi, les rangs du Juste-Milieu se composent, en grand nombre, des hommes qui réunissent à une certaine aisance, un caractère bourgeois et égoïste, et dont l'opinion se résume dans ces deux vers du vieillard de la *Bayadère :*

> Je suis content, je suis heureux,
> Chacun doit l'être dans ces lieux.

Ceux-là, ce sont les juste-milieu enragés.

Viennent ensuite les juste-milieu par suite d'indifférence en matière politique ; — et enfin le petit nombre des hommes de sens et de raison profonde qui, comprenant la stérilité et le danger des éréthismes politiques, et sentant d'ailleurs que les améliorations réelles sont indépendantes des formes gouvernementales, s'occupent à faire surgir la question sociale, et à la placer sur les débris de la vieille politique.

Ces derniers sont les meilleurs défenseurs du gouvernement, parce qu'ils ne le défendent pas bassement, ni par des raisons particulières et égoïstes, mais bien par des raisons de haut intérêt national. Ils ne sont pas les amants intéressés ou payés du gouvernement ; ils sont loin de regarder l'état de choses actuel comme un type parfait, ils ne le soutiennent pas pour sa valeur propre, mais parce que la stabilité est nécessaire à l'introduction des changements sociaux dont ils sentent l'importance, et qui ont besoin de la paix pour se réaliser. C'est à cette nuance que se rattachent un grand nombre d'écrivains de la *presse départementale*, bien autrement forts et avancés sur le terrain de la politique rationnelle que ne le sont les idéologues et les bavards de Paris. — Tous ces hommes, qui reconnaissent la supériorité de la question sociale et lui subalternisent la politique, défendent en général le gouvernement contre ses adversaires (1).

Quant aux soldats de la République, ce sont, en général,

(1) En 1834. (*N. de la* 2e *Édit.*)

des caractères ardents : — les uns, ambitieux, roués, poussant aux agitations parce qu'ils ont confiance dans leur courage personnel, dans la force de leur poignet, pour se faire jour et s'élever très-rapidement et très-haut, ainsi que cela se voyait il y a quarante ans, — quitte à tomber très-rapidement et très-bas, ainsi que cela se voyait encore il y a quarante ans, ils en acceptent la chance; — les autres, ardents aussi, mais pleins de générosité et de bonnes intentions, rêvant le bien par la République sans se rendre compte de ce que serait en réalité la République si l'on en bâclait une en France. Ceux-là légitiment leur opinion par l'étymologie du mot République : — la République, c'est la *chose publique, res publica;* et c'est à cause de la juxtaposition de ce substantif latin *res* et de l'adjectif *publica*, que, ne voulant du Juste-Milieu et ne sachant rien de mieux, ils se sont faits républicains.

Dans le Juste-Milieu, si l'on trouve souvent égoïsme, absence d'honneur et de sentiments, on trouve aussi plus de maturité et de raison.

S'il y a dans la République plus d'extravagance et d'ambitions en délire, il y a aussi plus de générosité, d'espérance et de bons désirs, plus de vouloir et de courage.

Et la gauche?... Oh ! certes on peut appartenir à la gauche, et penser comme M. Odilon-Barrot et consorts, on peut se délecter à la lecture de ses journaux et être très-honnête homme au fond, je n'en doute nullement : mais il serait, dans ce cas, difficile de prouver qu'on n'appartient pas à l'opinion la plus niaise, la plus vide, la plus nulle qu'il soit possible d'imaginer : cette opinion-là ne se formule par rien, elle est insaisissable. Quel système, quelle vue, quelle idée, quels principes y a-t-il sous cette opinion? Je n'y vois que vent et palabres, palabres, palabres et encore palabres ! (1).

Si nous passons dans le camp de la Légitimité, nous y trouvons une théorie qui a quelque chose de spécieux et qui

(1) *Palabras*, paroles ronflantes et vides.

peut paraître plausible à des logiciens comme il s'en trouve tant. — Il n'y a eu, dit-on, de stabilité et de durée à la fois que dans les monarchies héréditaires. Le principe de la tradition possédant par lui-même une puissance sur l'esprit des peuples, il est principe d'ordre et par conséquent principe légitime d'autorité gouvernementale. — Raisonnement excellent tant que, *de fait*, une dynastie conserve sa puissance morale sur la nation. Mais quand l'amour des personnes royales et le respect pour la tradition, qui faisaient toute la valeur, toute la légitimité de la dynastie, ne sont plus que haine et mépris, cette légitimité est coupée dans sa racine, dans son principe même; rien n'est plus clair.—C'est ce qui renverse tous les raisonnements des légitimistes. — Et d'ailleurs, dans toutes ces querelles politiques, les raisonnements ne sont là que pour habiller les petites passions et les intérêts des partis : aussi voyez-vous les raisonnements et les thèses varier sans cesse avec les circonstances, et la logique se plier et s'assouplir à toutes les exigences du jour.

Nous, de l'École sociétaire, nous désirons la stabilité et la consolidation du gouvernement constitutionnel actuel, parce que sous ce gouvernement on peut faire toutes les améliorations utiles, importantes, réelles, et opérer complétement la réforme sociale; ce qui sera démontré au lecteur quand il connaîtra le procédé par lequel elle doit s'opérer.

J'ajoute que, pour la transformation, je n'attends pas grands secours des hommes du Juste-Milieu pur, gens en général très-routiniers, pauvres de cœur et peu susceptibles de se convertir à une idée de progrès : j'attends davantage des âmes jeunes et généreuses égarées aujourd'hui dans le labyrinthe républicain, mais qui peuvent facilement s'échauffer à l'idée d'une transformation radicale par voie pacifique.

J'attends beaucoup des hommes du parti social, parti qui du reste s'est formé dans ces derniers temps au contact des idées de l'école sociétaire.

Je n'attends presque rien des hommes de la légitimité; car,

à quelques exceptions près, ce parti n'a pas accueilli dans son sein seulement l'ombre d'une des idées sociales dont les germes remplissent déjà l'atmosphère (1).

— Parce que les opinions divergentes des partis politiques sont aujourd'hui sur le tapis, il est nombre de personnes qui ne se figurent pas qu'on puisse être en dehors de ces querelles. Aussi les uns ont-ils imaginé que nous travaillons pour le compte du Juste-Milieu ; d'autres ont découvert que nous sommes des républicains déguisés. Eh! bon Dieu, nous ne sommes pas plus pour les uns contre les autres, qu'avec ceux qui veulent que l'on casse les œufs par le gros bout, contre ceux qui veulent qu'on les casse par le petit. — Combien de disputes du même genre ont agité les hommes pendant longues années, qui ont été ensuite oubliées complétement, et dont il n'est resté qu'un titre de honte pour l'esprit humain ! Le même sort attend nos controverses actuelles, et voilà pourquoi nous ne sommes pas avec une erreur contre les autres erreurs, mais avec la vérité et la science contre toutes les erreurs réunies. — Seulement nous admettons qu'il y a dans tous les partis des hommes à bonnes intentions, et vraiment désireux du bien : — par malheur, ces bonnes intentions n'avancent en aucune façon les affaires.

Il s'agit d'un problème social à résoudre, d'une combinaison d'intérêts à trouver, d'une INVENTION à produire. Or, quand bien même ce serait l'homme le plus mal-intentionné, le dernier des scélérats qui produirait *l'invention,* il faudrait la prendre et laisser là les élucubrations erronées des meilleures consciences. — On comprend bien que l'hypothèse extrême que j'établis ici, a pour but de caractériser nettement les choses et de poser la question scientifique comme elle doit l'être, indépendamment des hommes, des coteries et des partis. Si cette vérité de raison était admise en France,

(1) Ce jugement de 1834 sur les légitimistes doit être en partie réformé aujourd'hui. Des progrès se sont accomplis chez eux, qui en présagent de nouveaux sans doute.

nous ne serions pas bien éloignés de nous entendre ; car la lutte âcre, haineuse, hostile et stérile ferait place à la discussion posée et scientifique. La vérité et l'avenir n'y perdraient pas.

Il est si important de bien connaître le caractère de la Civilisation avant d'entrer dans l'exposition des principes sociétaires, qu'au risque de fatiguer le lecteur par redondance, nous dirons encore en terminant cette premiere partie :

1° Que la Civilisation ne tire de ses terres, capitaux, industries, procédés mécaniques et scientifiques, etc., qu'un produit infiniment faible,

Parce qu'elle distrait de la production une foule de têtes et de bras qu'elle emploie ou à détruire, ou à ne rien faire ;

Parce qu'elle laisse régner la plus grande et la plus ruineuse anarchie dans ses travaux productifs ;

Parce qu'elle absorbe d'immenses capitaux et des légions d'agents à la fonction de la distribution, dite commerce, qui prélève d'immenses bénéfices sur le corps social, sans rien produire ;

2° Que la Civilisation, au lieu de répartir, comme il est juste, les richesses produites, proportionnellement au triple concours du Capital, du Travail et du Talent, en liant ainsi les trois éléments de la production et les classes qui les représentent, concentre de plus en plus les dépouilles du travailleur et le prix de ses sueurs entre les mains des maitres du capital. Cet état de choses diminue énormément la production qui résulterait de la convergence des forces et fait l'avenir gros de désastres et de commotions révolutionnaires ;

3° Enfin, que la Civilisation engendre la discorde entre tous les intérêts individuels et collectifs ; sème partout la haine et la guerre ; force les hommes, fussent-ils des anges, à l'emploi de la fraude, de la violence, de l'oppression et du mensonge en toutes relations ; entretient des mœurs perverties et dégradées ; met en guerre individus contre individus, classes contre classes, passions contre passions ; développe hideusement en un mot l'**ÉGOISME GÉNÉRAL** et la **DUPLICITÉ D'ACTION**, les deux caractères pivotaux des sociétés subversives.

On ne nous accusera pas, nous qui affirmons qu'il y a remède, de nous faire illusion sur la profondeur du mal; nous prouvons assez que nous connaissons tous les vices, toutes les misères. Personne, avant Fourrier, n'a porté la sonde aussi avant dans la plaie; personne n'a promené d'une main aussi savante, aussi sûre, le scalpel dans le corps social. On avait bien fait, avant lui, quelques égratignures à la peau : il a fait, lui, une autopsie intégrale.

Si j'ai eu le bonheur de rendre cette critique sociale claire et intelligible au lecteur, si je suis parvenu à lui inspirer foi au pilote qui nous a guidés à travers les écueils de l'ancien monde, nous pouvons nous considérer comme embarqués sur le même navire, et faisant voile ensemble vers un nouveau continent. L'horreur des misères qu'engendre la Civilisation avec une si prodigieuse fécondité, donnera désir aux hommes dont le cœur est droit et la volonté bonne, que le génie de Fourier n'ait pas fait fausse route, et qu'en le suivant dans son voyage de découverte à travers les Destinées humaines, nous abordions des plages aussi belles que sont hideuses celles dont nous venons de reconnaître les contours.

Donc, amis! larguons les voiles, prenons le vent et naviguons sans nous mutiner comme jadis, sur la mer Atlantique, l'équipage stupide que le grand Christophe conduisait au Nouveau-Monde.

DEUXIÈME PARTIE.

ORGANISATION.

On a dit souvent que la science ne donnait pas le bonheur ; et cela est vrai, quand la science ne s'impose pas pour tâche d'en découvrir la voie. Jamais les nations n'ont été plus éclairées qu'aujourd'hui, jamais l'industrie n'a été plus étendue, et jamais le malaise n'a été plus grand, l'agitation plus terrible. Riches et pauvres souffrent de l'état des choses ; l'humanité entière est livrée à la tourmente ; les hommes s'égorgent, quand pourtant ils sont faits pour s'aimer, et que les éléments du bien sont entre leurs mains. Quelle est donc la cause de tant de mal ? Misère ! Misère ! Tel est le cri universel. Oui, la Misère règne sur cette terre désolée, et elle y règne parce que cette terre est mal régie. Elle y règne parce que nos législateurs, ayant érigé en nécessité absolue ce dénuement des peuples, n'ont ni cherché ni trouvé le moyen de l'éloigner.

Clarisse Vigoureux.

DEUXIÈME PARTIE.

ORGANISATION.

PREMIER LIVRE.

PRINCIPES ÉCONOMIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

Position du Problème social

ET

DÉTERMINATION DE LA BASE D'OPÉRATION.

On dira peut-être que la solution de ce problème serait la pierre philosophale. On dira tout ce qu'on voudra; mais les sociétés humaines ne seront ni heureuses, ni stables, ni constituées, tant que ce problème ne sera pas pleinement résolu, A. MAURIZE.

§ Ier.

Est-ce moi ou la faim qui ai changé la soumission en révolte, l'amour en haine, la pudeur en frénésie amoureuse? EUGÈNE SUE.

Au temps du siége de Paris par Henri IV, on vendit publiquement de la chair humaine à la boucherie, et on assure même qu'une mère mangea son enfant. BERRUGUER.

Ce chapitre est destiné à poser la question sociale de telle sorte que le lecteur puisse résoudre, de lui-même, les différents problèmes dont elle se compose; aussi

fais-je appel à son attention et à sa bonne volonté. — Nous allons nous proposer de déterminer les combinaisons capables d'introduire la bonne harmonie entre les humains, et de faire participer chacun au bien-être social rendu le plus grand possible, en proportion du concours que chacun fournirait à la création de ce bien-être.

Si nous découvrions des conditions qui satisfissent à cet énoncé, le problème de notre Destinée sociale serait résolu, la loi en serait connue, et de plus, elle se prêterait facilement à l'application, puisqu'elle favoriserait éminemment les intérêts de tous, pauvres et riches, inférieurs et supérieurs. — Mettons-nous donc à la recherche.

La première de toutes les conditions à remplir, la condition matérielle hors de laquelle on ne saurait sans niaiserie compter que l'on fera vivre des hommes en bonne intelligence, c'est la création de l'abondance des biens, de la fortune sociale. — Nous avons reconnu précédemment la puissance de ce principe ; nous avons fait voir, en traitant des premières périodes historiques, que, quand la pénurie se fait sentir au sein d'une société vivant jusque-là dans le bonheur et la concorde, aussitôt l'harmonie se disloque, l'égoïsme hostile paraît, la guerre commence.

Si la table est pauvre et misérable et les convives af-

famés, ils seront beaucoup moins bien disposés les uns à l'égard des autres que si la table est abondamment servie : c'est une loi de nature. — Qu'arrivera-t-il si les uns savourent des mets délicats et que les autres n'aient, à côté, que des os à ronger ?

Ceci ne signifie pas que tous les convives appelés au banquet de la vie doivent être mis à égale ration, et que cette égalité soit une condition d'harmonie. — Ceci veut dire seulement qu'il faut une proportion suffisante des biens et des avantages sociaux, pour que chacun soit pourvu du nécessaire, *assuré d'un* MINIMUM COMFORTABLE, avec la certitude de monter sur l'échelle sociale en proportion de ses services bien et duement constatés.

Ces principes peuvent être rendus sensibles et prouvés par de nombreux exemples ; voici un fait entre mille :

C'était une belle armée, la Grande-Armée que Napoléon conduisit au cœur de la Russie. Il y avait là quatre cent mille hommes, chefs et soldats, formant un corps aussi compact et d'une aussi forte union qu'on en puisse voir en Civilisation. Il y avait un sentiment commun de nationalité et de gloire qui donnait une âme personnelle à ce grand corps. Puis, le soldat sentait qu'il pouvait devenir caporal, sous-officier, officier; l'officier pouvait atteindre au grade de général, celui-ci avait à gagner le

bâton de maréchal, et le maréchal un trône, — car Napoléon en donnait. — Eh bien! c'est un fait généralement vrai, que le soldat ne jalousait pas son capitaine parce que celui-ci avait un grade et une solde plus forte; le capitaine ne prenait pas non plus son colonel en haine pour cause analogue. C'était accord et discipline, amour du colonel et du capitaine pour leurs hommes, et dévouement de ceux-ci au capitaine, au colonel, à l'armée.

Cela dura tant que l'Aigle fut victorieuse, tant que le tambour battit la charge, tant que les soldats eurent des souliers, des capotes, du pain et de l'eau-de-vie; tant que l'armée fut approvisionnée.

Mais hélas! qu'advint-il au retour de Moscou? que se passa-t-il quand l'armée cessa de recevoir le nécessaire; quand les communications furent rompues; quand ils furent là, ces braves, sans souliers, en haillons, sous la dent de la faim, au milieu des neiges, des glaces et des déserts, mordus sous le ciel du nord par un froid de trente degrés? Ce qui se passa, vous le savez! tout fut rompu et brisé : plus de camaraderie, plus de gaîté, plus d'affection ni de dévouement; et dans les cœurs, à la place de tous les bons sentiments, un égoïsme hideux et cruel.

On en voyait un de la compagnie qui tombait raide et gelé; on ne songeait qu'à se disputer les lambeaux de sa capote. On tuait un camarade de lit pour une place

au feu. — Je n'invente pas, moi; lisez l'histoire de la débâcle, et écoutez les vieux. — On se massacrait pour une poignée de chenevis; c'était la pénurie dans toute sa force, et l'égoïsme dans toute sa hideuse énergie.

Hé bien! quand on eut retrouvé des cantonnements, quand la fidèle Pologne nous eut donné du pain, quand elle eut ranimé et réchauffé nos débris, les sentiments revinrent aux cœurs, la discipline se rétablit, et, sous ce rapport du moins, tout fut comme devant.

Élargissez cet exemple, interrogez-le, et avec lui mille autres du même genre que vous fournissent l'observation et l'histoire, et vous reconnaîtrez :

Que le développement harmonique des sentiments sociaux veut être assis sur une large base de richesses sociales.

§ II.

Ces capacités sans emploi sont un des plus grands fléaux de l'époque. En favorisant leur développement, n'est-ce pas exciter à faire de l'exercice, pour gagner de l'appétit, des gens auxquels on ne peut rien donner à manger?

R. L., *Agriculteur.*

J'ai tout étudié, tout appris... Insensé que j'étais d'élargir mon cœur pour que le désespoir pût y tenir.

ALEXANDRE DUMAS.

Que si vous réfléchissez encore à l'influence de la richesse sociale, vous reconnaîtrez que c'est sur le développement du bien-être que repose toujours aussi le dé-

veloppement intellectuel d'une nation et le degré de liberté dont elle est capable de jouir.

Il est sensible, en effet, qu'on ne peut pas répandre l'instruction dans des familles misérables, qui ont besoin pour vivre d'employer tout le temps de tous leurs membres à des travaux salariés, et qui, d'ailleurs, dans l'état où nous en voyons la majorité en France, ne montrent pas même le désir de faire apprendre à lire et à écrire à leurs enfants.

Et puis, lire et écrire, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui de l'instruction ! — Savoir lire, c'est un instrument, voilà tout, et un instrument qui, par le temps qui court, introduit souvent dans la tête plus de mauvais que de bon. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir, à parler vrai, d'instruction réelle, solide, utile, pour les classes privées du nécessaire. Je dis plus : l'instruction et l'éducation sont le plus funeste des cadeaux que l'on puisse faire à un paria. Il faut être aveugle pour ne pas voir qu'aujourd'hui, dans cette société qui sue le malheur par tous les pores, la classe la plus malheureuse, la classe pour laquelle la vie est toute de torture, c'est celle des hommes sans fortune, mais dégrossis et raffinés par une éducation qui a élargi leur esprit et leur cœur, qui les a initiés aux jouissances de l'opulence, qui a développé en eux des besoins ardents, une ambition dévorante : pour ceux-là, quand ils ne parviennent pas à s'ouvrir

une porte de fortune, — et ce n'est pas chose très-facile aujourd'hui, — pour ceux-là, dis-je, la vie n'est qu'une déception amère, elle s'égare souvent dans l'abjection ou se termine par le suicide...

Ce développement intellectuel, ces raffinements hors de proportion avec les moyens de satisfaction des besoins qu'ils créent, sont la grande maladie de toutes les Civilisations avancées, et l'une des causes les plus énergiques de leurs névralgies politiques. Vouloir instruire le peuple avant d'avoir réalisé pour lui des conditions de bien-être, avant de lui avoir assuré des droits à un travail lucratif, honorable, attrayant, c'est une pensée qui ne saurait être exécutée que très incomplétement, et dont l'exécution serait souvent funeste à la société et au peuple lui-même. Ces vérités-là sont prouvées par des faits que l'on peut nier, mais que l'on ne saurait détruire.

D'un autre côté, la liberté sera toujours un mot vide de sens tant que le peuple n'aura pas conquis le bien-être. Qu'est-ce que la Liberté du Pauvre, du Prolétaire, de l'homme sans culture intellectuelle et sans fortune, de l'homme qui a besoin, de l'homme contraint d'engager chaque jour *à un* MAÎTRE ses bras, son travail, son activité, de renouveler chaque jour le contrat de vente de sa personnalité, c'est-à-dire le contrat de son esclavage ?

L'Esclave des colonies a un Maître qu'il ne s'est pas

donné : le Pauvre, le Prolétaire est obligé de se chercher et de se donner un Maître. Il meurt de faim lui et sa famille, ou il mendie, s'il ne trouve pas un Maître ! — Donnez au Pauvre toutes les libertés *politiques* du monde, donnez-lui le droit de suffrage, d'électorat et d'éligibilité, il n'en sera pas d'un iota plus libre ; il n'en sera pas moins contraint de se mettre chaque jour en quête d'un Maître pour avoir son pain de chaque jour. Que lui importe la liberté politique si vous lui refusez la liberté sociale ?

Tant que l'aisance sociale n'existe pas, que l'homme du peuple n'a pas un *minimum* d'existence socialement *garanti*, le peuple n'est qu'un vaste troupeau de pauvres créatures incultes, grossières, toujours exploitées sous le nom de prolétaires, de paysans, de serfs ou d'esclaves, par les classes détentrices de la propriété et des instruments de travail : — troupeau souvent écorché et toujours tondu. — Tout cela est indéniable.

Si donc on veut la liberté, si l'on appelle de ses vœux le développement intellectuel du peuple et l'avènement de la justice sociale, il ne faut pas se jeter à l'étourdie dans tout ce qu'on nous donne aujourd'hui comme voie de progrès ; il faut peser la valeur des moyens qu'on propose pour aller au but, et ne pas débuter par mettre, comme le dit fort bien le proverbe, la charrue devant les bœufs. Hé bien ! au lieu de rechercher les conditions du

bien-être général et de l'aisance universelle, premières bases du développement des droits, des libertés, premières conditions de la véritable émancipation de tous, où en est-on maintenant ? — A persuader à la nation que la chose la plus pressante est de concéder à tous les citoyens des droits politiques d'élection et d'éligibilité ! — En présence des affreuses réalités d'ignorance, de grossièreté, d'incapacité, de misère, de misère surtout, qui se dressent tout autour de nous, et sous un ciel gros de tempêtes, il faut en vérité que la politique soit bien impudente pour avoir le front de leurrer le peuple à ce point, et le peuple serait bien sot de se laisser matagraboliser ainsi ! — Mais vous êtes donc pour le monopole politique, dira quelque lecteur de la *Gazette* ou du *National* ? Non, Monsieur, je ne suis ni pour le monopole politique, ni pour aucune des monstruosités civilisées; mais je suis pour que l'on ne prenne pas les routes qui éloignent du but ; je suis pour que l'on ne coupe pas brutalement le nœud gordien qu'on doit délier ; je suis pour que l'on propose des combinaisons nouvelles et des solutions aux problèmes sociaux, et non pour qu'on reste indéfiniment au fond des abîmes révolutionnaires ; — car les nations n'y gagnent rien et le peuple surtout y perd beaucoup, puisque c'est toujours le peuple qui paie l'impôt avec ses sueurs, et la victoire avec son sang.

Supposons un pouvoir politique animé du plus ardent amour pour le Peuple. Que fera ce Pouvoir, s'il veut

améliorer le sort du peuple, ne faudra-t-il pas qu'il innove ; et s'il veut innover, qu'il CONNAISSE *des Combinaisons nouvelles*, qu'il possède la solution des Problèmes sociaux ? — Eh bien ! pourquoi ne point étudier immédiatement ces Problèmes ? Pourquoi n'en point chercher immédiatement les Solutions ? Pourquoi en rester indéfiniment aux querelles purement politiques ? Pourquoi tant de combats, dont le *Pouvoir* est l'objet, quand tout consiste d'abord à vider une question de *Savoir* (1) ?

§. III.

Qu'on trouve moyen d'augmenter la richesse et d'y faire participer tous les citoyens. BAUDET DULARY.

La règle de société est une opération par laquelle on partage un revenu produit par un capital total, en parts proportionnelles aux mises partielles qui ont servi à former ce capital. Si les différentes mises partielles ont été engagées pendant des temps inégaux, il faudra encore tenir compte de cette différence.
Traité d'Arithmétique.

Nous venons de prouver qu'il faut s'occuper d'abord à chercher un moyen d'augmenter, dans une haute proportion, la richesse sociale. Voilà le point de départ d'une saine politique.

(1) La thèse que nous soutenions en 1834 est aujourd'hui gagnée. A part quelques bancs de mollusques politiques, tout le monde est aujourd'hui d'accord que les réformes électorales n'ont qu'une valeur relative. A ce point de vue, en tant qu'elles ne prétendent plus à l'usurpation et à l'étouffement de la question sociale, et en présence de l'effroyable corruption qui s'est développée dans le monde officiel, l'École Sociétaire peut et doit maintenant appuyer et défendre ce genre de réformes. (*Note de la seconde Édition.*)

Hé bien ! sur cette question même de la richesse générale, comme partout ailleurs, vous trouverez encore la politique du siècle en défaut. Où en est-elle ? — A des rognures de budget. Diminuer l'impôt, prendre aux uns pour donner aux autres ; abaisser ceux-là, élever ceux-ci ; voilà tout ce que l'on sait proposer : et l'on se bat, et l'on s'injurie, et l'on se tue, pour cette politique de *déplacement*.

Ce n'est pas cela. — Au lieu d'user le temps et la vie à s'arracher des lambeaux, il faut aviser à désobstruer les sources de la prospérité publique, il faut organiser l'industrie, les travaux domestiques, agricoles et manufacturiers, tous les travaux productifs, et quadrupler, octupler, vingtupler les richesses par des procédés nouveaux.

La France, si l'on répartissait également son revenu annuel sur ses trente-deux millions et demi d'habitants, donnerait pour chacun, dit la statistique, une valeur de *onze sous* à consommer par jour. Elle est donc misérable et dénuée. En présence de ce fait avéré, plus puissant à lui seul que tous les raisonnements du monde, il faut songer à augmenter le produit dans une haute proportion (1).

(1) On a contesté cette moyenne de 11 sous. Que le chiffre soit un peu plus élevée, qu'importe ? Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que ce misérable chiffre de 11 sous est fort supérieur à la valeur de la consommation moyenne de plus de 28 millions de corps humains sur 33

Voilà le premier problème humain et social que la science doit résoudre, et cette solution n'est au pouvoir d'aucune révolution et d'aucune forme gouvernementale.

Et ceci n'est pas tout ; — à la combinaison sociale qui aurait puissance de quadrupler le revenu annuel, on doit en outre imposer la condition de répartir équitablement ce revenu entre tous les ayant-droit ; car c'est encore une opinion ridicule de mesurer le bien-être d'une nation à son revenu seulement, sans s'inquiéter s'il est absorbé par une minorité de pirates sociaux, industriels, mercantiles, etc., ou s'il reflue sur toutes les têtes.

Pour que le quadruplement du produit portât de bons fruits, il faudrait, par exemple, qu'il sextuplât le gain actuel du pauvre, en quadruplant le revenu de la classe moyenne, et doublant celui du riche, — tout en liant solidairement les intérêts de ces trois classes. — A ce prix seulement, l'accroissement de la richesse générale serait un bon prélude à l'harmonie sociale ; — car si le revenu total augmentait et que les classes nombreuses restassent toujours dévorées à belles dents par la misère, il n'y aurait, dans ce fait, nul germe d'accord. Il ne saurait être mauvais, d'autre part, que les riches, les déten-

dont se compose la population de la France, qui n'est pas le plus mauvais pays du monde. — Or, comme il ne s'agit pas de rien prendre à personne, la nécessité absolue d'aviser à un énorme accroissement de la richesse publique reste toujours la base du problème social.

teurs actuels de la propriété, les privilégiés, trouvassent eux-mêmes leur compte au nouveau système social. — Tout ceci est de la plus prochaine évidence.

Nous voici donc conduits à exposer le principe d'après lequel doit s'effectuer la Répartition des produits.

Or, voici : Pour que la Répartition des produits du travail humain soit légitime, satisfaisante et sociale, il faut que, — conformément à un axiome d'éternelle justice, — *elle donne à chaque individu une part proportionnelle au concours par lui apporté à la Production.* — Ceci est encore de la plus prochaine évidence.

Donc, examinons quelles sont les voies de concours à la Production : cette recherche est des plus faciles, en effet ;

1°. Il est sensible que, pour se mettre en mesure de créer des produits, il faut des terres, des édifices, des instruments de travail, des avances en denrées ou numéraire, etc., toutes choses que nous comprendrons sous la désignation de *Capital.*

2°. Il est sensible au même degré que, pour mettre en valeur le Capital, il faut agir sur lui par le *Travail.*

3°. Il est sensible enfin que l'action du Travail sur un

Capital donné, deviendra d'autant plus productive qu'elle sera exécutée avec plus de *Talent*.

Le Capital, le Travail et le Talent sont donc les trois puissances, les trois facultés industrielles de l'homme, ses trois modes de concours à la Production. — D'où il suit rigoureusement, en bonne et loyale justice, que celui qui apporte, dans une entreprise quelconque, son Capital, doit être rétribué pour cet apport, comme aussi celui qui fournit son Travail, comme encore celui qui fournit son Talent. La répartition, pour chaque individu, dans l'entreprise à laquelle il prend part, doit donc être proportionnelle à son concours à la Production, estimé en *raison composée* de la quantité de Capital, de Travail et de Talent qu'il aura fournie.

Ainsi, dans cette Entreprise, dans cette Association industrielle, la valeur totale des produits doit être partagée entre tous les sociétaires, entre tous les ayant-droit, proportionnellement, pour chacun, à son concours calculé dans les trois branches.

Donc il faut que la combinaison sociale que nous cherchons, satisfasse à la condition souverainement importante, de *l'estimation des rapports* du Capital, du Travail et du Talent de chacun avec la Production générale. Cette estimation faite, la Répartition n'est plus qu'une simple question d'arithmétique, une application de la *Règle de société*.

Telle est l'expression mathématique de la justice sociale dans cette grande question de la Répartition. (Voy. page 270, la note R.)

Que l'on apprenne donc enfin à *associer* le Travail et le Talent, comme on sait associer déjà les Capitaux, et chacun, recevant en proportion du Capital, du Travail et du Talent qu'il aura engagés dans une Opération, nul ne songera à se plaindre. Voit-on jamais, dans la distribution des Dividendes d'une Compagnie industrielle, ceux qui n'ont qu'une Action s'opposer à ce qu'on donne un dividende double du leur à ceux qui possèdent deux Actions ? Non. Mais ce n'est pas tout d'avoir su satisfaire les Capitaux par un système équitable, il faut encore étendre le principe de la Répartition sociétaire, au Travail qui concourt, avec les Capitaux, à la création des produits.

Il résulterait manifestement de la réalisation de ce principe, que le produit total augmentant ou diminuant, ferait croître ou décroître, simultanément et dans la même proportion, les lots respectifs du Capital, du Travail et du Talent, — de telle sorte que, sous la loi de cette Association, le bien et l'intérêt de chacun se trouvent indissolublement liés au bien et à l'intérêt de tous.

Il n'y a plus de SALARIÉS ; il ne reste que des ASSOCIÉS. *L'accord de l'intérêt individuel avec l'intérêt général* est rigoureusement et mathématiquement réalisé.

Hors de cette disposition, c'est-à-dire quand le revenu du Capitaliste peut croître en même temps que celui du Travailleur reste stable ou décroît, il est évident qu'il y a nécessairement *divergence des intérêts*, — et par suite collision, discordance sociale, guerre sourde ou guerre ouverte entre les classes.

Il y a en même temps spoliation et vol manifestes, quels que soient les phrases et les sophismes dont on puisse colorer le vol et la spoliation. Nous avons même reconnu que la spoliation pouvait être poussée à tel point que tout le prix des sueurs des prolétaires se condensât dans les caisses de quelques féodaux financiers.

En résumé :

Point d'instruction, de liberté, de bonheur ni d'harmonie sociale, sans une grande AUGMENTATION *de la richesse sociale.*

Point de justice, point de stabilité, point d'harmonie, point de convergence des intérêts, si la richesse produite n'est pas répartie aux ayant-droit, proportionnellement au concours à la production ; — de telle sorte que tous soient désormais parfaitement solidaires et que l'enrichissement et le bien des uns ne puissent jamais correspondre à l'appauvrissement et au mal des autres.

Toute politique qui ne prend pas la réalisation de ces deux conditions pour point de mire, est nécessairement vaine, étroite et absurde.

§ IV.

Chaque commune représente en France mille habitants. Travailler à la prospérité des trente-six mille communautés, c'est travailler au bonheur des trente-six millions d'habitants, en simplifiant la question, en diminuant la difficulté de tout ce qu'établit la différence du rapport de trente-six mille à trente-six millions.
NAPOLÉON.

Les masses, aigries par la misère et devenues menaçantes, demandent le droit de vivre par le travail, et les hommes de science gouvernementale cherchent par quelles abstractions constitutionnelles il y aura moyen de les satisfaire!! L. ROUSSEAU.

Taisez-vous, Monsieur Mauguin; taisez-vous, Monsieur Thiers. VICTOR HUGO.

Taisez-vous, Monsieur Hugo.
VICTOR CONSIDERANT.

Nous voici amenés à rechercher les moyens-pratiques par lesquels on pourrait satisfaire à ces deux conditions. Si nous découvrons un système qui les réalise, nous tiendrons la clef qui ouvrira les portes de la prospérité publique et de l'harmonie sociale. Parlons d'abord de la première.

L'AUGMENTATION DE LA RICHESSE ne saurait résulter que de l'amélioration et du perfectionnement des Procédés industriels. Ces procédés sont de deux genres :

Les Procédés *techniques ou spéciaux*,
Les Procédés *systématiques ou généraux*.

Procédés techniques. — Ce sont ceux qui cnocernent chaque métier, chaque science, chaque industrie en particulier. On sait quelle influence exercent sur l'augmentation de la Richesse, les perfectionnements des Méthodes, des Instruments, des Machines, les découvertes qui munissent l'Homme de nouvelles armes industrielles. C'est à l'accumulation des Connaissances, des Inventions et des Perfectionnements de cet ordre que nous devons notre Industrie et toutes ses merveilles. Enlevez-nous ces Procédés, et notre Industrie est anéantie : nous retombons à l'état sauvage.

Malgré la magnificence des Découvertes accomplies pendant les trois derniers siècles, nous assistons à peine encore à l'origine de la Science et de la Puissance humaines. Dans deux ou trois cents ans, nos prodiges actuels ne paraîtront que des œuvres barbares. On doit donc compter les immenses progrès qui restent à faire dans les Sciences, dans la Mécanique et dans les Méthodes techniques comme devant concourir avec une très grande énergie, à l'Augmentation de la Richesse générale.

Le recherche directe de ces Inventions et de ces Perfectionnements techniques est l'affaire des Sciences spéciales, et non celle de l'Économie sociale. Mais l'Économie sociale a, par rapport à ces Progrès eux-mêmes, une tâche capitale à remplir; car c'est à elle de déter-

miner le moyen de diriger, d'exciter et de propager rapidement ces Inventions et ces Perfectionnements dont l'expansion est, dans l'état actuel de la Société, environnée de mille entraves. Cette tâche, en effet, rentre dans les attributions des Procédés systématiques ou généraux, les seuls dont nous ayons à nous occuper ici.

Procédés systématiques. — Ces procédés ne sont autre chose que les Modes Généraux de l'exercice de l'Industrie, les différents Systèmes possibles pour l'Organisation du travail dans l'atelier social.

Or, la question de l'Organisation du travail national et de l'atelier social se décompose sur le champ dans ses éléments. Les éléments naturels du travail national se trouvent dans la Commune. La Commune est l'atelier alvéolaire de l'exploitation générale.

Le problème d'un grand accroissement de la richesse sociale ne saurait donc être résolu que par celui de la bonne organisation économique et industrielle de la Commune.

La seconde condition, la Répartition équitable des valeurs sociales se ramène aussi au même élément ; elle se relie à la question d'un juste partage des revenus dans la Commune.

On le voit donc : ces conditions fondamentales de

l'Harmonie, qui eussent été tout-à-fait utopiques si l'on eût émis la prétention de les appliquer d'emblée à l'ensemble d'une nation par voie législative, par procédé gouvernemental, se présentent au contraire avec un caractère des plus pratiques lorsque, remontant à la source réelle des choses, on se propose de les introduire, par la Commune, dans la grande société. La question de la transformation sociale se réduit rigoureusement à l'organisation d'une ou plusieurs COMMUNES MODÈLES, dont l'influence pratique déterminera plus ou moins rapidement *l'Évolution* qui remplacera les sociétés subversives par la société harmonique.

Tout ceci est fondé sur une logique tellement serrée, qu'un enfant qui a compris ce chapitre, peut battre à vauderoute tout le sanhédrin de tous nos philosophes et politiques réunis ; braves idéologues, qui veulent faire le bonheur des nations avec des textes de loi et des cartes d'électeurs à l'usage des gens qui ne savent pas lire : — et c'est nous qu'ils qualifient d'utopistes !

Était-il donc si difficile d'observer que les changements heureux qui s'opèrent dans une nation ne peuvent se mesurer que par la somme de ceux qui s'opèrent dans les Communes ? Que serviraient à une nation les découvertes scientifiques, si elles n'allaient se localiser dans les intelligences personnelles ? Les méthodes agricoles et industrielles ne sont utiles et fécondes qu'à mesure

qu'elles se propagent dans les groupes de population dont la collection fait un peuple. Si vous voulez qu'une nation s'enrichisse, il faut savoir augmenter la richesse de ses Communes; si vous voulez qu'elle s'instruise, il faut porter l'instruction dans ses Communes; si vous voulez que le salaire y soit remplacé par la part proportionnelle dans les bénéfices, c'est pour la Commune, dans laquelle les travaux s'exécutent, que vous devez chercher les combinaisons capables de résoudre le problème. Si vous voulez l'ordre dans l'État, il faut intéresser à l'ordre le citoyen dans la Commune qu'il habite; si vous voulez qu'il jouisse de la liberté, il faut que l'organisation sociale de la Commune où il vit la lui garantisse. Quelle que soit enfin l'amélioration que vous désiriez, vous ne l'obtiendrez qu'à la condition de l'incarner d'abord dans cet élément alvéolaire de la société. La Commune, je l'ai déjà dit, — et par les déplorables rêveries qui courent, on ne saurait trop le répéter, — c'est le premier atelier de la Production, de la Distribution et de la Consommation, c'est le premier théâtre de la Répartition, c'est la base de l'édifice, c'est ce que l'on doit songer à réorganiser d'abord, si l'on veut réorganiser la société. — Je voudrais bien voir que l'on essayât d'alléguer quelque chose là-contre.

Ce principe sépare radicalement la politique positive de la politique illusoire et utopique qui court les rues, colportée par les feuilles de toutes les couleurs; de cette

politique qui prétend régénérer les nations par de purs changements de formes gouvernementales ou administratives. — Un peuple sauvage qui vit en république, le fera-t-on passer à une période supérieure en lui donnant une monarchie, ou réciproquement? Certes non. Mais un peuple sauvage deviendra civilisé si on lui fait adopter l'industrie, si on l'initie aux découvertes des sciences, aux procédés des arts, si sa hutte devient maison, si son kràal devient village, — et cela, quelle que soit la forme de son gouvernement, cela aussi bien si son administration et ses lois sont entre les mains d'un roi, d'un président de république ou de trois consuls. Voilà qui est caractéristique.

Aujourd'hui il s'agit d'abolir la misère; d'augmenter la production; d'organiser le travail et d'en répartir les produits à chacun suivant son droit; d'universaliser les avantages sociaux et de les répandre sur toutes les têtes; d'étendre à tous les individus et pour le plus grand bien de tous, les bienfaits de l'éducation; de faire converger les travaux industriels et les intérêts individuels; de créer des mœurs loyales; de prévenir la fraude et l'oppression; d'établir, enfin, l'harmonie entre les hommes. Or, tous ces bons fruits ne se récolteront pas dans le champ de l'administration civilisée, fût-il cultivé par Pierre le roi ou par Paul le consul : car l'administration ne crée pas les richesses, n'harmonise pas les intérêts, ne répartit pas les produits. Tout cela est en dehors de

son ressort; et nos hommes politiques feraient un beau tapage et crieraient d'une étrange façon, si elle manifestait la volonté d'intervenir dans toutes ces choses.

Et toutes ces choses, dont ne s'occupent ni l'administration, ni les hommes politiques, ce sont pourtant les choses capitales et qui importent en première ligne à la prospérité des nations, à la liberté, au développement intellectuel et au bonheur des peuples.

Proclamons-le donc à si haute voix que tout le monde l'entende: Il faut semer sur le sol de la nation, dans la Commune; la force brutale et révolutionnaire n'a rien à faire en pareille œuvre. Une révolution peut bien superposer un intérêt à un autre intérêt, écraser un parti sous un autre parti, une dynastie sous une dynastie, une monarchie sous une république ou réciproquement; mais non pas associer et combiner des forces divergentes. Ceci est la tâche de la Science; c'est une découverte sociale seule qui peut donner des moyens nouveaux pour obtenir ce résultat nouveau. Et cette Science, — nous l'avons assez prouvé par l'observation rigoureuse des faits et par la stricte logique, — il faut qu'elle débute par produire une bonne organisation de tous les travaux qui s'exécutent dans l'atelier social, dans la Commune.

Remarquez, au reste, ce que l'on gagne toujours à po-

ser les questions comme elles doivent l'être : Du jour où ce principe de raison, cette vérité limpide pour toute intelligence non obscurcie par l'esprit de parti et les vieux préjugés, seront admis comme point de départ, dès ce jour-là même la société se verra à l'abri des commotions politiques ; l'atmosphère se débrouillera bien vite, et la philosophie sociale, jusqu'ici vague et arbitraire, accomplira la révolution que les sciences naturelles ont subie en passant des domaines de l'imagination sur ceux de l'observation : les temps de l'alchimie politique seront clos, et l'ère de la politique positive et expérimentale s'ouvrira enfin. — On conçoit, en effet, qu'une théorie d'organisation communale quelconque, ne demande qu'une lieue carrée de terrain, au plus, pour être mise à l'essai. On peut dès-lors *expérimenter des procédés de réforme sociale* avec la plus grande facilité, sans compromettre l'État, sans bouleverser le monde, comme l'ont fait si vainement les expériences de la politique et de la philosophie sur les empires.

Ces funestes expériences, qui ont ébranlé l'Europe, ont créé par contre coup, dans certaines régions, un esprit d'immobilisme et même de rétrogradation qui n'est propre qu'à provoquer des révolutions nouvelles.

On sent bien pourtant que la société est mal à l'aise, on confesse qu'elle aurait besoin d'une réorganisation : l'état de choses actuel enfante désordre sur désordre,

perturbation sur perturbation. Tout cela ne peut évidemment cesser que par une innovation sociale. On reconnaît qu'il y a quelque chose à faire.

Hé bien! les tentatives faites par la philosophie sur les nations ont été si terribles, l'épouvantement a été si grand, qu'on frissonne aujourd'hui au seul mot d'innovation. Pour une foule d'hommes, le nom de novateur est un nom maudit. — Et ce n'est pas sans quelque semblant de raison.—Il n'en serait certes pas de même si, en place de ces régénérations trempées dans le sang, on eût tenté des essais localisés sur quelques petites circonscriptions territoriales. Et croyez-vous que si l'on eût consacré à ces essais la millième partie des forces détruites, depuis quarante ans seulement, dans les expériences (1) politiques, on ne fût pas arrivé, même par

(1) Le *Constitutionnel*, dans un article où il coupe, taille et tranche à travers la Théorie de Fourier, qui, assure-t-il, *lui a procuré plus de distractions et de joies qu'aucun ouvrage moderne*, formule à ce sujet le grave et intelligent jugement que voici :

« Il faudrait, pour discuter sérieusement la valeur de choses pa-
» reilles, qu'elles fussent appelées à des résultats pratiques et im-
» médiats, et nous ne voyons pas que notre société actuelle se mon-
» tre aucunement disposée à laisser faire sur elle de la science
» expérimentale. Pour nous expliquer à nous-mêmes et pour rendre
» plus sensibles aux autres cette répugnance et cette résistance de
» l'instinct public aux essais de réforme, nous avons cherché une
» bonne et saillante comparaison, et nous croyons en avoir rencon-
» tré une.

» En partant du fait, contestable jusqu'à un certain point, que
» la société actuelle a des plaies, que son sang est vicié, qu'elle est
» caduque, énervée, qu'elle doit périr, nous l'assimilions à un vieil-

voie de tâtonnement, à un état de choses autre que celui où tout est encore en question, où pas une pierre de

» lard tenant d'autant plus à la vie que la vie le fuit, qui cherche à » naître et à se retremper, et devant lequel un empirique ayant foi » en la transfusion du sang viendrait dire : « Laissez-moi vous sai- » gner jusqu'au blanc; j'épuiserai vos veines pour y introduire en- » suite la santé, la jeunesse, la vigueur. » Est-il beaucoup de vieil- » lards, dites-moi, qui se laisseraient tuer dans l'espoir de renaître? » La société fera toujours ainsi. »

N'est-ce pas chose plaisante que de voir le *Constitutionnel*, ce représentant caduque du libéralisme imbécile des temps modernes, qui a toujours tremblé à l'aspect des révolutions, et qui n'en a pas moins travaillé pour leur compte, s'en venir comparer un procédé de réforme, qui part de la Commune et doit être essayé sur dix-huit cents hectares de terres, au charlatan qui veut *saigner à blanc un vieillard, et épuiser d'abord ses veines pour y introduire la santé et la jeunesse.* — Eh ! le charlatan c'est vous, vieux patriarche de la routine et de l'absurde, vieux père nourricier des révolutions !

Il ajoute :

« Quand on se présentera à elle (la société) avec les prémisses de » Charles Fourier, en partant comme lui du *doute absolu* et de *l'é-* » *cart absolu*, c'est-à-dire en niant les antécédents de l'humanité » et en refusant *de faire ployer devant eux la logique* des théories » nouvelles, on se verra éconduit, méconnu, calomnié peut-être ; » on gâtera les portions les plus belles et les plus pratiques d'un » système *trop entier*, on s'exposera au sarcasme qui ne prouve » rien, et au discrédit qui démonétise tout. »

Qu'est-ce que l'on veut dire en énonçant que Fourier *nie les antécédents de l'humanité ?* — Voyez comme le non-sens de la pensée se révèle bien ici par le non-sens de l'expression : — ne semblerait-il pas que Fourier nie que l'humanité actuelle ait des antécédents, un passé? — Ce n'est pas cela, diront-ils; nous accusons votre théorie de nier la valeur du passé. — La valeur du passé, dites-vous. Holà ! bien que vous soyez aujourd'hui les représentants du passé, que comprenez-vous à sa valeur historique ? — Ils viennent dire que Fourier, *qui a donné la loi régulière du mouvement social et du développement successif des différentes périodes,* NIE les antécédents de l'humanité !! Et ce sont là les gens que nous avons pour juges,

la société nouvelle n'est posée, ou bien des préoccupations sont encore à la destruction? — Chose étrange! ce

les membres du tribunal de l'opinion publique, une puissance, enfin, dont maint personnage révère encore aujourd'hui les décrets !...

Oui, Fourier comprend et vous apprend la valeur du passé; il vous apprend qu'elle est la tâche providentielle de la Sauvagerie, de la Barbarie et de la Civilisation, dans la vie humanitaire. Mais ce qu'il nie, c'est que ces formes aient puissance de donner le bonheur aux hommes. Le *Constitutionnel* aurait-il découvert que dans la Sauvagerie, la Barbarie et la Civilisation actuelle, les hommes jouissent du bonheur auquel leur nature aspire sans cesse ? Nous serions édifiés de connaitre son opinion à cet égard.

Fourier affirme qu'il est temps de passer à une nouvelle forme sociale, pour laquelle l'humanité est mûre ; il la présente et la décrit en détail, cette nouvelle forme : et s'il la décrit et la présente, c'est qu'il l'a trouvée en la cherchant par *écart absolu* et *doute absolu*. Et s'il fût resté sur les routes battues, s'il ne se fût pas placé, pour découvrir le bien et le vrai, EN DEHORS des fausses combinaisons de la société actuelle, qui a pour propriété caractéristique et dérivant de sa constitution même, d'engendrer le mal, il n'eût produit que de misérables théories de replâtrages, il eût passé sa vie à tourner dans une roue sans issue comme un écureuil en cage, comme le chien d'un cloutier, comme les hommes d'État du *Constitutionnel*.

Et ces hommes qui condamnent niaisement Fourier pour son *doute absolu*, pris comme point de départ d'une recherche de science sociale, ces mêmes hommes n'ont pas assez de points d'admiration au bout de leurs plumes dans leurs élucubrations sur Descartes, quand ils le canonisent pour ce qu'il a pris comme point de départ de ses recherches métaphysiques, quoi ? — eh ! tout justement ce même *doute absolu*. Il est vrai que par cette voie Fourier n'est arrivé qu'à la découverte du moyen de réaliser le bonheur universel, tandis que Descartes a découvert, lui, que l'homme pouvant penser, c'est une preuve qu'il existe : — niaiserie métaphysique très-sublime, au dire de certains, et qui, heureusement pour ce grand esprit, ne constitue pas son seul titre de gloire.

Pour dernier perfectionnement de la raison, le *Constitutionnel* veut encore que l'on fasse *plier la logique* devant les antécédents de l'humanité. — Quand Copernic et Galilée ont découvert et prouvé

sont tout justement les amis du progrès et du mouvement qui sont les pères naturels et légitimes de l'esprit de rétrogradation et d'effarouchement! Avant 89, la noblesse elle-même était portée de désir vers les améliorations sociales; — aujourd'hui les fils corrompus des grands tribuns de la Convention, les révolutionnaires repus, la haute bourgeoisie gorgée, voudraient voir à la Bastille tous ceux qui agitent les questions sociales! — Mais laissons ces libéraux dégénérés et résumons-nous.

Nous tenons pour démontré que la réforme sociale doit être cherchée avant tout dans la réforme économique de la Commune, et que cette voie scientifique et expérimentale est aussi sûre que les voies politiques sont dangereuses. Aucun homme, aucun gouvernement ne se

que la terre tourne sur elle-même et circule autour du soleil, c'est bien dommage que le *Constitutionnel* n'ait pas été là pour leur dire :

« MM. Nicolas Copernic et Galilée-Galiléi, il faut que vous soyez » bien osés pour contredire carrément tous les illustres philosophes » qui ont pensé que le soleil se meut autour de la terre, et pour » vous présenter avec des prémisses partant de l'écart absolu de » leurs systèmes ; vous n'aurez pas à vous plaindre si vous vous » voyez éconduits, méconnus, calomniés peut-être, et vous gâterez » les propositions les plus belles de votre système *trop entier*. Vous » vous exposerez au sarcasme qui ne prouve rien et au discrédit » qui démonétise tout, si vous ne faites pas *ployer la logique* de votre » théorie nouvelle devant les antécédents de l'astronomie, si vous » ne tronquez pas votre théorie pour la mettre d'accord avec l'opinion » reçue de l'immobilité de la terre. Composez donc, Messieurs, et » faites faire au soleil une partie raisonnable du chemin pour ne » pas gâter les propositions les plus belles de votre système *trop entier*. » (*Note de la première édition.*)

fût effarouché de tentatives de cette nature, — et c'est là pourtant que la question sociale gît toute entière.

Quand Fourier n'eût fait que découvrir cette vérité, quand il n'eût fait que mettre sur la voie de la politique positive et expérimentale, il eût déjà rendu à l'humanité un service immense. Cette seule thèse, dont l'énoncé peut se formuler ainsi : « Au lieu de s'absorber dans des » querelles de constitutionalisme politique, on doit son- » ger enfin à déterminer le plan d'une bonne organisa- » tion communale, » cette thèse seule le placerait au-dessus de Bacon, de toute la hauteur dont la science sociale domine les sciences physiques. — Que Messieurs de la philosophie et de la politique veuillent donc bien cesser de donner leur qualité d'utopistes à celui qui marche seul dans les voies réelles. Ces songeurs incorrigibles, égarés dans les plus étranges aberrations, croient imaginaire tout ce qui sort de la sphère de leurs rêves.

Napoléon, dont le sens droit et positif faisait si bien justice des bavarderies et des abstractions politiques des avocats et des idéologues, et qui se plaisait à répéter : « Que tout ce qui n'est pas fondé sur des bases physique- » ment et mathématiquement exactes, doit être proscrit » par la raison, » Napoléon, la chose vaut la peine qu'on en prenne acte, — avait parfaitement entrevu que la réforme sociale doit reposer sur la reconstruction de la

Commune. Il dicta, en 1800, à son frère Lucien, alors ministre de l'intérieur, une note d'où est extraite l'épigraphe de cette division, et où il exprimait positivement que « s'il n'était distrait par la guerre, *il commencerait » la prospérité de la France par les Communes*. C'est » ainsi, » ajoutait-il, «que Henri IV entendait faire, lors» qu'il parlait de sa *poule au pot;* autrement il n eût dit » qu'une sottise. » Et, après avoir signalé plusieurs effets vicieux de l'organisation actuelle des Communes, il ajoutait :

« La Commune doit être attractive de la population; elle en serait répulsive.

» Le premier devoir d'un ministre de l'intérieur est d'arrêter un mal qui porterait la gangrène dans ces 36 mille membres du grand corps social. »

Oui, Napoléon disait mieux que les abstracteurs de quintescences : — oui, *la Commune doit être attractive*, et c'est uniquement d'une bonne organisation des travaux de la Commune et de la convenable répartition de leurs produits, qu'on peut attendre la réalisation de ce vœu. Et ce sera toujours une mauvaise plaisanterie de parler de richesse nationale et de prospérité publique tant que la MISÈRE et l'IGNORANCE habiteront l'immense majorité, la totalité de nos communes.

§ V.

CONCLUSION.

> L'histoire montre que c'est par des transformations moléculaires que la société passe généralement d'un état social à un autre : jamais décret gouvernemental n'a rien fait directement à cela. LE MOYNE.

En résumant ce chapitre, nous voyons que les premières conditions génératrices de l'harmonie sociale sont :

1° La Création de grandes richesses par une organisation vraiment économique des travaux domestiques, agricoles, manufacturiers, scientifiques, commerciaux, etc. ;

2° La Répartition des richesses créées, sur toutes les têtes, suivant la règle de la justice sociale, c'est-à-dire proportionnellement, pour chacun, à son concours à la Production, estimée au prorata de sa mise en Capital, en Travail et en Talent ;

3° Enfin, que c'est à l'Organisation de la Commune que ces deux conséquences doivent être demandées.

Voilà que le problème est posé ; voilà que la question se précise, et que l'on peut la saisir. Ce n'est plus quelque chose de vague, d'immense et d'obscur, comme le sont par le monde les grands mots de régénération, de réforme politique ou sociale, d'émancipation universelle, de progrès indéfini ou plutôt non défini, et autres plus ou moins sonores, qui ont mille sens, ou qui n'en ont aucun.

C'est quelque chose d'arrêté et de circonscrit, dont nous allons trouver les formes et les détails :

C'est — pour base, — une lieue carrée de terrain à exploiter par une population de dix-huit cents à deux mille personnes, hommes, femmes et enfants. C'est — pour objet, — à combiner entre eux les travaux de ces quatre cents familles, de telle sorte que leur *effet utile* devienne un *maximum* par les économies de gestion, par la convergence de tous les intérêts, de toutes les forces; — à développer, au sein de cette population, chaque individualité dans ses goûts et dans sa liberté, pour son avantage et pour celui de la masse; —à augmenter, autant que faire se peut, pour chacun, le comfort en logement, vêtements et nourriture, aussi bien que la culture morale et intellectuelle; — enfin, à rémunérer chaque membre en raison de ce qu'il aura payé de sa personne, de ses actes ou de ses biens envers la société.

Et quand on aura résolu ce problème fondamental de l'harmonie des relations INTÉRIEURES de la Commune, on pourra et il faudra encore résoudre celui de l'harmonie des relations EXTÉRIEURES; — seconde tâche qui offre beaucoup moins de difficulté que la première.

Et alors la grande énigme sociale que la nature propose au génie de l'Homme sera devinée, la Loi de Bonheur découverte : l'Ère de l'HARMONIE UNIVERSELLE s'ouvrira, resplendissante et glorieuse, devant l'Humanité.

Tout ceci ne vous semble-t-il pas plus réel, plus positif, plus près d'influer sur le bien-être de l'homme, que les chartes octroyées ou non, les constitutions monarchiques ou républicaines, les trente ou quarante mille textes de lois qui nous gouvernent, les milliers de traités, contradictoires entre eux, de morale et de philosophie; tous ces langes de l'enfance sociale, enfin, dont il serait bien temps que l'humanité se débarrassât pour marcher dans sa force et dans sa liberté. ?

Revenons à notre sujet; prenons le problème corps à corps, et dissertons sur l'organisation industrielle d'une Commune rurale de quatre cents familles, que nous prendrons, avec son territoire de 15 à 1800 hectares, pour l'alvéole, pour la molécule composante, pour l'*unité* du système social.

NOTE *R*.

FORMULE DE LA RÉPARTITION INTÉGRALE.

Supposons une opération à laquelle N personnes ont pris part tant comme bailleurs de fonds que comme travailleurs ou fonctionnaires.

Soit C le Capital total fourni par l'ensemble des N Sociétaires, et c', c'', c'''... c^n les parts respectives fournies par chacun d'eux. On aura

$$c' + c'' + c''' + \ldots + c^n = C.$$

Soit pareillement T la quantité totale de Travail et Θ la quantité totale de Talent dépensés, dans l'opération en question, pendant un temps déterminé, une année par exemple; on aura, en prenant une notation analogue à la précédente :

$$t' + t'' + t''' + \ldots + t^n = T.$$
$$\theta' + \theta'' + \theta''' + \ldots + \theta^n = \Theta.$$

Appelons P le produit créé, pendant l'année, par l'action combinée de C, de T et de Θ.

La Justice exige évidemment que chacun des N Sociétaires prenne au Dividende général P une part proportionnelle à son concours individuel dans la création de cette valeur.

D'après ce principe, en représentant par les coefficients q, r, s, la *productivité* du Capital, du Travail et du Talent, et par Q, R, S, les parts respectives de P, auxquelles ont droit C, T et Θ, nous aurons :

$$Q = P\frac{q}{q+r+s};\ R = P\frac{r}{q+r+s};\ S = P\frac{s}{q+r+s};$$

et nous trouverons pour expression générale du Droit de chaque Sociétaire, ou de la part p qui lui est due,

$$p = Q\frac{c}{C} + R\frac{t}{T} + S\frac{\theta}{\Theta};$$

Équation que l'on peut appeler *la Formule de la Justice*, puisqu'elle exprime le rapport du Droit de l'Individu au Droit de la Masse entière.

On voit, à l'inspection de cette Équation, que, pour faire la part exacte de chacun, et appliquer à la Répartition la *Loi de la Justice distributive*, il faut que l'on puisse déterminer convenablement les valeurs des coefficients q, r, s, et établir pour chaque individu les valeurs c', c'' ... t', t'' ... θ', θ'' ...

Tout système industriel qui ne se prête pas à l'établissement régulier et *consenti* de ces valeurs, et qui ne répartit pas, d'après la formule précédente, les Richesses créées par le Concours du Capital, du Travail et du Talent, établit évidemment une Rétribution injuste, arbitraire, et spolie généralement une ou deux des trois Facultés industrielles.

Il est superflu d'observer que, le Système morcelé et anarchique de notre Industrie actuelle ne se prête nullement à l'établissement régulier de ces valeurs, ni à l'application de l'Équation de la justice, laquelle suppose et exprime l'Association des trois Facultés productives. Aussi, dans les Compagnies industrielles actuelles, ne fait-on usage du principe de cette Équation que pour régler les intérêts de l'une seulement des trois Facultés, le Capital. Dans ces sortes de Compagnies, en effet, la part proportionnelle de chaque actionnaire est exprimée par le premier terme de l'équation générale, c'est-à-dire par la formule $P = Q\frac{c}{C}$ dans laquelle Q représente le *bénéfice net*, et non plus la part sociétaire du Capital $P\frac{q}{q+r+s}$, car ici Q est une expression de la forme $P - D$, dans laquelle D exprime les dépenses, et comprend, à ce titre, le Salaire des Travailleurs et Fonctionnaires. Ce Salaire ne se lie par aucun rapport d'Association ni de Justice à la part du Capital, puisqu'il n'est nullement réglé par la formule que nous avons fait connaître, mais bien

par l'arbitraire des chefs de l'entreprise qui tendent à le rendre le plus petit possible.

Quoiqu'il en soit, tout le problème de la Répartition harmonique réside uniquement en ceci : que les valeurs générales des coefficients q, r, s soient librement fixées et consenties par tous les sociétaires, et les valeurs de c, t et θ régulièrement établies pour chacun.

Ces conditions remplies (et nous verrons que l'organisation phalanstérienne en fournit très facilement les moyens), il est impossible de faire la moindre objection contre cette Formule de Répartition, qui n'est autre chose que l'*expression mathématique de la justice telle que la comprennent tous les associés*, l'expression de leur accord, de leur volonté commune dans le partage des fruits de leur concours sociétaire, puisque c'est leur volonté commune qui détermine la valeur des coefficients q, r, s, et des termes c, t, et θ.

Les différents systèmes communistes consistent à trancher ou à escamoter les difficultés du problème de la Répartition, en faisant toutes les parts égales, $p' = p'' = p''' = .. p^n$, ou en les laissant *arbitraires*, chacun fixant à sa guise *d'après ses besoins*, la valeur p de sa part : ce qui ne résout absolument rien; car toute la difficulté de la Répartition consiste précisément à obtenir pour chaque part p', p'', etc., l'accord de l'individu et de la masse. Si p' se fait trop fort il faudra bien *le limiter*. Or, qui limitera la valeur de p' et toutes les autres valeurs semblables ? Poser cette question, c'est précisément poser de nouveau le problème de la Répartion et avouer, par conséquent, que la prétendue Répartition *suivant les besoins* n'est qu'un mot et non une solution.

La société doit aux individus un MINIMUM qui couvre les besoins essentiels de l'existence, nourriture, vêtement, logement. Le surplus doit être distribué aux plus méritants proportionnellement à leur concours dans la création des richesses sociales. L'intétêt de la société et le droit des individus sont, là-dessus, parfaitement d'accord.

CHAPITRE DEUXIÈME.

L'Association combine les avantages de la grande et de la petite propriété, et paralyse leurs défauts.

> Messieurs, je ne le dis qu'à vous : lorsque je pense à tant de belles et récentes inventions qu'ils ont repoussées au grand profit de nos bons amis les Anglais, je me persuade vraiment que si, en l'an de grâce 1833, la sublime invention des parapluies était à faire, aucun Parisien n'y voudrait ajouter foi. D. *Agriculteur.*

§ I.

> La subdivision des terres est un des principaux obstacles qui s'opposent, en France, aux progrès de l'agriculture; le plus grand service qu'on puisse rendre au premier des arts, serait le moyen de lever cet obstacle ou d'en atténuer l'effet.
> François de Neufchateau.

L'Économie politique, fouillis d'élucubrations plus ou moins nulles, plus ou moins fausses, fort rarement de quelque valeur, cultivée par des docteurs sans génie, qui n'ont jamais rien su voir d'avance, et qui souvent n'ont pas eu le mérite de voir et de comprendre les choses accomplies; l'Economie politique a disserté beaucoup sur la

grande et sur la petite propriété, dans leurs rapports avec la production.

Voici ce qu'il y avait :

Avant la Révolution, on voyait en France quantité de vastes domaines appartenant à la noblesse ou au clergé. Ces terres étaient généralement cultivées par des salariés, c'est-à-dire par des travailleurs parfaitement désintéressés dans les produits de leur travail. Les méthodes d'agriculture étaient d'ailleurs bien moins perfectionnées qu'elles ne le sont aujourd'hui, et les propriétaires s'occupaient de toute autre chose que de l'exploitation de leurs domaines, dont ils laissaient la surveillance à des intendants voleurs et à des mercenaires. — Les produits de l'exploitation de ces grands domaines étaient peu considérables.

Arrive la Révolution. Elle dépossède ces grands propriétaires, expatrie les uns, coupe la tête aux autres; elle brise ces domaines avec la hache, et en vend les morceaux à très-bon marché, car, avec une somme de papier-monnaie représentant vingt francs, valeur réelle, on achetait des propriétés fort respectables. Alors, une foule d'hommes qui jusque-là n'avaient travaillé que comme salariés et pour le compte d'autrui, commencèrent à travailler pour leur propre compte. L'énergique excitation produite par l'esprit de propriété développa

puissamment l'effort et l'effet du travail. La production s'accrut considérablement. Le premier effet du morcellement des grandes propriétés changea la face du sol : l'amélioration fut flagrante. Là-dessus nos économistes se rangèrent avec enthousiasme sous le drapeau du morcellement et crièrent : *Vive la petite propriété!* — Ils ne s'apercevaient pas, les savants, que c'était l'esprit de propriété qui avait opéré le bien, et que la division des grands domaines n'était qu'un fait qui avait mis en jeu cet esprit. Confondant la force et le fait qui, dans un cas particulier, avait suscité la force, ils se mirent à chanter la petite propriété : la petite propriété devint leur idole, leur religion. Si bien que le *Morcellement du sol* et la *divergence industrielle*, qu'ils nomment libre concurrence, furent érigés par eux en dogmes économiques. Et c'est ce qui compose encore aujourd'hui tout le fonds de leur science. — Ils n'ont rien de plus et rien de mieux dans leur bagage.

C'était bien. — Mais voilà que l'augmentation de la population, les héritages, les notaires et d'autres causes qui vont divisant et subdivisant rapidement la petite propriété, et qui la subdivisent même beaucoup plus vite que la grande, ont déjà, sur une foule de points, hâché le terrain en lots si petits, en morceaux si exigus, que le sol est menacé de tomber en poussière. L'exploitation devient de plus en plus difficile, gênée, onéreuse; et ce beau système économique donne pour résultat en France,

quoi? — dans toute sa nudité, la misère de l'Irlande, où la division des cultures, sinon des propriétés, est également poussée à l'extrême par la location infiniment morcelée des grands domaines!

Eh! le simple bon sens ne suffisait-il pas pour faire prévoir ces résultats? Pensait-elle, la science, qu'un territoire morcelé et lacéré à l'extrême, se prête à une exploitation facile et bien entendue? Dans une pareille anarchie, les cultures peuvent-elles être distribuées suivant les convenances du sol? n'y a-t-il pas une immense perte de force et de travail, dans la mise en valeur de tous ces fragmens soumis à une subdivision indéfinie, à une subdivision telle qu'on voit dans certains pays une multitude de bandes de champs larges de trois pas, de deux pas, quelquefois d'un seul? Et la place perdue, entre tous ces lambeaux? Et les complications, et les procès en délimitation (1), etc., qu'engendre ce piteux état de choses? — Messieurs les savants n'ont rien oublié, sinon de faire entrer toutes ces données diminutives dans

(1) « La négligence ou l'impéritie des géomètres rend les arpentages particuliers presque toujours imparfaits; les tenants et aboutissants ne sont point énoncés, ou le sont par la dénomination vague de *plusieurs;* les pièces sont souvent mal orientées. Après un certain laps de temps, elles ont changé de figures, sont souvent déplacées par des fermiers infidèles; et si un même détenteur a fait plusieurs baux dans une exploitation, il n'est point rare de le voir se former une propriété aux dépens du véritable propriétaire. » (*Journal des Travaux de l'Académie de l'Industrie.* Septembre 1831.) (*N. de la* 1re *Éd.*)

le calcul de la production ! Et le défaut d'avances et de capitaux, qui ne permet pas au paysan de se donner de bons instruments, d'acheter et de nourrir assez de bestiaux pour avoir en suffisante quantité les engrais qui sont la base de la bonne agriculture ; le défaut d'avances qui le force à exténuer de travail son cheval ou sa paire de bœufs mal nourris, ce qui amène la dégénérescence des races ; le défaut d'avances enfin, qui entraîne l'appauvrissement du sol, et qui jette partout, sous la griffe de l'usurier voisin, le propriétaire exigu !...

Puis, à mesure qu'on descend l'échelle de la propriété, l'ignorance va croissant. La routine, seule loi des esprits incultes, multiplie encore les obstacles à l'adoption des bonnes méthodes et des découvertes de la science. Enfin, les vices sont si nombreux et si palpables, que les praticiens les plus instruits dénoncent nettement aujourd'hui le Morcellement, et déclarent en face à l'Économie politique, que la petite propriété oppose d'infranchissables barrières aux progrès de l'agriculture. — Voici, sur ce sujet, le jugement de Patulo :

Les terres de quantité de villages et de paroisses que j'ai eu occasion de voir par moi-même, sont distribuées d'une manière si désavantageuse pour leur culture, qu'on n'aurait pu faire pis si on l'avait fait exprès. Naturellement on se serait attendu à trouver les terres de chaque propriétaire rassemblées en un même lieu ; mais loin de là, si un héritage est de cent arpens, il faut aller les chercher en trente ou quarante places différentes ; quelquefois à une grande distance, où ils sont mêlés avec d'autres par morceaux d'un petit nombre

d'arpens. C'est un extrême inconvénient pour tous ; car il faut que réciproquement chacun passe journellement sur les terres de son voisin pour labourer, semer, moissonner les siennes ; les labours se croisent en différents sens, forment de tous côtés des pointes et des haches qui augmentent le travail et perdent toujours du terrain. Quelques morceaux mêmes sont si petits qu'ils ne valent pas la peine d'y transporter les charrues aussi souvent qu'il serait nécessaire.

Essai sur l'amélioration des terres.

Le Morcellement territorial et la subdivision des propriétés ramèneront nécessairement d'ailleurs, comme nous l'avons assez constaté, la formation des grandes propriétés féodales. Si ce résultat n'est pas encore très-sensible en France, du moins sous le rapport territorial, c'est uniquement parce que les grandes entreprises agricoles y ont été long-temps négligées. Mais que les capitaux se dirigent sur cette voie, qu'ils entrent dans ce mouvement comme ils sont entrés dans l'industrie, et bientôt nous serons témoins de l'écrasement de la petite exploitation agricole par la grande, ainsi que nous avons vu l'atelier écrasé par la manufacture. Nous en arriverons vite au système des grandes fermes, à l'inféodation complète de la petite propriété progressivement dépossédée par la guerre industrielle, comme la grande l'a été brusquement par la guerre révolutionnaire.

Rien n'est plus évident que ce cercle vicieux et les terribles conséquences qu'il entraîne.

Il est sensible que les grandes propriétés qui se refor-

meraient à la suite du mouvement que nous signalons, seraient beaucoup mieux dirigées et beaucoup plus productives que ne l'étaient les domaines de la féodalité nobiliaire. Aussi l'Angleterre, où les grands propriétaires féodaux se sont directement convertis à l'industrialisme, où l'on n'a point passé, comme en France, pour réaliser la transformation, par un Morcellement révolutionnaire, l'Angleterre retire de son sol, quoique bien moins fécond que le nôtre, un revenu proportionnellement de beaucoup supérieur. — Le fait est bien connu. — Mais ce revenu est concentré aux mains d'une classe très-peu nombreuse, et les travailleurs y sont réduits en servage industriel, *adstricti glebæ*, comme le reconnaissent si bien les Anglais eux-mêmes.

Sans rentrer ici dans les considérations sociales que nous avons émises sur les vices de la répartition des produits, nous pouvons résumer par une citation cette critique de la grande et de la petite propriété.

Nous voyons en Angleterre la grande propriété favoriser de belles entreprises, canaux et chemins de fer ; cela paraît précieux en théorie, mais, en résultat, le peuple anglais n'en recueille qu'une effrayante misère ; et malgré les 200 millions de taxe annuelle pour les pauvres, il y a plus de mendiants et de voleurs en Angleterre qu'en aucun pays civilisé. Redisons que Londres seul contient 230 mille mendiants, filous et vagabonds.

Voilà pour fruit de la grande propriété, *le mal à côté du bien*, le mal engendré par le bien même, car la grande propriété est utile, elle présente des avantages incontestables en exploitation agricole et manufacturière. S'il faut spéculer sur

la petite propriété, ou traiter avec elle, on ne peut entreprendre aucune amélioration : les petits propriétaires sont, par leurs jalousies et leurs mésintelligences, incapables de se concerter pour un travail utile; et bon nombre d'entre eux sont hostiles à une entreprise qui profiterait à leurs voisins.

La petite propriété est à son apogée en Irlande ; nul pays n'a plus morcelé ses campagnes ; tout y fourmille de petits producteurs qui, réduits à un lambeau de champ, n'y sèment que des pommes de terre, par impossibilité de recueillir assez de blé sur un terrain si exigu. L'Irlande, parvenue au superlatif du Morcellement, est si pauvre que la plume se refuse à en décrire la misère : le ministre Canning n'eut pas le courage de visiter les dépôts de mendicité à Dublin : il en vit un où 1400 hommes étaient à demi nus et affamés ; il fut stupéfait, interdit ; le maire qui le conduisait lui dit : « Ce n'est qu'un des moindres, je vais vous en faire voir de plus hideux. » Canning refusa ; c'était un des perfectibilistes, homme du progrès et du vol sublime, qui ne voient la Civilisation que dans les salons.

Voilà donc, dans la petite propriété comme dans la grande, *le mal à côté du bien, le cercle vicieux* inséparable des dispositions agricoles de Civilisation.

CH. FOURIER, *Réforme industrielle*, tome 2, n° 3.

Les faits portent donc condamnation contre les principes de l'Économie politique ; et, pour ceux qui ne voudraient pas croire à cette condamnation, parce que c'est un homme de génie qui la formule, pour ceux-là, terminons par les paroles d'un homme qui n'avait que du bon sens, mais qui était ministre de l'intérieur, et qui s'exprimait ainsi, dans un ouvrage dédié à l'empereur :

La répartition entre les propriétaires est si vicieuse, qu'un territoire, s'il est de cinq cents hectares en tout, se trouve formé communément de *cinq à six mille parcelles*, qui ap-

partiennent à cinquante ou soixante particuliers. Par l'effet des morcellements et des partages successifs, les champs ont reçu les figures les plus défavorables; leur longueur excède souvent cent fois leur largeur. Il y a des propriétés qui ne contiennent que deux ares ; il en est de moindres encore.

FR. DE NEUFCHATEAU, *Voyage agronomique.*

§ II.

J'entends répliquer, que voulez-vous donc? faut-il n'avoir ni grands ni petits propriétaires? faut-il tout réduire au juste-milieu, à la sainte égalité? Non, sans doute : je vais expliquer ce qu'il faut faire.

CH. FOURIER.

Écoutez le bon sens.

E. BOURDON.

Nous sommes en droit de prendre acte des faits établis au paragraphe précédent, et de conclure :

1° Que le Morcellement du sol est en lui-même très-fâcheux, et que la dernière conséquence des subdivisions territoriales serait l'anéantissement de l'agriculture ;

2° Que le système des grands domaines se prête merveilleusement, au contraire, à une bonne gestion, à toutes les améliorations et à toutes les économies qu'on peut introduire dans l'agriculture;

3° Que la division des grands domaines de l'ancien régime, a mis en évidence la puissance de l'esprit de propriété qui transforme en travailleur zélé, — quand il est appelé à travailler pour son propre compte, — le même homme, qui n'était qu'un pauvre, un triste et paresseux champion lorsqu'il travaillait, comme salarié, pour le compte du grand propriétaire.

Que faut-il donc faire pour tirer du sol des richesses

énormément supérieures à celles que peuvent donner l'un ou l'autre des deux systèmes d'exploitation ? — C'est vous, lecteur, qui allez répondre :

Il faut, direz-vous, *aviser à* COMBINER SOCIALEMENT L'ESPRIT DE PROPRIÉTÉ, *si heureux et si puissant dans l'un des systèmes*, *avec les dispositions non moins heureuses*, *non moins puissantes que* L'EXPLOITATION SUR GRANDE ÉCHELLE *manifeste dans l'autre.*

Voilà, selon les indications du pur bon sens, ce à quoi les économistes devaient s'ingénier, au lieu de patauger dans leur Morcellement, et de louer un vice, par comparaison avec un vice opposé, ainsi que nous les avons déjà vu faire pour leur libre concurrence, qu'ils vantent par opposition au monopole : — toujours du simplisme, et jamais la moindre invention !

Les principes que nous venons d'établir relativement à l'agriculture s'appliquent également à toutes les autres branches de l'industrie humaine : travaux domestiques, opérations manufacturières, fonctions commerciales, etc. En effet, d'un côté, le système de la grande exploitation, bien ordonnée, bien organisée, bien pourvue de capitaux et de machines, dirigée par des praticiens habiles, employant les procédés les plus perfectionnés, sera toujours dans des conditions de productivité et d'économie très-supérieures à celles de l'exploitation incohérente et morcelée. D'autre part, le travail-

leur, intéressé au produit de son œuvre, dépensera toujours une énergie bien autrement intelligente, soutenue et féconde, que ne le sera jamais l'action du simple salarié qu'aucun intérêt n'excite à grossir les bénéfices du maître qui l'exploite.

Il résulte, sans réplique, de cette étude des deux systèmes pratiqués jusqu'ici, que ces deux formes industrielles sont vicieuses, et qu'il faut avoir recours à une troisième capable de paralyser leurs défauts respectifs et de cumuler leurs avantages.

Si l'on fait application de ces principes à la question de l'organisation d'une Commune modèle, on établit immédiatement :

Que le Système morcelé doit être proscrit;

Que les terrains et les industries de la Commune doivent être exploités et gérés unitairement;

Que le Système du salaire, qui n'intéresse point le travailleur au produit de son travail, doit être remplacé par celui de la participation proportionnelle au concours.

Nous ne songerons donc pas à lacérer en dix mille parcelles et lambeaux, dévolus aux soins de quatre cents pauvres ménages, la lieue quarrée que nous prenons pour base d'opération. Il faudra, au contraire, que le territoire tout entier soit exploité *comme domaine d'un seul homme*, et que les efforts des travailleurs, leurs capitaux, toutes les forces en un mot que l'exploitation

réclame, soient réunies en faisceau, intimement liées et combinées. Il faudra, au lieu d'une exploitation divergente misérablement faite par quatre cents familles morcelées, une exploitation convergente vigoureusement conduite par quatre cents familles unitairement organisées.

Il faudra, d'ailleurs, que la liberté, l'individualité et l'esprit de propriété puissent trouver leur compte, et se développer pleinement dans cette organisation de l'ensemble : et c'est au mode d'organisation des travaux et au système de la répartition des bénéfices entre les ayant-droit, que nous demanderons le complément de cette condition du système social.

Mais d'ores et déjà nous voyons parfaitement à quel procédé nous devons recourir pour *unitariser l'exploitation territoriale et industrielle* de la Commune sans attaquer ni détruire le principe de la propriété individuelle, et en intéressant les simples travailleurs tout aussi énergiquement que les propriétaires aux résultats de l'œuvre collective. — Evidemment le procédé ne saurait être autre chose que la MISE EN SOCIÉTÉ (1) des propriétés particulières, cheptels, instruments de travail et capitaux d'exploitation, nécessaires à la constitution d'une Commune unitaire ; et l'extension

(1) Société civile, anonyme, en commandite, ou suivant toute autre forme légale, existante ou à créer, peu importe.

aux travailleurs eux-mêmes du bénéfice de l'Association, par l'attribution au travail de sa part proportionnelle et légitime dans tous les produits.

Le problème social est maintenant parfaitement déterminé et son énoncé économique se formule très-clairement comme il suit :

ASSOCIER *en fonctions de culture, ménage, fabrique, éducation, etc., quatre cents familles inégales, pour opérer l'exploitation combinée, la plus productive et la plus économique, d'une lieue carrée de terrain.*

Il est facile de comprendre que le système de l'Association réunit et cumule les avantages des deux exploitations, la petite et la grande, sans participer à leurs vices respectifs, puisqu'il met en jeu l'*esprit de propriété* chez tous les coopérateurs, et qu'il agit en même temps avec toute la force et toutes les ressources des grandes opérations d'ensemble, des grandes Compagnies industrielles, commerciales et financières.

Voilà donc le mot prononcé et précisé, l'Association. Quand ce mot, sur lequel on a tant divagué de nos jours, sera nettement compris dans son sens vrai, scientifique et pratique, la solution du problème ira d'elle-même. Mais la confusion qui règne encore à ce sujet, exige que nous établissions ici quelques distinctions capitales, qui

nous fourniront de nouvelles lumières pour continuer notre voyage de découvertes, et suivre le Christophe Colomb du Nouveau-Monde social.

Remarquons toutefois dès maintenant que nous n'avons encore exposé que la face économique et en quelque sorte matérielle du problème de l'Association. Pour être intégralement résolu, ce problème devra embrasser la question morale toute entière et porter sur les Passions, les Facultés et les Caractères, aussi bien que sur le Capital, le Travail et le Talent. — Nous aborderons en son temps cette grande et magnifique question.

Digression.

DE QUELQUES ANERIES CIVILISÉES.

> On temps que les bestes parloyent
> (il ny a pas trois jours).....
> RABELAIS.

Je suis instruit, par expérience, des difficultés que l'on trouve à introduire dans les intelligences civilisées, — sans qu'il y subisse de déformation, — le sujet que nous traitons ici ; et je me tiens pour assuré que, malgré les grandes précautions que j'ai déjà dû prendre, nombre d'esprits en seront encore à confondre l'*Association* et la *Communauté*. C'est une des mille aberrations dans lesquelles neuf personnes sur dix ne manquent jamais de tomber : et là-dessus les objections arrivent en foule.

Vous voulez, s'écrient tout d'abord ceux qui n'ont pas compris, détruire la propriété ? C'est une monstruosité !

— Eh! qui vous parle de cela?... La propriété est-elle détruite quand le propriétaire d'une ferme prend un fermier auquel il concède tiers ou moitié du revenu de ses terres, pour les faire valoir; ou quand, après une évaluation réciproque de sa valeur, le fermier la prend à loyer?... Eh bien! quand, après une évaluation réciproque des valeurs du canton entier, la Phalange exploitera unitairement le canton, et en deviendra la fermière générale; quand le produit du canton sera doublé, quintuplé, décuplé... par suite des économies, et de la bonne gestion de la grande exploitation, les propriétaires seront-ils donc dépossédés, parce qu'ils tireront, de leurs titres de propriété, des valeurs doubles et quadruples de leurs revenus actuels?

Quand semblable résultat aura été démontré par l'expérience sur un coin de terre, j'estime que beaucoup de propriétaires opineront à être ainsi *dépossédés*. Au lieu du titre d'achat et de possession d'un champ, qui vous donne le trois pour cent du capital dans les bonnes années, — qui ne vous donne quelquefois rien du tout à cause des mille accidents qui frappent les propriétés isolées, — vous aurez un titre hypothéqué sur toutes les richesses agricoles et manufacturières d'un grand canton sociétaire; ce titre vous donnera le *six* et le *dix*, au lieu du *trois*. Vos fermiers seront, en même temps, bien vêtus, bien nourris, bien logés. Intéressés dans tous les bénéfices, ils amélioreront indéfiniment le sol, au lieu de

le ruiner, — ce qui arrive souvent, sous le régime des baux à courte durée. Ils ne pourront plus vous voler. La misère ne les exposera plus à vous faire banqueroute, ou à vous demander des délais de paiement. L'éducation, donnée par la Phalange à tous ses enfants, vous ménagera avec ceux qui mettent en valeur vos propriétés, des relations loyales, faciles, attrayantes même. — Quelle monstruosité trouvez-vous à tout cela ?

Vous croyez que l'on a compris ? Point.

—Mais l'homme, vous répond-on, ne se pliera pas à un régime de Communauté. J'admets parfaitement avec vous que si les mille lambeaux de terre du village morcelé sont réunis dans une vaste exploitation ; Si les titres de la propriété morcelée sont transformés en titres d'*actions*, hypothéqués sur toutes les richesses du canton ; Si les récoltes, éparpillées aujourd'hui dans quatre cents caves mal tenues, quatre cents greniers où souvent elles s'avarient, sont réunies, classées, soignées dans une seule grande cave, dans un grenier unitaire ; Si vous ne construisez que quelques belles écuries et étables à chevaux, bœufs, vaches, cochons, etc., au lieu des mille ou douze cents étables du village ; Si, pour les quatre cents cuisines avec leurs quatre cents feux et quatre cents ustensiles de toute espèce, employés à faire quatre cents dîners par quatre cents femmes de ménage, vous n'avez qu'un grand atelier où huit ou dix femmes suffiraient à

préparer la nourriture; Si vous étendez cette manutention en grande échelle, à toutes les branches compliquées des travaux domestiques, préparation, blanchissage, laiterie, soin des animaux, etc., et à tous les travaux qu'on opère, — ou qu'on devrait opérer — dans la bourgade civilisée; nul doute qu'il n'en résulte une immense supériorité de richesses et de bien-être... — Mais, reprend-on, vous avez beau dire, l'homme répugne à la vie de Communauté ; il tient aux sentiments de Famille : sa liberté lui est plus chère que tous les autres biens réunis. Vous détruisez la famille, vous détruisez la liberté, vous détruisez l'individualité, vous détruisez, vous détruisez, vous détruisez...

Quand l'objecteur a fini sa kyrielle de *vous détruisez,* il faut reprendre en sous-œuvre toutes ses assertions, pour lui prouver qu'il aurait pu s'éviter la peine de les faire, s'il eût daigné donner une attention réfléchie aux choses, et ne pas tomber dans cette manie de taquinerie, qui consiste à attaquer de prime-abord, à l'étourdie, toute opinion nouvelle.

Il y a bien, dans ce travers, une présomption qui ne laisserait pas que d'être amusante si on ne la rencontrait pas tous les jours. Des hommes qui, la plupart du temps, n'ont d'autre instruction que l'instruction du monde, qui raisonnent et argumentent comme on argumente, comme on raisonne dans le monde; qui ne savent des

choses que ce qu'ils en voient chaque matin dans leur journal : des hommes de cette force-là entendent parler, cinq minutes, d'une Théorie qui a coûté trente années de persévérance et de travaux à une tête trempée comme celle de Fourier; d'une Théorie qui recrute ses partisans parmi les hommes de science, de raison et de solide instruction ; que vous avez, vous leur interlocuteur, longuement et profondément étudiée ; — et après ces cinq minutes de demi-attention, ils vous adressent bravement, au grand contentement de leur amour-propre, quelques objections banales et saugrenues ! — Et les voilà convaincus qu'ils ont improvisé *ex abrupto* l'écrasement de cette Théorie... dont ils n'ont pas saisi un mot.

Vous leur dites, vous, que ce n'est pas cela, qu'ils n'ont pas compris, qu'ils donnent à gauche, que leurs attaques ne portent pas sur votre système *tel qu'il est,* mais sur un mélange d'idées confuses qui vient de se former dans leurs têtes, — ce qui est très différent. Tout cela n'y fait rien ; ils vont, ils vont.... ils vous soutiennent au besoin qu'ils le conçoivent mieux que vous ; ils ont trouvé du premier coup le côté faible de votre affaire. Puis ils débitent l'amalgame qui s'est produit dans leur imagination, — appelant cela votre Théorie. — Des monstruosités, des pauvretés de toute nature s'accréditent ainsi, et la vérité s'en tire comme elle peut. Dieu sait, pour l'objet qui nous occupe, les inepties que l'on

répond dans le monde à cette question : « Qu'est-ce donc que ce système de Fourier ? qu'est-ce que c'est que ce Phalanstère ? » — Pour un qui répond, « Je ne le sais pas, » ou qui vous explique raisonnablement ce qu'il en sait, il en est mille qui vous lâcheront des extravagances inouies. — Et ce n'est pas tout de dire, on écrit.

Le *Courrier Français* apprendra à ses abonnés que c'est « une confrérie de moines civils qui mettent en » commun leur travail et leur industrie, et qui veulent » déranger les molles jouissances des propriétaires oi- » sifs. » (*Courrier Français,* 28 septembre 1833).

Dix autres journaux imprimeront aussi que le Phalanstère est un régime de *Communauté.*

La *Revue de Paris,* pour amuser ses lecteurs, prendra du *Figaro,* qui l'a pris à *Vert-Vert,* qui l'a pris à je ne sais qui, et le *National* répètera après tous les autres, que le système de Fourier consiste à promettre aux hommes *une queue de trente-deux pieds, terminée par un œil !* Ceci est une plaisanterie très pardonnable à *Vert-Vert* et à *Figaro :* mais, en vérité, les grands journaux, si dévoués à leur pays, si dévoués à l'humanité, si dévoués au progrès, à la liberté, au bien-être du peuple, aux idées nouvelles, à la propagation des lumières ; dévoués à la république, dévoués à la monarchie, dévoués au roi, dévoués à la reine, dévoués

au peuple, dévoués à droite et à gauche, et en avant, et en arrière ; dévoués dans leurs colonnes, dans leurs feuilletons et jusque dans leurs annonces : ces grands journaux, monopoleurs de la publicité, ne devraient-ils pas avoir autres choses à dire sur un pareil sujet, que des farces volées à *Vert-Vert* et à *Figaro ?* — Le *National*, le *National !...* qui en est à la queue de trente-deux pieds ! ! — Mon brave *National,* avec cette queue-là, vous nous avez donné, sur l'honneur, la bonne mesure de votre science politique !

— Le Phalanstère ?...

— C'est une maison d'une lieue carrée pour loger cinq mille personnes à la fois.

— Pour en loger cinq cent mille, vous dis-je, je le sais de bonne part.

— C'est la Communauté des biens, des femmes et des enfants.

— C'est un système pour changer l'eau de la mer en limonade gazeuse.

— On y apprivoisera les baleines et les requins.

— On y mangera, de rigueur, vingt-cinq livres de nourriture par jour.

— On chassera la lune, qui est morte, pour la remplacer par cinq jeunes lunes de toutes les couleurs.

Et mille autres jolies définitions du même goût, très bonnes à divertir des Civilisés, bien ignorans, qui, non contens de mutiler la partie sociale et arithmétique de la découverte de Fourier, s'en vont gloser sur des théories transcendantes d'*Analogie* et de *Cosmogonie*, dont les bases sont acceptées, comme la révélation des lois primordiales de la création, par ceux d'entre les hommes mûris à l'étude des mathématiques et des sciences exactes, qui les ont approfondies. Eh bien ! je puis garantir ici à ceux qui font tant d'esprit sur la queue de trente-deux pieds, que si Fourier s'était pris à prédire de pareils modifications sur le corps humain, il aurait commencé par leur annoncer, comme plus probable, un allongement au moins égal de leurs oreilles....

Toutes ces balivernes ne sont, je le sais, que de mauvaises plaisanteries, ne prouvant rien, sinon la légèreté inouie des Français, qui, depuis vingt-six ans (1) que Fourier a produit son immense découverte, en sont encore (2) à gouailler ce qu'ils auraient examiné s'ils avaient eu quelque peu de bon sens et de justice.

Et puis, n'est-ce pas ? des galeux ont bonne grâce à baffouer l'homme sain et bien portant qui leur apporte

(1) 1808. — (2) 1834.

de la fleur de soufre !... Quelle jolie espiéglerie font là les Civilisés, en cherchant à ridiculiser l'homme qui leur apprend à remplacer leur société rapée par une société bien étoffée ; qui leur donne les moyens de remplir leurs ventres affamés, et de vider les immondices dont leurs têtes et leurs cœurs sont pleins, pour y mettre des pensées vraies et des affections nobles ! Voyez donc s'il ne faut pas beaucoup d'esprit et surtout beaucoup de sens, pour se gaber d'une Théorie dont la réalisation comblerait les désirs en lesquels se consument misérablement ces gabeurs, du matin jusqu'au soir de leur vie ! Pauvres insensés qui y sont attelés, à la vie, comme un cheval aveugle à sa meule ; qui la traînent comme le galérien son boulet ; et qui mordent, comme des bêtes méchantes, la main qui veut les délivrer... Las ! vous vous jugez donc une bien triste espèce, une race étrangement dégradée et avilie ! puisque c'est le ricanement qui vous vient aux lèvres, quand on vous annonce qu'on peut faire de vous des gens de bien et des hommes heureux...

Certes, toutes ces sottises nuisent à la marche d'une idée, elles la démonétisent comme dit le *Constitutionnel* dans un article où il emploie toutes ses forces de *Constitutionnel* à atteindre ce résultat. Et puis, voulez-vous un échantillon des jugements sérieux qu'on porte par le monde philosophique sur cette conception ; tenez, lisez : voici, pour votre instruction, les sept principes fondamentaux de la Théorie de Fourier :

1° La gastronomie et l'opéra seront les grands mobiles de la Civilisation future.

2° Le pain est mis de côté et réservé pour la gueusaille.

3° Les sociétaires ne vivront que de gâteaux sucrés.

4° Le travail aura autant d'attrait pour eux qu'en a maintenant pour nous le repos.

5° Chacun des travailleurs sociétaires ne fera que ce qu'il voudra.

6° Le danger sera ôté aux passions en leur accordant tout ce qu'elles demanderont.

7° Les jouissances et les richesses des plus opulents financiers de nos jours ne seront rien en comparaison de celles des bienheureux *Phalanstéristes*.

Qui a écrit cela ? — Encore *Figaro* ou *Vert-Vert* ? — Non ; c'est un philosophe octogénaire, père de trente-et-un volumes, et en outre de six ou huit enfans : il est électeur ; il est éligible ; et il aspire probablement à la pairie, dont il a bien l'air de faire la demande en débitant des fadeurs au gouvernement dans un livre intitulé : *De la Souveraineté du Peuple*. C'est dans une longue *Note* qui termine ce livre, ridicule monceau de banalités métaphysico-politiques, que se trouve la plus curieuse appréciation de la Théorie sociétaire qui soit jamais sortie de tête philosophique : c'est de cette savante note que j'ai extrait l'admirable résumé qu'on vient de lire. Tout le reste est de la même force ; — car c'est partout du style de M. le baron Massias, ancien chargé d'affaires près de la cour de Bade, résidant Consul Général à Dantzig.

Mais, direz-vous, c'est un vieillard ; il a peut-être l'esprit affaibli. — Soit, je le veux bien; je ne cite tout ceci que pour donner une notion des falsifications sans nombre que le monde fait subir à toute idée neuve en général et à celle-ci en particulier ; je cite pour engager le lecteur à ne s'en rapporter qu'à sa propre intelligence, à sa propre raison, à son bon sens, sans se laisser influencer par les sottes opinions et l'ignorance ambiante. — Revenons au fait ; et, puisque l'on est réduit aujourd'hui, si l'on veut avoir des chances d'être compris, à définir tous les mots dont on se sert, expliquons d'abord que *famille* et *ménage* sont choses très-distinctes.

Il est faux que nous proposions, — comme l'assurent M. Massias et nombre de logiciens de sa trempe, — de détruire la famille en faisant, ainsi qu'ils disent, de quatre cents familles une seule famille : — ce contre quoi ces philosophes se récrient beaucoup, eux qui veulent faire de tous les humains une famille de frères !

Nous savons fort bien, nous, que les affections de famille sont distinctes des autres affections de notre nature; mais nous voulons ordonner et combiner les travaux de ménage et autres — que les diverses familles, très-souvent opposées d'intérêt, — exécutent aujourd'hui d'une façon anarchique et fort dispendieuse.

Une famille et un ménage sont choses très-différentes.

— Dans l'ordre actuel, chaque famille a son ménage; ce ménage, c'est, puisqu'il faut l'expliquer à ces Messieurs, une cuisine, une cave, un grenier et tous les ustensiles nécessaires aux fonctions du travail dit *domestique*. Mais les marmites, les casseroles et toute la batterie de cuisine; la léchefrite grasse, l'écumoire, le tourne-broche, le pot-au-feu ; le cuvier à lessive et le linge sale; les ustensiles, les travaux et les détails du ménage, ne sont point nécessaires à la constitution de la Famille; de là ne dépend nullement l'affection réciproque de ses divers membres, — que divisent fort souvent, au contraire, les ennuis sans nombre attachés à l'insipide ménage. — Vous avez vu sans doute comme moi, lecteur, des gens aimer beaucoup leurs enfants et en être tendrement aimés, bien qu'ils prissent leur dîner au restaurant et qu'ils fissent blanchir en ville. La famille royale passe pour être très-unie. Le roi, la reine et les princes ne s'occupent cependant guère, que nous sachions, du pot-au-feu, du raccomodage des bas, ni de toutes ces gracieuses opérations domestiques qui paraissent, aux philosophes, les sources exclusives et sacrées des affections de la famille.

Et d'une : à d'autres maintenant.

— Mais vous voulez donc que tout soit en commun dans votre système ?

Allons ! définissons encore et apprenons à notre inter-

locuteur, — qui est censé savoir la langue, — qu'*Association* et *Communauté* sont des choses fort différentes et même tout opposées. — Le voilà déjà parti et qui galoppe; écoutez-le :

— Quoi ! tout le monde habitera le même édifice. Ce sera un pêle-mêle.... Dans votre Phalanstère on travaillera ensemble, on logera ensemble....

— Courage ! Ajoutez, pendant que vous y êtes, que les quatre cents familles de la Phalange coucheront dans le même lit... Mais voyons, calmez-vous, et écoutez un peu. — Dites-moi, d'abord, habitez-vous une maison à vous tout seul? Est-ce un pêle-mêle dans cette maison, parce qu'elle renferme, outre votre logement, celui de dix ou quinze autres locataires? Est ce un pêle-mêle encore parce qu'au lieu d'être isolée, et circonscrite de clôtures, la maison que vous habitez est flanquée d'autres maisons formant corps le long de la rue...

— Vous avez beau dire, ce sera toujours une caserne.

— Une caserne comme le Palais-Royal, par exemple, oui. Une caserne où l'on trouvera, — pour des prix différents, bien entendu, — des appartements de luxe ou de modestes logements; puis, mille commodités inconnues, avec peu de dépense et une entière liberté; si c'est là ce que vous entendez par caserne, vous dites vrai. Ce sera une caserne.

— Mais cependant tout est égal, tout est en commun... Je ne comprends pas les distinctions dont vous parlez.

— Rien n'est égal et rien n'est en commun. Tout dans le Phalanstère est distinction, et les distinctions sont très-exactement graduées, encore !

Et vous voilà dans la nécessité de mettre les points sur les *i;* et il faut que vous rétablissiez longuement la différence tranchée qui existe entre les deux idées contraires renfermées sous les mots Communauté et Association. — C'est ce que nous allons faire au chapitre suivant.

Toutefois, avant de l'aborder, ce chapitre, il est nécessaire de donner encore un coup de maillet pour faire entrer une autre distinction dans les têtes.

Vous dites à un civilisé : Pour première condition de bien-être général, il faut augmenter les produits. La dépense moyenne étant de onze sous par jour, en France, cette moyenne est insuffisante. Il faut élever le produit au quadruple au moins de ce qu'il est aujourd'hui, et faire refluer convenablement cet accroissement sur toutes les têtes.

Vous êtes à-peu-près sûr que le civilisé vous répondra immédiatement, — et il sera enchanté de sa saga-

cité : Pst! la belle avance! si vous augmentez proportionnellement la fortune de chacun, rien ne sera changé aux choses et tout ira comme devant. Dam! c'est clair, cela; car...

Si vous ne l'arrêtez brusquement, il va vous enfoncer jusqu'à la garde douze *car* et dix-huit *puisque* à travers le corps.

Eh ! qui te parle d'augmenter la quantité des écus qui sont en circulation, civilisé de civilisation ? — On vous dit qu'il s'agit d'augmenter les PRODUITS. *Dam ! c'est clair, cela !* augmenter *les produits*, LES PRODUITS, LES PRODUITS !!! entendez-vous ? d'augmenter les produits en quantité et en qualité : afin que celui qui n'a que du pain noir à manger, de l'eau à boire et des haillons pour se couvrir, ait du pain blanc, du bœuf, du vin et des habits ; et que celui qui a des habits, du pain blanc, du bœuf et du vin, ait de meilleurs habits, de meilleur vin, et un dîner mieux servi. — C'est là ce que l'on vous dit.

Et il y en a qui s'obstineront sept fois sept fois, et soixante dix-sept fois sept fois à ne pas comprendre. — *Dam ! c'est pourtant clair !*

Au reste, je répète ici ce que j'ai exprimé au commencement de ce livre : La Théorie des Destinées est trop large pour entrer et tenir dans tous les cerveaux.

Elle ne va qu'à ceux qui ont du cœur avec de l'intelligence. On ne la jette pas à la tête de tout le monde. Tout le monde n'est pas de force à mépriser les idées reçues, des préjugés sucés au berceau, et à faire bon accueil à la Vérité quand elle n'est pas encore devenue banale...

Qu'importe, après tout, à la Vérité ? — A-t-elle besoin, pour marcher en avant, de voiturer dans ses bagages le *caput mortuum* de la Civilisation ?

N'ouvrons pas les sépulcres pour haranguer les morts. Parlons aux vivants, à ceux qui peuvent comprendre, aimer, vouloir, et formons, avec des recrues intelligentes et dévouées, la grande Armée de la Délivrance ! La queue viendra assez quand les obstacles seront vaincus, les champs labourés et ensemensés, les épis mûrs, et qu'il n'y aura plus qu'à demander part à la récolte.

Nota *de la deuxième édition*. Le chapitre des *Aneries civilisées* pourrait être aujourd'hui, hélas ! considérablement augmenté; mais nous n'avons pas le temps de nous arrêter dans des fouillis de sottises et d'ignorance. Cet échantillon suffit. Quand le lecteur sera au bout de cet ouvrage, il fera très-facilement lui-même justice de toutes les calembredaines dont la légèreté des uns et la jalousie des autres cherchent à affubler la Théorie Sociétaire.

CHAPITRE TROISIÈME.

Association et Communauté.

Je ne sais vraiment plus à quoi servent les mots ; langues et mots... compréhension. A entendre parler aujourd'hui, il est permis de faire cette observation. Impossible d'accumuler autant de bévues et de faussetés ! il n'y a pas d'exagération à dire qu'aujourd'hui on ne voit pas même aussi loin que le bout du nez..., car on ne voit pas du tout. Il est vrai qu'autrefois c'était à peu près la même chose ; mais je doute que l'on fût aussi fat et aussi fanfaron que dans ce siècle.

J. Crassous.

Rien n'est plus opposé à l'Association que la Communauté.

J. Muiron.

§ Ier.

Il en est de la Communauté religieuse ou conventuelle, de la Communauté conjugale, militaire ou autre, comme de la Communauté urbaine. Toutes exigent que les intérêts des uns soient sacrifiés aux intérêts des autres.

J. Muiron.

Il y a *Communauté* là où les individus sont réunis, sous un régime rigoureusement égal pour tous, distribuant à tous les mêmes tâches, les mêmes peines, la même rétribution, la même nourriture, etc...

Le principe logique et la règle obligatoire de la communauté, c'est l'égalité.

Dans un couvent, dans une pension, dans un régiment, — abstraction faite des chefs, des grades et de la hiérarchie, — il y a pour la masse Communauté de nourriture, de logement, de régime, c'est-à-dire, sur tous ces objets, égalité et même identité pour tous.

Si l'on veut faire, de l'*égalité pratique*, l'impératif absolu du droit social, le principe principiant de la société naturelle et légitime, il faut alors que ce principe règle toutes les choses sociales, tous les droits personnels, toutes les relations...

Mais l'égalisation sociale de tous les éléments humains c'est la négation même de toute sociéte, de toute hiérarchie, c'est la confusion absolue; ce serait en même temps l'injustice pratique la plus tranchée et l'absurdité la plus palpable qui se pussent imaginer. Aussi est-il impossible non-seulement d'exécuter, mais seulement de décrire un établissement *communiste*, quelconque, sans abattre, dès le premier pas ou dès le premier mot, le le principe fondamental, logique, et prétendu principiant de l'égalité pratique, car la moindre *organisation* exige une hiérarchie, et la hiérarchie n'est rien moins que de l'égalité pratique. Aussi est-il très-facile de faire des phrases générales, des tirades, ce que l'on appelle des *tar-*

tines, sur les principes de communauté et d'égalité; mais nous mettons qui que ce soit au défi de concevoir et de décrire avec quelque précision un état social systématiquement et logiquement fondé d'un bout à l'autre sur la communauté et l'égalité.

La communauté, contenant le principe de la collectivité, jouit, dans la mesure où elle est applicable, des propriétés économiques de la grande exploitation. Exemples :

Si les vingt soldats d'une escouade devaient faire vingt feux et vingt soupes, à vingt foyers, dans vingt marmites, ils ne vivraient certes pas, avec sept sous par jour à l'ordinaire, comme ils le font en confiant à un seul d'entre eux la préparation de la nourriture *commune*, dans une seule marmite.

Dans une pension, dans une grande école, etc., il y a évidemment une incalculable économie du même genre à préparer en grand les aliments, etc., au lieu d'exécuter trois cents, quatre cents préparations particulières, autant d'opérations qu'il y aurait d'individus, quatre à cinq mille, par exemple, aux Invalides!

Enfin, on sait que les communautés d'Hernutes ou frères Moraves, — qui se sont maintenues par la compression énergique d'un principe religieux, — sont douées

industriellement d'une grande puissance envahissante, et qu'elles sont, sous le rapport de la prospérité matérielle, fort au-dessus des exploitations morcelées qui les environnent (1). Mais, je le répète, c'est uniquement de la manutention en grande échelle que les avantages proviennent. Quant au principe de la Communauté, pris dans sa rigueur égalitaire, il est monstrueux et odieux, puisqu'il brise tous les droits, toutes les individualités, et que son joug monotone et stupide ne tendrait à rien de moins qu'à transformer la masse humaine sur laquelle il peserait, en un véritable troupeau. Le régime de la Communauté parfaite et de l'égalité absolue n'est effectivement que le régime social des bêtes à la pâture.

Ce régime étant, au reste, la dernière et rigoureuse conséquence des principes d'égalité philosophique, et en même temps la plus complète négation de la nature humaine, reste tout-à-fait irréalisable. Dans la plupart des réunions, mêmes religieuses, portant le nom de

(1) Quelques années après avoir écrit ces lignes, je suis allé visiter en Hollande, à Zeist, près d'Utrech, un des plus beaux établissemens des frères Moraves. On n'en a dit que des choses fausses ou confuses. Les Moraves forment une corporation religieuse, mais à l'exception des non mariés pauvres, garçons, filles, veufs ou veuves, qui travaillent dans les ateliers des établissements, ils ne vivent pas le moins du monde en communauté. On m'a cité à Zeist une veuve qui avait deux millions de fortune, et j'y ai vu des familles extrêmement gênées; ceux qui vivent et travaillent en communauté sont rudement exploités par la Corporation qui gagne beaucoup et emploie ses richesses à créer de nouveaux établissements. (*Note de la 2e Édit.*)

Communauté, la Communauté n'a jamais été intégrale et absolue, jamais elle n'a été établie sur l'ensemble et sur toutes les branches. Quant au régiment, ce serait une grave erreur de le prendre pour une Communauté, attendu que les épaulettes du colonel, du capitaine et du soldat, leurs soldes, leurs positions et leurs grades respectifs, réalisent tout autre chose que de l'égalité. Dans l'escouade même, malgré la Communauté d'uniforme, de soupe et de fonction, il s'établit invinciblement de très-grandes inégalités depuis le troupier le plus ancien jusqu'au novice dernier arrivé, depuis le plus fort des *loustics* jusqu'au plus faible des *plastrons*. Tout officier qui connaît sa compagnie sait qu'il s'y forme naturellement vingt hiérarchies réelles, vingt classements particuliers, fondés sur vingt titres différents.

Au reste, ce qui condamne sans appel le principe de la Communauté en tant que principe social générateur, c'est qu'il n'a jamais pu recevoir une application même partielle, sans que cette application ne fût *forcée*. Jamais Communauté n'a subsisté que par un effet de discipline, par le despotisme d'une loi, par la puissance exceptionnelle d'un fanatisme monastique et ascétique. Les premiers chrétiens ont tenté de réaliser une société communiste dans toute la force du terme : malgré l'exaltation d'une foi immense à une doctrine non-seulement de fraternité, mais encore de sacrifice, de renoncement aux biens de ce monde, d'humilité et

d'obéissance, ils ont échoué. On ne refera jamais des hommes préparés et aptes, comme ces premiers chrétiens, à la pratique de la Communauté.

L'idée principiante de la Communauté, c'est une moitié de l'idée sociale (le principe de *collectivité*) à l'état brut, rudimentaire, embrionnaire, comme l'idée principiante du Morcellement (le principe *individuel*) en est l'autre moitié. L'union de ces deux éléments simples, dans une combinaison supérieure et composée, qui développe légitimement tout le droit, toute la fécondité, toute la richesse et toute la force de chacun d'eux, cette union harmonique, disons-nous, produit l'idée principiante de l'Association.

§ II.

> Dans la vraie Association, loin de se mélanger, de se confondre, de se sacrifier, ou seulement de se subordonner les uns aux autres, les intérêts individuels doivent demeurer essentiellement distincts, et les volontés s'exercer pour le plus grand bien de tous, selon la naturelle et libre impulsion de chacun, sans jamais se froisser ou s'imposer réciproquement.
>
> J. Muiron.

J'ai cité des exemples partiels de Communauté, citons un exemple partiel d'Association. — En voici un fort remarquable; c'est une institution qui a peuplé les chaînes du Jura, ainsi qu'une partie des Alpes et des Apennins. Je veux parler de la fabrication des fromages connus sous le nom de fromages de *Gruyère*.

Dans nos montagnes du Jura, où le climat interdit la culture de la vigne et du blé, et où le lait ne saurait être vendu en nature, à cause de l'éloignement des villes, il faut le convertir en fromage. Or, si, dans un village où l'on compte, je suppose, deux cents vaches et quatre-vingts familles, chaque ménage voulait faire tous les jours son fromage particulier, cette manière de produire nécessiterait l'emploi de quatre-vingts personnes, quatre-vingts ustensiles, quatre-vingts feux, etc.; elle amènerait en outre une grande déperdition de matière première, et donnerait des produits de faible qualité. Chaque famille serait d'ailleurs forcée d'envoyer, de temps en temps, un de ses membres perdre une ou plusieurs journées à colporter, dans les villes, les produits de sa fabrication morcelée. Enfin, les paysans, se faisant concurrence entre eux sur les marchés, seraient en opposition d'intérêt et portés à déprécier, les uns les autres, leurs denrées respectives. Dans de pareilles conditions, la fabrication ne saurait se soutenir.

Eh bien! qu'ont-ils fait, ces braves paysans qui n'ont pas le bonheur d'être illuminés par l'économie politique et les théories de libre concurrence? — ils ont inventé et réalisé une très-belle économie domestique sur cette branche importante du ménage. Voici comment les choses se passent dans une *fruitière;* — c'est le nom donné à l'Association partielle que je vais décrire.

On loue une petite maison composée de deux pièces,

l'atelier et la laiterie. Il faut, en outre, une cave pour magasin. Dans l'atelier on dispose une énorme chaudière en cuivre sur potence pivotée, destinée à recevoir le lait des deux cents vaches, reçu préalablement dans les grands vases de la laiterie. Un seul homme, appelé le *fruitier*, suffit pour confectionner chaque jour un, deux ou trois fromages de soixante à quatre-vingts livres. Ces fromages sont déposés, au fur et à mesure, dans le magasin où le fruitier les sale et leur donne les soins qu'ils réclament.

Tous les jours, la quantité de lait, apportée par chaque laitière, est marquée, par des encoches, sur deux *tailles* de bois, dont l'une reste entre les mains de la laitière, l'autre à la fruitière. On sait donc exactement la contribution fournie par chaque famille. — Il y a des pays où l'institution, plus perfectionnée, tient compte, en outre, de la qualité relative des laitages, estimée avec un aréomètre ou pèse-liqueur.

Quand viennent les époques de vente, on traite avec des marchands qui achètent en gros et chargent des convois.

Sur le prix des ventes on prélève les dépenses de loyer, combustible, ustensiles, entretien, etc.; on paie le fruitier, dont les gages augmentent, avec le bénéfice général, suivant un taux convenu, et l'on partage tout le

reste entre les familles, proportionnellement à la valeur de leurs versements respectifs.

Les dépenses et les gains sont donc strictement et mathématiquement répartis suivant le principe de la proportionnalité du concours à la production : car les habitants du village reçoivent proportionnellement au Capital qu'ils ont fourni en nature, et le fruitier, proportionnellement à son Travail et à son Talent, puisque sa rétribution augmente en raison du nombre et de la qualité des fromages qu'il a fabriqués.

C'est ici l'opposé de l'absurde régime de la Communauté, de l'égalité, de la fraternité agraire et philosophique. Ici, il y a concours libre de chacun à la production, et rétribution de chacun proportionnellement à son concours : il y a stricte équité, il y a prospérité, il y a Association, et c'est sur cette base seule, et parce que le droit de l'individu est d'abord satisfait, que peut s'édifier le fait social harmonique, l'accord libre des volontés, la véritable fraternité humaine.

Comparez, sur cet exemple, le principe de l'Association avec ceux du Morcellement et de la Communauté.

La Communauté est si absurde qu'aucun paysan ne s'y fut jamais soumis librement. Quel est celui qui serait assez philosophe pour apporter à la fruitière deux, trois, quatre fois plus que son voisin, s'il ne devait re-

cevoir que part égale dans les bénéfices? Trouvez-en qui acceptent le principe d'une telle proposition...

Le Morcellement exigerait, par jour, dans les quatre-vingts familles, des dépenses de temps, de combustibles, d'ustensiles, etc., quatre-vingt fois multipliées et ruineuses ; il occasionerait une grande déperdition de matière caseuse et donnerait des produits infailliblement inférieurs, soit à cause de l'exiguité de la préparation, soit par défaut d'habileté des préparateurs ; — car un habile fruitier est un personnage recherché.

J'ajoute enfin que cette fabrication morcelée tendrait à semer des germes de division entre les vendeurs, tout en nécessitant de nouvelles déperditions de temps pour les ventes isolées. Ceci est si vrai que l'on abandonne la fabrication dans les hameaux où l'on ne peut pas rassembler au moins une quarantaine de vaches.

Le procédé d'Association produit, au contraire, tous les bienfaits d'économie, de bonne gestion, d'union de l'intérêt individuel à l'intérêt collectif, d'équité. Les familles les plus hostiles sont amenées à se faire un bien réciproque, à avoir des intérêts communs. — Aussi ce régime, etabli dans nos montagnes depuis un temps immémorial, a-t-il été, sans interruption pour elles, un gage de prospérité.

Les fruitières commencent à deux pas de la petite ville

de Salins, où j'écris maintenant ces choses; elles s'étendent indéfiniment dans le haut pays. J'ai vu cent fois dans mon enfance et depuis, les opérations que je viens de décrire. C'est un fait qui est là.

Eh bien! en dissertant sur les avantages du régime sociétaire, avec des Parisiens ou autres amateurs qui ne connaissaient pas l'existence de ce fait, je me suis souvent amusé à le leur décrire comme un projet que devraient, leur disais-je, adopter nos paysans, au lieu de faire leurs fromages isolément. — Que me répondait-on? — Que c'était bien, mais complètement irréalisable; que les paysans sont trop méfiants, trop *intéressés;* qu'il y aurait des fraudes continuelles, etc. — Moi, je présentais le détail des bienfaits et des garanties qu'offrirait ce procédé. — On s'échauffait, on s'écriait que c'était-là une *utopie*, que c'était *impossible*, que c'était *ne pas connaître le cœur humain*, que c'était *un aveuglement de l'esprit de système;* et puis, à propos de fromage, mille lieux communs philosophiques, battus et rebattus, mille phrases toutes faites qui courent partout. — « Vous pensez donc que ce procédé serait impraticable? » — « Oui. » — « Eh bien! dans les montagnes du Jura et de la Suisse, on le pratique depuis plus de mille ans peut-être, et j'ai vu de mes yeux tout ce que je vous ai donné comme un projet. » — Plusieurs ne me l'ont pas pardonné...

Voilà donc un germe d'Association matérielle très-

remarquable sur une branche des travaux du ménage.

Ce germe devait exciter à rechercher les moyens d'appliquer un principe aussi puissant, à l'ensemble des travaux domestiques, agricoles et autres d'un canton. — On serait arrivé ainsi à l'idée générale que le lecteur peut déjà se faire d'une Phalange industrielle ou réunion de quatre cents familles associées en travaux de culture, ménage, éducation, etc., en supposant étendu à toute fonction le procédé dont on vient de voir l'application à un détail du ménage, à la fromagerie.

Ainsi, dans la Phalange, point de Communauté, point de pêle-mêle, point d'égalité.

Si Pierre a apporté un Capital *double* de celui qu'a fourni Paul, Pierre touchera sur le lot du Capital un revenu *double* de celui de Paul, — et cela sera justice.

S'il est constant que Paul a travaillé *trois* fois plus que Pierre, Paul aura sur le lot du Travail une part qui vaudra *trois* fois celle de Pierre, — et cela sera justice.

Si les rapports de leur Talent sont comme les nombres *un* et *quatre*, leurs parts, sur cette troisième faculté, seront dans le rapport de *un* à *quatre*, — et cela sera encore justice.

Et il y aura justice en tout cela, parce qu'il n'y aura pas eu égalité, mais proportion.

Et s'il y avait eu égalité de rétribution, il y aurait eu au contraire monstrueuse injustice.

Puis, Pierre et Paul et tous les autres se logeront comme ils l'entendront, en consultant leur goût et la rotondité de leur bourse, dans un appartement de luxe ou dans un logement modeste ; et de même ils dîneront à vingt ou à dix francs par tête : — seulement l'un et l'autre et tous, seront dix et vingt fois mieux traités pour la même dépense, dans le régime sociétaire, qu'ils ne l'eussent été dans le régime morcelé. Il y aura donc dans le régime combiné, pour chacun, à satisfaire ses goûts individuels, beaucoup plus de facilité qu'on ne peut en rencontrer dans le régime civilisé; ce qui signifie rigoureusement que la LIBERTÉ INDIVIDUELLE, très-restreinte dans la Communauté du ménage morcelé, est extrêmement large dans l'Association du grand ménage phalanstérien.

Nous démontrerons tout aussi rigoureusement, plus tard, que cette liberté individuelle n'existera pas seulement en ce qui touche la consommation et le matériel de la vie; mais qu'elle s'étend aussi, dans le milieu phalanstérien, à toutes les fonctions, à toutes les relations, à toutes les branches du mécanisme sociétaire.

Que deviennent dès-lors les accusations de Communauté, de confusion, de pêle-mêle, de destruction de l'individualité, et d'ignorance de la nature humaine que

l'on adresse étourdiment à ce régime d'Association, à ce régime qui, seul, peut garantir et développer largement, au plus grand avantage de l'individu et de la masse, l'individualité, froissée pour chacun à chaque heure de la vie, dans le régime civilisé ?

C'est étrange et bizarre que nous soyons accusés ainsi, nous, par des champions de cette Civilisation toute de contrainte pour la nature humaine, et qui a mille chaînes pour nous lier et nous garrotter dès la naissance jusqu'à la mort; qui, souvent même, ne nous laisse pas la liberté de mourir et d'être enterrés à notre guise! Pauvres Civilisés, qui nous accusez de porter atteinte à la liberté, voilà bien long-temps que vous vous battez pour la liberté, et vous ne savez pas même ce que c'est que la liberté! Et pour savoir ce que c'est que la liberté, il faut d'abord que vous nous écoutiez, car nous seuls pouvons vous l'apprendre.

Je crois avoir mis le lecteur à même de démentir tranchément les imputations de Communauté, d'atteinte à la liberté et à l'individualité qu'il entendrait faire sur la Théorie que j'expose. Nous pouvons aborder maintenant l'organisation du principe de l'Association, et chercher les formes naturelles de son développement.

Pardonnez-moi ces longueurs; pardonnez-moi, car ce

n'est pas ma faute, si je suis sans cesse retardé dans la marche, obligé de m'arrêter à chaque pas pour faire des définitions et des distinctions que la méfiance, la taquinerie et l'obscurité de beaucoup d'esprits, rendent tout-à-fait nécessaires. J'aurais certainement pu mettre en vingt-cinq lignes les trois derniers chapitres : si je ne puis être plus bref et plus concis, sur l'honneur, j'en suis bien marri.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Aperçu de la Constitution matérielle d'une Phalange.

Olivaroo. Après tout, votre découverte, seigneur amiral, n'était pas bien difficile.

Un courtisan. Il n'y a pas grande gloire à cela.

Autre courtisan. Chacun aurait pu la faire, votre découverte, seigneur vice-roi des Indes, car il ne fallait qu'aller droit devant soi vers l'occident.

Colomb. Messeigneurs, j'ai été appelé fou pendant huit ans pour l'avoir dit... la chose, alors, était à faire. Et puis, si c'était si facile, que ne le faisiez-vous vous-mêmes?... Messeigneurs, voici une autre découverte que je vous propose... (Il prend un œuf sur un plat.) Faites tenir ceci sur sa pointe.

Tous les convives (après avoir essayé quelque temps sans pouvoir réussir). C'est impossible! c'est impossible!

Colomb (prenant un œuf, le casse sur la pointe, se lève, et les regardant): Maintenant, Messeigneurs, chacun peut découvrir le nouveau monde et faire tenir un œuf sur sa pointe!...

Christophe Colomb, Drame inédit.

§ 1.

Seriez-vous hommes à préférer la pauvreté, qui est le fait de l'isolement, au bien-être qui provient de la réunion des forces? Il est temps de secouer les préjugés puérils d'une Civilisation mesquine, et d'étendre le cadre du système de la famille.

Raspail.

Vous pouvez maintenant vous faire une première idée de la constitution de la Phalange, disais-je au lecteur, à la fin du chapitre précédent. Nous allons, en effet, dans celui-ci, en dessiner le croquis au moyen d'un simple arrangement, d'une pure coordination des principes

établis ci-dessus. Tout lecteur intelligent en viendrait à bout aussi facilement qu'un vieux disciple de la Science, puisqu'il n'y a plus qu'à résumer les principes et les appliquer à l'élément social, la Commune rurale, la lieue carrée exploitée par 1,800 à 2,000 personnes.

Si vous vouliez, en effet, communiquer à quelqu'un l'idée que vous vous faites maintenant d'une Phalange, vous diriez à peu près ce qui suit, en procédant du connu à l'inconnu :

Supposons que dix capitalistes veuillent tirer revenu de leurs fonds, en se livrant à une certaine opération commerciale ou industrielle; ils peuvent se mettre à l'œuvre d'après deux principes différents;

Ou ils établiront maison séparément, les uns à côté des autres; et chaque maison aura ses relations à elle, sa comptabilité, sa tenue de livres, son organisation pour les arrivages, les transports, les achats et les ventes, pour la fabrication des produits, etc. — Les dix maisons seront en concurrence et chercheront à s'écraser. — Voilà le principe de Morcellement.

Ou nos capitalistes considéreront qu'en se réunissant pour ne former qu'*un* établissement au lieu de *dix*, ils auront seulement à faire une fois, sur une autre échelle, ce que chaque maison était, dans le premier système, obligée de répéter dix, pour toutes les opéra-

tions de l'industrie commune ; Que la concentration de leurs capitaux les asseoira sur une base large et solide, qui étendra et assurera leur action industrielle et leur crédit; Que les grandes économies de ce procédé leur permettront de livrer leurs produits à plus bas prix, d'en écouler de plus grandes quantités, d'être ainsi, à la fois, plus utiles à la société et plus sûrs de bénéficier, etc., etc. : — Et à la suite de ces considérations ils se réuniront en *Compagnie actionnaire*, stipulant que le gain total sera réparti au prorata de la mise en *Capital* de chaque coopérateur, sans préjudice des parts spéciales dans les bénéfices, convenues pour ceux des actionnaires qui ajouteraient à leur apport de *Capital*, leur coopération en *Travail* et en *Talent.* — Il faut remarquer que, dans ce dernier système, au lieu de dix têtes intelligentes et directrices, il n'en faudra plus qu'une; Que l'intérêt commun garantira la plus grande influence de direction dans l'entreprise au plus capable, et que l'action, souvent aveugle, de l'individu, sera maintenue par l'action éclairée de la masse. S'il y a plusieurs branches à conduire, les plus capables dans chacune pourront être chargés d'en diriger ou d'en surveiller les opérations. Nos dix capitalistes sont maintenant en union, et intéressés les uns et les autres à un enrichissement réciproque.—Voilà le principe de l'Association.

Étendons encore ce principe, ajouteriez-vous: faisons-le passer du *simple* au *composé,* en l'appliquant aux in-

dustries comme nous venons de l'appliquer aux personnes.

Une maison de commerce n'opère que sur *un seul* produit, sur les sucres, par exemple. Un mouvement de hausse ou de baisse, un engorgement momentané, une modification dans les tarifs; un seul accident, enfin, comme il en survient si souvent dans le commerce, suffit pour la compromettre, quelquefois pour la ruiner ; et sa ruine en amène vingt autres par filiations de banqueroutes.

Qu'au contraire elle opère sur *un grand nombre* de denrées coloniales et indigènes à la fois : le déficit sur les sucres sera noyé dans le compte général de profits et pertes, sous les gains qu'auront produits les autres denrées. — Le premier cas met en évidence le vice du Morcellement des industries; le second fait voir les avantages de l'Association des industries, de leur *solidarité*.

De tout ce qui précède on conclut facilement que, pour tirer tout le parti possible du principe d'Association, il faut le généraliser, l'appliquer à la fois aux personnes, aux capitaux et aux industries. La *Communauté sociétaire* peut donc être conçue, sous le rapport de sa constitution industrielle, comme une *grande société civile*, où il sera de l'intérêt de la masse des sociétaires que, dans chaque industrie spéciale, les plus capables

aient le plus d'influence directrice, où chaque détail devra se coordonner à l'ensemble, où chaque intérêt devra trouver sa case, chaque individualité son emploi et sa rétribution.

Il est facile de voir, diriez-vous encore, que cette Commune sociétaire doit mener de front et combiner, suivant les convenances de son sol et de sa position topographique, l'industrie agricole et l'industrie manufacturière. Il est sensible que ce développement simultané augmentera cette *solidarité des industries*, dont on a compris tout-à-l'heure les avantages et la sûreté. Vous pourrez démontrer l'opportunité, la nécessité de cette combinaison, par des considérations d'un autre ordre, que nous allons indiquer.

§ II.

> Il faut établir un juste équilibre entre les différentes industries; il faut rendre à l'industrie agricole la suprématie due à l'utilité et à la quantité de ses produits, à sa généralité, à sa moralité; il faut lui rattacher les autres industries dans leur propre intérêt; en un mot, il faut organiser intégralement l'industrie.
>
> B. Dulaby.

S'il arrive à une nation de se jeter à corps perdu dans l'industrie manufacturière en négligeant trop le travail de son sol, comme l'a fait la France, elle façonnera, il est vrai, de nombreux produits, et par conséquent leurs valeurs vénales diminuant, ces produits viendront s'offrir à un plus grand nombre de consommateurs. Mais les

denrées de première nécessité, les grains, les produits du sol étant toujours chers ; la grande masse des consommateurs, qui, avant tout, doit manger pour vivre, verra les produits manufacturés, malgré leur bas prix, rester du plus au moins, au-dessus de sa portée, à cause du haut prix des denrées de consommation première. L'industrie manufacturière elle-même y perdra, car ses produits, ne s'écoulant pas assez largement, s'accumulent et causent des engorgements, des déperditions, et par suite des crises, des perturbations commerciales et industrielles. — L'agriculture fournit les matières premières : si l'agriculture est en souffrance, le système industriel tout entier est vicié dans son principe même.

D'un autre côté, si la nation ou la commune se borne à l'agriculture, il y aura stagnation et perte de forces productives, chaque fois que le temps et la saison suspendront le travail des champs. Si nous ajoutons à ces considérations, qu'il est bon, qu'il est utile, qu'il est nécessaire de mettre à profit et développer toutes les aptitudes, toutes les vocations, tous les genres d'intelligence et de talent, toutes les natures et tous les caractères, si variés, des hommes, on reconnaîtra la sagesse de cette assertion : Que la nation et la Commune, qui en est l'alvéole, doivent mener de front et combiner intimement les différents éléments de la vie sociale, les travaux de la culture et des manufactures, des arts, des sciences, de l'éducation, etc.

De là dérive rigoureusement que la Commune sociétaire, l'élément alvéolaire de la nation et de l'humanité industrielle (si l'on peut se servir de cette expression pour caractériser la nature de la société pacifique et productive de l'avenir, par opposition à ses antécédents guerriers et peu productifs), que cet élément, dis-je, n'est autre chose qu'une ASSOCIATION DE COOPÉRATEURS dont chacun, homme, femme et enfant, apporte dans l'exploitation, à la fois domestique, agricole, manufacturière, etc., du canton, son concours en *Capital*, en *Travail* et en *Talent*, et recueille sa part, dans les bénéfices, en raison composée de son triple concours.

Si l'on veut considérer maintenant qu'il est d'intérêt général, dans le sein de la Commune sociétaire, que les travaux soient rétribués, non plus arbitrairement comme aujourd'hui, mais dans la proportion de leur nécessité et de leur utilité, on en déduira que le prix du travail à la portée des femmes et des enfants augmentera de valeur, et que chaque homme, chaque femme et chaque enfant, s'adonnant à des travaux en harmonie avec ses goûts, ses forces et ses aptitudes, rétribués comme fonctionnaires associés, jouissent d'une existence complétement indépendante. On en conclura encore que la LIBERTÉ y est garantie de la manière la plus formelle, précisément par le fait de la combinaison intime des intérêts, et de la convergence sociétaire. Chacun est affranchi de toute dépendance, chacun vit comme il

l'entend, va où il veut, fait ce qui lui plaît. —L'ordre a engendré la liberté.

Vous donneriez alors l'idée nette du mot PHALANGE par lequel Fourier a très-heureusement caractérisé la compacité des intérêts et la convergence des forces intégrantes du nouvel élément substitué à la Commune *insociétaire*. Vous expliqueriez que le mot PHALANSTÈRE (1) désigne l'habitation qui remplace, pour la Phalange, les masures isolées, enchevrêtées et désordonnées du *village* morcelé.

Il faudrait insister sur la nouvelle constitution de la Propriété et sur les avantages qu'elle garantit au possesseur et au non possesseur actuels des richesses.

§ III.

Ajoutons seulement que ce résultat, de rendre la propriété foncière à la fois mobile et garantie, et de donner à toute espèce de capitaux la même sécurité qu'aux fonds de terre, que ce résultat, dis-je, sera obtenu par la réalisation de l'Association domestique-agricole, sans qu'il soit besoin d'apporter la moindre modification à la législation existante, ce qui ne paraîtra pas d'un médiocre avantage, si l'on considère la lenteur désespérante des progrès qui dépendent de quelque réforme législative. ABEL TRANSON.

LA PROPRIÉTÉ individuelle est conservée dans l'élément sociétaire et représentée par des titres de parts ou Actions hypothéquées sur les terres, les constructions,

(1) *Phalanstère*, habitation de la Phalange (φαλαγξ); comme *monastère*, habitation du moine, du solitaire (μονος); et *presbytère*, habitation du prêtre, du vieillard (πρεσβυς),

les produits, les richesses du canton tout entier. La Phalange est fermière générale des capitaux, instruments de travail, meubles et immeubles sur lesquels elle opère.

Vous pourriez facilement faire comprendre que cette Propriété actionnaire est bien plus sûre que la Propriété morcelée, territoriale ou manufacturière, dont les produits sont soumis, pour chacun, à des chances journalières, ainsi qu'il a été dit tout-à-l'heure. Cette sûreté vient de ce que toutes les industries se lient entre elles par balance de profits et pertes. Leur solidarité établit, dans la Phalange, une *assurance mutuelle* de tous les genres de revenus les uns pour et par les autres. — La concurrence existe entre les Phalanges; elle maintient entre elles une rivalité industrielle qui tend à accroître et perfectionner les produits; elle porte chaque centre d'opérations à choisir et développer les industries spéciales qui conviennent à la nature de ses terres et à sa position; elle sert à fixer le prix des denrées sur les marchés et dans les Congrès commerciaux. Mais nous démontrerons que cette concurrence, d'autant plus *émulative* qu'elle est mieux *organisée et régularisée*, n'est plus meurtrière comme dans notre morcellement actuel.

Vous auriez à faire remarquer encore que toutes les opérations d'approvisionnement, de vente, d'échange et de commerce, se faisant sur une grande échelle et direc-

tement de producteur à consommateur, soit que l'on considère des Phalanges ou des provinces, la loyauté préside *forcément* à toutes les transactions. Une Phalange qui fournirait des produits falsifiés perdrait immédiatement sa réputation et son crédit. Il n'en est pas ainsi dans les relations actuelles où le même produit passe par mille mains intermédiaires, sans conserver son vrai nom d'origine. Quand il y a fraude, et ce n'est pas chose peu fréquente, on ne sait pas où elle a commencé. Il n'y a ni responsabilité industrielle, ni responsabilité commerciale, et l'on ne veut pas même, aujourd'hui, tant la *fraude* est devenue le *droit commun du commerce!* accepter *la marque obligatoire.*

La Propriété phalanstérienne, mieux assise et plus sûre que la Propriété morcelée, devient d'un usage bien autrement facile. Elle est complétement mobilisée. Le sol et les immeubles, représentés par des actions, sont véritablement monétisés. Ces actions sont des valeurs aussi commodes et plus sûres que les titres de rente de l'Etat le plus florissant.

Le salaire est aboli, puisque les émoluments des coopérateurs en *Travail* et en *Talent* augmentent, comme les intérêts du *Capital*, en proportion de l'accroissement du Produit Total dont ils sont co-partageants, ainsi qu'on le verra au chapitre de la *Répartition.* — Les salariés sont devenus des fonctionnaires associés.

L'intérêt immédiat que tous les membres de la Phalange ont à l'accroissement du Produit Total, garantit dans chaque industrie spéciale, à chaque fonctionnaire, une influence et un rang proportionnels à son talent et à sa capacité dans cette industrie; et dans chaque industrie, comme dans toute la Phalange, l'action individuelle est soutenue par le concours éclairé de la masse des sociétaires.

La Propriété n'est plus menacée par le prolétaire devenu associé aux bénéfices, et qui, au contraire, serait le premier à la défendre à l'avenant, comme aujourd'hui le fermier à moitié et à long bail. D'ailleurs, le prolétaire place ses économies dans la Phalange. La Phalange fait, pour lui, fonction de Caisse d'épargne très-lucrative, et, l'élevant bientôt au rôle de propriétaire et d'actionnaire, développe chez lui l'esprit d'ordre et de stabilité.

Vous ferez facilement comprendre que cette forme nouvelle de la Propriété réunit les avantages simultanés de la grande et de la petite Propriété, en évitant leurs vices. Ces vices sont, pour la petite, l'aveuglement, l'ignorance, la pénurie, le manque des avances nécessaires, la complication et la multiplicité des rouages, etc.; — tandis que la grande Propriété, avec son unité d'action et ses grands moyens, pèche aujourd'hui par cela qu'elle emploie des salariés qui n'ont aucun intérêt au succès des opérations, au bien de la chose.

On aura donc une idée de la Phalange, si l'on conçoit un territoire d'une lieue carrée environ, peuplé de quatre à cinq cents familles, soit quinze cents à deux milles personnes, exploité comme domaine d'un seul homme. Chacun, à l'exception de l'ameublement, du linge, des objets qu'il consacre à son usage individuel, a apporté à la masse sa propriété mobilière et immobilière, dont la valeur, bien accrue par le seul fait de la combinaison nouvelle, lui est garantie sur ses titres d'*apport* comme elle l'est aujourd'hui sur ses titres d'*achat*.

Les haies, les murs de clôtures, les démarcations qui hachent, dépècent misérablement, enlaidissent et ruinent le canton, ont pour jamais disparu. Tout est harmonisé dans la Phalange. Plus de causes aux contestations vicinales et aux procès. L'antre de la chicane et le gouffre avide de la Justice sont désormais tout-à-fait libres de se fermer.

Les cultures que dirigent les plus experts agronomes, d'après les indications des méthodes consacrées par la science et l'expérience, sont réparties suivant les convenances du sol. Distribuées et entrelacées avec art sur toutes les expositions, elles présentent les aspects les plus gracieux et les plus pittoresques. L'utile et l'agréable se marient à l'avenant dans ces fraîches et luxueuses campagnes. Au centre de ces vertes prairies, coupées de mille canaux d'irrigation, de ces jardins plantureux, des bos-

quets et des vergers qui engrennent les uns dans les autres sous mille formes heureuses, le Phalanstère a répandu ses ardentes cohortes de travailleurs et sa belle population de femmes et d'enfants. Tous ces groupes, rivalisant de feu et de belle tenue, se déploient dans les plaines, et prennent position sur les collines, comme des armées en campagne, avec leurs uniformes de travail, leurs chariots, leur matériel peint aux couleurs de chaque bataillon, leurs drapeaux et leurs pavillons industriels. Ils opèrent et manœuvrent sous le commandement consenti des chefs qu'ils ont choisis dans leur sein, et dont les grades et les distinctions représentent le mérite et le zèle.

Que si le temps ou la saison ne sont pas favorables aux opérations extérieures, toute la population rentre dans son Phalanstère, qui s'élève royalement au centre du domaine; elle s'y renferme comme dans un vaisseau surpris par la tempête, dont on a fermé les écoutilles, elle se répand dans ses grands et splendides ateliers, et reprend les travaux d'art mécanique, d'art culinaire, de science et de beaux-arts. La journée s'achève par des bals, des fêtes et des concerts; car, pour terminer tout ceci par de la pure logique économique, il en COUTE MOINS, à la Phalange, d'exécuter, le soir, des concerts et des spectacles, dont les musiciens et les acteurs sont pris parmi ses membres, et d'éclairer ses grandes salles ornées par les soins de ses décorateurs et de ses artistes, que d'éclai-

rer et de chauffer séparément chaque individu dans son appartement.

D'ailleurs, la Phalange est riche, et si elle travaille comme la ruche d'abeilles, comme la ruche laborieuse aussi elle regorge et de cire et de miel.

ORGANISATION.

DEUXIÈME LIVRE.

DISPOSITIF ÉCONOMIQUE DES PHALANGES.

CHAPITRE PREMIER.

Parallèle de la Production dans les deux ordres, sociétaire et morcelé.

> Si j'avais un homme qui parvînt à faire produire deux épis de blé au lieu d'un, je le préférerais à tous les génies politiques.
>
> LE GRAND FRÉDÉRIC.

> Que ce discours grossier terriblement assomme !
> Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
> D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
> Au lieu de se hausser vers les spirituels !
> Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
> D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?
> Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ?
>
> MOLIÈRE.

TRANSPORTONS-NOUS maintenant par la pensée dans le milieu sociétaire ; supposons-le réalisé, représentons-nous les Phalanges organisées et substituées aux villages morcelés, et comparons l'Ordre incohérent avec l'Ordre combiné, sur toutes les branches de l'in-

dustrie générale. — Nous ne pouvons encore, il est vrai, établir le parallèle que sur la partie matérielle de l'organisation. Mais ce parallèle suffira bien, déjà, pour nous permettre de porter un jugement sans appel, sur la valeur respective des deux Ordres. Plus tard, nous aborderons les hautes considérations sociales, les brillantes questions des harmonies passionnelles; nous irons au cœur et au cerveau, au foyer de la vie, à l'âme de la Société nouvelle. Préalablement il en faut étudier la charpente osseuse et les muscles; il en faut connaître les proportions physiques et s'assurer qu'elle possède toutes les conditions de la santé et de la vigueur. Mettons-la donc face à face avec la pauvre Civilisation pour comparer d'abord les forces corporelles. Il s'agit de savoir laquelle est robuste et féconde, laquelle est impuissante et débile.

Il faudra me passer, pour poser régulièrement cette comparaison, quelques répétitions qui ne sont pas de trop sur un fait aussi capital : car, une fois bien établi que le régime sociétaire a la propriété de développer la richesse et le luxe, avec autant d'énergie que le régime morcelé engendre la pauvreté et la misère, il sera hors de doute qu'on devra spéculer sur l'Association, et regarder le Morcellement comme l'antipode des Destinées sociales de l'humanité.

§ I.

BRANCHE DES TRAVAUX DOMESTIQUES.

> Il est plaisant que dans un siècle tout mercantile, on veuille déconsidérer et flétrir la plus immense des manufactures, la CUISINE, qui à elle seule occupe dix fois plus de bras que les fabriques les plus étendues.
> CH. FOURIER.

C'EST chose bizarre et bien faite pour donner la mesure du sens de nos économistes, que de les voir dédaigner les considérations relatives à l'ordre des travaux domestiques. Ces messieurs trouvent *noble* de s'occuper des sucres et des savons, des lins et des charbons, des usines de fer, des filatures de coton, des fabriques de soieries, etc., mais ils trouvent *trivial* de s'occuper de l'industrie du ménage, où viennent aboutir en dernier lieu toutes les autres industries!! Il y a vingt mille Communes en France dans lesquelles on ne trouve pas une seule fabrique proprement dite, et il n'y a pas un hameau où l'on ne voie, par masure, une *fabrique culinaire*, une cuisine, tant misérable soit-elle. La cuisine n'est d'ailleurs qu'un des élémens, le principal, il est vrai, du ménage. — On peut porter à huit millions au moins, pour la France, le chiffre des ménages, c'est-à-dire qu'il y a en France huit millions *d'ateliers* de l'industrie domestique.

L'industrie domestique est donc une industrie capi-

tale. La réforme sociale pivote tout entière sur la question de l'organisation du ménage :

Ménage familial, en couples isolés;
Ménage sociétaire, en familles associées;

Voilà ce qui établit la grande et fondamentale différence des Sociétés incohérentes ou subversives, et des Sociétés combinées ou harmoniques.

Or, les hauts et puissants seigneurs de la philosophie ne se doutent pas de cela. Et puis, leurs Excellences descendre à ces vils détails .. fi donc! — Leur *fi* ne porte que sur la question de travail, sur la production; quant à la consommation, c'est autre chose.

Nous qui ne sommes pas si fiers, nous allons aborder les *vils détails* de ce ménage que l'ineptie de ces beaux savants a laissé si piteusement organisé, et où ils ont philosophiquement confiné tout le sexe féminin, en lui disant : *tu n'iras pas plus loin!* comme si la femme était faite tout exprès et uniquement pour préparer le dîner, ravauder les culottes et faire les enfants de ces gens-là!... Belle destinée qu'ils ont su lui découvrir! — Nous verrons, en temps et lieu, que les spéculations sur ces *vils détails* sont le seul moyen de résoudre l'immense problème de la Liberté sociale de la femme et de l'émancipation du génie féminin.

1.

Préparations culinaires.

Un ménage unitaire est substitué aux quatre cents ménages particuliers. Donc, au lieu de quatre cents constructions répétées dans chaque maison pour cuisine, et de quatre cents ustensiles de toute espèce, au lieu de quatre cents ménagères absorbées au travail de préparation des aliments, un seul atelier, trois ou quatre grands feux et fourneaux, quelques grands ustensiles, et six ou dix ménagères, suffisent pour préparer des produits infiniment supérieurs en qualité, variés à option pour tous les goûts, — comme chez un restaurateur; — et tout cela, avec une énorme économie de combustible, de temps, de soins, de bras, de fatigues, d'ennuis et de dépense.

Puis, les approvisionnements de boucherie, de légumes et denrées de toute espèce, se font en grand et épargnent les pertes de temps, et souvent les grivelages de la cuisinière envoyée chaque matin au marché.

Le lecteur ne me saura pas mauvais gré, sans doute, d'encadrer ici une citation de *Brillat-Savarin*, tirée de la XXVIIIe *Méditation* de la *Physiologie du Goût*, et très susceptible d'aider la réflexion sur la question que nous traitons. Écoutons l'élégant et spirituel écrivain .

Des restaurateurs.

Un restaurateur est celui dont le commerce consiste à offrir au public un festin toujours prêt, et dont les mets se détaillent en portions à prix fixe, sur la demande des consommateurs.

L'établissement se nomme *restaurant ;* celui qui le dirige est le *restaurateur*. On appelle simplement *carte* l'état nominatif des mets avec l'indication du prix, et *carte à payer* la note de la quantité des mets fournis et de leur prix.

Parmi ceux qui accourent en foule chez les restaurateurs, il en est peu qui se doutent qu'il est impossible que celui qui créa le restaurant ne fût un homme de génie et un observateur profond.

Nous allons aider la paresse et suivre la filiation des idées dont la succession dut amener cet établissement si usuel et si commode.

Établissement.

Vers 1770, après les jours glorieux de Louis XIV, les roueries de la régence et la longue tranquillité du ministère du cardinal de Fleury, les étrangers n'avaient encore à Paris que bien peu de ressources sous le rapport de la bonne chère.

Ils étaient forcés d'avoir recours à la cuisine des aubergistes, qui était généralement mauvaise. Il existait quelques hôtels avec table d'hôte, qui, à peu d'exceptions près, n'offraient que le strict nécessaire, et qui d'ailleurs avaient une heure fixe.

On avait bien la ressource des traiteurs, mais ils ne livraient que des pièces entières : et celui qui voulait régaler quelques amis, était forcé de commander à l'avance, de sorte que ceux qui n'avaient pas le bonheur d'être invités dans quelque maison opulente, quittaient la grande ville sans connaître les ressources et les délices de la cuisine parisienne.

Un ordre de choses qui blessait des intérêts si journaliers

ne pouvait pas durer, et déjà quelques penseurs rêvaient une amélioration.

Enfin, il se trouva un homme de tête qui jugea qu'une cause aussi active ne pouvait rester sans effet; que le même besoin se reproduisant chaque jour vers les mêmes heures, les consommateurs viendraient en foule là où ils seraient certains que ce besoin serait agréablement satisfait; que si on détachait une aile de volaille en faveur du premier venu, il ne manquerait pas de s'en présenter un second qui se contenterait de la cuisse; que l'abcision d'une première tranche dans l'obscurité de la cuisine ne déshonorait pas le restant de la pièce; qu'on ne regarderait pas à une légère augmentation de paiement quand on aurait été bien, promptement et proprement servi; qu'on n'en finirait jamais dans un détail considérable, si les convives pouvaient disputer sur le prix et la qualité des plats qu'ils auraient demandés; que d'ailleurs la variété des mets, combinée avec la fixité des prix, auraient l'avantage de pouvoir convenir à toutes les fortunes.

Cet homme pensa encore à beaucoup de choses qu'il est facile de deviner. Celui-là fut le premier *restaurateur*, et créa une profession qui commande à la fortune, toutes les fois que celui qui l'exerce a de la bonne foi, de l'ordre et de l'habileté.

Avantages des restaurateurs.

L'adoption des restaurateurs qui, de France, a fait le tour de l'Europe, est d'un avantage extrême pour tous les citoyens et d'une grande importance pour la science.

1° Par ce moyen, tout homme peut dîner à l'heure qui lui convient, d'après les circonstances où il se trouve placé par ses affaires ou ses plaisirs.

2° Il est certain de ne pas outrepasser la somme qu'il a jugé à propos de fixer pour son repas, parce qu'il sait d'avance le prix de chaque plat qui lui est servi.

3° Le compte étant une fois fait avec sa bourse, le consommateur peut, à sa volonté, faire un repas solide, délicat ou

friand, l'arroser des meilleurs vins français ou étrangers, l'aromatiser de moka et le parfumer des liqueurs des deux mondes, sans autres limites que la vigueur de son appétit ou la capacité de son estomac. Le salon d'un restaurateur est l'Eden des gourmands.

4° C'est une chose extrêmement commode pour les voyageurs, pour les étrangers, pour ceux dont la famille réside momentanément à la campagne, et pour tous ceux, en un mot, qui n'ont point de cuisine chez eux, ou qui en sont momentanément privés.

Avant l'époque dont nous avons parlé (1770), les gens riches et puissants jouissaient presque exclusivement de deux grands avantages : ils voyageaient avec rapidité, et faisaient constamment bonne chère.

L'établissement des nouvelles voitures qui font cinquante lieues en vingt-quatre heures, a effacé le premier privilége : l'établissement des restaurateurs (1) a détruit le second ; par eux la bonne chère est devenue populaire.

Tout homme qui peut disposer de quinze à vingt francs, et qui s'assied à la table d'un restaurateur de première classe, est aussi bien et *même mieux traité* que s'il était à la table d'un prince ; car le festin qui s'offre à lui est tout aussi splendide ; et ayant en outre tous les mets à commandement, il n'est gêné par aucune considération personnelle.

(1) Il y a derrière ces phrases légères de Brillat-Savarin un principe social qui vaut mieux que tous ceux de tous les prétendus savants et profonds traités de politique. Il ne s'agit pas en effet pour *détruire les privilèges*, d'enlever à une classe les avantages dont elle jouit à l'exclusion des autres, — comme le veulent les méthodes philosophiques et révolutionnaires, — mais bien d'universaliser ces avantages, de les répandre sur toutes les têtes, sur tous les estomacs, sur toutes les intelligences. Voilà le véritable et seul procédé pour détruire ce qu'il y a d'injuste dans les privilèges en Civilisation. Ce bienfait a toujours été produit par une découverte de science, d'art ou d'industrie, — non par les élucubrations de la philosophie.

Émulation.

Nous avons dit que l'établissement des restaurateurs avait été d'une grande importance pour l'établissement de la science.

Effectivement, dès que l'expérience a pu apprendre qu'un seul ragoût éminemment traité suffisait pour faire la fortune de l'inventeur, l'intérêt, ce puissant mobile, a allumé toutes les imaginations et mis en œuvre tous les préparateurs.

L'analyse a découvert des parties esculentes dans des substances jusqu'ici réputées inutiles ; des comestibles nouveaux ont été trouvés ; les anciens ont été améliorés ; les uns et les autres ont été combinés de mille manières. Les inventions étrangères ont été importées ; l'univers entier a été mis à contribution ; et il est tel de nos repas où l'on pourrait faire un cours complet de géographie alimentaire.

Restaurateurs à prix fixe.

Tandis que l'art suivait ainsi un mouvement d'ascension, tant en découvertes qu'en cherté (car il faut toujours que la nouveauté se paie), le même motif, c'est-à-dire, l'espoir du gain, lui donnait un mouvement contraire, du moins relativement à la dépense.

Quelques restaurateurs se proposèrent pour but de joindre la bonne chère à l'économie, et en se rapprochant des fortunes médiocres, qui sont nécessairement les plus nombreuses, de s'assurer ainsi la foule des consommateurs.

Ils cherchaient, dans les objets d'un prix peu élevé, ceux qu'une bonne préparation peut rendre agréables.

Ils trouvaient dans la viande de boucherie, toujours bonne à Paris, et dans le poisson de mer qui y abonde, une ressource inépuisable ; et pour complément, des légumes et des fruits que la nouvelle culture donne toujours à bon marché. Ils calculaient ce qui est rigoureusement nécessaire pour rem-

plir un estomac d'une capacité ordinaire et appaiser une soif non cynique.

Ils observaient qu'il est beaucoup d'objets qui ne doivent leur prix qu'à la nouveauté ou à la saison, et qui peuvent être offerts un peu plus tard et dégagés de cet obstacle ; enfin, ils sont venus peu-à-peu à un point de précision tel qu'en gagnant 25 ou 30 pour cent, ils ont pu donner à leurs habitués, pour deux francs, et même moins, un dîner suffisant, et dont tout homme bien né peut se contenter, puisqu'il en coûterait au moins mille francs par mois pour tenir, dans une maison particulière, une table aussi bien fournie et aussi variée.

Les restaurateurs, considérés sous ce dernier point de vue, ont rendu un service signalé à cette partie intéressante de la population de toute grande ville, qui se compose des étrangers, des militaires et des employés ; et ils ont été conduits, par leur intérêt, à la solution d'un problème qui y semblait contraire, savoir : de faire faire bonne chère, et cependant à prix modéré, et même à bon marché.

Les restaurateurs qui ont suivi cette route n'ont pas été moins bien récompensés que leurs confrères : ils n'ont pas essuyé autant de revers que ceux qui étaient à l'autre extrémité de l'échelle ; et leur fortune, quoique plus lente, a été plus sûre, car s'ils gagnaient moins à la fois, ils gagnaient tous les jours ; et il est de vérité mathématique que, quand un nombre égal d'unités sont rassemblées en un point, elles donnent un total égal, soit qu'elles aient été réunies par dizaines, soit qu'elles aient été rassemblées une à une.

Les amateurs ont retenu les noms de plusieurs artistes qui ont brillé à Paris depuis l'adoption des restaurants. On peut citer Beauvilliers, Méot, Robert, Rose, Legacque, les frères Véry, Henneveu et Baleine.

. . . . . .

. . . . . .

Le gastronome chez le restaurateur.

Il résulte de l'examen des cartes de divers restaurateurs de première classe, et notamment de celle des frères Véry et des frères Provençaux, que le consommateur qui vient s'asseoir dans le salon, a sous la main, comme éléments de son dîner, au moins,

12 potages,	12 de pâtisserie,
24 hors d'œuvre,	24 de poisson,
15 ou 20 entrées de bœuf,	15 de rôts,
20 entrées de mouton,	50 entremêts.
30 entrées de volaille et gibier,	50 desserts.
15 ou 20 de veau,	

En outre, le bienheureux gastronome peut arroser tout cela d'au moins trente espèces de vin, à choisir depuis le vin de Bourgogne jusqu'au vin de Tokai ou du Cap; et de vingt ou trente espèces de liqueurs parfumées, sans compter le café et les mélanges, tels que le punch, le negus, le sillabub et autres pareils.

Parmi ces diverses parties constituantes du dîner d'un amateur, les parties principales viennent de France, telles que la viande de boucherie, la volaille, les fruits; d'autres sont d'imitation anglaises, telles que le beef-stack, le welch-rabbet, le punch, etc.; d'autres viennent d'Allemagne, comme le sauer-kraut, le bœuf de Hambourg, les filets de la Forêt-Noire; d'autres d'Espagne, comme l'alla-pudrida, les garbanços, les raisins secs de Malaga, les jambons au poivre de Xerica, et les vins de liqueur; d'autres d'Italie, comme le macaroni, le parmesan, les saucissons de Bologne, la polenta, les glaces, les liqueurs; d'autres de Russie, comme les viandes desséchées, les anguilles fumées, le caviar; d'autres de Hollande, comme la morue, les fromages, les harengs pecks, le curaçao, l'anisette; d'autres d'Asie, comme le riz de l'Inde, le sagou, le carrik, le soy, le vin de Shiraz, le café; d'autres d'Afrique, comme le vin du Cap; d'autres enfin d'A-

mérique, comme les pommes-de-terre, les patates, les ananas, le chocolat, la vanille, le sucre, etc. : ce qui fournit à suffisance la preuve de la proposition que nous avons émise ailleurs, savoir : qu'un repas tel que l'on peut l'avoir à Paris, est un tout cosmopolite où chaque partie du monde comparaît par ses productions.

Pour tirer conclusion de cette citation, il suffit d'observer que l'atelier culinaire de la Phalange n'est autre chose qu'un immense restaurant à dix-huit cents pensionnaires, préparant pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Bien que chaque sociétaire ait un abonnement fixe avec la Phalange, l'*extra*, la chère de commande n'est nullement interdite : de telle façon que l'on jouit cumulativement, dans ce régime, des avantages des deux sortes de restaurans décrits par *Brillat-Savarin*, avec cet immense avantage que la Phalange agit sur une consommation dont elle connaît toujours exactement la quantité et les prédilections.. — Ajoutez à cela que, préparant pour elle-même, la Phalange ne cherche pas, comme le restaurateur Civilisé, à gagner sur le consommateur, à lui extorquer double ou triple de la valeur de son repas. Le repas est livré au prix coûtant.

Terminons cet article, en remarquant que la combinaison des différentes classes de service, l'emploi des desserles, et l'application des restes à la nourriture des animaux, constituent, dans le ménage sociétaire, une branche d'économie des plus puissantes, tout-à-fait inconnue au ménage morcelé.

2.

Blanchisserie.

Au lieu de tous les blanchissages partiels qui s'exécutent dans les quatre cents familles, au lieu de tous ces cuviers où chaque ménagère entasse les linges de toute espèce, robes, fichus et bonnets confusément avec de grossiers et sales linges de cuisine, brûlant les uns ou laissant aux autres moitié de crasse; au lieu de cette extrême confusion au sein de l'extrême Morcellement, vous verriez un grand et élégant atelier de blanchisserie, où sont disposées convenablement des chaudières à divers degrés de chaleur et d'alkali, indiqués par des instruments *ad hoc*. Les mouvemens des liquides s'opèrent par des systèmes de pompes, de syphons et de tuyaux armés de soupapes et de robinets. Des bassins particuliers reçoivent divers genres de linges, fins, moyens et grossiers, subdivisés chacun en catégories de fané, demi-sale, et sale. L'emploi de la vapeur, des chlorures, des agents chimiques, et de nombreux mécanismes abrégent prodigieusement les dépenses et le travail (1). Une production économique et facile amène donc, en opérant sociétairement, des résultats parfaits. Puis, les fonctions de blanchisserie perdent leur caractère immonde par alliage à l'art et à la

(1) Une partie de ces avantages vont être réalisés dans les ateliers de la compagnie de *Blanchisserie générale de la Seine*. (*Note de la 2e édition.*)

science, et par l'importance qu'elles acquièrent en s'agrandissant ainsi. — N'avons nous déjà pas vu dans la société actuelle, quand l'action atteignait la grande échelle, des savants, des Pairs de France, comme Chaptal et Berthollet, se faire blanchisseurs et teinturiers, et mettre fréquemment eux-mêmes la main à la besogne?

Il est à remarquer que la mécanique, qui rend de si puissants services à l'industrie manufacturière depuis le jour où celle-ci a passé de la petite fabrication à la grande, s'introduira rapidement, de la même manière, dans l'industrie domestique dont elle est exilée aujourd'hui. — Le ménage civilisé ne connaît encore qu'une seule machine, le tourne-broche. — Et cependant, à côté du ménage civilisé, on peut voir les dispositions des cuisines, lingeries, blanchisseries, etc., des grands établissements faits au compte des hôpitaux, des villes ou du gouvernement. Cinq ou six femmes, dans une cuisine peu spacieuse, propre, bien tenue, pourvue de quelques machines, d'un grand fourneau à divers compartiments, et d'un système de tuyaux hydrophores, suffisent amplement à la préparation de la nourriture quotidienne de huit cents, mille, douze cents personnes. On prépare très économiquement la nourriture de cinq mille bouches, chefs et soldats, dans la cuisine, relativement très peu spacieuse, de l'hôtel des Invalides.

La chimie, la physique et la mécanique rendraient

donc promptement d'immenses services dans le ménage sociétaire, par application à la cuisine, à la conservation des fruits et des viandes, à la blanchisserie, etc. Dans la manutention des greniers, où sont emmagasinées et classées les récoltes sèches du canton, et dans le cellier et la grande cave du Phalanstère, les emplois de ces sciences acquièrent aussi une énorme importance et font des merveilles.

3.

Caves et Greniers.

J'écris ceci dans un pays de vignoble où la monstruosité du Morcellement est flagrante à faire pitié.

Les valeurs perdues chaque année par les vignerons Salinois sont incalculables. — Et le fait que j'ai sous les yeux se manifeste plus ou moins en tout pays de petits propriétaires ou de petits fermiers vignerons.

D'abord, la plupart des caves sont étroites, incommodes, mal disposées, mal garanties, très mauvaises enfin. Puis, ces pauvres gens ne pouvant les meubler que peu à peu et à grand' peine, elles sont encombrées d'une foule de petites futailles en piteux état.

Si l'année est abondante, ils ne peuvent loger toute la récolte, et sont forcés d'en vendre une bonne partie à vil prix aux spéculateurs. Souvent on s'est vu obligé d'a-

bandonner des récoltes sur pied ; et les vignerons de ce pays vous diront fort nettement que les années d'abondance sont un mal pour eux. L'extrême dépréciation des valeurs et l'augmentation des frais de récolte constituent, — dans les grosses années , — deux éléments de ruine pour le cultivateur. Ajoutez-y l'octroi, qui porte sur la quantité.

L'abondance, l'abondance affamer le travailleur ! Quelle société ! ! !

Puis, ce qu'ils mettent en cave leur coûte, vous pouvez le croire, à tous ces vignerons isolés, des travaux incalculables en comparaison de la facilité des manutentions du grand atelier unitaire, meublé de foudres de plusieurs mètres de diamètre , comme on en voit déjà chez les grands propriétaires. Les mouvements des liquides s'exécutent , dans le cellier phalanstérien, avec des siphons, des boyaux, par la compression de l'air, etc.

On n'a pas idée des pertes et des avaries que le Morcellement occasionne dans ces myriades de mauvaises petites caves civilisées : j'en ai vu par centaines à la ville et à la campagne. La somme des valeurs anéanties par ce désordre occulte, par le mauvais état des lieux et des ustensiles, est immense. On ne saurait l'évaluer. — Ajoutez qu'à ces détestables dispositions il faut joindre une confusion des récoltes, extrêmement dépréciative de leur valeur, car le plus souvent les qualités différentes sont

grossièrement réunies et mélangées. La Phalange récolte à part, et même à des époques successives, ses diverses espèces de raisins ; elle classe toutes ses récoltes et les traite chacune suivant leurs convenances particulières. Elle produit ainsi, à infiniment moins de frais, des qualités infiniment supérieures.

L'œnologie ou science de la gestion des vins est une science très vaste, dont les applications demandent des dispositions inconnues à la plupart des vignerons actuels, et qui d'ailleurs ne sauraient être réalisées en petite échelle. — Souvent des coupes, de simples mélanges faits à propos, suffisent pour prévenir des avaries, ou pour doubler la qualité des vins.

Ce n'est pas tout : obligés qu'ils sont, ces petits cultivateurs, de faire de l'argent, pour vivre, et de la place dans leur cave, pour la récolte suivante, les voilà contraints à vendre jeunes des vins que la Phalange, pourvue d'avances, conserve plusieurs années, doublant, quadruplant ainsi leur valeur et leur qualité en les laissant vieillir. — Des valeurs considérables sont donc perdues en grande partie par l'effet d'une consommation trop hâtée. Dans tous les cas, le profit est enlevé en totalité au producteur, car le spéculateur, le marchand en gros, peut seul, aujourd'hui, réaliser des bénéfices résultant de la conservation des produits et de l'ajournement des ventes.

Étendez ces raisonnements ; appliquez-les à la gestion des autres récoltes, à toutes les opérations du ménage, et vous vous convaincrez que notre régime domestico-industriel est une monstruosité telle qu'on n'eûtpu faire pis en cherchant à faire le plus mal possible.

Tout cela, savez-vous, est bien réel. C'est de l'arithmétique implacable, c'est du calcul inflexible et non de l'imagination. Eh bien ! tout cela n'empêche pas que des milliers d'ignorants, de sots et d'imbécilles ne trouvent superbes les conditions économiques du Morcellement, et ne traitent de rêves et de chimères toutes les choses du Phalanstère... dont ils ne connaissent pas le premier mot.

§ II.

BRANCHE DES TRAVAUX AGRICOLES.

ABOLITION DU VOL ET DES PROCÈS.

> Nous pouvons quadrupler le produit de nos terres.
> FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Le sol tout entier du canton sociétaire est géré comme domaine d'un seul homme, par suite de l'Association qui change la possession territoriale partielle, — préalablement et dûment évaluée, — contre une propriété actionnaire hypothéquée sur l'ensemble des terres et des bâti-

ments, sur le matériel et les produits des travaux du canton.

Voilà, tout de suite, une épargne des immenses dépenses consacrées à la construction et à l'entretien des murs de clôture, des démarcations de toutes sortes qui perdent le terrain ; une épargne, en un mot, de tous les travaux improductifs qui servent à la défense de la Propriété établie en *mode simple* et morcelé. C'est incommensurable. La maçonnerie des murs de clôture suffirait largement, en France et dans tous les pays civilisés et morcelés, à loger confortablement toute la population qui se terre dans de misérables huttes de boue et de pailles pourries, ou qui s'étiole dans les caves, couettes, greniers et galetas des villes.

La Propriété passant au *mode composé* et intéressant tout le monde, propriétaires et ex-prolétaires, le vol est aboli. — On ne se vole pas soi-même. A quoi serviraient d'ailleurs les denrées et produits volés ? On ne peut plus les consommer dans un ménage isolé. On ne peut pas davantage les vendre, car un individu qui offrirait des produits à vendre, se déclarerait lui-même voleur par ce simple fait, puisque les administrations phalanstériennes sont chargées de toutes les opérations commerciales. — Et puis, songe-t-on à voler, s'expose-t-on à s'avilir, à la honte, au déshonneur, quand on est abondamment pourvu en nécessaire et en plaisirs ? Tout ceci, —

soit dit en passant, — est plus puissant contre le vol que les élucubrations fabriquées par la morale à l'usage des affamés civilisés, plus puissant encore que les tribunaux, le carcan, les galères et les échafauds. (1) Le mal est prévenu, coupé par la racine. Fermez vos prisons ; congédiez vos geôliers et supprimez au budget tous les

(1) » John Brown, qui a depuis long-temps la réputation d'un voleur accompli, a été amené devant le tribunal sous la prévention de s'être promené dans les rues de Londres de manière à faire croire qu'il avait l'intention de vider les poches des passants. Brown a protesté contre cette accusation, et a déclaré de la manière la plus solennelle qu'il avait cessé d'être voleur depuis six mois, et qu'il avait repris son état de tailleur. Le lord maire lui dit alors que son changement de conduite venait de ce qu'il trouvait l'état de tailleur plus avantageux que celui de voleur ; et je n'en suis pas étonné, ajoute S. S., car il y a long-temps que je conseille aux gens de porter des chaînes de sûreté à leurs montres ; quant aux mouchoirs de poche, nous savons maintenant que les filous les regardent comme ne valant pas la peine d'être volés.

» *Le prévenu.* — O milord ! je ne volerai plus, je vous en donne ma parole.

» *Le lord-maire.* — Vous admettez donc que le métier est mauvais et qu'il ne rend plus rien ?

» *Le prévenu.* — Mauvais, milord ; il ne vaut pas le diable ; il ne rend pas assez pour *faire tenir l'âme au corps.* Un voleur ne gagne pas maintenant autant qu'un mendiant.

» *Le lord-maire.* — Dites-moi la vérité. Avez-vous repris votre état parce que vous aimez mieux travailler que voler ? ou bien est-ce parce que vous trouvez que l'état de voleur ne rapporte pas assez ?

» *Brown.* — Je n'essaierai pas de tromper votre seigneurie, je sais que c'est inutile. Je suis maintenant tailleur, parce que je trouve qu'il n'y a pas de profit à rester voleur.

» *Le lord-maire.* — Eh bien ! Brown, je vous ferai mettre en liberté pour cette fois ; mais prenez garde à vous ; car vous êtes un *family man* (homme de famille, dans l'argot des voleurs anglais, *voleur de première classe*), et on vous surveillera de près ; je crois

rangs de millions que vous coûtent la répression des crimes engendrés par l'insolidarité, par la misère, par la grossièreté où vous laissez croupir vos populations.

La plupart des procès et collisions d'intérêts sont l'effet du Morcellement et de l'extrême complication de l'or-

en effet que vous préféreriez la vie de voleur à celle d'honnête homme si elle vous rapportait autant ; cependant je pense qu'il est très-vrai que les profits des voleurs sont en baisse.

» En conséquence, Brown a été élargi, et continuera sans doute, tailleur ou voleur, à s'occuper de celui de ces deux états qui lui rapportera le plus. » (*Extrait d'un journal anglais.*)

Si vous pensez que vos voleurs préféreront la vie de *voleur* à celle *d'honnête homme*, tant qu'elles rapporteront autant l'une que l'autre, songez donc à faire que le métier de voleur ne rapporte rien, et à rendre attrayant et lucratif le métier d'honnête homme. Cela vaudra bien votre morale, vos lois et vos prisons. « *Vous* AIMEZ » MIEUX *voler que travailler.* » Eh ! la faute en est à vous, législateurs imbécilles, qui n'avez pas su rendre à votre peuple le travail aussi aimable que le vol !

A cette anecdote, ajoutons-en une racontée par Montaigne, et dont le lecteur tirera facilement la moralité. Cette anecdote est, du plus au moins, sauf la restitution et la précaution distributive, l'histoire des voleurs d'aujourd'hui et de tous les temps.

» En la terre d'un mien parent, l'aultre iour que i'estois en Armaignac, ie veis un païsan que chascun surnomme le Larron. Il faisoit ainsi le conte de sa vie : Qu'estant nay mendiant, et trouvant qu'à gaigner son pain au travail de ses mains, il n'arriveroit iamais à se fortifier assez contre l'indigence, il s'advisa de se faire larron : et avait employé à ce mestier toute sa ieunesse, en seureté, par le moyen de sa force corporelle ; car il moissonnoit et vendangeoit les terres d'aultry, mais c'estoit au loing et à si gros morceaux, qu'il estoit inimaginable qu'un homme en eust tant emporté en une nuict sur ses espaules ; et avait soing, oultre cela, d'egualer et disperser le dommaige qu'il faisait, si que la foule estoit moins importable à chaque particulier. Il se treuve, à cette heure en sa

ganisation actuelle. L'Association termine d'emblée les contestations de limites, de bornages, d'empiètements, de mitoyenneté, et ces innombrables chicanes, grâces auxquelles propriétaires et paysans se dévorent entre eux et se font dévorer tous ensemble par la justice.

Cette épargne est immense et ramène forcément, en outre, les hommes de loi aux travaux productifs de la science et de l'industrie. Le nouvel ordre de choses donne congé à cette race improductive et parasite de procureurs, d'avoués, d'avocats, qui ne savent qu'embrouiller les affaires particulières et jeter le désordre dans les affaires publiques qu'ils ont sans cesse la prétention de régenter avec leurs absurdes subtilités idéologiques et chicanières : — choses assez prouvées par leurs œuvres dans les quarante années qui viennent de s'écouler. — Toutes ces individualités grugeuses, réduites par la société actuelle au rôle de frelons, seront élevées à la dignité d'hommes utiles ; et cette dignité leur sera plus lucrative et plus glorieuse qu'aujourd'hui

vieillesse, riche pour un homme de sa condition, merci à cette trafique, de laquelle il se confesse ouvertement. Et pour s'accommoder avecques Dieu de ses acquests, il dict estre touts les iours aprez à satisfaire, par bienfaicts, aux successeurs de ceux qu'il a desrobbez ; et, s'il n'achève (car d'y pourveoir tout à la fois, il ne peult), qu'il en chargera ses heritiers, à la raison de la science qu'il a luy seul du mal qu'il a faict à chascun. Par cette description, soit vraye ou faulse, cettuy cy regarde le larrecin comme action deshonneste et le hait, mais moins que l'indigence ; s'en repent bien simplement mais entant qu'elle estait ainsi contrebalancée et compensée il ne s'en repent pas. »

leurs sciences de mots, leurs langues et leurs poumons.

Je ne rappellerai pas tout ce que j'ai dit précédemment sur l'immense supériorité industrielle de la culture en grande échelle, comparée à la culture morcelée. Le Morcellement appauvrit, ruine le sol et le fait tomber en poussière ; il détériore et abâtardit les races d'animaux ; il crée une superfétation d'instruments lourds et barbares ; il multiplie les travaux, les chômages, les pertes de temps ; il fait obstacle à l'introduction pratique des bons procédés scientifiques, par les influences combinées de la routine, de l'ignorance, de l'exiguïté des capitaux, etc.

La culture sociétaire produit tous les avantages opposés. Cela a été dit et compris. — Spéculons maintenant sur les effets de la Propriété composée et de l'absence du vol. Ecoutons un moment Fourier :

> Une boussole principale des Civilisés, dans leurs distributions de cultures, leurs assolements, leurs époques de cueillettes, c'est le risque de vol. Dites à un agronome : Vous semez-là du blé, j'y mettrais un verger ; le terrain me semble convenable : oui, répondra-t-il, mais je serais volé ; c'est un local que je ne peux pas surveiller. Reprochez-lui de vendanger trop tôt, de récolter ses vergers avant maturité ; il vous dira : Vous avez raison ; mais je serais volé ; je n'aurais rien, et je suis forcé de cueillir mes fruits encore verts.
>
> *Traité de l'Association*, tome 2, p. 51.

En Harmonie, on ne court aucun de ces risques ; la

distribution des cultures s'établit en pleine convenance avec le terrain, et rien n'empêche qu'on répartisse à chaque sol ce qui lui est assorti. Cette répartition s'opère suivant trois modes que nous décrirons plus tard, et qui donnent aux campagnes d'Harmonie un aspect enchanteur, tout en favorisant au plus haut point l'accroissement des produits de la terre, par l'emploi de la gestion agricole la plus savante.

Citons maintenant un passage du Traité de l'Association qui met dans tout son jour l'heureuse influence de l'esprit de *Propriété composée.*

Un des ressorts les plus puissants pour concilier le pauvre et le riche, c'est l'esprit de *propriété sociétaire* ou *composée.* Le pauvre (1) en Harmonie, ne possédât-il qu'une parcelle d'action, qu'un vingtième, est propriétaire du canton entier, en participation; il peut dire : *nos* terres, *notre* palais, *nos* châteaux, *nos* forêts, *nos* fabriques, *nos* usines; tout est sa propriété; il est intéressé à tout l'ensemble du mobilier et du territoire.

Si dans l'état actuel on détériore une forêt, cent paysans le verront avec insouciance. La forêt est propriété simple; elle n'appartient qu'au seigneur; ils se réjouissent de ce qui peut lui préjudicier, et s'efforceront furtivement d'accroître le dégât. Si le torrent emporte des terres, les trois quarts des habitants n'en ont pas sur ses bords, et se rient du dommage : souvent ils se réjouissent de voir les eaux ravager le patrimoine d'un riche voisin dont la propriété est simple, dépour-

(1) Le mot pauvre n'implique pas ici l'idée de privation : il ne signifie rien autre chose que le plus bas degré de la richesse sociale. En Harmonie, il ne peut pas exister de *pauvres* proprement dits.

vue de liens avec la masse des habitants à qui elle n'inspire aucun intérêt.

En Harmonie, où les intérêts sont combinés et où chacun est associé, ne fût-ce que pour la portion de bénéfice assignée au travail, chacun désire constamment la prospérité du canton entier; chacun souffre du dommage qu'essuie la moindre portion du territoire. Ainsi, par intérêt personnel, la bienveillance est déjà générale entre les sociétaires, par cela seul qu'ils ne sont pas salariés, mais co-intéressés; sachant que toute lésion sur le produit, ne fût-elle que de douze oboles, ôtera cinq oboles à ceux qui, privés de fortune et d'actions, n'ont part qu'au dividende industriel fixé, comme on l'a déjà vu, à trois classes de dividendes.

Traité de l'Association, tome 2, p. 78.

Aujourd'hui, la destruction du poisson et du gibier est portée à son comble. Chacun tue, ravage et braconne pour son compte autant qu'il le peut. Les civilisés vont jusqu'à empoisonner les rivières pour recueillir la vingtième partie du poisson qu'ils détruisent! — En Harmonie, le ravage et la dépopulation, sans favoriser aucun intérêt particulier, lèseraient au contraire les intérêts de tous : de telle sorte que l'on gagne d'immenses produits *sans rien faire*, par cela seul que l'esprit de propriété composée préside à l'aménagement des rivières et des forêts. On s'entend sur les époques d'ouverture et de clôture de la classe et de la pêche, et la chasse et la pêche cessent d'être des dévastations pour devenir de véritables récoltes. Tous les praticiens de chasse et de pêche s'accordent à dire en ce sens qu'un bon régime d'aménagement des rivières et des forêts serait, pour une

nation, une source de richesse qui n'est pas à dédaigner. Mais la police de la chasse et de la pêche ne peut être bien établie qu'à la condition d'être consentie par la masse et de servir tous les intérêts, ce qui n'est pas possible en système de Morcellement.

L'ensemble des manœuvres et l'unité d'action sociétaire, assureraient aussi la facile et prompte destruction de toutes les races malfaisantes et nuisibles, oiseaux de proie, insectes et quadrupèdes. Au sein de l'anarchie actuelle, vingt cultivateurs auront beau pratiquer avec grands soins l'échenillage sur leurs propriétés : toutes leurs peines sont vaines, si les voisins ne les imitent pas, si la mesure n'est pas générale, unitaire. — Aussi est-ce chose faite pour apprêter à rire, que de voir nos cent à cent-cinquante sociétés d'agriculture s'escrimer chaque année contre les rats et les chenilles ; — sans préjudice des ordonnances royales contre les hannetons, dont l'exécution est confiée, comme on sait, à d'infortunés sous-préfets.

Le Civilisé a bonne grâce vraiment à s'intituler *Roi de la création*, quand il est débordé, grugé, dévoré et battu par les insectes ! — C'est que, voyez-vous, l'homme isolé est le plus faible, le plus misérable et le plus souffreteux des êtres. Si Dieu appelle le genre humain à gouverner la Terre, c'est à la condition du ralliement de toutes ses individualités. La couronne n'est pas pour l'individu, mais

pour l'Espèce. L'Espèce ne s'en saisira que le jour où elle saura combiner ses actes et ses forces. Jusque-là, l'homme n'est qu'une caricature de roi, un roi comme les César et les Alexandre de Charenton. — Voyez donc, la Civilisation prend si bien ses mesures, que le *Grand-Louvetier*, qu'elle prépose à la destruction des espèces malfaisantes, se trouve précisément l'homme de tout le royaume qui a seul intérêt à leur conservation... car plus de loups, plus de grand-louvetier... En vérité, ma pauvre Civilisation perfectionnée, tes conservateurs ont bien raison de te vanter ! quelles ingénieuses combinaisons ! ! — Et c'est que, en toutes choses, il en est ainsi. — Mais poursuivons.

Un ruisseau parcourt une longue vallée : vous croyez que Dieu l'a fait couler pour arroser les prés et les champs qu'il traverse et semer sur ses bords la fraîcheur, la vie et la fécondité : c'est bien possible; mais en Civilisation le plus souvent il ne sème, sur des bords stériles et marécageux, que des fièvres et des procès. — En Harmonie, on ménage des bassins dans le haut des vallées ; on distribue unitairement des rigoles d'irrigation ; et le ruisseau devient doublement productif, et par l'abondance du poisson qu'il nourrit dans ses réservoirs, et par l'arrosement général des cultures et des pentes ombragées et fleuries qu'il féconde et dont il double et triple les récoltes.

En voilà bien assez pour démontrer sans réplique que

la haute gestion agricole des cantons sociétaires est douée d'une puissance productive incalculable. Que serait-ce si nous énumérions, à un point de vue plus élevé, l'influence de la culture intégrale, telle que le Nouvel Ordre est appelé à la réaliser sur le globe entier, par suite de l'imitation rapide du premier canton sociétaire!

§ III.

BRANCHE DES TRAVAUX MANUFACTURIERS.

QUESTION DES MACHINES.

> Toutes les fois que, dans un atelier, l'action sera parvenue à une telle simplicité qu'un chien puisse y remplacer un homme, soyez sûr que le chien deviendra un ouvrier, et l'homme un mendiant..... Que deviendront ces bras innombrables que le talent d'un mécanicien aura désoccupés?
>
> LÉMONTEY.

L'immense supériorité de la fabrication en grand sur la petite fabrication, dans cette branche, est assez démontrée par les faits. Toutes les fois que la grande industrie manufacturière, avec ses machines, ses capitaux, ses vastes ateliers et la division du travail, est venue s'installer quelque part, elle a écrasé subitement les petites industries du même genre. Ceci est bien constaté. Toutefois, nous avons, à ce sujet, quelques importantes réflexions à soumettre au lecteur.

Aujourd'hui, quand une machine s'introduit, elle

casse instantanément les bras à une foule d'ouvriers. — On sait qu'on n'a pas *osé* réaliser l'emploi des scies mécaniques dans les carrières de pierre des environs de Paris, parce que cette puissance immense aurait enlevé leur gagne-pain à des légions d'ouvriers que l'on redoutait. — M. Laffitte voulait établir une brasserie centrale, il a reculé devant la même conséquence. Enfin, dernièrement, à Paris encore, on n'a pas osé monter des machines à coudre les pantalons de pacotille, parce que cette invention eût porté un coup mortel à trente mille femmes qui vivent misérablement de ce travail.

D'une part, l'emploi des machines est évidemment nécessaire à la multiplication de la richesse sociale : d'autre part, on ne peut nier les crises terribles auxquelles leur introduction donne infailliblement naissance.

Ces crises sont un résultat mille fois prouvé par l'expérience; car, malgré les exemples que je viens de citer, les grands industriels reculent rarement devant les conséquences désastreuses que nous signalons. — D'ailleurs, qu'ils reculent ou non, il n'en est pas moins avéré, en thèse générale, que dans la forme sociale actuelle l'introduction d'une machine, qui est en soi-même un bien d'autant plus grand que la machine épargne plus de travail, entraîne toujours avec elle un mal directement proportionnel à cette épargne, c'est-à-dire à l'énergie productive de la machine! De telle sorte que le bien et

le mal étant ainsi liés, on reste dans l'obligation de ne pas réaliser le bien, ou de créer un mal en faisant un bien! C'est un des exemples les plus clairs du septième caractère générique des sociétés subversives, *le cercle vicieux* qui joint, dans ces sociétés, un péjoratif à chaque amélioration, une douleur à chaque enfantement. (Voy le tableau des *Fléaux lymbiques*, page 100.)

Hé bien! comment se tire de là l'économie politique? — Comment? eh! mon Dieu, avec son escobarderie ordinaire; absolument comme dans le cas de la grande et de la petite propriété, du monopole et de la concurrence anarchique. Au lieu de reconnaître qu'il y a vice de part et d'autre, et d'établir la nécessité d'une nouvelle combinaison des intérêts industriels, elle vous débite des subtilités puériles et cruelles à la fois, pour prouver qu'il ne faut pas s'inquiéter du *mal transitoire* causé par l'introduction des machines. — Du mal transitoire, messeigneurs? serait-ce donc que le développement de la science s'arrête; serait-ce qu'on ne fait pas chaque jour des inventions et des perfectionnements mécaniques? et ce mal que vous qualifiez de *transitoire,* n'est-il pas renouvelé chaque jour, et par conséquent permanent dans votre chère Civilisation?

Mais ce n'est pas tout : voici une découverte encore plus curieuse de la science de nos docteurs :

L'introduction d'une machine, disent-ils, au lieu d'é-

tre nuisible au prolétaire, est au contraire un bien pour lui; ils trouvent à cela deux raisons :

La première, c'est que les objets fabriqués baissent de prix, et que les ouvriers peuvent se les procurer à meilleur marché. — De telle sorte, n'est-ce pas, qu'un ouvrier qui gagnait quarante sols par jour à faire des bonnets de coton, doit s'estimer fort heureux quand il est privé de travail par l'introduction d'une machine à faire les bonnets de cotons; car le bonnet de coton qui lui coûtait seize sous ne lui en coûtera plus que dix désormais. — Ote donc respectueusement ton bonnet de coton pour faire honneur à ces messieurs quand ils passent devant toi, bienheureux ouvrier, ouvrier fortuné... et crève de faim en chantant un hymne au Progrès, à l'Économie politique, à la liberté *du travail*, aux lois qui la consacrent, à la Charte et à la Société!

La seconde raison qu'ils donnent, nos docteurs, c'est que l'abaissement du prix augmente la consommation, et par conséquent, à la longue, la quantité de la fabrication; de telle sorte qu'on finit toujours par employer autant de bras à telle production, après l'établissement des machines, qu'on en employait auparavant. — Ah! *on finit toujours!* et avant qu'on finisse? pendant le temps qui s'écoule entre la réduction des bras et leur retour au travail, que se passe-t-il, mes maîtres?

Quels infâmes raisonnements!... Quand on admet que

les inventions sont journalières, pourquoi ne veut-on pas confesser que les crises sont journalières aussi? — Je voudrais que l'on découvrît demain un procédé pour faire de l'Économie politique à la vapeur, — ce qui certes est loin d'être impossible, — et nous verrions si ces ânes savants qui vivent de leurs livres et de leurs cours d'Économisme, ne modifieraient pas leur opinion sur le bonheur dont sont favorisés les ouvriers à la création des machines!

D'ailleurs, pour en finir avec les Économistes, et leur renfoncer leur science jusqu'au fond de la gorge, demandez-leur donc un peu ce qui adviendrait si l'on inventait rapidement des machines propres à remplacer tous les travailleurs? — Ce serait la perfection idéale du système de ces savants ineptes et sans cœur. — Les produits baisseraient de prix, il est vrai; mais il est vrai aussi que, rigoureusement, la classe ouvrière n'aurait plus le sou pour s'en procurer.

C'est toujours, comme on voit, l'accouplement forcé du Mal et du Bien, et la marche vers la Féodalité de quatrième phase, tant qu'on reste dans le milieu insociétaire et morcelé.

Placez-vous maintenant dans le Régime sociétaire. Il est clair comme le jour qu'alors l'établissement d'une machine servant à enrichir la Phalange, est un bien pour

TOUS, propriétaires et travailleurs : car travailleurs et propriétaires participent TOUS aux bénéfices de la Phalange. Ils sont ASSOCIÉS. — Nous démontrerons d'ailleurs que, par suite du mode même de l'organisation des travaux, chaque homme sera toujours assuré d'avoir, en surabondance, des fonctions honorablement rétribuées à remplir.

Voilà donc, sur cette question comme sur toutes les autres, la véritable, et bonne, et humaine solution fournie par l'Association, face à face avec les désastreux effets du Morcellement et les inepties des Économistes civilisés et morcelés! — Continuons.

On sait que la *division du travail* introduite dans la fabrication en grande échelle, a augmenté la puissance productive dans une proportion incalculable. (1)

(1) Voici, pour faire apprécier la valeur du principe de la division du travail, une citation empruntée à l'un des pères de l'économie politique, Adam Smith : il s'exprime ainsi dans *ses Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*... qui meurent de faim.

« Plus de développement dans les puissances productives du travail, c'est-à-dire, plus d'adresse, d'activité et d'intelligence dans la manière dont partout aujourd'hui on l'applique et on le dirige, c'est là l'effet de la division du travail.... Prenons pour exemple une manufacture dont l'objet paraît peu important, mais qui a mérité plus d'une fois qu'on en remarquât les détails avec une sorte d'admiration; je veux dire la fabrication des épingles. Un ouvrier qui d'une part n'aura pas été élevé pour ce métier, dont la division du travail a fait un art séparé, et qui de l'autre n'aura aucune habitude des machines dont on y fait usage, et auxquelles probablement cette

Or, ce principe de la division du travail n'a été jusqu'ici appliqué qu'à l'industrie manufacturière, parce que l'industrie manufacturière seule s'est mise sur le pied de la grande échelle. L'agriculture morcelée et le ménage morcelé s'y refusent; mais l'agriculture et le ménage sociétaires s'y prêtent merveilleusement. C'est donc encore ici une source de richesse des plus abondantes. Nous devons en prendre acte.

même division a donné naissance; cet ouvrier peut-être, avec tous les efforts de son industrie, ne parviendra pas à faire en un jour une seule épingle, et sûrement il n'ira pas jusqu'à vingt. Mais, de la manière dont ce travail est conduit aujourd'hui, non seulement l'art de l'épinglier est un métier particulier, mais cet art se distribue encore en différentes branches dont chacune forme un métier séparé. Dix-huit opérations forment le grand art de faire une épingle. Dans quelques manufactures, ces dix-huit opérations sont presque toutes exécutées par autant de mains différentes. Cependant j'ai vu une manufacture d'épingles qui n'employait que dix hommes, dont quelques-uns par conséquent s'occupaient de deux ou trois manipulations particulières. L'établissement était pauvre, et dès-lors mal pourvu des machines nécessaires; mais le zèle quelquefois suppléait à tout, et le travail commun donnait alors par jour douze livres d'épingles de moyenne grandeur. Or, la livre se formant de 4 000 épingles, il s'ensuit qu'il en sortait plus de 48 000 par jour de la main de dix personnes, et que chacun de ces ouvriers, faisant la dixième portion du travail général, doit être considéré individuellement comme l'artisan de 4 800 épingles par jour.... Dans tous les autres genres d'arts et de manufactures, les effets de la division du travail sont les mêmes.... Ce grand accroissement dans la quantité de l'ouvrage, que, par une suite de la division du travail, un petit nombre de mains est en état de faire, est dû à trois circonstances différentes : d'abord, à une plus grande dextérité de l'ouvrier, qui doit faire mieux et plus promptement une simple opération, qui est la seule occupation de sa vie; ensuite, à l'épargne du temps que l'on perd ordinairement en passant d'un ouvrage à l'autre; enfin, à l'in-

Enfin rappelons, en terminant, que la combinaison des travaux d'ateliers et de fabrique avec les travaux agricoles, met la Phalange en garde contre toute perte de temps provenant de l'état de l'atmosphère ou de la saison. Plus de chômage industriel, plus de moments gaspillés, plus de temps perdu.

Cette dernière observation mérite bien d'entrer en

vention d'un grand nombre de machines qui facilitent et abrégent le travail, et rendent un homme capable de l'ouvrage de plusieurs.... Ainsi la division du travail, en multipliant les productions de tous les arts dans une société bien ordonnée, enfante cette opulence universelle qui circule et se répand jusqu'aux dernières classes du peuple. »

Cette opulence universelle qui circule !!!! Faut-il un front d'Économiste pour oser écrire une phrase pareille !

Lémontey, qui rapporte aussi ce passage d'Adam Smith, l'accompagne de la réflexion suivante :

« On voit, en dernière analyse que, par la division du travail, les opérations des arts se partagent en tant de fractions que toutes sont exécutées avec promptitude et facilité, ou par des *machines ouvrières*, ou par des hommes à qui, par analogie, conviendrait le nom d'*ouvriers-machines.* »

Et moi j'ajoute : On voit que les Économistes n'ont pas inventé le principe de la division du travail, qui s'est introduit par le fait des perfectionnements successifs que les praticiens ont apportés dans les procédés techniques de l'industrie. — Ces Économistes, eux, n'ont su qu'adopter ce principe après sa réalisation, et vanter bêtement, à cause de sa puissance productive, l'application qu'en fait la Civilisation, application odieuse, qui matérialise et dégrade l'homme, tout en préparant l'avènement de l'ignoble Féodalité industrielle. Leur science devait rechercher un bon système d'application de ce principe, un système capable d'en faire jaillir double bien, au lieu de celui qui produit le mal en mode composé. — J'ai dit, je crois, *leur science !* je suis bien bon....

ligne de compte, puisque déjà l'on peut voir aujourd'hui des populations agricoles, placées sur un sol fort ingrat, comme celles des montagnes du Jura, trouver, dans l'alliance des travaux de l'industrie et de l'agriculture, le gage d'une prospérité relative qui contraste avec la misère de certaines populations qui cultivent des terres fertiles. — Dans nos montagnes, en effet, on peut voir des hommes qui se livrent en temps opportun à la culture, et qui, par les mauvais temps et pendant leurs six mois de neige, travaillent sur métaux et confectionnent les plus fins ouvrages d'horlogerie. Grâce à cette alliance, ils rivalisent avec les grandes fabriques de Genève qui les avoisinent, et qui auraient promptement raison d'eux sans cette heureuse combinaison. Ils sont parvenus, par ce moyen, à fabriquer à des prix extraordinairement bas, et à s'emparer en grande partie du commerce d'horlogerie de Constantinople et du Levant. — Encore une leçon donnée aux Économistes par nos montagnards du Jura. — Les tisseurs de mérinos aux environs de Reims, de mousselines de laines et barèges aux environs de Saint-Quentin, de certains draps, qui ont jusqu'ici échappé aux machines, aux environs de Sédan, etc., ont trouvé dans une association du même genre des avantages analogues.

§ IV.

BRANCHE DES OPÉRATIONS COMMERCIALES.

LE MARI. Votre ménage me ruine.
LA FEMME. Est-ce ma faute si tout est horriblement cher chez les marchands ?
(Dialogue conjugal.

Sous le rapport des opérations commerciales, la supériorité du Régime combiné sur le Morcellement est plus palpable encore que dans l'ordre domestique, agricole ou manufacturier. Rien n'est plus facile à démontrer.

Chaque petit ménage est obligé de faire journellement ses opérations de vente et d'achat en toutes denrées. Ne voit-on pas, dans les villages voisins des villes, un membre de chaque famille perdre chaque jour une matinée pour aller vendre un misérable pot de lait, une charge de jardinage ? Ne voit-on pas les paysans muser des jours entiers dans les cabarets et sur les marchés, pour faire argent d'une voiture de bois, de quelques sacs de grains, d'un millier de fourrage, etc.?

Puis chaque ménagère va acheter, au fur et à mesure, en menu détail, la viande, les légumes, les objets d'épiceries, tout ce qui est nécessaire à la consommation de la famille. Que de temps gaspillé ! que de travail perdu

par la superfétation des agens du commerce, résultat du morcellement domestique! que de richesses absorbées par cette fonction improductive! — Le lecteur, au reste, peut se rappeler ici la critique du Commerce anarchique, esquissée dans un chapitre spécial.

Hé bien! supposez les cantons sociétaires organisés : un convoi d'une ou de plusieurs voitures, conduit au besoin par un enfant, remplace pour l'apport des légumes, du laitage, etc., les quatre cents femmes qui viennent aujourd'hui vendre péniblement leurs denrées à la ville.

Le ménage sociétaire et les magasins de la Phalange s'approvisionnent en grand et par opérations régulières : car les Phalanges communiquent directement entre elles pour les achats et pour les ventes. Elles exécutent, sur de larges proportions, leurs transactions relatives aux denrées agricoles, aux produits d'arts, de manufactures, etc., mettant ainsi le producteur en relation immédiate avec le consommateur. Évitant de passer sous la griffe du Commerce parasite, elle se trouvent en gain de tous les bénéfices soustraits à l'action mercantile, devenue désormais inutile et rappelée en masse aux travaux productifs. — Nous reviendrons plus tard sur les incommensurables avantages du Commerce véridique et direct, et sur le mode d'échange et de mouvement des productions des Provinces, des Empires et des Continents. Il suffisait ici d'appliquer le principe au sys-

tème de l'approvisionnement quotidien du ménage phalanstérien. — Du reste, il est évident que chaque Phalange tire de ses jardins et de ses étables une grande partie des légumes et de la viande qu'elle consomme, sans préjudice toutefois des comestibles étrangers — que l'activité et la sûreté des relations du Commerce organisé amèneront facilement dans les offices de tous les Phalanstères.

§ V.

BRANCHE DES TRAVAUX ADMINISTRATIFS.

Facilité des recouvrements de l'impôt sans non-valeurs; suppression des frais de perception ; possibilité de doubler les revenus du fisc en diminuant de moitié les contributions de chacun; paiement intégral de la dette publique, dans un très-court délai, sans froissements d'intérêts individuels.

TRIPONT.

La substitution de la Phalange aux quatre cents ménages morcelés facilite singulièrement à l'Administration la perception des impôts, et tranche d'un coup toutes les questions à ce relatives.

En effet, avant de répartir aux membres de la Phalange, suivant leurs droits divers, le produit net du canton, on prélève l'impôt que la Régence de la Phalange envoie directement à la Régence de la Province et sans qu'il soit plus besoin de percepteurs, receveurs, garni-

saires, porteurs de contraintes, poursuites en justice, saisies, etc. Le recouvrement se fait à jour fixe en quatre termes. Ce mode de perception épargne au Trésor, et par conséquent aux contribuables, plus de cent millions par an.

Toutes les industries étant solidaires dans la Phalange, il existe, pour tout produit et pour chaque sociétaire, une assurance mutuelle complète et parfaite, qui rend inutiles les secours de dégrèvements accidentels et met fin aux non-valeurs. Les Phalanges d'une Province sont, réciproquement aussi, assurées les unes par les autres.

Il n'est plus question d'octrois, de douanes, d'impôts indirects, ni de toutes les vilenies que ces institutions entraînent.

La contribution sociétaire frappant sur toutes les richesses, établit une répartition de l'impôt, mathématiquement équitable. Ce procédé seul permet de réaliser tous les vœux que l'on émet aujourd'hui à cet égard, tous les désirs philantropiques dont l'application est radicalement impossible dans le Morcellement. C'est l'impôt sur le revenu net, et, en même temps, l'impôt proportionnel : c'est-à-dire l'*idéal de l'impôt.*

D'ailleurs, comparativement à ce qu'elle est aujourd'hui, la question de l'impôt devient, par suite de la fa-

cilité d'administration et de la richesse générale, une question de rien. Je ne puis mieux faire, pour couler à fond cette question, que d'extraire un fragment d'une lettre, — publiée dans le 28e numéro de la *Réforme industrielle*, tome I, — dans laquelle M. Tripont, premier commis des contributions directes de la Rochelle, a traité ce sujet tout-à-fait de sa compétence. Voici comment il procède :

1° *Facilité du recouvrement de l'impôt sans non-valeur.*

La France renferme 12 millions de contribuables (je ne parle que de ceux assujétis à l'impôt direct), lesquels représentent 40 millions de cotes environ. Il est évident que pour régler la portion contributive de chacun, il faut une vaste machine administrative, un personnel nombreux enlevé à la production, des soins continuels, des frais immenses, et malgré tous ces moyens, l'impôt reste inégalement réparti, le riche échappe et paie peu, le pauvre est écrasé et crie; et de là naissent des non-valeurs qui sont une perte pour le Trésor et une désaffection générale terrible pour le Pouvoir. Il en est de même pour l'impôt indirect, qui est encore plus vexatoire, en ce qu'il emploie des moyens vraiment despotiques, et parce qu'il atteint la totalité de la population, surtout la classe pauvre. La suppression de ces deux natures de contribution n'est pas possible : mais il est facile de les dissimuler, de les rendre équitables et proportionnelles, et, en un mot, de les faire acquitter sans que le contribuable s'en plaigne. Le moyen, c'est de couvrir le sol de la France de Phalanstères. Il en faudrait 15,000 environ. Chaque Phalanstère serait cotisé en nom collectif : on n'ouvrirait donc que 15,000 cotes qui seraient prélevées par quart, de trois en trois mois, sur les bénéfices, sans que les Phalanstériens eussent à s'en occuper.

L'assiette en serait facile : il s'agirait simplement de constater le produit territorial de chaque Phalanstère, ses bénéfices

industriels et sa consommation moyenne, et sur ces trois bases établir le contingent annuel à payer. Ce serait un véritable abonnement.

Où donc est l'impossibilité ?

2° *Suppression des frais de perception.*

L'article qui précède démontre la facilité de cette suppression. Il est évident en effet qu'au lieu d'avoir de vastes rouages administratifs, et plus de 20,000 receveurs publics, les abonnements, une fois fixés, n'exigeraient que l'emploi d'une centaine de percepteurs. Il y aurait conséquemment économie de près de 90 millions sur les frais d'administration et de recouvrements.

3° *Possibilité de doubler les revenus du fisc en diminuant de moitié les contributions de chacun.*

J'ai dit que le minimum des bénéfices dans l'Ordre sociétaire serait le quadruple produit. Ainsi, tout individu qui, dans l'Ordre actuel, gagne 2 francs, en gagne 8 en Association. S'il paie actuellement au fisc 50 c., c'est-à-dire le quart de ses journées, on pourra le cotiser à 1 franc dans le Phalanstère ; et, bien que sa cote soit doublée, il ne paiera cependant que le huitième au lieu du quart de sa journée. Il sera donc, comparativement, allégé de moitié.

4° *Paiement intégral de la dette publique dans un très-court délai, sans froissement d'intérêts individuels.*

Le quadruple produit permettant de doubler l'impôt en diminuant les cotes individuelles, il est facile de concevoir que le gouvernement aurait entre les mains des ressources immenses qui seraient toujours accrues par la diminution des dépenses publiques. Ils les affecterait au rachat de sa dette qui serait bientôt éteinte. Cet état de choses lui donnerait une suprématie incontestable sur les autres Puissances qui sont obérées et marchent à grands pas vers la banqueroute.

Ces diverses questions ont certes un intérêt autrement majeur que les débats politiques presque toujours vides de sens. On veut la liberté, eh bien ! c'est par la richesse et le bien-être qu'on l'obtiendra, et non par l'émeute périodique engen-

drée par la misère. Il serait donc temps que MM. les journalistes s'en occupassent sérieusement. C'est un des premiers devoirs de la presse.....

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner l'emploi de cet impôt dans le Régime sociétaire. Pour sûr, il n'y servira pas à engraisser des oisifs et doter des inutilités.

La Nation s'impose, comme la Province, comme la Phalange, pour le service de ses besoins et de ses plaisirs; pour la création des grands travaux de toute nature dont elle doit retirer lustre et profit; pour payer ses fonctionnaires, rétribuer ses savans, ses artistes, récompenser noblement toutes ses illustrations. L'impôt n'est plus un texte à tiraillements et à phraséologie de tribune; c'est un placement de fonds consenti, voulu par la Nation et voté par les Phalanges.

Nous aurions pu étendre beaucoup le parallèle que nous venons d'ébaucher. Le principe étant donné, c'est au lecteur à le généraliser et à l'appliquer à toutes les opérations de la vie industrielle de la société. Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que chacune des déperditions du ménage morcelé, se multipliant par le nombre des ménages d'une nation, la déperdition totale devient effrayante; tandis qu'en sommant au contraire les économies d'ensemble de toutes les Phalanges, et combinant la plus-value qui en résulte avec l'accroissement de production dû aux bonnes dispositions sociétaires de l'in-

dustrie active, la richesse sociale devient, en regard de notre risible *prospérité toujours croissante*, ce qu'est au marécage infect un insondable Océan.

§ VI.

MÉPRIS.

Dans notre époque où l'industrialisme fait profession de mépriser tout ce qui n'est pas manufacture, atelier, ferme-modèle ou.... phalanstère, on voit des gens qui prétendent réorganiser la société par je ne sais quelles innovations dans la culture des pommes de terre (*).

OEil pour œil et dent pour dent.
MOÏSE.

Je sais bien que c'est une route qui paraît fort triviale et bien vile à messieurs de la Philosophie, de l'Économie politique et de la Politique pure, que celle qui passe par la cuisine, la basse-cour et le MÉNAGE, pour arriver à résoudre non-seulement les questions politiques dont ils ne se mêlent que pour les embrouiller ou les gâter, mais encore les problèmes sociaux auxquels ils n'osent seulement pas songer.

C'est très-bas et très-trivial en effet. — Aussi Fourier leur semble-t-il fort ridicule avec ses économies d'allumettes et de bouts de chandelle, comme ils disent. Ils ne descendent pas si bas, les Princes de la Palabre ! oh !

(*) Épigraphe recueillie exactement pour la pensée, et approximativement pour l'expression, à une leçon du collége de France, en 1832.

non vraiment : leurs spéculations lumineuses, sublimes, toutes-puissantes, les emportent au sommet des hautes régions de la pensée ! Allez les écouter dans les dégorgeoirs philosophiques où ils offrent leur savoir au public. Le docte professeur qui m'a fourni l'épigraphe de cette division vous apprendra, lui entre autres, des choses admirables et auxquelles vous ne vous attendriez guère.

Vous, pauvre homme, auditeur bénévole, vous croyez par exemple, que quand le pouvoir législatif est divisé dans une nation, quand il y a une chambre des communes et une chambre aristocratique, c'est parce qu'il y a préalablement, dans cette nation, des intérêts opposés, des puissances distinctes qui se traduisent par ces deux institutions. C'est là une opinion évidente aux penseurs vulgaires qui n'ont que du bon sens ; mais les penseurs qui s'éclairent aux lumières de la *philosophie française* (1) vous apprennent, eux, que c'est la division des pouvoirs, la forme de l'institution qui a engendré le fait, qui a créé l'opposition des intérêts.

(1) La *Philosophie française*. Ce mot est un aveu bien naïf et qui donne la mesure réelle de ce qu'on appelle aujourd'hui les *sciences* philosophiques. Il y a la philosophie française, la philosophie allemande, la philosophie anglaise, etc. ; c'est-à-dire qu'il y aurait la vérité française, qui ne serait pas la vérité anglaise, qui ne serait pas la vérité allemande... Connaîtriez-vous par hasard la géométrie française qui ne serait pas la géométrie allemande, et l'astronomie allemande qui ne serait pas l'astronomie anglaise. — En vérité, on ne leur demande pas de prendre tant de soins à fournir eux-mêmes des armes pour se faire battre. (*Note de la 1re édit.*)

« *Pourquoi depuis si long-temps chez nos voisins d'outre-mer, pourquoi chez nous-même s'est-on si mal entendu ?* » On vous l'apprend d'un mot : « *C'est qu'il y a deux chambres qui ne communiquent entre elles que par des messages, deux chambres séparées, cantonnées chacune dans son fort.* » — Voulez-vous créer l'harmonie politique ? « *Faites tomber les barrières qui les séparent.* » Voilà la recette. Ainsi, l'aristocratie et la démocratie anglaises, qui sont à la veille de se ruer l'une sur l'autre dans un grand bouleversement révolutionnaire, qui déjà même poussent, dans chacune des deux chambres où elles ont l'une et l'autre des représentants, les hurlements précurseurs du combat; cette aristocratie et cette démocratie, pour s'entendre, n'ont qu'une chose à faire : c'est de se rapprocher, c'est de se réunir dans une « *assemblée unique...* » — à bonne distance de griffes et de dents. Faut-il que ces Anglais soient simples, pour n'avoir pas encore deviné cela !

Et nous donc, nous Français débonnaires ! nous vivons au sein de l'anarchie, — « *l'anarchie est le caractère de notre époque,* » — c'est le professeur qui le dit : riches contre pauvres, maîtres contre ouvriers, jeunes hommes contre vieillards, intérêts contre intérêts, tout s'y heurte misérablement... Hé bien ! « *Tous ces intérêts ne sont opposés qu'à la surface,* » — à la surface, entendez-vous ?

Voulez-vous les mettre d'accord, harmoniser la sur-

face? C'est encore le même procédé. « Ayez une assem-
» blée nationale unique; faites-y asseoir, sur les mêmes
» bancs, riches et pauvres, propriétaires et prolétaires:
» le prolétaire des chantiers et le prolétaire des manu-
» factures, le prolétaire des arts et le prolétaire de l'in-
» telligence; et alors, placés face à face, ils s'explique-
» ront, ils s'aboucheront, et l'harmonie naîtra d'elle-
» même!!!... » Puis, vient une grande palabre: « On
» s'inspirera du saint amour de l'humanité, on s'imposera
» par enthousiasme les sacrifices nécessaires de part et
» d'autre!!! etc... »

Notez que c'est lui, lui-même qui dit SACRIFICE: « On
» s'imposera les sacrifices nécessaires de part et d'au-
» tre... »

Vous voulez savoir la vraie base de l'harmonie des intérêts? — Eh! c'est le sacrifice de ces intérêts... C'est posé, cela!

M. de La Palisse était en vie un quart d'heure avant sa mort, et c'est bien dommage qu'il n'ait pas été en vie quelque temps encore après, car il pourrait, lui aussi, professer la législation comparée au collége de France, et nous indiquer de solides bases pour fonder l'harmonie.

Et puis, fonder l'harmonie, à quoi bon? — « Il
» n'existe plus d'aristocratie chez nous, et il n'en sau-

» rait renaître désormais. » Celui qui dit cela, c'est le même docteur qui parlait tout-à-l'heure de riches et de prolétaires. Ici on ne comprend plus. — Parachevons pourtant l'exposition du procédé d'harmonie, en résumant le grand principe de l'*assemblée unique*.

« L'assemblée législative doit être l'expression fidèle » de tout ce qui compose l'humanité, de toutes les clas- » ses, de tous les âges... Or, dans la nation il y a des » jeunes, des vieux et des moyens ; donc sur les bancs » de la représentation nationale, doivent se mêler les » vieillards, les jeunes hommes et les hommes mûrs. »

Et alors deux superbes palabres dans ce goût-ci :

1° « Quel est le jeune homme qui à l'aspect de ces vé- » nérables têtes, blanchies par l'âge et l'expérience, ne » se sentirait ému d'un saint respect? quel est celui d'en- » tre nous, jeunes hommes, qui ne serait prêt à etc... » — Tout ceci dans un siècle où *ceux d'entre nous qui sont jeunes* ne désignent les vieillards vénérables que par une des trois dénominations de momies, fossiles ou perruques !

2° « Quel vieillard, au contact de ces jeunes hommes, » l'espoir de l'avenir, qui portent dans leur sein la vie et » le progrès, ne sentirait son cœur glacé s'échauffer » d'une sainte ardeur? quel est celui d'entre eux qui » méconnaîtrait les besoins nouveaux de l'humanité et

» ne serait prêt à etc... » — Ceci encore dans un siècle où *ces jeunes hommes, l'espoir de l'avenir,* ne sont regardés par les vieillards que comme de dangereux brouillons, des brise-raison, des cerveaux brûlés, sourds à toutes les leçons de l'expérience et du passé!

Oh! M. de La Palisse, M. de La Palisse! les regrets que je viens d'exprimer il n'y a qu'un instant étaient une injure à vos successeurs!

Ce professeur a fait un livre sur la Révolution française.

Or, au commencement de la Révolution française, il y a eu une convocation des trois ordres de l'État, la Noblesse, le Tiers et le Clergé. Le Tiers — qui sentait ses forces — voulut une *assemblée nationale unique* au lieu de trois, comme le voulaient la Noblesse et le Clergé. — Et il n'y eut qu'une seule assemblée, une *assemblée unique.* C'est-là que remonte l'invention du grand procédé d'harmonie.

Or, le Tiers coupa les têtes des deux autres ordres de la *représentation nationale unique.* — Il réalisa l'harmonie vivement... en gros et en détail. Après ce début, la *chambre unique* ne contenait plus que des gens du Tiers. Les autres avaient été harmonisés...

Etrange phénomène! d'épouvantables dissensions écla-

tèrent au sein de cette *assemblée unique,* qui n'était plus composée que de représentants du Tiers. Voyant cela, un bon et loyal curé, une âme évangélique et dévouée, comme on n'en rencontre pas sous toutes les enveloppes philosophiques, le curé Lamourette monte à la tribune et fait un discours si bien empreint de raison touchante, de charité chrétienne et d'angélique onction, que les larmes viennent aux yeux de tout le monde, gens de la Plaine, Girondins et Montagnards... Et ceci n'était guère dans leurs habitudes.

L'effet fut tel que tous les bras s'ouvrirent; tous les partis se jetèrent les uns dans les autres: on se pardonna tout, on oublia tout, on sacrifia toutes les divergences sur l'autel de la patrie; on jura l'union par acclamation, on s'aima à l'unanimité : — on s'embrassait dans toutes les parties de la salle; le public s'embrassait dans les tribunes. C'était une ivresse de patriotisme, un enthousiasme, une frénésie d'amour; c'était une bénédiction....

Le lendemain, la Montagne en envoyait quarante de la Gironde porter leurs têtes sur la place de la Révolution !!!

L'Harmonie ne s'arrêta pas là. Vous savez le reste....

Oh! pitié! pitié! car c'est sur ces décombres encore amoncelés par nos villes, car c'est sur ces cadavres que les vers n'ont pas achevé de ronger, car c'est en pré-

sence de ces mêmes signes des temps dont l'apparition a précédé ces épouvantables catastrophes, car c'est aujourd'hui enfin, que des rhéteurs amoureux de la popularité s'en viennent perfidement caresser les passions démocratiques de la jeune génération par de délirantes paroles, et mentir effrontément au bon sens, pour avoir occasion de palabrer et de plaventrer devant elle!....

Ce que je vous ai dit de l'un, je vous l'aurais dit des autres. C'est un exemple, et non une exception. *Ab uno disce omnes.* Ils débitent tous les mêmes denrées : misères et palabres ! Il n'y a de différences que dans la quantité, le débit, et la manière de *faire l'article.* — Et puis, à côté d'eux, dans la sphère officielle, ne sont-ce pas des procédés de tactique, des intrigues, des *ficelles* parlementaires, des intérêts de coterie que l'on donne au pays pour des principes d'avenir? Ont-ils une autre science ces grands charlatans politiques, que le public a eu si long-temps la sottise de croire capables, et dont les troupeaux des cabinets de lecture ruminent encore les creux discours avec un reste d'acharnement ?

Mes dignes réformateurs des nations, nous verrons bien si vos rabachages révolutionnaires valent les pommes de terre du Phalanstère, comme vous dites. Ah! vous avez vos conclusions sur nos économies de bouts de chandelles et d'allumettes. Hé bien! nous aussi, nous avons

nos conclusions, quand nous voyons — d'une part, un homme d'un génie à faire éclater le crâne de Newton, qui résout le Problème des Destinées générales et révèle à l'humanité SA LOI, tout en s'appuyant d'abord sur des calculs de pot-au-feu : — et d'autre part, d'impudents et plats sophistes, pleins d'orgueil et vides de mérite, embrouillant tout, confondant tout, bouleversant les nations et les conduisant à la misère et aux carnages politiques avec leurs ramassis de contradictions grecques, romaines, anglaises, américaines, avec leurs grands mots et leurs grandes théories, vides et sonores comme leurs cerveaux.

Vous voyez bien que nous avons aussi nos conclusions....

Et c'est pourtant tout cela qui insulte aujourd'hui au génie et étouffe méchamment sa voix !!!

Messieurs, œil pour œil et dent pour dent. Quand vous voudrez user avec nous de loyauté, de bonne foi et de justice, nous vous tendrons la main sans rancune. Mais si vous voulez trancher, tailler, juger, condamner et calomnier tout à travers de cette grande Doctrine dont vous ne connaissez pas le premier mot, et que vous êtes généralement, la justice veut qu'on le reconnaisse, peu capables de bien comprendre ; si vous y touchez imprudemment ou impudemment, vous aurez

sur les doigts. Nous sommes prêts pour les coups aussi bien que pour la discussion bienveillante ou l'accord, et si vous voulez des coups, eh bien !.. comme l'a dit par trois fois Jeanne d'Arc aux Anglais, sous les murs d'Orléans : *Aux horions l'on verra qui a meilleur droit !*

Mais en voilà suffisamment sur ces ridicules contempteurs du *matérialisme* du Phalanstère, sur ces prétendus amis du Peuple qui insultent la Théorie parce qu'elle s'occupe d'abord des moyens d'assurer au Peuple la première de toutes les garanties de l'indépendance et de la dignité, et à la société la première de toutes les garanties de l'ordre et de l'harmonie, une abondante richesse, équitablement et fraternellement distribuée à tous les individus, et reliant, dans l'œuvre de sa création, tous les intérêts et toutes les classes.—Laissons-là ces imbécelles et passons outre.

Je n'ai pas encore énuméré les plus puissantes sources de la Production dans l'Ordre harmonien ; pourtant un lecteur intelligent aura amplement reconnu déjà que l'Association amène des flots de richesses là où le Morcellement ne donne que dénuement et misère. Je suis donc en droit de m'appuyer sur ce résultat suffisamment démontré. Le lecteur, à mesure qu'il entrera dans le Nouveau-Monde sociétaire, ne doit donc pas oublier que ce monde renferme des mines bien autrement fécondes que n'en contenait le Nouveau-Monde continental dont

le génie hardi et persécuté de Christophe Colomb a enseigné la route à l'humanité.

Ces démonstrations prouvent nettement, en outre, qu'il ne s'agit pas de *perfectionner* le Morcellement, ni la philosophie, ni les philosophes, ni l'harmonie des philosophes, mais qu'il faut spéculer sur l'Association :

Car c'est là seulement que peut se trouver la Destinée de l'homme.

Et si l'homme est mal à l'aise dans le Morcellement, si ses passions s'y heurtent et s'y choquent en mille rencontres, si les individus s'y grugent, s'y volent, s'y déchirent et s'y tuent, ce n'est pas une preuve que Dieu est inepte et qu'il nous a fait mauvais, — ainsi que le croient ces philosophes qui parlent de Dieu à chaque phrase, et qui ne savent que déblatérer contre les Passions CONSTITUTIVES *de la nature humaine* PAR LA VOLONTÉ DE DIEU *qui a créé cette nature.* C'est tout simplement une preuve que l'humanité n'est pas encore entrée sous sa LOI ; qu'elle ne s'est pas encore placée dans le MILIEU pour lequel ses Passions lui ont été données, et où elles se résoudront en harmonie avec bien plus de puissance et d'énergie qu'elles n'en manifestent pour engendrer le désordre tant qu'elles sont hors du Régime social qui est leur Destinée préétablie.

Chaque forme sociale ouvre aux Passions des essors

spéciaux ; les unes, des essors subversifs ; les autres, des essors harmoniques. — Ce qu'il faut faire, c'est de changer la forme sociale mauvaise, car la forme sociale est *variable ;* — et il ne faut pas vouloir changer les passions humaines, car elles sont *invariables*. Les prétentions des philosophes sont, à cet égard, aussi ridicules qu'impies et stupides : et tant qu'ils combattront la Nature de l'homme et ses Passions indestructibles, ils briseront piteusement leurs lances et leurs armets contre l'aile massive mue par un vent irrésistible. Le Chevalier de la princesse du Tobozo n'a engagé semblable combat qu'une fois en sa vie : les Chevaliers du Moralisme le répètent bravement chaque jour depuis trois mille ans. Quelles intelligences !... dans ce siècle surtout c'est curieux. Les voilà bien en train, nos libéraux modernes, qui ont porté jusqu'à 1830 la défroque du dix-huitième siècle et les nippes de Voltaire, les voilà bien en train, maintenant qu'ils sont parvenus à leurs fins, de se travestir avec du catholicisme et de doubler avec de la religion leur jaquette de morale !

Voyez-les donc, ces libéraux, nous faire maintenant de l'*autel et du trône !* — C'est édifiant tout-à-fait. Écoutons-les nous dire : « L'homme a besoin d'être gardé à vue, » et constamment tenu en bride contre le mauvais en- » traînement de sa nature..... » — Et qui gardera l'humanité à vue ? qui tiendra la bride ? — qui ? — Ce seront ces Messieurs de l'école libérale, qui n'ayant plus

besoin de l'arme de la négation, ne veulent plus de l'athéisme que pour eux, et éprouvent le besoin de commander au peuple l'obéissance par la foi !...

Voyez donc! L'*homme* — qui est l'ouvrage de Dieu — *n'est ni bon ni intelligent*, et il faut que des moralistes, qui sont des hommes — intelligens et bons par grâce spéciale sans doute, — interviennent pour corriger l'ouvrage de Dieu, pour tenir la bride ! car ces Messieurs entendent tenir la bride.... Oh ! c'est grand dommage, en vérité, que Dieu n'ait pas été assisté, quelque temps avant la création, d'un conseil de moralistes ; combien n'en eût-il pas reçu de bons avis et de lumières? Heureusement qu'ils sont là pour réparer les bévues divines !

Et ce qui est merveilleux, c'est que ce soit sur une pareille conception de Dieu, sur cette conception d'un Dieu qui n'aurait pas *su* ou pas *pu* faire l'homme bon et intelligent, d'un Dieu ridicule, inepte, d'un Dieu, pour tout dire, inférieur en raison aux moralistes, que ces hableurs prétendent établir une foi religieuse, une obligation religieuse, une obéissance religieuse aux prétendus préceptes de ce Dieu plus bête qu'un moraliste !!! Hé ! Messieurs, pourquoi ne pas vous faire adorer, vous, tout d'un temps, par l humanité? ce serait plus judicieux, ce serait conséquent et logique; vous avez, Messieurs, à l'adoration de l'humanité des droits plus légitimes que Dieu *s'il est ce que vous dites:* car *s'il est ce que vous dites*, il faut

que l'homme dresse la tête, et le regarde fièrement en face, et le toisant avec mépris lui dise : « Dieu impuissant et stupide, tais-toi ! Dieu idiot, je ne te reconnais pas mon maître ! »

Mais encore une fois laissons donc là, pour ce qu'ils valent, ces moralistes, ces roués, ces philosophes, ces libéraux encapucinés, ces sycophantes, ces enfileurs de phrases, et tous ces bavards besoigneux, et tous les vertueux conservateurs, et tous les repus confits en religion, et tous les vénérables satisfaits qui trouvent que tout est pour le mieux dans la prospérité toujours croissante..... pourvu... pourvu que les gens du peuple consentent à crever de faim sans bruit en respectant les *droits sacrés* de Propriété ! Laissons cette boue dorée, argentée ou cuivrée, et terminons ce long chapitre comme ceci :

Il est prouvé, aussi irrévocablement que proposition mathématique du monde, en quelque traité de science mathématique que ce soit :

Que la SYNERGIE *des forces humaines* DANS LE RÉGIME SOCIÉTAIRE, *donne des produits incommensurables en qualité et en quantité, là où la* DIVERGENCE *et le conflit de ces forces, ne produisaient,* EN RÉGIME INSOCIÉTAIRE ET MORCELÉ, *que le dénuement social et la misère.*

La RICHESSE de l'Ordre combiné est donc une donnée

sur laquelle nous pouvons solidement établir maintenant nos spéculations. C'est une fondation sur roc dur. C'est un point emporté. C'est un fait.

Donc, exploitons nos mines d'or et de diamans; puisons à pleines mains dans les trésors d'Harmonie; et d'abord, voyons comment l'homme, enfin réintégré dans sa glorieuse Destinée, saura se construire une demeure digne de lui, élever le Palais de sa Royauté terrestre.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Considérations sociales sur les variations de l'Architectonique.

> Il est pour les édifices comme pour les sociétés, des méthodes adaptées à chaque période sociale.
>
> CH. FOURIER.

§ I.

> Toutes les idées qu'ils appliquent journellement à leurs besoins, à leurs plaisirs, à leurs commodités, ne portent-elles pas chacune la certitude de l'idée à laquelle elles doivent la naissance. Un livre n'est-il pas le signe du plan qu'un homme a formé de rassembler ses pensées comme dans un même corps? Un char n'est-il pas le signe du plan qu'un homme a formé de se faire transporter rapidement sans fatigue? Une maison n'est-elle pas le signe du plan qu'un homme a formé de se procurer une vie commode, et à convert des intempéries?
>
> SAINT-MARTIN.

Les dispositions architectoniques varient avec la nature et la forme des sociétés dont elles sont l'image. Elles traduisent, à chaque époque, la constitution intime de l'état social, elles en sont le relief exact et le caractérisent merveilleusement.

On pourrait poser cette loi en principe, et l'établir *à priori*; nous allons en donner la démonstration sensible en jetant un coup-d'œil rapide sur les variations et les mouvemens successifs de l'art architectural dans les différentes périodes sociales.

Transportez-vous d'abord au sein d'une peuplade de Sauvages; examinez le kraal d'une tribu noire établie sur les bords d'un fleuve de la terre africaine, ou les wigwams élevés par une horde de Peaux-Rouges dans les clairières des grandes savanes et des forêts vierges de l'Amérique. Là, ni culture, ni industrie, ni propriété territoriale : l'insouciance et la liberté sont les traits saillans des mœurs de cette période. Voyez l'habitation, comme elle est en conformité de relation avec ces caractères. Cette habitation n'est qu'une frêle construction de terre, de mousse et de branchages, élevée sans peine et abandonnée sans regret lorsque la chasse ou la guerre commandent le déplacement de la peuplade.

La pêche, la chasse et la guerre sont les seuls éléments de l'activité du Sauvage ; aussi les os de poissons qui lui servent d'hameçon, l'arc et les flèches avec lesquelles il atteint sa proie dans les forêts, et ses armes de guerre, tomawk, zagaye et couteau à scalper, composent-ils avec les crânes des ennemis vaincus, les peaux des quadrupèdes et les dépouilles des oiseaux mis à mort, toute la décoration de sa demeure.

Voilà la construction, voilà la décoration.

Tous les caractères de la période sont là. La hutte vous dit toute la vie du Sauvage.— Dans cet état de faiblesse et d'enfance, l'humanité ne laisse aucune trace de son passage; son pied ne marque pas sur le sol; elle ne change pas l'aspect des lieux où elle a résidé.

L'Arabe vagabond, lui, porte à dos de chameau sa maison, toujours prêt, dans sa vie errante, à dresser sa tente là où il rencontre une source d'eau vive et des pâturages. La corrélation est telle, que quand vous prononcez ce mot, l'Arabe, vous ne pouvez vous représenter l'homme du désert sans voir en même temps son cheval, son chameau et sa tente. — Le Lapon grossier hiverne dans une hutte enfumée et souterraine, et cette architecture aussi est en rapport avec ses habitudes et ses mœurs. Cette vie dans le sein de la terre, n'est-elle pas la représentation fidèle d'un état social véritablement embrionnaire et fœtal?

Puis viennent les tours épaisses et crénelées du seigneur féodal, aux murs lourds et massifs comme sa cuirasse de guerre, le château-fort sur la cime du rocher qu'il étreint de ses fondations de pierre et de ciment, comme un milan de ses griffes. Et au-dessous du manoir haut-bâti, qui commande fièrement la campagne à l'entour, surgissent de terre sur le penchant du mont, comme

des taupinées, les misérables cabanes des vassaux, qui font une humble chaussure à son pied géant.

Puis c'est la cathédrale du moyen-âge, puissant et mystérieux assemblage de masse et de légèreté, à la fois imposante et gracieuse, aérienne et sévère; la cathédrale qui jette ses ogives aiguës et ses flèches brillantes dans les grandes ombres des nefs où vont s'enchevêtrer capricieusement leurs merveilleux contours.—Ce sont là mille colonettes qui se groupent et s'élancent au ciel comme de hardies fusées de pierre; mille sculptures saintes et sataniques; mille figures angéliques et grotesques: des vierges et des monstres; des chérubins et des animaux immondes; des choses bizarres... tout cela hérissant l'immense édifice dentelé, découpé, brodé, percé à jour, fragile, sonore, et tremblant au vent, et lourd pourtant dans sa masse réelle, et carrément assis sur sa base. Et au-dessus de ces choses, des tours miraculeusement posées dans les airs, au-delà de l'atmosphère des hommes, et planant dans la sphère supérieure d'où sortent comme des voix du ciel les voix des cloches, mélancoliques, étendues, vibrantes, qui commandent au loin sur la terre et appellent les fidèles au culte du Seigneur. Cette cathédrale, c'est la puissante Théocratie qui a pris sa forme et revêtu sa chape de granit; cette cathédrale, qui a le pied sur les maisons des hommes et la tête au ciel, est faite pour la célébration des mystères d'une religion de terreur et d'amour, de para-

dis et d'enfer, comme la hutte de branchages est faite pour l'homme du Cap ou des Florides, la tente pour l'homme du désert, le souterrain enfumé pour l'habitant des régions polaires, le castel crénelé pour le chef féodal.

Dans la hutte, l'humanité dort ses premiers sommeils et s'essaie à la vie; puis, quand la force et l'intelligence commencent à lui venir, elle travaille dans la cabane, elle guerroie dans le château-fort, elle prie, espère, tremble et s'inspire dans le temple et la cathédrale.

L'Art suit l'homme pas à pas dans ses initiations successives : sa puissance plastique donne des formes sensibles à toutes les conquêtes progressives que font, sur la nature, l'intelligence et l'activité humaines. Quand il ne sert pas lui-même d'arme pour les faire, l'Art du moins consacre ces conquêtes.

La matière est inerte, et l'esprit actif. L'esprit moule et pétrit la matière. La pensée donne la forme. L'homme, individu ou espèce, se peint comme Dieu dans ses œuvres : et c'est pour cela qu'il y a entre l'état de l'art chez un peuple et l'état de ses mœurs et de ses habitudes, entre l'art et la vie sociale en un mot, un rapport intime, une corrélation infaillible.

Or, l'art qui donne à l'homme sa demeure, est le premier de tous les arts, celui autour duquel se groupent les autres ainsi que des vassaux autour de leur suzerain : la

Sculpture, la Peinture, la Musique, la Poésie elle-même, ne peuvent donner leurs grands effets qu'à condition d'être coordonnées et harmoniées dans un Tout architectural. L'Architecture c'est l'art pivotal, c'est l'art qui résume tous les autres, et qui résume par conséquent la société elle-même : — l'Architecture écrit l'Histoire.

§ II.

Il est, il est sur terre une infernale cuve,
On la nomme Paris : c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours,
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours;
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine,
Qui remue à longs flots de la matière humaine;
Un précipice ouvert à la corruption,
Où la fange descend de toute nation;
Et qui de temps en temps plein d'une vase immonde,
Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde.
. . . . . .
Le Temps qui balaya Rome et ses immondices,
Retrouve encor, après deux mille ans de chemin,
Un abîme aussi noir que le cuvier romain.

AUGUSTE BARBIER.

Madrid ! princesse des Espagnes !

ALFRED DE MUSSET.

L'ARCHITECTURE écrit l'histoire.

Voulez-vous connaître et apprécier la Civilisation dans laquelle nous vivons? Montez sur le clocher du village, ou sur les hautes tours de Notre-Dame :

D'abord, c'est un spectacle de désordre qui va frapper vos yeux :

Ce sont des murs qui se dépassent, s'entrechoquent, se mêlent, se heurtent sous mille formes bizarres ; des

toitures de toutes inclinaisons qui se surhaussent et s'attaquent ; des pignons nus, froids, enfumés, percés de quelques rares ouvertures grillées ; des clôtures qui s'enchevêtrent ; des constructions de tout âge et de toute façon, qui se masquent et se privent les unes les autres d'air, de vue et de lumière. C'est un combat désordonné, une effroyable mêlée architecturale.

Les grandes villes, et Paris surtout, sont de tristes spectacles à voir ainsi, pour quiconque a l'idée de l'ordre et de l'harmonie, pour quiconque pense à l'anarchie sociale que traduit en relief, avec une hideuse fidélité, cet amas informe, ce fouillis de maisons recouvertes de combles anguleux, échancrés, brisés, divergents, confondus, armés de leurs garnitures métalliques, de leurs girouettes rouillées et de leurs innombrables cheminées, qui dessinent encore mieux l'incohérence sociale, le Morcellement d'où ce chaos architectural est sorti.

Aussi, grâce à cette absence d'ensemble, d'harmonie, de toute prévoyance architecturale et de combinaison des choses, voyez comme l'homme est logé dans la capitale du monde civilisé !

Il y a dans ce Paris un million d'hommes, de femmes, et de malheureux enfants, entassés dans un cercle étroit où les maisons se heurtent et se pressent les unes contre les autres, exhaussant et superposant leur six étages écrasés ; puis, six cent mille de ces habitants vivent sans air

ni lumière, sur des cours sombres, profondes, visqueuses, dans des caves humides, dans des greniers ouverts à la pluie, aux vents, aux rats, aux insectes... Et depuis le bas jusques en haut, de la cave aux plombs, tout est délabrement, méphitisme, immondicité et misère....

Ce grand fait immonde est une nécessité, puisqu'il est une réalité et que ce qui est, est fatal. Mais reconnaissez donc que c'est une nécessité de votre société qui l'a réalisé, ce fait; une expression des combinaisons humaines qui l'ont produit, et non une nécessité absolue et d'ordre naturel!

Et puisque l'effet est immonde, funeste, délétère, mortel à l'homme, reconnaissez donc que la grande et primordiale cause qui l'a engendré, que la cause dont il tire sa raison d'être, que le principe social enfin est mauvais et subversif! Vous qui répondez à toute critique, à toute dénonciation qu'on vous fait du Mal, par ce grand mot : *Nécessité*, vous qui affirmez que le Mal est de condition naturelle, fatal, imposé à l'homme par l'essence même des choses, essayez donc de nous dire que, ici comme ailleurs, le Mal n'a pas sa source dans une fausse combinaison sociale, mais dans cette *Nécessité* d'ordre supérieur dont vous parlez, dans cette *Nécessité* qui est, à tout, votre réponse unique et idiote! — Cet empoisonnement des atmosphères où grouillent les agglomérations humaines, est-ce un fait de la nature ou un fait

de l'homme ? Est-ce de main divine ou de main humaine ?

Dites, est-ce un air qui recèle la maladie et les germes de mort, cet air que vous respirez quand vous parcourez les prés, les bois, les clairières des forêts, les rives des fleuves et les plages des mers ? quand vous marchez dans les grandes herbes vertes lorsqu'elles étincellent au matin sous les perles et les diamants de la rosée, lorsqu'elles dressent les mille têtes de fleurs qui leur font de si riches couronnes, et qu'elles exhalent sous le soleil mille suaves haleines, et vous disent, de mille voix parfumées, que Dieu a placé l'homme sur une terre favorable, que la nature lui est propice et bonne ?...

Et s'il y a, dans la création, des races malfaisantes, des espèces immondes, est-ce que puissance n'est pas à l'homme de les vaincre et de les détruire ? Et s'il y a des marais fétides, des déserts stériles et des zônes brûlées, n'est-ce pas parce que l'homme, ne remplissant pas sa tâche et gouvernant mal son domaine, se laisse envahir là où il devrait régir et commander ? Et ces grandes plaies de la Nature ne sont-elles pas une attestation du désordre, une punition méritée par l'homme, une révélation de sa déviation sociale, un poteau placé au bord de la mauvaise route, indicateur du précipice, une voix avertissante, la voix de la douleur, la seule voix par laquelle la Nature puisse parler à l'homme en déviation, et qui lui

crie incessamment aux oreilles : « Tu t'égares, le chemin est mauvais ; tu n'es pas dans ta loi, tu n'es pas dans ta destinée ! » — N'est-ce pas un SIGNE, enfin ?

Oh ! qu'elle est bonne et secourable cette Nature ! et combien il faut que la pensée humaine ait perverti la pensée humaine, pour qu'on ne comprenne pas cette grande voix toute de sollicitude et de maternité !... Quoi donc ? vous ne comprenez pas, quand, au soir, vous revenez de ces campagnes si belles, à la végétation si luxueuse, au ciel si chaud et si coloré, aux eaux si pures, aux lointains si vaporeux, aux parfums si doux ? quand vous en revenez le soir, de la santé au corps et de la vie à l'âme, et que vous rentrez dans vos villes fétides, et que vous respirez leur air qui pue, leurs miasmes qui tuent, quoi donc ! vous ne comprenez pas ?...

Et quand vous voyez mourir vos petits enfants et vos jeunes filles de dix-sept ans, vous dites : *le Mal est une Nécessité, la terre est au Mal, l'homme est au Mal, c'est Dieu qui le veut.* — C'est Dieu qui le veut !!... Oh taisez-vous ! taisez-vous, car vous blasphêmez Dieu !...

Est-ce Dieu qui a fait Paris, — ou les hommes ?...

Regardez. Répondez. Voilà Paris :

Toutes ces fenêtres, toutes ces portes, toutes ces ouvertures, sont autant de bouches qui demandent à respi-

rer : — et au-dessus de tout cela vous pouvez voir, quand le vent ne joue pas, une atmosphère de plomb, lourde, grise et bleuâtre, composée de toutes les exhalaisons immondes de la grande sentine. — Cette atmosphère-là, c'est la couronne que porte au front la grande capitale ; — c'est dans cette atmosphère que Paris respire ; c'est là-dessous qu'il étouffe... — Paris, c'est un immense atelier de putréfaction, où la misère, la peste et les maladies travaillent de concert, où ne pénètrent guère l'air ni le soleil. Paris, c'est un mauvais lieu où les plantes s'étiolent, et périssent, où, sur sept petits enfants, il en meurt quatre dans l'année.

Les médecins qui ont porté des secours à domicile, au temps du choléra, et qui ont pénétré dans les tanières des classes pauvres, ont fait alors des récits à faire frémir ; mais les riches ont déjà oublié tout cela...

Et moi, riches, je veux vous le rappeler !

Riches, qui menez joyeuse vie, qui jouissez, qui prenez vos plaisirs et conduisez vos danses au sein de cette perfide atmosphère qui vous décime et qui prend à leurs mères vos jeunes filles adorées et vos beaux enfants sans que vous en sachiez comprendre la cause ; riches, qui oubliez la solidarité de tous les membres de la famille humaine ; riches ! je veux vous la rappeler.... Écoutez. Voici ce que disait alors l'un de ces médecins

qui ont peu dormi quand le fléau tordait les entrailles de Paris, — un (1) qui est allé partout où il y avait des hommes saisis par la peste, et se débattant corps à corps avec elle... partout où il y avait des pauvres, surtout... Écoutez :

Le choléra ne viendra pas à Paris, disait-on, ou du moins sa présence sera à peine sensible ; il n'aura pas de prise sur ce centre de la Civilisation, ce foyer de lumière. On parlait bien de la misère des pauvres, mais c'était un sujet de pitié et non pas de crainte pour les riches ; on ne croyait pas à la solidarité du riche et du pauvre ; on ne connaissait pas cette affreuse, cette contagieuse pauvreté : le choléra l'a montré dans toute sa nudité. Les médecins eux-mêmes, qui voient tous les jours des malheureux, ont été stupéfaits. Habitués à respirer l'air des hôpitaux et des amphithéâtres, plus d'une fois ils ont été suffoqués en abordant l'atmosphère où vivent et s'élèvent des êtres humains qui travaillent pour nous. Dans leurs sales taudis la porte seule laisse entrer un peu d'air déjà empesté par les plombs et les latrines ; la lucarne calfeutrée ne s'ouvre pas de tout l'hiver. Dites qu'il faut de l'air, ils répondront qu'ils ont froid, ils n'ont ni bois, ni vêtements ; dites-leur de se bien nourrir, ils n'ont pas toujours du pain. Leur chambre dépouillée n'a souvent pour tous meubles qu'un grabat où sont entassés père, mère et enfants, malades, non malades, mourants et morts quelquefois.

Il se peut qu'il y ait, comme on dit sèchement, de leur faute ; plusieurs auraient dû être prévoyants, économes dans les temps prospères ; le désordre, l'intempérance, entrent pour beaucoup dans leur malheur. Mais vous qui avez l'ample nécessaire, vous qui ne vous refusez aucun plaisir, quelle vertu

(1) M. B. Dulary, député de Seine-et-Oise, et médecin qui n'a quitté Paris que quand le choléra n'y était plus pour aller à Étampes où le choléra s'abattait.

attendez-vous donc du peuple ? Depuis bientôt cinquante ans on ne lui parle que de ses droits ; le pauvre est citoyen comme le riche, tous sont égaux devant la loi ; on a proclamé le peuple souverain, et vous voudriez que, toujours content de ses privations, il vît d'un œil philosophique tous les plaisirs des riches, qu'il n'aimât pas aussi les plaisirs à sa portée, qu'il ne s'oubliât jamais, qu'il eût toujours prudence, raison, tempérance ? Il fallait être conséquent. Si on ne voulait, si on ne pouvait pas améliorer son sort, il fallait le laisser dans son ignorance et son apathie avec les consolations religieuses qui lui manquent maintenant : les droits politiques sont de vains mots pour le peuple ouvrier. Et les femmes, qui, même dans le bon temps, gagnent si peu, comment voulez-vous qu'elles aient des épargnes ?

J'ai vu des femmes expirant sur une paillasse, sans draps, sans couverture, entourées d'enfants faméliques ; oui, J'AI VU des enfants sucer avidemment les mamelles vides et flétries de mères moribondes ; déjà glacées, elles s'efforçaient de les réchauffer, seules, sans aide, sans secours pour elles-mêmes.

Les soins incomplets, à contre-sens, dictés par de stupides préjugés, tels que les pauvres les donnent et les reçoivent, mais qui du moins sont un ralliement sympathique, une consolation, tous ne les ont pas eus : dans ce chaos de la population, l'isolement est tel, que *quelques-uns sont morts sans qu'on ait su leur maladie, révélée enfin par la puanteur des cadavres pourris* (1).

Puisse mon récit exciter votre pitié ; il n'est point exagéré. Ah ! si vous aviez vu !

Mais ces misères, elles vous atteignent : les miasmes exhalés des habitations du pauvre se répandent dans toute la ville, et vous les respirez incessamment mêlés à ceux des ruisseaux et des cloaques de toutes sortes. Paris, même dans ses quar-

(1) Deux faits semblables ont eu lieu dans le faubourg Saint-Antoine pendant le peu de jours que j'ai passés à l'ambulance de la Bastille.

tiers les plus brillans, est bien sale et bien infect; si l'administration a fait élargir quelques rues, déblayer quelques places, les spéculateurs, par compensation, ont détruit les jardins qui épuraient un peu l'air, ont entassé étage sur étage et rétréci vos appartements; les chances de la bourse et du commerce, les catastrophes de l'industrie ont troublé votre sommeil; les révolutions, les émeutes ont porté l'effroi dans vos cœurs, et les maladies ont eu un libre accès. Bien qu'il vous ait moins accablé que les pauvres, le choléra ne vous a point épargnés, et lorsqu'il a frappé, le médecin n'a pas toujours été là pour vous secourir à temps : j'ai vu votre impatience, votre anxiété; j'ai vu au milieu d'une fausse abondance les soins domestique bien mal donnés, par défaut d'habitude, d'intelligence, de patience, quelquefois de volonté. Quand l'épidémie foudroyait ses victimes, il était facile, sans se compromettre, de hâter une mort désirée, et d'horribles soupçons ont été permis..... Riches qui aimez la vie, J'AI VU mourir quelques uns d'entre vous faute de secours, de soins, qui, dans le système harmonien de Fourier, ne manqueront pas aux plus pauvres.

Voilà le choléra, voilà la solidarité du mal dans Paris, voilà Paris sous son atmosphère de peste, Paris sous son manteau de mort.

Londres aussi a été comme Paris; et Saint-Pétersbourg; et toutes les grandes capitales; et toutes les habitations putrides des hommes, villes et villages, mais surtout les grandes villes.... Et Madrid est maintenant comme a été Paris, comme a été Saint-Pétersbourg, comme ont été les grandes villes. C'est le tour de Madrid, maintenant, Madrid, *princesse des Espagnes !*

Est-ce Dieu qui a fait le choléra, engendré dans ces marais fangeux, auxquels, en gérant inepte, en roi fainéant, l'homme laisse envahir, comme par un grand chancre, les plus belles régions de son domaine ? ce choléra, parti de l'Inde pour faire le tour du monde et écrire sur le globe, en lettres de mille lieues, tracées à travers les populations humaines avec des cadavres, le mot SOLIDARITÉ : solidarité des nations, solidarité des continens, solidarité des races humaines... solidarité !

Est-ce Dieu qui a fait le choléra, ou les hommes ?

Est-ce Dieu qui a fait Paris, Londres, Saint-Pétersbourg, Madrid ?... Est-ce Dieu, ou les hommes ?

Non : la misère permanente, et la peste périodique, et l'empoisonnement des atmosphères, c'est l'ouvrage des hommes : car Dieu n'a pas fait ces choses. Dieu a fait le nuage d'or au ciel, le serpolet des pelouses et l'oiseau dans les bois ; la fleur des champs, et le lis des vallées, plus somptueusement vêtu par la main de Dieu que Salomon dans toute sa gloire.

§ III.

> Saint-Brieuc est une vieille cité replâtrée, qui a fait nouvelle peau. Dès l'entrée on respire la préfecture, on se trouve nez à nez avec la civilisation symbolisée par une prison et une caserne neuve.
>
> ÉMILE SOUVESTRE.

Vous avez vu les capitales, vous avez vu Paris, Paris surtout, car c'est la capitale des capitales, le cœur de la Civilisation, son centre d'activité, de puissance et de gloire.

Voilà comment la Civilisation loge l'homme dans sa capitale, dans son centre d'activité, de puissance et de gloire. Allez dans les campagnes, et là aussi vous verrez ce qu'a su faire la Civilisation. Et je n'appelle pas campagne ces maisons fraîches et coquettes jetées autour de Paris, comme des touffes de fleurs sur un tas de fumier : il faut voir la Champagne et la Picardie, la Bresse et le Nivernais, la Sologne, le Limousin, la Bretagne, etc. : et les voir de près. Là il y a des chambres qui sont la cuisine, la salle à manger, la chambre à coucher, pour tout le monde, père, mère et petits... Elles sont encore cave et grenier; écurie et basse-cour quelquefois. Le jour y arrive par des ouvertures basses et étroites ; l'air passe sous les portes et les châssis déboités ; il siffle à travers des vitraux noircis et cassés, quand il y a eu des vitraux, encore... car il y a des provinces entières où

l'usage du verre est aujourd'hui à-peu-près inconnu. C'est une lampe grasse et fumeuse qui éclaire, dans l'occasion; d'habitude, c'est le feu. Puis le plancher... ah bien oui, le plancher! le plancher? — c'est de la terre inégale et humide. Il y a çà et là des mares... Vous marchez dedans... Les enfants en bas-âge s'y traînent. Les canards viennent y chercher pâture!...

Oh! comme aussi la maladie travaille bien dans tous ces lieux! Comme elle y tue les hommes, ou les estropie, ou les couvre de honteuses infirmités! Comme les rhumatismes, la gale, les scrofules, et toutes les infamies pathologiques de la Civilisation perfectible, s'y étendent et s'y complaisent! Comme le mal y sème le mal en bonne terre! Comme la peste et le choléra quand ils viennent, y trouvent à faucher à l'aise!

Voilà pour l'intérieur; l'extérieur, vous le connaissez:

C'est, plein la rue, de la boue, du fumier, de l'eau noire et croupissante. Quand vous êtes sur une route, et que vous la voyez devenir sale, vous comprenez que vous approchez d'un village: et quand vous êtes au milieu de ces groupes de masures, au milieu des *habitations,* c'est-là que vous trouvez la voie affreuse, dégoûtante, impraticable.

Puis, pour toutes ces vilaines chaumières qui ont

charmé nos poètes et nos moralistes, vous voyez quelquefois une maison, une seule, s'élever élégante et fraîche. C'est la maison de campagne de quelque marchand enrichi, ou de quelque ci-devant seigneur qui regrette le château de ses ancêtres, la couronne de comte que son fier donjon portait en tête, et les doubles fossés dont les manans corvéables venaient battre l'eau la nuit, dans ce bon temps, pour que le coassement des grenouilles ne troublât pas le sommeil de la noble châtelaine. — Une maison pour cent misérables cabanes!

Voilà la ville, voilà le village.

Oh! comme notre société d'incohérence se peint bien là dans ses œuvres!

Dans nos villes, des masures délabrées, noires, hideuses, méphitiques, se serrent, se groupent, s'accroupissent autour des palais, au pied des cathédrales. Elles se traînent autour des monuments que la Civilisation a semés çà et là, comme on voit dans un jardin mal tenu, des limaçons à la bave impure, ramper sur la tige d'un lilas en fleurs. — L'accouplement du luxe et de la misère : c'est le complément du tableau.

La Civilisation a de rares palais, et des myriades de taudis, comme elle a des haillons pour les masses, et des habits d'or et de soie pour ses favoris peu nombreux. A côté de la livrée brodée d'un agioteur, elle étale la bure

de ses prolétaires et les plaies de ses pauvres. Si elle élève et entretient à grands frais un somptueux opéra où de ravissantes harmonies caressent les oreilles de ses oisifs, elle fait entendre, au milieu des rues et des places publiques, les chants de misère de ses aveugles, les lamentables complaintes de ses mendiants. Puis, ici et là, elle ne sait créer qu'égoïsme et immoralité, car la misère et l'opulence ont toutes deux leur immoralité et leur égoïsme.

Oh non, non ! dans nos villages, dans nos villes, dans nos grandes capitales, l'homme n'est pas logé : — car j'appelle homme aussi bien le chiffonnier qui butine la nuit, sa lanterne à la main, et cherche sa vie dans le tas d'ordures qu'il remue avec un crochet ; aussi bien lui et ses nombreux frères en misère, que les hommes de la bourse et des châteaux. — Et j'appelle logement de l'homme une habitation saine, commode, propre, élégante et en tous points confortable.

Et pourquoi l'homme n'est-il pas logé ? — C'est toujours la même réponse à cette demande et aux autres : Pourquoi a-t-il faim ? Pourquoi a-t-il froid ? Pourquoi est-il dépourvu d'éducation, et en toutes choses misérable et dénué ? — Toujours il faut répondre : Il y a des pierres dans les carrières, du bois dans les forêts, du fer au sein de la terre ; le sol ne refuse pas de produire quand on y sème ; les arts, les sciences, l'intelligence et la force

sont là : ce n'est pas la puissance qui manque ; il y a du travail à faire, et des hommes qui manquent de travail. Il faut augmenter l'effet utile du travail par la coordination des travaux ; il faut augmenter la quantité de travail en créant l'attraction industrielle ; il faut organiser ! il faut réaliser l'Association, il faut passer de l'Incohérence à l'Harmonie ! — Voilà à quoi il faut songer ; et l'on ne s'occupe qu'à des luttes administratives, à des guerres de partis, à des querelles de déplacement... Qu'ont de commun toutes ces mauvaises chimères, avec la découverte et l'essai de l'organisation sociétaire de la Commune ?

Vous avez vu que la demeure de l'homme se transforme avec la nature des sociétés : il y aurait sur ce sujet de curieuses études à entreprendre, surtout si l'on faisait porter les investigations sur l'Art en général ; car l'Art, ainsi que nous avons commencé déjà à l'établir, a reflété avec une merveilleuse exactitude les caractères particuliers, les mouvements successifs, les phénomènes variés et multiples qui se sont manifestés aux diverses phases de la vie des peuples. Toutes les conceptions qui ont apparu au sein de l'humanité, toutes les idées qui sont venues au jour, toutes les croyances qui ont passé sur cette terre, ont eu puissance, comme la lyre symbolique d'Orphée, de remuer les rochers et les forêts : elles ont revêtu des formes monumentales, elles se sont incrustées au fronton des temples, aux marbres des sanctuaires et des théâtres ; elles se sont coulées en fer, en bronze,

en métaux précieux ; elles ont animé des bas-reliefs et des statues ; elles ont harmonié des couleurs sur les toiles des tableaux ou sur les parois des édifices; elles ont changé et ployé de mille manières la forme de l'habitation de l'homme; elles sont allées s'empreindre dans ses armes, dans ses ustensiles, et jusque dans ses draperies et ses vêtements : car toutes les nations et toutes les époques ont leurs combinaisons plastiques particulières, distinctes les unes des autres, dépendantes des mœurs, des habitudes, de la vie intellectuelle, corrélatives à leur socialité propre.

Cette corrélation est si intime qu'il est hors de doute que l'on ne puisse reconstituer l'histoire sociale d'une époque dont toutes les traditions seraient éteintes, dont tous les textes auraient péri, si l'on possédait d'assez nombreux vestiges de ses monuments, de son architecture publique et privée, de sa peinture, en un mot des formes générales sous lesquels l'Art s'y manifestait. On ferait pour un peuple, avec de pareilles données, ce que Cuvier a su faire, au moyen des débris de leurs squelettes, pour ces espèces animales disparues de la surface du globe, dont il a décrit avec exactitude les instincts, les mœurs et les habitudes. Tout est lié dans le monde social comme dans la nature; et si partout la matière se plie au joug de l'esprit , si partout la forme réfléchit la pensée, toujours aussi la pensée tend à passer en acte, à se matérialiser, à se produire extérieurement

dans des formes. Faite à ce point de vue de corrélation, une histoire intégrale de l'Art serait un admirable monument archéologique où habiterait tout le passé, et qui ferait revivre à nos yeux les générations éteintes, les siècles écoulés. Ce serait un immense panorama du développement de l'humanité sur le globe et de ses grandes révolutions sociales.

On pousserait l'appréciation des rapports corrélatifs jusqu'à des détails singulièrement minutieux, jusqu'à des approximations par centièmes et par millièmes, si l'on veut me passer l'expression. Ne trouve-t-on pas son sens corrélatif, à la salle à manger, à la cuisine, au salon, à la chambre à coucher du Civilisé, comme à la hutte du Sauvage et à la tente de l'Arabe, comme à la cabane de nos paysans, comme au taudis de nos prolétaires qui sont encore des Barbares dans notre Civilisation greffée sur Barbarie ?

La caserne et la prison, le café et le théâtre, la taverne et le cabaret n'ont-ils pas chacun leur expression particulière ? Chaque construction même n'a-t-elle pas un âge, ne porte-t-elle pas sur le front son extrait de naissance ? — Les variations de l'architecture militaire, à commencer par la palissade de troncs d'arbres, jusqu'au front bastionné de Vauban et de Cormontaigne, doublé de demi-lune et de contre-gardes, aux fossés profonds, aux remparts à ras de terre, vous disent fidèlement tous

les perfectionnements et toutes les mutations apportées dans l'art de la guerre par les inventions successives. Des combinaisons du front bastionné, on déduirait l'état de la physique, de la chimie, de la géométrie, de toutes les sciences en un mot, dans la société capable de les avoir construites.

Enfin, dans notre siècle d'industrialisme et de mercantilisme, n'avons-nous pas à foison des constructions à caractère industriel et mercantile ? L'aspect carré, lourd, nu et régulier de ces manufactures où nos populations ouvrières, transformées en machines humaines, condensent en argent, pour des maîtres, leurs sueurs, leurs plaintes, leurs larmes et leurs peines, n'est-il pas clairement révélateur ? Nos rues à base de glorieuses boutiques, les unes misérables, les autres étincelantes et dorées, sont-elles menteuses et ne font-elles pas, chapitre par chapitre, toute la théorie du Commerce anarchique et mensonger ? Et les maisons *à loger* construites par les spéculateurs dans les grandes villes, n'indiquent-elles pas sous leurs étages écrasés, sous leurs fenêtres étroites et comprimées, que les familles peu aisées sont là mises à ration d'air et de lumière, dans ce grand casier où se serrent vingt pauvres ménages étriqués, où l'on escompte la santé des hommes, leur vie et leurs poumons ?

Que si l'on voulait pousser ces considérations plus loin et descendre jusque dans la vie individuelle, on remar-

querait que l'atelier d'un artiste, le cabinet d'un écrivain, d'un homme de loi, d'un homme de bourse, etc., ont leurs ordonnances particulières et spéciales qui caractérisent ces diverses professions. Enfin, tous les jours ne nous arrive-t-il pas de tirer, de l'aspect d'un appartement, des conclusions approximatives sur le caractère personnel de celui qui l'habite, de faire la description détaillée et minutieuse du genre d'habillement d'un homme, pour peindre son caractère ?

Mais, sans nous attacher plus long-temps au développement de cette idée, que toute forme de la matière correspond à une pensée, soit dans les œuvres de l'homme, soit dans les œuvres de Dieu, nous arrêtons ici en thèse générale et comme chose prouvée, savoir :

Que l'homme, en passant de la vie sauvage et nomade à la période barbare qui le fixe au sol, quitte la hutte et la tente pour entrer dans la cabane dominée par la massive demeure du despote militaire, laquelle est commandée bientôt elle-même par la grande construction religieuse et théocratique ;

Que la Civilisation, venant ensuite, cherche à régulariser à l'extérieur et aligne lentement et péniblement les agglomérations *en mode confus* ou *barbare,* qui sont encore l'état de presque tous nos villages et de la majeure partie des quartiers de nos grandes cités.

Le Garantisme, qui viendrait après, ne s'en tiendrait pas comme la Civilisation à ce système de garanties architecturales en *mode simple* et purement extérieur. Il élèverait les garanties au *mode composé,* spéculant sur la commodité, la salubrité et l'agrément intérieurs et extérieurs des habitations humaines.

Je ne parlerai pas ici de l'architectonique garantiste non plus que de celle de la septième période. — Les lecteurs qui seraient curieux d'en connaître les éléments principaux, trouveront un plan détaillé d'une ville garantiste à l'*Extroduction* du premier volume du *Traité de l'Unité universelle.* C'est une curieuse étude.

Il y aurait sur ces sujets de bien beaux travaux à faire. Pour moi je n'ai eu ici d'autre but que de prouver en principe, et de faire comprendre qu'il n'y a pas à reculer devant cette conclusion logique :

Que l'Évolution sociale qui conduira l'humanité en PÉRIODES HARMONIQUES, *nous apportera des* PALAIS *là où la* CIVILISATION *n'a su bâtir que des* MAISONS DE BOUE ET DE CRACHAT.

La Civilisation se peint dans ses fourmilières, où s'élèvent çà et là quelques monuments pêle-mêle avec des taudis ; elle se peint dans ses villes et dans ses villages, où l'on trouve tous les genres, toutes les espèces, toutes les variétés de laideur et de saleté. — Vienne l'Associa-

tion ! vienne l'Harmonie ! et l'Harmonie se mirera dans ses resplendissants Phalanstères !

Ne voyez-vous pas que, déjà, toutes les fois qu'il y a eu dans le monde une concentration de volontés, qu'elle ait été obtenue par amour, par crainte ou par terreur, cette concentration de volontés s'est toujours traduite par un Monument proportionnel à sa puissance ? La féodalité donnait le château-fort ; la royauté, la pyramide d'Égypte et le palais ; la religion, le temple antique et la cathédrale. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de Pouvoir, ni de volontés unies et concentrées, il ne se fait plus que des maisons ; oh ! pardon, j'oubliais... on bâtit aujourd'hui des prisons très-solides, très-épaisses, très-vastes, très-bien verrouillées et cadenassées : le plus bel édifice de Londres moderne est une prison (1) ! !

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'œuvre individuelle est nécessairement petite, mesquine, étroite, et que, seule, l'union des volontés, la concentration des forces peut donner des résultats grandioses. Cette vérité est écrite partout. Vous la retrouvez dans l'Hôtel-de-Ville qui se distingue entre les maisons, parce que c'est le principe de la Commune qui l'a élevé ; dans le Théâtre, qui correspond à un amour de la popu-

(1) La *nouvelle Force*, dont on achève la construction dans le huitième arrondissement de Paris, aura coûté CINQ MILLIONS... pour loger cellulairement douze cents accusés ! (*Note de la 2e Édit.*)

lation pour un plaisir commun, ainsi que l'Église est l'expression d'une pensée religieuse collective. La Communauté monastique a hérissé de Couvents les terres chrétiennes ; l'Université a bâti des Colléges ; le Gouvernement, des Palais de justice, des Ministères, des Préfectures, des Arsenaux, des Prisons ; il a élevé autour de mille Places de guerre d'épaisses et hautes ceintures de pierre, bastionnées et redoublées.

Vous voyez bien que la Civilisation, toute pauvre de moyens qu'elle est, élargit pourtant et régularise son architecture toutes les fois qu'elle a engendré une organisation quelconque.

Quand les molécules sont éparses dans un milieu troublé, elles se déposent çà et là et se précipitent en poussière. Quand elles peuvent s'approcher et se joindre dans un milieu favorable à l'affinité, elles se juxta-posent et se combinent naturellement en brillants cristaux. —Ainsi, quand les individualités, éparses aujourd'hui, se réuniront sous le principe tout puissant de l'Association, et se grouperont librement par leurs pôles sympathiques, quand les communes deviendront Phalanges, les maisons et les cabanes deviendront Phalanstères !

CHAPITRE TROISIÈME.

Le Phalanstère.

Et après cela je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu...
Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la ville sainte, la nouvelle Jérusalem qui venait de Dieu, étant parée comme une épouse qui s'est revêtue de ses riches ornements pour paraître devant son époux.

Apoc. XXI, 1. 2.

Philosophe ! tu vas dire que je rêve.... Tu rêves bien toi-même depuis plus de mille ans. Fais donc un rêve aussi beau que le mien !

SCÉVOLA HUSSON.

§ I.

Pas d'Association possible sans une nouvelle ARCHITECTURE ; autrement il faut nier l'influence du milieu extérieur.

JULES LECHEVALIER.

RAPPELONS-NOUS que, sous l'influence du principe d'Association, les propriétés individuelles et morcelées du canton se sont converties en Actions hypothéquées sur l'ensemble de ses richesses. Haies, barrières, démarcations, fossés croupissants, murs de clôture aimablement couronnés de tessons de bouteilles, toutes les incohérences, toutes les laideurs, toutes les infamies

défensives du Morcellement, qui coupent, hachent, gâchent et bariolent misérablement le terrain ont disparu; les cultures sont distribuées avec une élégante et sage variété dans le grand domaine unitaire.

Le Phalanstère s'élève au centre des cultures.

La Phalange n'a que faire de quatre cents cuisines, quatre cents étables, quatre cents caves, quatre cents greniers; elle n'a que faire de cette multiplicité de magasins, de boutiques et de mesquines constructions disloquées et boiteuses que la complication actuelle prodigue et entretient à grands frais. — Quelques grands et beaux ateliers, quelques vastes locaux, un bazar, lui suffisent pour préparer les aliments plus ou moins recherchés des différentes classes de fortune, pour confectionner les travaux du grand ménage, pour emmagasiner les récoltes et les produits du canton, pour étaler, enfin, ses marchandises de vente extérieure ou de consommation.

Les relations sociétaires imposent donc à l'architecture des conditions tout autres que celles de la vie civilisée. Ce n'est plus à bâtir le taudis du prolétaire, la maison du bourgeois, l'hôtel de l'agioteur ou du marquis; c'est le Palais où l'HOMME doit loger. Il faut le construire avec art, ensemble et prévoyance; il faut qu'il renferme des appartements somptueux et des chambres modestes, pour que chacun puisse s'y caser suivant ses

goûts et sa fortune; — puis il y faut distribuer des ateliers pour tous les travaux, des salles pour toutes les fonctions d'industrie ou de plaisir.

Un croquis était nécessaire pour faire comprendre les dispositions générales d'un Phalanstère. J'ai d'abord dessiné un plan; mais, comme chacun ne lit pas aisément un plan, j'ai voulu faciliter l'intelligence d'un édifice sociétaire, en mettant ce plan en perspective.

La forme générale de mon dessin est celle qui dérive du plan de Fourier. Elle remplit parfaitement toutes les convenances sociétaires, tous les avantages de commodité, salubrité et sûreté. Il est inutile de dire que cette forme n'a rien d'absolu. Les configurations du terrain et mille exigences diverses la développent et la modifient. Les façades, le style et les détails offrent, dans chaque Phalanstère, des variétés infinies. En un mot, il ne faut voir ici qu'une forme assurant le service général et remplissant les grandes convenances, un type de Phalanstère, comme la croix est un type de cathédrale, comme le front bastionné est un type de fortification; type flexible et souple aux accidents du terrain, aux convenances des lieux et des climats, et qui n'arrêtera pas lourdement le vol des artistes de l'avenir.

Étudions sur les dessins les principales convenances imposées aux constructions sociétaires, et dont Fourier, dans cet admirable plan qui dépasse de cent coudées

toutes les conceptions architecturales imaginées jusqu'à lui, a su remplir toutes les conditions. — Vous avez pu reconnaître que Fourier est un analyste prodigieux, un logicien implacable, un calculateur sévère ; vous allez juger s'il est un piètre architecte. Et ce ne sera pas tout, je vous en préviens : plus tard vous en verrez bien d'autre :

Nous avons devant nous, en regardant le Phalanstère, le *corps central*, au milieu duquel s'élève la *Tour d'ordre;* les deux *ailes* qui, tombant perpendiculairement sur le centre, forment la *grande cour d'honneur*, où s'exécutent les parades et manœuvres industrielles. Puis les deux *ailerons*, revenant en bords de fer-à-cheval, dessinent la grande route qui borde la cour d'honneur et s'étend, le long du front de bandière du Phalanstère, entre cet édifice et les *bâtiments industriels et ruraux* postés en avant.

Les corps de bâtiments sont redoublés : le Phalanstère se replie sur lui-même, pour éviter une trop grande étendue de front, un éloignement trop considérable des ailes et du centre, pour favoriser, enfin, l'activité des relations en les concentrant.

Les ateliers bruyants, les écoles criardes sont rejetés dans une cour d'extrémité, au bout d'un des ailerons ; le bruit s'absorbe dans cette cour de tapage, et l'on évite

ainsi ces insupportables fracas de toute nature répandus au hasard dans tous les quartiers des villes civilisées, où l'enclume du forgeron, le marteau du ferblantier, le flageolet, la clarinette, le cor de chasse conspirent contre les oreilles publiques avec les grincements du violon, le tintamarre des voitures, et, pardessus tout, le féroce, l'inévitable, l'indomptable piano, enfin, avec tous les charivaris discordants, cassants, déchirants ou assourdissants qui font, de presque tous les appartements des grandes villes, de véritables enfers !

A l'aileron de l'autre extrémité, se trouve le *caravanserai* ou hôtellerie affectée aux étrangers. Cette disposition a pour but d'éviter les encombrements dans le centre d'activité.

Les grandes salles de relations générales pour la Régence, la bourse, les réceptions, les banquets, les bals, les concerts, etc., sont situées au centre du palais, aux environs de la Tour d'Ordre. Les ateliers, les appartements de dimensions et de prix variés, se répartissent dans tout le développement des bâtiments. — Les ateliers se trouvent en général au rez-de-chaussée, comme il convient évidemment. Plusieurs pourtant, tels que ceux de couture, de broderie et autres de genre délicat, peuvent monter au premier étage.

Il est sensible que le centre du palais en sera la partie la plus somptueuse : aussi les appartements chers, très-

richement ornés et princièrement établis, bordent-ils le grand *jardin d'hiver*, fermé, derrière la Tour d'ordre, par les replis carrés du corps redoublant. Les appartements plus modestes sont échelonés dans les ailes et les ailerons.

Toutefois, l'Harmonie, sans viser à une égalité contraire à tout ordre naturel et social, opère toujours la fusion des classes et le mélange des inégalités. Pour cela faire on réserve, dans cette distribution générale, un *engrenage* qui empêche et prévient jusqu'au moindre germe de déconsidération d'un quartier : on introduit, dans le centre et aux alentours, des logements de prix modique, on en reporte de plus chers sur les extrémités. — D'ailleurs, les variétés de goûts, d'humeurs et de caractères dispersent encore les différentes classes de fortune dans tous les corps de bâtiments du Phalanstère, et l'on n'y voit pas un faubourg Saint-Marceau à côté d'un faubourg Saint-Germain.

Les grands espaces laissés entre les bâtiments forment des cours plantées d'arbres, rafraîchies par des bassins et affectées à différents services. Elles peuvent être ornées de plates-bandes et de parterres intérieurs. Les statues y foisonnent et s'enlèvent en blanc marmoréen sur les massifs de verdure.

Dans le grand carré central s'étale le *jardin d'hiver*, planté d'arbres verts et résineux, afin qu'en toute saison

on s'y puisse récréer les yeux. Tout à l'entour circulent un ou deux étages des serres précieuses, dont on peut combiner l'arrangement avec celui des grandes galeries et des salles de bain. — C'est le jardin le plus riche, le plus luxueux de tous les jardins de la Phalange; il forme une promenade élégante, abritée et chaude, où les vieillards et les convalescens se plaisent à respirer l'air et le soleil. (Je n'ai pas figuré, dans la perspective géométrique, les arbres des cours et des jardins, afin de ne pas nuire à l'intelligence de la disposition architecturale.)

Toutes les pièces de la construction harmonienne, appartements et ateliers, et tous les corps de bâtiments, sont reliés entre eux par une RUE-GALERIE qui les embrasse, circule autour de l'édifice et l'enveloppe tout entier. Cette *circum-galerie* est double : au rez-de-chaussée elle est formée par des arcades qui s'étendent parallèlement au bâtiment, comme le Palais-Royal; sur ces arcades, au-dessus du plafond de la galerie inférieure s'élève celle du premier étage. Cette dernière monte jusqu'au sommet de l'édifice, et prend jour par de hautes et longues fenêtres, auquel cas les appartements des étages supérieurs s'ouvrent sur elle; ou bien elle s'arrête et forme terrasse pour le second ou le troisième étage.

Il est inutile de dire que ces galeries sont vitrées, ventilées et rafraîchies en été, chauffées en hiver, toujours

abondamment pourvues d'air et agréablement tempérées.

La rue-galerie est certainement l'un des organes les plus caractéristiques de l'architecture sociétaire. La rue-galerie d'un Phalanstère de haute Harmonie est au moins aussi large et aussi somptueuse que la galerie du Louvre. Elle sert pour les grands repas et les réunions extraordinaires. Parées de fleurs comme les plus belles serres, décorées des plus riches produits des arts et de l'industrie, les galeries et les salons des Phalanstères ouvrent aux artistes d'Harmonie d'admirables expositions permanentes.

Il faut se figurer cette élégante galerie courant tout autour des corps de bâtiments, des jardins intérieurs et des cours du Phalanstère ; tantôt en dehors, tantôt en dedans du palais: tantôt s'élargissant pour former une large rotonde, un atrium inondé de jour; projetant, au travers des cours, ses couloirs sur colonnes, ou de légers ponts suspendus, pour réunir deux faces parallèles de l'édifice; s'embranchant enfin aux grands escaliers blancs et s'ouvrant partout des communications larges et somptueuses.

Cette galerie qui se ploie aux flancs de l'édifice sociétaire et lui fait comme une longue ceinture ; qui relie toutes les parties du tout; qui établit les rapports du

centre aux extrémités, c'est le canal par où circule la vie dans le grand corps phalanstérien, c'est l'artère magistrale qui, du cœur, porte le sang dans toutes les veines; c'est, en même temps, le symbole et l'expression architecturale du haut ralliement social et de l'harmonie passionnelle de la Phalange, dans cette grande construction unitaire dont chaque pièce a un sens spécial, dont chaque détail exprime une pensée particulière, répond à une convenance et se coordonne à l'ensemble ; — et dont l'ensemble reproduit, complète, visible et corporisée, la loi suprême de l'Association, la pensée intégrale d'harmonie.

Quand on aurait habité un Phalanstère, où une population de deux milles personnes peut se livrer à toutes ses relations civiles ou industrielles, aller à ses fonctions, voir son monde, circuler des ateliers aux appartements, des appartements aux salles de bal et de spectacle, vaquer à ses affaires et à ses plaisirs, à l'abri de toute intempérie, de toute injure de l'air, de toute variation atmosphérique ; quand on aurait vécu deux jours dans ce milieu royal, qui pourrait supporter les villes et les villages civilisés, avec leurs boues, leurs immondices ? Qui pourrait se résoudre à se rembarquer encore dans leurs rues sales, ardentes et méphitiques en été, ouvertes en hiver à la neige, au froid, à tous les vents ? Qui pourrait se résigner à reprendre le manteau, les socques, le parapluie, les doubles souliers, attirail odieux dont l'individu est obligé de s'embarrasser, de s'affubler, de

s'écraser, parce que la population n'a pas su créer le logement qui la garantirait si bien en masse ? — Quelle économie de dépenses, d'ennuis et d'incomodités, de rhumes, de maladies de toute espèce, obtenue par une simple disposition d'architecture sociétaire ! Que de jeunes filles mortes trois jours après le bal où elles s'étaient montrées éclatantes de vie et de jeunesse, qui répondraient encore aux baisers de leurs mères, si seulement cette garantie de santé avait pu exister dans nos abominables villes !

Au point central du palais s'élève et domine la Tour-d'ordre. C'est là que sont réunis l'observatoire, le carillon, le télégraphe, l'horloge, les pigeons de correspondance, la vigie de nuit ; c'est là que flotte au vent le drapeau de la Phalange. — La Tour-d'Ordre est le centre de direction et de mouvement des opérations industrielles du canton ; elle commande les manœuvres avec ses pavillons, ses signaux, ses lunettes et ses porte-voix, comme un général d'armée placé sur un haut mamelon.

Il est facile de voir que la distribution phalanstérienne que nous avons sous les yeux, se prête à toutes les convenances, se plie à toutes les exigences des relations sociétaires, et réalise merveilleusement les plus belles économies.

Chacun trouve à se loger suivant sa fortune et ses

goûts dans les différents quartiers du Phalanstère. On s'abonne avec la phalange pour logement comme pour nourriture, soit que l'on prenne un appartement garni, soit que l'on se mette dans ses meubles. Plus de ces embarras, de ces nombreux ennuis de ménage, attachés à l'insipide système domestique de la famille ! On peut, à la rigueur, n'avoir en propriété que ses habits et ses chaussures, et se fournir de linge et de tout le reste par abonnement. Il est certain même que cette coutume singulièrement économique et commode se généralisera beaucoup quand on verra la propreté raffinée des lingeries sociétaires. — Aujourd'hui on n'est pas si chatouilleux : on couche souvent dans des draps d'auberge et d'hôtels-garnis, dont la propreté est bien fort douteuse ; et nos petites maîtresses parisiennes donnent leur linge à des blanchisseuses qui leur font subir, dans leurs cuviers, dieu sait quels contacts !

L'Harmonien n'a pas à songer à tous ces minutieux arrangements de chaque jour, qui harcèlent le Civilisé et lui font une vie si matérielle, si prosaïque, si fastidieuse et si bourgeoise : — et c'est ainsi que Fourier, précisément parce qu'il a pris en considération les questions matérielles et domestiques, a pu affranchir l'homme du joug de plomb que les dispositions abrutissantes de la Civilisation lui imposent à chaque heure de son existence ! c'est ainsi qu'il a trouvé le moyen de poétiser la vie ! Essayez donc d'en faire autant avec des

abstractions quintessenciées et des maximes morales? Pauvres sots philosophes! vous verrez que ces Béotiens crieront à l'*utopie*, eux qui, laissant l'homme courbé sur la terre, livré au despotisme absolu et tout-puissant, à l'inflexible tyrannie des nécessités premières, des besoins matériels de chaque jour, n'en ont pas moins la prétention de spiritualiser sa vie! Cette absurdité, qui a trois mille ans de longueur, est tellement épaisse, que l'avenir n'y voudra pas croire.

Le Sériстère des cuisines (1), muni de ses grands fours, de ses ustensiles, de ses mécaniques abrégeant l'ouvrage, de ses fontaines à ramifications hydrophores, pavoisé de batteries étincelantes, se développe à la fois sur des cours intérieures de service, et du côté de la campagne. Ses magasins d'arrivages, de dépôt et de conserve, et les salles de l'office sont à proximité.

Les tables et les buffets, chargés dans ces salles basses, pris et élevés, aux heures des repas, par des machines, sont apportés tout servis dans les salles de banquets, qui règnent à l'étage supérieur et dont les planchers sont pourvus d'un équipage de trappes, destiné à donner aux grandes opérations du service unitaire la rapidité prestigieuse des changements à vue d'un opéra féerique. — Ces mécanismes ingénieux, que la Civilisation emploie

(1) *Sériстère* est le nom générique des ateliers phalanstériens; on saura bientôt la raison de cette dénomination.

çà et là pour faire quelques jouissances à ses oisifs, l'Harmonie trouve son économie à les prodiguer pour faire des jouissances sans nombre à tout son peuple.

La chaleur perdue du Séristère des cuisines est employée à chauffer les serres, les bains, etc. Quelques calorifères suffisent ensuite pour distribuer la chaleur dans toutes les parties de l'édifice, galeries, ateliers, salles et appartements. Cette chaleur unitairement ménagée est conduite dans ces différentes pièces par un système de tuyaux de communication, armés de robinets au moyen desquels on varie et gradue à volonté la température, en tout lieu du palais sociétaire. Un système de tuyaux intérieurs et concentriques à ceux du calorifère, porte en même temps de l'eau chaude dans les Séristères où elle est nécessaire et dans tous les appartements. Il existe un service analogue pour la distribution de l'eau froide. On conçoit facilement combien ces dispositions d'ensemble sont favorables à la propreté générale, combien elles font circuler de confort et contribuent à dépouiller le service domestique de ce qu'il a de sale, de répugnant, de hideux souvent, dans les doux ménages de la Civilisation morale et perfectibilisée.

La même pensée unitaire préside au dispositif de tous les services. Ainsi c'est par un mode analogue que des bassins supérieurs, placés dans les combles, recevant les eaux du ciel ou alimentés par des corps de pompe, four-

nissent des ramifications de boyaux divergents, d'où l'eau, projetée avec la force de compression due à sa hauteur, entretient pendant les chaleurs de l'été, dans les atriums, les salles et les grands escaliers, des fontaines jaillissantes, des cascatelles aux bassins blancs et de hardis jets-d'eau dans les jardins et les cours. Les boyaux mobiles sont employés au service journalier de l'arrosage des abords du Phalanstère; ils servent aussi à laver les toitures et les façades, et surtout à ôter toute chance à l'incendie (1).

Grâce à ces dispositions, si bien prises d'ailleurs pour marier la salubrité à l'agrément, dix enfants sur les combles d'un Phalanstère, arrêteraient un incendie plus rapidement que ne le sauraient faire toutes les compagnies de pompiers du monde dans les maisons et sur les toits inabordables des constructions morcelées, boiteuses, inextricables de nos villes morcelées et civilisées.

L'éclairage général, intérieur et extérieur, est aussi réglé, dans la Phalange, sur la même idée unitaire. Personne n'ignore que la plupart des grandes cités et des établissements publics sont éclairés par ce procédé. —

(1) Il faut ajouter encore que pour parer à ces chances infiniment réduites d'incendie, les différens corps du Phalanstère pourront être séparés par des coupures, et reliés seulement, en ces points de section, par la rue galerie qui n'est interrompue nulle part. — Au reste toutes les dispositions que nous décrivons ici seront mille fois dépassés par les progrès de la mécanique et des inventions du génie humain,

Les réfracteurs lenticulaires et les réflecteurs paraboliques seront d'un heureux emploi dans cet aménagement unitaire de la lumière, qui multipliera sa puissance en combinant convenablement les ressources de la catoptrique et de la dioptrique.

Une grande partie de ces choses sont déjà réalisées dans les palais et dans quelques somptueux hôtels de France et surtout d'Angleterre. Mais, en Civilisation, pareils avantages ne sont réservés qu'au très-petit nombre. Le pauvre meurt de faim, de froid et de misère à côté des royales maisons où les riches meurent, eux-mêmes, gorgés de luxe, de dégoûts et d'ennuis : car la Civilisation met à la disposition du riche tous les raffinements du confort et du luxe... et elle les empoisonne, —ce qui est justice ! Dieu n'a pas voulu que quelques fainéants égoïstes pussent être réellement *heureux* au milieu des souffrances et des grincements de dents des masses qui travaillent pour eux. Le bonheur est une conquête qui ne peut être faite qu'au profit de l'espèce entière. Aussi est-ce pitié que de voir ces pauvres riches se mutiner contre le sort, comme des enfants quinteux, parce qu'ils ne trouvent pas le bonheur, quoique placés pourtant, disent-ils, au milieu de tout ce qui peut le donner.

Oh ! non, non, riches du monde ! vous n'êtes pas placés au milieu de ce qui peut donner le bonheur ; car vous

vivez au milieu de vos frères qui souffrent ! votre égoïsme fait un mauvais calcul quand il vous ferme les oreilles à la grande voix des douleurs humaines qui gronde autour de vos palais ; car tous les humains sont liés, il faut vous le crier sans cesse, par solidarité en malheur comme en bonheur. Croyez-vous donc que Dieu soit un père qui ait des préférences aristocratiques ? prenez-vous les autres pour des cadets ou des bâtards ? Tant que la misère pèsera sur eux, voyez-vous, vous aurez pour lot les tortures de l'ambition déçue, les chagrins de la famille, les désespoirs du cœur, l'implacable obsession de l'ennui, le vide de l'âme, le spleen. Tant que le corps du pauvre sera mordu par le besoin, le cœur du riche sera creusé par les vers qui le dévorent aujourd'hui. — Si l'on meurt de faim en bas, en haut on se suicide... Parfois on assassine !... Qui trouve à redire à la justice de cette loi ?

Revenons à notre architecture harmonienne qui universalise le confort et le bien-être, qui loge l'Homme et non pas seulement quelques hommes comme l'architecture civilisée ; et résumons la description précédente en disant que, dans la construction sociétaire tout est prévu et pourvu, organisé et combiné, et que l'Homme y gouverne en maître l'eau, l'air, la chaleur et la lumière.

C'est au lecteur à faire surgir en relief dans son imagination, l'idée générale du Phalanstère, à se transporter dans ce séjour, à le voir, à évoquer de cette donnée

féconde que j'indique rapidement, tout ce qu'elle renferme d'artistique et de confortable, à comprendre enfin comment toutes les dispositions concourent à l'utile et à l'agréable, au bon et au beau, au luxe et à l'économie.

Artistes! ici il y a de l'architecture et de la poésie.

§ II.

Italiam! Italiam!
VIRGILE.

A vous donc, Artistes! à vous, peuple hardi et brillant, à vous, hommes d'imagination, de cœur et de poésie! Que faites-vous dans ce monde bourgeois d'aujourd'hui? est-ce que vous vous sentez à l'aise dans cette vaste boutique? Quels essors vous sont offerts dans les magasins de l'épicerie, les cuisines du ménage morcelé, la maison du bourgeois et de sa famille?

La lésine d'un marchand, les sots caprices d'un parvenu de comptoir, la stricte économie de quelque descendant appauvri de race antique, tout cela ne s'accommode pas à l'art, tout cela ne prête pas à conception! — Il n'y a plus de sources de richesses que dans la marchandise, et la marchandise n'aime pas l'art. La destruction des grandes fortunes féodales et cléricales, les commotions révolutionnaires et les subdivisions des pro-

priétés ont donné à l'art le coup de mort. Il agonise aujourd'hui dans la lithographie... Que voulez-vous faire? Il n'y a plus de cathédrales, ni d'abbayes, ni de châteaux à construire, à orner de statues et de larges tableaux, à parer de sculptures et de fresques ; plus de toiles à couvrir, plus de marbres à tailler. Le pan de bois, le plâtre, le carton pierre et le papier peint ont tout envahi...

Voulez-vous que l'architecture renaisse? — faites renaître les conditions qui la nourrissaient autrefois, faites renaître des concentrations de volontés. — Et cette fois, ce ne sera plus une concentration opérée autour d'un seul point, politique ou religieux : ce sera la fusion harmonique et puissante de tous les éléments de la volonté humaine ; ce sera un ralliement universel, une association intégrale de toutes les facultés et de toutes les passions ; ce sera l'Humanité unie dans sa force, dans son essence, dans la totalité de ses éléments : et l'architecture qui sortira de cette composition complète et unitaire sera, elle aussi, complète et unitaire.

Ce ne sera plus la cathédrale ou l'hôtel-de-ville, le collége, le théâtre, le logement de ville ou de campagne, le château, la manufacture, la bourse, et que sais-je encore... Ce sera tout cela à la fois, tout cela réuni, combiné, glorieusement transformé et unitarisé, formant un tout avec les cent mille contrastes et les cent mille harmonies d'un monde! Voilà l'architecture de l'Avenir. —

Comparez les Phalanstères, les Villes et les Capitales dérivant du principe d'Association, comparez-les avec nos villages, nos villes, nos capitales dérivant du principe de Morcellement... comparez et prononcez!

« Mais cela est trop beau, » disent les niais ébahis, « cela est trop beau et ne peut arriver. Ils sont fous ces gens-là, ils ont lu des contes de fées... »

Eh d'abord! puisque nous y voici, entendons-nous un peu. Je pourrais démontrer rigoureusement que les Phalanstères de Haute-Harmonie, les Phalanstères nés au sein de l'opulence de l'Ordre Sociétaire, quand cet Ordre aura depuis quelque temps pris possession de la terre, laisseront bien loin derrière eux en magnificence, en éclat, en couleur, en richesse, ces immenses cathédrales surchargées, du triple portail à la flèche, de dentelles et de broderies de pierre, ces cathédrales où chaque moellon était frappé à l'empreinte de l'art, où les vitraux, les arceaux, les colonnes et les murs, relevés à l'intérieur et à l'extérieur par les couleurs les plus vives, vermillon, or et azur, le disputaient en splendeur au maître-autel et à l'étole du prêtre officiant. — Car cela était ainsi.

Voilà les monuments dont l'Europe s'est hérissée en trois siècles! Voilà ce qu'un seul principe d'union a su faire jaillir du désordre général, voilà ce que l'idée reli-

gieuse a eu puissance d'extraire du sein d'une Civilisation affamée. Si ces choses ont été produites dans le Chaos, pensez aux merveilles qui suivront la Création ; pensez-y, et la logique ira plus loin que votre imagination ; et vous ne trouverez pas assez de formes et de couleurs pour vous représenter l'avenir resplendissant et flamboyant du globe transfiguré.

Les palais des Phalanges, artistes ! les castels, les kiosques, les belvédères, dont elles parsèment leurs riches campagnes, les grandes villes monumentales et la Capitale du globe harmonien, voilà, artistes, qui vaut bien un devant de boutique, une soupente, un escalier tordu, un palier de maison bourgeoise, une Renommée rouge sur l'enseigne d'un pâtissier... Il faudra des voûtes hardies jetées sur des murs de marbre, des coupoles, des tours et des flèches élancées ; votre génie sera à l'aise dans ces grandes lignes dont vous aurez à combiner les mouvements et les allures ! Il faudra aux palais des Phalanges, des portes où sept chevaux de front puissent entrer ou sortir à l'aise ; il faudra des fenêtres grandes ouvertes par où le soleil verse à flots dans la maison de l'homme la vie et la couleur ; il faudra des galeries, des balcons et des terrasses où la population du Phalanstère puisse s'épandre et lui faire d'éclatantes guirlandes de femmes et de joyeux enfants... Il faudra des tableaux à ses galeries et à ses salles, des décorations à ses grands ateliers, des fresques aux parois de ses théâ-

tres, à ses voûtes des fresques et des sculptures; il faudra des statues dans ses atriums et ses grands escaliers, des statues sur ses entablements, des statues dans ses verts bosquets, dans ses jardins ombreux, des gargouilles ouvrées aux angles des corniches, à ses machines à vapeur des têtes de bronze et des gueules de fer, des marbres à ses bassins, des autels à ses temples, et mille chefs-d'œuvre d'art pour les revêtir et les dignement parer.

Là, voyez-vous, il faudra harmoniser l'eau, le feu, la lumière, le marbre, le granit et les métaux : l'Art aura dans ses larges mains tous les éléments à marier ensemble ; ce sera une création!...

Puis, des orchestres à mille parties, des chœurs à mille voix : des hymnes et des poèmes chantés par des masses; des manœuvres chorégraphiques exécutées par des populations... Car dans les Phalanstères ce n'est pas une troupe rapée qui monte sur des planches : l'éducation unitaire élève chaque homme à la dignité d'artiste, et si chaque homme n'est pas poète et compositeur, chaque homme du moins sait faire sa partie dans l'ensemble ; chaque homme est tout au moins une note dans le grand concert.

Et qui prendrait sur lui d'affirmer que Dieu a donné à chacun de ses enfants une tête qui pense, un

cœur qui bat, des oreilles pour aimer l'Harmonie, des doigts pour la faire, une poitrine pour chanter et des yeux pour les couleurs; sans permettre, sans vouloir, qu'il en soit un jour ainsi? Dites artistes; dites poètes, ne sentez-vous pas ici la Destinée de l'homme? Dites, toutes ces merveilles de l'harmonie sociale; n'y sentez-vous pas l'empreinte du beau et du vrai dont vous portez le type en vos âmes? Dites-le donc; est-ce cela qui est le faux, et le vrai serait-il le devant de boutique, la soupente, l'escalier tordu, le palier de la maison bourgeoise et la Renommée sur l'enseigne du pâtissier?... Et encore, sans nous traîner dans la prose du mercantilisme et dans toutes les ordures de la Civilisation, dites si cela ne va pas mieux à vos imaginations et à vos cœurs qu'une pyramide d'Égypte bâtie par un peuple nourri d'ognons, le dos courbé sous le poids des pierres, un palais de Néron, et même cette Colonne napoléonienne, fondue avec le bronze sanglant qui tue dans les batailles? Oui, oui, c'est la destinée de l'Humanité d'être heureuse et riche, et de parer sa planète, et de lui faire une robe resplendissante qui ne la rende pas honteuse à la danse céleste où elle occupe dans la ronde lumineuse une place d'honneur à côté du soleil! Oui, quand l'Humanité marchera dans sa force et dans sa loi, on verra éclore bien d'autres merveilles sous l'influence de la puissance humaine combinée avec la puissance vivifiante du globe, et tout ce que j'ai dit ce n'est encore que mesquinerie et pauvreté... Oui, la Destinée de l'homme est bien là!

Mais il faut s'arrêter... j'oublie que ces paroles sont jetées à un monde de douleurs et de misères, où six mille ans de souffrances ont étiolé les âmes et tari dans les cœurs les sources des grandes espérances. Le mal s'est infiltré jusqu'à la moëlle des os, il a rongé jusqu'au désir. Tous les rêves d'avenir se bornent aujourd'hui à la conquête des incompatibilités, de l'adjonction des capacités, et de je ne sais quelles autres réformes de ce calibre... Il faut s'arrêter...

CHAPITRE QUATRIÈME.

Convenances et Économies de l'Architectonique phalanstérienne.

> Que d'erreurs chez ces savants qui veulent nous enseigner les routes du bien, et dont aucun n'a eu assez de génie pour reconnaître que ni le Bon, ni le Beau ne sont compatibles avec la Civilisation, et que loin de chercher à introduire le Bien dans cette société, vrai cloaque de vices, il n'est d'option sage que celle de sortir de la Civilisation pour entrer dans les voies du bien social!
>
> CH. FOURIER.

> . . .? Leur as-tu dit encore que la plus haute expression artistique d'une chose correspond à son maximum d'utilité ?
>
> VICTOR LABOUR.

§ I.

> Plus les proportions se rapprochent de leur terme central et générateur, plus elles sont grandes et puissantes.
>
> ST-MARTIN.

Oui il faut s'arrêter :

Car aujourd'hui que l'on prodigue le nom de poésie d'autant plus que l'on comprend moins la chose ; aujourd'hui qu'on trempe ce nom dans toutes scènes domestiques, dans de ridicules péripéties bourgeoises, dans des

intrigues d'alcôve civilisée, dans les ruisseaux des rues, dans toute puérilité et toute fange ; aujourd'hui que la poésie sociale, la grande poésie humanitaire effarouche et fait fuir notre littérature chiffonnée, nos peintres de mœurs et de vie privée, nos poètes pleureurs, nos laquistes lamentables : aujourd'hui, il semble en vérité qu'on ne puisse faire de la poésie qu'avec des gonflements d'amour engorgé ou de la vapeur et des fluides éthérés... ou bien encore, — pour les uns, avec le poignard classique qui tue dans les règles et proprement derrière la coulisse, emmanché d'un alexandrin de douze pieds, plus raide que sa lame de bois, — pour les autres, avec la dague moyen-âge qui égorge, en plein théâtre, tout le long du drame échevelé.

Qu'il puisse y avoir de la poésie dans partie de ces choses, qu'il y en ait même en toute action palpitante de vie humaine et de Passion *en essor subversif* ou *en essor harmonique,* c'est ce que, moins que personne, je songe à contester : — mais autre chose est la poésie du présent et du passé, autre chose la poésie de l'avenir. L'une, individuelle, gémissante ou poussant de grands cris de douleurs, des clameurs de détresse ; l'autre, individuelle et humanitaire à la fois, puisant aux grandes harmonies de la nature, s'inspirant aux mouvements synergiques des populations et des races, à la voix des lois divines. L'une obscure; l'autre éclatante et radieuse. L'une trempant ses pinceaux dans des larmes

et du sang noir ; l'autre harmoniant sur les grandes toiles encadrées d'or et de diamants les sept couleurs vives de l'arc-en-ciel, les sept joies de l'âme glorifiée. L'une enfin s'agitant dans le chaos ; l'autre planant sur la création.

Donc, si l'on ne veut pas aujourd'hui la poésie dans les choses sociales, — et en ce moment pourrait-on deviner qu'elle y doit être, puisque l'on prend pour choses sociales une politique décharnée, une charte, squelette sonore et sec dont les os sont le budget, la loi électorale, le cens d'éligibilité et la responsabilité des ministres ? — si l'on n'y veut pas la poésie, disons-nous, revenons à l'arithmétique. Faisons des additions et des soustractions, des *totaux* et des *restes*. Parlons aux chiffres. Comptons. Aussi bien, voyez-vous, les neuf caractères de l'algorithme arabe, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et leur zéro, sont une batterie plus que suffisante pour démolir la Civilisation et ruiner toutes ses défenses.

Et d'ailleurs qu'on ne s'y trompe pas ; qu'on ne prenne pas pour valant quelque chose les grandes déclamations que font, par le temps qui court, au nom de la poésie, contre les mathématiques et les sciences exactes, tant de hannetons littéraires et de petits poètes essoufflés. — Il est bien vrai que l'école scientifique actuelle, matérialiste et fragmentaire, a voulu et veut encore, avec ses *données arbitraires* et la négation d'un plan d'ensemble pensé et préétabli, exiler Dieu de la création ; il est bien vrai qu'elle a desséché, fracturé, rapetissé la science.

Mais que l'on se place, pour voir la science, à ce haut point de vue de Pythagore, de Képler et de Fourier, qu'on s'élève jusque-là, et l'on pourra dire si la science est hostile à la poésie! — Et même, je le veux encore, que l'on se tienne au point de vue de l'école newtonnienne; que nos littérateurs si ridicules quand ils entrent tout ambrés, tout parfumés, tout pommadés, dans le domaine de la science où ils ne voient goutte, lisent seulement l'*astronomie d'Herschell*, — s'ils peuvent comprendre, — et ils verront s'ils ont bonne grâce avec leurs airs et leurs dédains (1).

(1) Ceci ne s'adresse pas à tous nos littérateurs : il est parmi eux plus d'un homme sensé. Je crois même juste de dire qu'aucune époque n'a présenté une plus riche collection de talens que la nôtre ; on a prodigieusement perfectionné la forme : malheureusement les idées manquent souvent, et la phrase envahit tout. On veut faire à toute force du *senti*, du *profond*, et l'on sert en pâture au public mille petites théories plus vaines et plus puériles les unes que les autres. Le public, d'ailleurs, consomme tout; il se montre fort débonnaire. Et puis *il n'y a pas de critique*, pas de saine critique, j'entends. Cette dernière assertion pourra paraître impertinente à ceux qui se sont constitués les juges du camp, et qui tiennent en main les trompes et les trompettes; elle me vaudra peut-être plus de horions que les passages les plus scabreux de mon livre tous ensemble. Pour le moment, c'est pure assertion : la preuve viendra plus tard, à sa place; et sa place ne peut se trouver que dans un écrit périodique. D'ailleurs, il ne s'agit dans cette note que de dénoncer un ridicule, une des minauderes de notre littérature, qui, tout en faisant niaisement du sentiment contre la science, n'en recherche pas moins, avec une avidité enfantine, l'emploi des expressions techniques, dans le but innocent de se styler, de se donner du galbe : ce qui serait fort bien faire, si cette pauvre science n'était pas plus rudement écorchée encore par ce genre d'hommages, que par la dénigration directe. C'est une contrebande plus fâcheuse que la franche guerre.

Prétendre parquer en deux camps hostiles la science et la poésie, c'est chose bien digne d'un siècle qui veut cantonner, en opposition aussi, dans le domaine social, l'ordre et la liberté. — L'ordre n'est qu'un mot absurde sans la liberté. Ce sont deux faits liés et solidaires. Or, dans la création, la poésie est aux mathématiques ce que, dans le monde social, la liberté est à l'ordre. — Serait-ce qu'il n'y a pas de poésie dans les grandes harmonies de la nature? Sur quoi donc seraient fondées ces grandes harmonies, sinon sur les grandes lois physiques et mathématiques? — Sont-ce là, dès-lors, choses à séparer?

Et si, maintenant, la solution de la belle et grande question de l'architectonique humanitaire calculée sur les exigences de l'organisation de l'homme et de la vie sociale la plus heureuse et la plus parfaite, répondant à l'intégralité des besoins et des désirs de l'homme, déduite de ces besoins, de ces désirs, et mathématiquement ajustée aux grandes convenances primordiales de sa constitution physique et passionnelle; Si cette forme, qui réfléchit, majestueuse et complète, comme nous le verrons mieux plus tard, la grande loi de l'Harmonie Universelle, se trouve en même temps et par cela même douée de la plus haute expression de poésie architectonique qu'il soit possible de concevoir, est-ce là une raison pour la rejeter, cette forme?

Quoi donc? vous suspecteriez la réalisabilité (1) de cette grande pensée architecturale parce que, — ainsi que le diamant contient pur le rayon blanc de lumière solaire et les sept couleurs qui le composent, — ainsi elle contient dans son ensemble l'harmonie intégrale et toutes les harmonies qui la produisent! Vous la suspecteriez parce qu'elle se résout en un merveilleux microcosme dont toutes les parties, coordonnées entre elles, avec leurs styles variés dépendant des rapports des choses, leurs caractères propres, leurs types spéciaux, forment une manifestation archétypique du beau, de l'ordre, de l'unité universelle?

Serait-ce donc que ce sentiment du beau, des rapports vrais, des convenances générales, placé au cœur de l'homme comme un flambeau inextinguible, est une lumière fallacieuse et fausse? Ne serait-il qu'une déception? qu'une ironie implacable et cruelle? — Ecoutez donc les sublimes enseignements de la Création, les grandes voix de la Terre et des Cieux, qui apprennent à l'homme que cet archétype idéal gravé dans son âme est le *Verbe éternel*, incarné partout dans l'univers, et que la tâche de l'homme ici-bas est de l'incarner dans le monde sur lequel il a reçu puissance et domination.

Non! il n'est pas de plus énergique révélation de la déviation de l'homme, pas de témoignage plus haute-

(1) Ce mot-ci n'est guère harmonieux, mais il est utile.

ment accusateur de la subversion de destinée dans laquelle il est plongé, que cette révolte de sa raison pervertie et faussée contre ses attractions natives, contre les harmonies éternelles vers lesquelles gravite sa noble nature! La plus éclatante attestation synthétique du mal social, c'est bien que l'homme soit enfoncé dans le mal jusque là qu'il regarde ce mal comme son élément! C'est cette fatale croyance qui a paralysé si long-temps l'intelligence humaine, qui a fait obstacle à toute hardie recherche d'une issue de Subversion en Harmonie : c'est elle encore qui, maintenant qu'un homme, par une incroyable puissance de génie, a trouvé cette issue, fait dire des paroles de cet homme, comme les Troyens des paroles de la prophétesse inspirée : « Rêve et mensonge, délire et folie! »

Ainsi, et pour en revenir à la question spéciale qui nous occupe, c'est donc délire et folie que de se proposer la solution de ce problème :

Trouver les conditions architecturales les plus convenables aux besoins de la vie individuelle et sociale, et constituer, d'après les exigences de ces conditions, le type de l'habitation d'une population de dix-huit cents personnes, — population qui correspond à l'unité d'exploitation du sol, et qui constitue la Commune rurale, c'est-à-dire l'Alvéole élémentaire de la grande ruche sociale :

Quoi donc, c'est folie et délire, cela! et vous dites : cela est inoui, extravagant, *irréalisable* (c'est le grand mot) et vous parlez ainsi alors que vous avez sous les yeux, et à vous les crever encore! des constructions *logeant dix-huit cents hommes*, et non pas fondées en terre ferme, sur roc, mais bien mobiles, mais filant sur l'océan dix nœuds à l'heure et transportant leurs habitants de Toulon au Cap, du Cap à Calcutta, de Calcutta au Brésil et au Canada! des constructions à dix-huits cents habitants, qui narguent les vents des grandes mers et les ouragans des tropiques, de braves et dignes vaisseaux de ligne, ma foi, épais de préceinte, hauts de mâture, et carrés de voilure, et parlant haut des deux bords avec leurs triples batteries de vingt-quatre et de trente-six, et mordant dur, encore, avec leurs grapins d'abordage!

Était-il donc plus facile de loger dix-huit cents hommes au beau milieu de l'océan, à six cents lieues de toute côte, de construire des *forteresses flottantes*, que de loger dans une construction unitaire dix-huit cents bons paysans en pleine Champagne ou bien en terre de Beauce?

Mais voici un autre problème encore, et qui s'énonce ainsi :

Trouver moyen de mettre à l'abri dans une ville un petit corps de troupes, et de lui donner même,

pendant un temps plus ou moins long, une supériorité de forces sur une grande armée qui l'attaquerait avec un matériel immense, des bombes de douze pouces et des boulets de vingt-quatre.

Je pourrais bien vous dire, moi qui suis du métier, ce qu'il a fallu d'observations, d'efforts d'intelligence et de combinaisons pour arriver à résoudre ce problème comme il l'est aujourd'hui. Parapets, bastions, courtines, tenailles, demi-lunes et réduits de demi-lune; contre-gardes, fossés, chemins couverts, places d'armes et réduits de place d'arme, traverses, communications.... je vous fais grâce du reste et des détails; il a fallu agencer et combiner tout cela, ménager les angles et les incidences, les commandements et les défilements; combiner toutes les formes, calculer toutes les hauteurs, toutes les dimensions, les modifier de mille manières par mille considérations et pour mille relations; coordonner chacune d'elle à toutes les autres; et cela, non pas grossièrement, non pas d'une façon approchée, mais, savez-vous, à un centimètre près! Et il faut des combinaisons différentes pour toutes les positions différentes!

Dans ces fortifications, où les promeneurs bénévoles ne voient que des murs et des fossés, il n'y a pas un mouvement de terrain, pas une inclinaison, pas un pli qui ne soit calculé; et quand une place forte a fait sa toilette de guerre, quand elle s'est parée pour le siège,

il n'y a pas une pierre qui ne soit en son lieu, pas une motte de terre qui ne soit à sa place!

La détermination d'un front-bastionné, type élémentaire de la fortification, constitue un problème tellement surchargé de conditions, qu'il y a de quoi effrayer d'y penser. Ce que l'invention en a dû coûter d'efforts d'intelligence et de tension d'esprit, vous pouvez en juger par ce que l'on exige de temps, de travaux, d'études et de science pour arriver à la comprendre.

Or, ce problème a été résolu. L'invention a été faite, réalisée, et maçonnée. On a dépensé et on dépense encore des milliards en Europe pour faire et entretenir ou pour broyer des milliers de fronts-bastionnés. Ce n'est pas impossible cela! — Il est vrai que c'est une des parties constitutives du grand art de tuer les hommes, et qu'en cette direction du moins on ne se ferme l'espoir à aucune espèce de perfectionnement et de progrès. — Voyez plutôt le mortier-monstre ... des bombes de mille, cordieu! il y a de l'avenir dans cette découverte....

Hé bien! si l'adoption de cette découverte, ou de toute autre invention philantropique et productive du même genre, nécessitait un changement dans le système de défense, vous verriez qu'on trouverait tout simple de poser le problème de la fortification des villes sur de

nouvelles bases, de recommencer l'invention et d'en construire la solution. Pour cela on a de l'argent, des travailleurs, un corps nombreux d'ingénieurs qui apportent à ces choses science, intelligence et facultés; pour cela on remue le sol, on fonde sur pilotis, on laboure le roc; on percera, pardieu, en roc dur d'immenses fossés de vingt mètres de profondeur; pour cela rien ne coûte. — C'est bien.

Mais qu'un homme vienne dire que l'on devrait songer à loger les hommes sainement, commodément, agréablement, sociétairement.... — Folie et délire !

Que cet homme ajoute qu'il en a trouvé le moyen, qu'il le donne : — Le voici, voici les plans, examinez. Et si les plans paraissent bons, faites au moins un essai, un seul. C'est la porte d'un nouveau monde.... — Pst ! rêve et mensonge !

Oh ! il faudra pourtant bien que vous écoutiez, je vous le jure! dût-on vous appliquer la gueule du porte-voix sur les oreilles. Si vous êtes logés, vous autres, tout le monde ne l'est pas. Il y en a qui ont trop froid en hiver, et trop chaud en été, savez-vous? il y en a dont la botte de paille à coucher se mouille trop quand il pleut, et dont le plancher devient boue! L'homme n'est pourtant pas fait pour vivre dans les tanières. Ce n'est pas un animal qui se terre, l'homme : et il faut qu'on le loge.

Or, s'il faut qu'on le loge, trouvez donc, pour le loger, mieux qu'un Phalanstère, trouvez mieux en satisfaction des convenances, en agrément, en magnificence et en économie?... en économie, entendez-vous ?

Chose étrange ! il n'y a pas de problème absurde, mal posé ou malfaisant qu'on n'ait encore cherché à résoudre sur cette terre, et on s'insurge contre l'idée de déterminer les lois d'une architecture harmonique et convenante à l'organisme humain !

L'Académie s'ingénie chaque année à trouver des sujets de concours pour les élèves de l'école d'architecture, et elle n'a pas eu l'idée de proposer celui-là ! C'est pourtant une conception plus féconde, une idée plus haute de mille coudées, que toutes les idées architecturales qui aient été exécutées ou seulement émises jusqu'ici.

C'était là d'ailleurs la tâche sociale réservée à l'Art dans la carrière du progrès social. — Qu'un architecte, en effet, laissant le quart de rond, la cimaise et les ordres, se fût proposé de résoudre le problème architectural ainsi posé :

Étant donné l'homme, avec ses besoins, ses goûts et ses penchants natifs, déterminer les conditions du système de construction le mieux approprié à sa nature :

Cet architecte se trouvait, dès le premier pas, face à face avec l'option suivante :

V *Ou une maison isolée pour chaque famille;*

A *Ou un édifice unitaire pour la réunion de familles composant la Commune.*

L'économie, l'aisance, la facilité des relations et des services, les agréments de toute nature, toutes les convenances matérielles, sociales et artistiques militaient pour le second système.

Dès-lors, optant pour l'architectonique sociétaire, l'artiste était sur la voie du calcul des Destinées; il découvrait de proche en proche, en cherchant les bases de son projet, toutes les conditions de la vie sociétaire, qui ne sont autre chose que les déductions naturelles et pratiques des besoins, des goûts et des penchants natifs de l'homme. Et c'est ainsi qu'en spéculant sur l'architectonique la mieux adaptée à la nature humaine, on eût nécessairement rencontré la forme sociale la mieux adaptée à cette même nature.

Toutes ces questions se tiennent. On ne peut résoudre les unes sans déterminer en même temps la solution des autres. Le problème architectonique n'est qu'un cas particulier du problème social général, qui doit être ainsi posé :

Étant donné l'Homme, avec ses besoins, ses goûts, ses penchants, déterminer les conditions du système social le mieux approprié à sa nature.

Décomposez le mot *système social*, et vous y trouverez système industriel, système commercial, système scientifique, système d'éducation, système architectural, etc., c'est-à-dire toutes les branches de l'arbre social. — Or, la Vérité étant UNE, si vous avez découvert la Loi qui régit l'un de ces systèmes, vous avez la solution pour tous les autres.

Construisez un Phalanstère, pourvoyez-le de son matériel, amenez-y une population de trois ou quatre cents familles inégales, riches et pauvres, pères, mères et enfants; laissez-la se caser, agir; abandonnez-la à elle-même; surtout, préservez-la du contact de tout pédant philosophe et moraliste, et vous verrez l'Association se faire par instinct si votre population n'écoute que les indications de la nature. — Il est sensible que les travaux domestiques seraient d'abord organisés en grande échelle et sociétairement; ensuite le système d'éducation, et tous les autres services, de proche en proche. La création du milieu architectural sociétaire commanderait la formation du milieu sociétaire intégral : il n'y aurait qu'à suivre docilement la voix du génie de l'humanité. — C'est, au reste, ce qui demeurera prouvé dans la partie de cet ouvrage, où, pour déterminer les conditions

de la vie sociétaire, nous ne ferons rien autre chose que de placer une population au milieu du dispositif matériel d'une Phalange, nous bornant à constater le mode suivant lequel tendent à se comporter, dans un pareil milieu, les divers membres de cette population, à reconnaître les lois suivant lesquelles s'y grouperaient naturellement les individualités, s'y formeraient spontanément les aggrégations et les hiérarchies de tous les ordres.

Si l'on eût réalisé pareil projet par manière d'expérience, il est évident qu'on fût tombé sur une forme sociale non pas artificielle, factice, contrariant la nature comme le sont la Civilisation et toutes les rêveries des philosophes, toutes les républiques utopiques sorties de leurs cerveaux, construites *à leur façon*, — mais sur une forme sociale naturelle, normale, dérivant rigoureusement de l'organisation humaine, faite à *la façon de la Nature ou de Dieu*, ce qui vaut bien *la façon* de Platon, ou celle de M. Bérard, éditeur de la merveilleuse constitution de 1830, laquelle est établie pour l'éternité... exactement comme toutes les précédentes.

Les hommes n'ont pas encore pu se persuader qu'il faut plier devant la Nature, se soumettre à elle, lui demander ses lois; ils aiment mieux en faire eux-mêmes, des lois, quitte à ne leur donner d'autre sanction que des gendarmes et le bourreau.

Le lecteur doit bien comprendre, maintenant, que Fourier a manœuvré à l'inverse de tous les réformateurs de l'œuvre de Dieu, et que sa découverte est la récompense de la religieuse docilité qu'il a mise à suivre les indications de la Nature. Toutes les dispositions de la vie sociétaire sont exactement calquées, comme les dispositions architecturales que nous venons d'examiner, sur des convenances fixes et bien déterminées. Le calcul qui lui a livré la connaissance de l'architecture sociétaire est le même que celui qui lui a donné la clé de toutes les autres parties constitutives de la société harmonienne.

La vérification des calculs, la contre-preuve des opérations consiste à soumettre les résultats à la *pierre de touche composée*, à examiner s'ils réalisent l'alliance du Bon et du Beau, de l'artistique et du confortable, du merveilleux et de l'arithmétique; car cette alliance, ainsi que je viens de l'établir, est le caractère de toutes les œuvres de Dieu, le vrai contrôle de toute harmonie.

Que l'architecture phalanstérienne, type élémentaire de la grande architecture humanitaire, contienne les sources les plus vives auxquelles puissent s'alimenter l'art et la poésie architectoniques, c'est ce qu'aucun artiste et même aucun homme de quelque portée d'esprit, capable de saisir une donnée, ne songera à contester. — Mais nous marchons dans des chemins tellement encombrés d'obstacles, tellement semés de pré-

jugés, tellement obstrués par les ronces de la routine; nous avons à parler à des gens si bien habitués à ne croire réalisable et possible que ce qui est étroit, mesquin, difforme et laid; si éloignés de comprendre que la plus haute expression poétique dont un mouvement quelconque soit susceptible correspond précisément à son MAXIMUM D'UTILITÉ, nous avons, en un mot, tant de de défiances à vaincre, nous qui venons jeter une idée d'Harmonie en pleine Civilisation, que nous devons examiner spécialement l'architecture sociétaire sous le rapport de l'économie, et prévenir ainsi toutes objections sur sa réalisabilité. Ces objections, on ne manque pas de les tirer de la splendeur et de la magnificence des choses de l'Ordre combiné, comme si ces splendeurs n'étaient pas plus conformes aux Attractions de l'humanité et par conséquent à ses Destinées, que les cloaques, les clapiers et les fanges de la Civilisation.

Examinons donc la question sous le rapport de la réalisation, et réduisons à leur juste valeur les prétendues impossibilités de l'application.

§ II.

Deux et deux font quatre.
Traité d'Arithmétique.

J'AI exposé l'idée générale du Phalanstère, du manoir de la Phalange industrielle, qui remplacera le vil-

lage civilisé, comme le village a remplacé le kraal du sauvage. Ai-je dit que les premiers Phalanstères dont accoucherait notre pauvre Civilisation, seraient étincelants et somptueux comme les Phalanstères de Haute-Harmonie, les Phalanstères nés et baptisés au brillant soleil de l'Avenir? Non, je n'ai pas dit cela. Comparativement à ces resplendissants Phalanstères, les premiers essais de la Civilisation ne sauraient produire que des avortons. Et pourtant auprès de nos habitations ces avortons-là seront des séjours enchantés.

De quelque peu de valeur que soient les matériaux des Phalanstères de début, l'unité de la construction, la symétrie des grandes masses, le contraste et la variété des parties, l'heureux agencement des détails avec l'ensemble, et par-dessus tout l'expression architecturale de la pensée sociale, les harmonies de ces constructions avec les eaux, les végétaux, les paysages animés par une heureuse et joyeuse population; tout cela fera, de ces Palanstères de début, d'honorables, de ravissants séjours. Le luxe ensuite ira croissant selon les ressources, — et la progression sera rapide.

La Phalange d'essai, celle dont le succès prouvera sans réplique la grande vérité sociale qui ne peut pas être introduite dans certaines cervelles par la voie de la science et du calcul, cette première Phalange sera certainement établie sur un sol libre. Ce sera un terrain

d'une lieue carrée environ, acquis par une Compagnie d'actionnaires, et sur lequel on se proposera de porter une population pour l'exploiter; ce sera une *colonie* exécutant combinément des travaux d'agriculture, d'ateliers, d'éducation et de ménage.

Or, demandez-vous s'il serait plus économique et plus sage, pour loger une population qui devra s'élever à dix-huit cents ou deux mille personnes, de construire un grand édifice unitaire, ou de bâtir trois cent cinquante à quatre cents petites maisons isolées et civilisées, trois cent cinquante masures morales et philosophiques?

Ce n'est plus ici du fantastique, du chimérique, de la folie, comme disent nos esprits-forts; ceci est prosaïque et vulgaire : il ne faut ni beaucoup d'architecture, ni beaucoup d'arithmétique, pour comprendre que le développement des murs, des toitures, et des charpentes, serait quatre fois plus considérable dans le cas de la bourgade incohérente que dans le cas du Phalanstère.

Ajoutez encore les murs de clôture exigés, dans le régime morcelé, pour enfermer les maisons, les jardins et les cours; pensez que vous pourrez avoir sous une seule couverture courant régulièrement d'un bout à l'autre de l'édifice sociétaire, trois et même quatre étages; que vous épargnez quatre cents cuisines, quatre

cents salles à manger, quatre cents greniers, quatre cents caves, quatre cents étables, quatre cents granges, pour concentrer le tout dans quelques vastes sérisières. — Réduction analogue sur une foule de pièces et d'ateliers épars aujourd'hui dans la bourgade. — Indépendamment de l'économie de place et de construction, ajoutez celle de deux ou trois milliers de portes, de fenêtres, de baies, avec leurs châssis, leurs boiseries et leurs ferrements; pensez à l'entretien ruineux que chacune de ces maisons nécessite par année, au peu de durée de ces constructions étriquées, aux ignobles remaniements qu'on leur fait incessamment subir. Multipliez la dépense de chaque maison par leur nombre, et vous serez à même de prononcer !

Quant à la rue-galerie, voyons ce qu'elle épargne. — Dans chaque maison, des escaliers tordus et boiteux qui mangent beaucoup de place et beaucoup de matériaux, des corridors, des couloirs, des paliers ; — ensuite, des précautions dispendieuses de toute nature, que, depuis la basse classe jusqu'à la haute, depuis le parapluie jusqu'à l'équipage, chacun des deux mille habitants de la bourgade est obligé de prendre contre le froid, la pluie, les intempéries; puis les maladies qui coûtent, usent la santé, arrêtent le travail; — puis enfin le bien-être en place du mal-être. — Pesez toutes ces choses, et vous verrez que la rue-galerie, vitrée, rafraîchie ou chauffée, avec ses grands escaliers régulièrement dis-

posés, ses atriums et ses porches fermés du rez-de-chaussée, où l'on descend de voiture à l'abri quand on vient du dehors; vous verrez, dis-je que la rue-galerie avec tout son luxe d'espace, est une construction aussi ÉCONOMIQUE qu'hygiénique et confortable.

Calculez en outre ce que, dans chaque ménage, l'on perd de travail et de temps pour le service de la cuisine, de la cave, du grenier; pour l'apport de l'eau, que les valets ou les femmes vont péniblement puiser, plusieurs fois par jour, à la pompe ou à la fontaine; pour l'entretien et le service de propreté; pour toutes les opérations domestiques enfin, exécutées par de simples mécanismes dans la construction phalanstérienne!

Le service de la première distribution de l'eau dans les ménages des grandes villes, de Paris, par exemple, emploie à lui seul des milliers de bras et constitue toute une industrie fatale (1). Faites le compte de l'effet utile obtenu par le retour à la production active de toutes ces forces épargnées par des machines; ajoutez à ces bénéfices, qui deviennent prodigieux quand vous les appliquez sur de grandes échelles, les dispositions de garantie contre les incendies, dont les sinistres s'élèvent chaque

(1) Les porteurs d'eau finissent presque toujours par être atteints de phthisie. Monter toute la journée, toute l'année, toute la vie, à la force des bras, de la poitrine et des épaules, de l'eau dans des maisons de trois, quatre, cinq ou six étages, c'est un métier qui tue les plus robustes.

année, en France, à des sommes énormes ; enfin, pensez à la supériorité de puissance et d'effet de toute opération conduite avec ensemble, régularité, et bien dirigée, sur les opérations morcelées, anarchiques, exécutées aujourd'hui dans les conditions les plus défavorables sous tous les rapports. Et quand vous aurez examiné, considéré, calculé toutes ces choses, alors, décidez !

Décidez :

Si l'Architectonique unitaire, qui, seule, substitue l'ordre au désordre, l'aménagement à la déperdition, n'est pas, — arithmétiquement, prosaïquement et économiquement parlant, — mille fois préférable à l'Architectonique confuse, incohérente, morcelée des Barbares ou des Civilisés.

Tout ceci, je le répèterais mille fois, n'est ni du fantastique, ni de la folie ; tout ceci est vulgaire, positif, palpable, et tellement clair, que le premier portier venu le saisira, qu'il n'y a même pas de philosophe ou d'économiste qui ne soit capable de le comprendre.

On aurait beau se dire dépourvu de tout sens poétique, de tout sentiment des corrélations et des rapports vrais ; on aurait beau être absolument sourd, par organisation, à la voix de la Convenance des choses, il faudrait encore se rendre. C'est l'arithmétique qui parle, qui conclut. Il n'y a pas à ergoter contre elle.

Dira-t-on maintenant qu'il est *impossible* de disposer des bois et des pierres en édifice sociétaire ? Les pierres et les bois se refuseraient-ils à se laisser façonner en Phalanstère ? — Si les bois et les pierres ne refusent pas de se prêter à semblables constructions, ne vous montrez donc pas plus inintelligents que ces matériaux, en jetant brutalement, au travers des raisonnements et des calculs qu'on vous fait, cet inepte mot *d'impossibilité*.

Donc, il demeure bien et dûment démontré :

Que L'ARCHITECTONIQUE MORCELÉE *est ruineuse et malfaisante*, *tandis que* L'ARCHITECTONIQUE SOCIÉTAIRE *remplit toutes les conditions d'économie*, *de salubrité*, *d'agrément*, *satisfait à toutes les convenances*, *et ouvre à l'Art que l'autre tue*, *un avenir inespéré et inoui*.

Et ceci apprendra à ceux qui croient que *l'architecture est morte*, et à M. Hugo qui l'a écrit, que cette opinion-là n'est qu'une débilité d'esprit. M. Hugo, M. Hugo ! qui a dépensé trois ou quatre chapitres de phrases magnifiques et dignes d'une belle cause, pour établir que l'humanité a fait jadis de l'architecture dans le but *unique* et *simpliste* de faire de la poésie; et qui, partant de là, a posé cette solennelle puérilité, que la découverte de l'imprimerie avait tué l'architecture, parce que désormais l'humanité ferait de la poésie plus facilement en alignant des caractères de régule qu'en alignant des moel-

lons de marbre et de granit...!!! M. Hugo le poète, qui, parce qu'il fait de la poésie avec une plume, s'est allé fourrer en tête que l'humanité ne pouvait plus faire de la poésie qu'avec des plumes ! M. Hugo, qui prétend parquer l'humanité dans les dimensions de sa sphère, à lui; qui donne pour champ à l'Humanité et pour limite à l'Avenir, l'étendue de sa spécialité ; M. Hugo, enfin, qui, voulant à toute force faire ici le philosophe au lieu de rester ce qu'il est, un grand poète, a pris à cœur de gâter son bel œuvre de la *Notre-Dame*, en y introduisant cette sublime niaiserie, résumée par ces mots : *Ceci*, — le livre, — *tuera cela*, — le monument !

En vérité, on n'a jamais donné dans des aberrations plus bizarres et plus insensées. Il siérait que M. Hugo retranchât de son ouvrage cette malencontreuse ajoutée cousue à ses dernières éditions ; car son beau livre est destiné à vivre dans l'avenir, et des chapitres pareils ne feraient pas honneur à son intelligence. Il siérait aussi qu'il apprît et qu'il retînt que — pour grand poète que l'on soit, — on n'a pas le droit d'entrer tout botté, comme Louis XIV au Parlement, dans le domaine de la Science sociale, et que quand on veut faire de la Science sociale, il faut d'abord aller à l'école l'étudier. — En temps et lieux on pourra enseigner à M. Hugo que la Science sociale contient d'autres doctrines que celles du *Constitutionnel*, où il en est encore à l'heure présente, avec son abolition de la peine de mort, sa réforme des

prisons, et sa morale de résignation à l'usage des masses humaines, qu'à l'instar de M. de Lamennais le soi-disant *Croyant*, il condamne à jamais à la misère, de son autorité privée, comme il condamne l'humanité à ne plus faire que de petites maisons. — En fait d'institutions d'avenir, comme en fait d'architecture d'avenir, M. Hugo a encore beaucoup à apprendre ; et s'il ne veut pas apprendre, au moins ne devrait-il pas consacrer son grand style à édifier ou à reconforter des erreurs, des puérilités, des niaiseries, qu'on se voit, dès-lors, forcé de démolir (1).

Donc, Artistes, croyez plutôt au génie de l'humanité qu'à la voix des prophètes aveuglés. L'Architecture, qu'ils vous disent morte et enterrée, a encore à grandir de bien des coudées vraiment, pour atteindre sa taille ! — l'Avenir est ouvert, l'homme est tout-puissant. Les apôtres de l'étroit et de la faiblesse, du pauvre et du mesquin, ne puisent pas leurs inspirations aux sources vives, et ce n'est pas eux qu'il faut écouter....

(1) Rendons justice à M. Hugo. Depuis l'époque où cette boutade a été écrite, il a beaucoup marché. Nous pourrions étaler aujourd'hui tout un ruisselant écrin de nobles paroles socialistes taillées par son génie ; mais l'erreur très-grave qui lui est ici reprochée, n'ayant point été retirée, nous devons maintenir notre critique primitive. — (1847).

CHAPITRE CINQUIÈME.

Dispositif des Cultures.

> Lorsque cette terre, qui paraissait déserte et toute désolée aux yeux des passans, aura commencé à être cultivée de nouveau ;
> On dira : cette terre, qui était inculte, est devenue comme un jardin de délices.
>
> EZÉCHIEL. XXXVI. 34. 35.

Après avoir visité la demeure de la Phalange, il nous faut prendre une idée de la distribution de ses cultures et de ses ateliers. Pour cela faire, j'emprunterai quelques passages à Fourier. — Mais, afin qu'ils soient bien compris, il convient que je donne d'abord, par anticipation, une légère idée de l'ORGANISATION DU TRAVAIL, dans la Phalange, — objet capital que nous développerons plus loin dans ses conditions essentielles.

Dans la Phalange, les travaux d'agriculture, de ménage, de science, d'éducation, de beaux-arts, etc., ne

sont pas exécutés par des travailleurs isolés, éloignés les uns des autres et passant la journée, comme les nôtres, invariablement cloués à la même fonction. — Ils sont exécutés en séances courtes, variées, intriguées et joyeuses, par des escouades, des *groupes* de travailleurs, que la double affinité des penchants industriels et des caractères a librement composés, spontanément réunis.

Si la culture de la vigne, — ou tout autre, — comporte dans la Phalange le soin de vingt-quatre espèces, de vingt-quatre *plans* différents, cette culture sera gérée par vingt-quatre Groupes, d'âges et de sexes quelconques. — L'ensemble de ces vingt-quatre escouades composera la SÉRIE *des vignicoles* du canton. Ce bataillon industriel se range à son tour, comme partie intégrante dans la grande Série agricole qui, réunie aux autres Séries de classe, forme la PHALANGE INDUSTRIELLE. Donc :

Ainsi que, dans la constitution des armées modernes, la Phalange militaire ou la division se compose de brigades ; la brigade, de régiments ; le régiment, de bataillons ; le bataillon, de compagnies ; la compagnie, d'escouades ;

De même, la PHALANGE se compose des grandes Séries de *classes*, qui se divisent en Séries d'*ordres*, et se subdivisent en Séries de *genres*, d'*espèces*, de *variétés*, de *minimités*.... comme le montrerait le tableau

synoptique dont nous nous contentons d'ébaucher ici la formation.

	CLASSES.	ORDRES.	GENRES.
PHALANGE en ensemble combiné des grandes SÉRIES DE CLASSES.	A. Culture.....	1. Vergers....	Cerisiers. Pruniers. Poiriers. Pommiers. ....
	B. Ménage.	2. Prairies.	
	C. Fabrique.	3. Champs.	
	D. Commerce.	4. Forêts.	
	E. Éducation.	5. Potagers.	
	F. Sciences.	6. Parterres.	
	G. Beaux-arts.	7. Vignes.	
	H. Culte.		

Si l'espace le permettait nous indiquerions la composition de toutes les Séries A, B, C, D,.... 1, 2, 3.... comme nous faisons pour la Série agricole de *classe* cotée A, et pour la Série de *genre* numérotée 1. Le lecteur comblera facilement les lacunes et complètera le le tableau en poursuivant, par la pensée, la division de tous les termes jusqu'à leurs derniers éléments. La Série des *Cerisiers*, par exemple, se subdiviserait évidemment en autant de *groupes* que l'on cultiverait d'*espèces*, ou mieux encore de *variétés* de cerises sur les terres de la Phalange. Toutes les autres branches aboutissent également à des Séries de *groupes*, comme les subdivisions de l'armée et du régiment arrivent définitivement à des réunions ou Séries d'*escouades* formant les Compagnies, comme les bifurcations d'un grand arbre, parvenues aux rameaux et aux ramilles, s'épanouissent finalement

en bouquets ou Séries de *feuilles*, organes de travail et de vie de l'être végétal.

L'industrie organisée en MÉTHODE NATURELLE, en système logique, comme le demande le pur bon sens, est loin, — on le voit, — de reproduire l'anarchie de l'industrialisme civilisé, la mêlée nommée libre concurrence, et l'extrême incohérence de tous les travaux exécutés par nos ménages morcelés. Dans le Régime sociétaire, la convergence industrielle est parfaite, LE TRAVAIL EST ORGANISÉ. La Phalange est une armée compacte, manœuvrant librement comme les corps les mieux disciplinés. Depuis les innombrables escouades adonnées aux fonctions minimes, aux variétés les plus ténues, on remonte par les Séries d'espèces, de genre, d'ordre et de classe, jusqu'à la RÉGENCE centrale, réunion des sommités des différentes hiérarchies, qui imprime à l'ensemble des Séries et des travaux le *mouvement harmonique convergent.*

Il est donc entendu que l'industrie sociétaire opère par *réunions nombreuses*, *intriguées, joyeuses*, *en séances suffisamment courtes et variées*, *et que ces réunions nommées* GROUPES, *se combinent et se hiérarchisent dans les* SÉRIES *des différents degrés.*

§ I.

> L'amalgame judicieux des trois Ordres d'agriculture est le moyen d'allier le bon et le beau. Ces Ordres ne sont pas même connus des agronomes civilisés, qui n'en peuvent employer que les trois caricatures.
>
> Ch. Fourier.

Venons maintenant à la distribution matérielle des cultures qui doivent, ainsi qu'on le pense bien, être mises en harmonie avec le principe de classement que nous venons d'esquisser, et se prêter en tout point aux opérations des Groupes et des Séries.

Cette distribution s'exécutera suivant trois méthodes ou *Ordres agricoles*, déterminés par la nature même des choses, et dont nous allons emprunter la description à l'auteur du *Traité de l'Association;* il s'exprime ainsi sur ce sujet, tome 2, page 50 :

1° *L'ordre simple ou massif,* est celui qui exclut les entrelacements ; il règne en plein dans nos pays de grande culture, où tout est champ d'un côté, tout est bois de l'autre. On voit dans la masse des terres à blé, beaucoup de points qui pourraient convenir à d'autres cultures, et surtout aux légumineuses ; de même que dans la masse des bois on trouve beaucoup de pentes douces qui pourraient convenir à une vigne, beaucoup de plaines intérieures qui pourraient convenir à une clairière cultivée, et améliorer la forêt où il faut ménager des espaces vides pour le jeu des rayons solaires, la circulation de l'air et la maturité du bois.

2° *L'ordre ambigu ou vague et mixte,* c'est celui des jardins confus qu'on nomme anglais, et qu'on devrait nommer

chinois, puisque l'Angleterre a emprunté des Chinois cette méthode, fort agréable quand elle est employée à propos, mais non pas avec la mesquinerie civilisée, qui rassemble des montagnes et des lacs dans un carré de la dimension d'une cour.

L'Harmonie étant ennemie de l'uniformité, emploiera sur divers points d'un canton et notamment dans les pays coupés, comme le pays de Vaud, cette méthode chinoise, ou vague et ambiguë, qui rassemble comme par hasard toutes sortes de cultures et de fonctions : elle formera un contraste piquant avec les massifs (méthode 1), et les lignes engrenées (méthode 3).

3° *L'ordre composé et engrené* est l'opposé du système civilisé, selon lequel chacun tend à se clorre et s'entourerait volontiers de bastions et batteries de gros calibre. Chacun en Civilisation veut se retrancher et faire une citadelle de sa propriété. On a raison en Civilisation, parce que cette société n'est qu'un ramas de voleurs gros ou petits, dont les gros font pendre les petits ; mais en Harmonie, où l'on ne peut pas essuyer le moindre vol, et où un enfant ne volerait pas même une grappe de groseilles, on emploie autant qu'il se peut, dans les distributions de culture, l'ordre matériel composé ou méthode engrenée, selon laquelle chaque série s'efforce de jeter des rameaux sur tous les points, engage des lignes avancées et des carreaux détachés dans tous les postes des Séries dont le centre d'opération se trouve éloigné du sien.

L'ordre massif est le seul qui ait quelque rapport avec les méthodes grossières des Civilisés ; ils réunissent toutes les fleurs d'un côté, tous les fruits de l'autre, ici toutes les prairies, là toutes les céréales : enfin ils forment partout des masses dépourvues de lien. Leur culture est en état d'incohérence universelle et d'excès méthodique.

D'autre part, chacun d'eux, sur son terrain, fait abus de la méthode engrenée ; car chacun voulant recueillir, sur le sol qu'il possède, les objets nécessaires à sa consommation, accumule vingt sortes de cultures sur tel terrain qui n'en devrait

pas compter moitié. Un paysan cultivera pêle-mêle blé et vin, choux et raves, chanvre et pommes de terre, sur tel sol où le blé seul aurait convenu : puis le village entier mettra en blé exclusivement quelque terrain éloigné qu'on ne peut pas surveiller contre le vol, et qu'il aurait convenu de mélanger de diverses plantations. Une Phalange exploitant son canton en système combiné, commence par déterminer deux ou trois emplois convenables à chaque portion : l'on peut toujours faire avec succès des mélanges, hors le cas de vignobles très-précieux, qui encore peut compter fruits et légumes en accessoires de la culture pivotale. Ces alliages ont pour but d'amener divers groupes sur un même terrain, de leur ménager des rencontres qui les intéressent aux travaux engrenés avec les leurs, et de laisser le moins que possible un groupe isolé dans ses fonctions.

A cet effet, chaque branche de culture cherche à pousser des divisions parmi les autres : le parterre et le potager, qui chez nous sont confinés autour de l'habitation, jettent des rameaux dans tout le canton. Leur centre est bien au voisinage du Phalanstère, mais ils poussent dans la campagne de fortes lignes, des masses détachées qui diminuent par degrés, s'engagent dans les champs et prairies dont le sol peut leur convenir ; et de même les vergers, quoique moins rapprochés du Phalanstère, ont à sa proximité quelques postes de ralliement, quelques lignes ou blocs d'arbustes et espaliers engagés dans le potager et le parterre.

Continuant les applications des principes fixes et invariables d'après lesquelles se règlent toutes les harmonies sociétaires, Fourier poursuit le calcul des résultats, entre dans les détails du milieu phalanstérien, et nous les décrit comme un voyageur racontant les mœurs des contrées qu'il a parcourues.

Cet engrenage agréable sous le rapport du coup-d'œil, tient

encore plus à l'utile, à l'amalgame des passions et des intrigues. On doit s'attacher surtout à ménager des *mariages de groupes,* des rencontres de ceux d'hommes avec ceux de femmes, par suite de l'engrenage des cultures ; l'idée de mariage des groupes est plaisante et prête à l'équivoque. Mais ce sont des rencontres industrieuses fort décentes, et aussi utiles que nos réunions de salon et de café sont stériles ; par exemple :

Si la Série des cerisistes est en nombreuse réunion à son grand verger, à un quart de lieue du Phalanstère, il convient que, dans la séance de quatre à six heures du soir, elle voie se réunir avec elle et à son voisinage :

Une cohorte de la Phalange voisine, et des deux sexes, venue pour aider aux cerisistes ; un groupe de dames fleuristes du canton, venant cultiver une ligne de cent toises de mauves et dahlias, qui forment perspective pour la route voisine, et bordure en équerre pour un champ de légumes contigu au verger ;

Un groupe de la Série des légumistes venu pour cultiver les légumes de ce champ ;

Un groupe de la Série des mille fleurs venu pour la culture d'un autel de secte placé entre le champ de légume et le verger de cerisiers ;

Un groupe de jouvencelles fraisistes, arrivant à la fin de la séance, et sortant de cultiver une clairière garnie de fraisiers dans la forêt voisine.

A cinq heures trois quarts, des fourgons suspendus, partis du Phalanstère, amènent le goûter pour tous ces groupes : il est servi dans le castel des cerisistes, de cinq heures trois quarts à six un quart ; ensuite les groupes se dispersent après avoir formé des liens amicaux et négocié des réunions industrielles ou autres pour les jours suivants.

Plus d'un civilisé va dire qu'il ne voudrait envoyer ni sa femme, ni sa fille à ces réunions ; c'est juger des effets de l'état sociétaire par les effets de la Civilisation : les pères seront les plus empressés de voir leurs femmes et filles dans les Séries

industrielles, parce qu'ils sauront que rien de ce qui s'y passe ne peut rester inconnu. Or, les femmes sont bien circonspectes en lieu où elles sont certaines que toutes leurs actions seront connues de père, de mère, de rivales; c'est ce qui n'a pas lieu dans une maison civilisée où le père, s'il veut surveiller femmes et filles, est trompé par tout ce qui l'entoure. Les mariages étant très-faciles en Harmonie, *même sans dot*, les filles sont toujours placées de 16 à 20 ans. Jusque-là, on peut leur laisser pleine liberté, parce qu'elles se surveillent entre elles, ainsi qu'on le verra aux chapitres spéciaux; or, il n'est pas de garde plus sûre auprès d'une femme que l'œil de ses rivales.

Il est certain que plus d'un niais trouvera à gloser sur la facilité, l'aisance, avec lesquelles Fourier décrit les habitudes d'Harmonie; plus d'un croira motiver gravement ses facéties en disant que, quelle que soit la valeur des principes, on ne peut pas aller aussi sûrement des principes aux conséquences; que la pratique fait toujours mentir la théorie; que la liberté humaine est un élément qui ne s'arrangerait pas de données aussi précises et pour ainsi dire mécaniques.—Mais les hommes d'intelligence comprendront, eux, que la pratique ne ment qu'aux mauvaises théories, qu'elle redresse les théories fausses et confirme les théories vraies; que la précision des déductions n'est qu'une preuve de plus de la validité des principes; que Fourier, qui a réalisé dans sa tête et préconstruit, par puissance de génie, le monde harmonien dans lequel il vit depuis trente ans, est très-admissible à nous en raconter les habitudes et les mœurs: enfin, ils comprendront que c'est tout justement de la

précision mécanique et de la parfaite régularité des choses que peut seulement résulter la parfaite liberté des individus ! Pour mettre ce dernier principe dans tout son jour au moyen d'un seul exemple pris dans nos mœurs de Civilisation, n'est-il pas évident que si les heures des spectacles n'étaient pas précises et déterminées, si ces heures étaient variables et irrégulières, l'individu n'aurait pas, pour disposer ses affaires et son temps de manière à y assister, la facilité, la liberté qu'il trouve quand les heures sont fixes, régulières, connues? D'où il résulte bien nettement, en élargissant cet exemple, qu'à la plus grande précision des mouvements, à la plus exacte ponctualité des affaires, à la plus parfaite mécanisation des choses, correspondra la plus complète liberté des personnes.

Encore une citation :

En terminant cet aperçu du matériel, insistons sur le point principal, sur la nécessité de combiner les trois ordres.

On en fait dans l'état actuel un emploi si mal entendu, que chacun des trois devient une caricature. Jugeons-en par l'ordre mixte ou ambigu, dont nous voyons une ombre dans les jardins anglais, tels que Petit-Trianon, Navarre, Schwetzingen, etc.

Ces jardins pittoresques sont, comme les bergers et les scènes de théâtres, des rêves de beau agricole, des gimblettes harmoniques, des miniatures d'une campagne sociétairement distribuée. Mais ce sont des corps sans âme, puisqu on n'y voit pas les travailleurs en activité. Il vaut mieux encore n'en point trouver, que d'y apercevoir les tristes et sales paysans de la Civilisation.

De tels jardins auraient besoin d'être animés par la présence d'une vingtaine de groupes industriels, étalant un luxe champêtre. L'état sociétaire saura, jusque dans les fonctions les plus malpropres, établir le luxe d'*espèce*. Les sarraux gris d'un groupe de laboureurs, les sarraux bleutés d'un groupe de faucheurs, seront rehaussés par des bordures, ceintures et panaches d'uniforme ; par des chariots vernissés, des attelages à parure peu coûteuse, le tout disposé de manière que les ornements soient à l'abri des souillures du travail.

Si nous voyons, dans un beau vallon distribué en mode ambigu, dit anglais, tous ces groupes en activité, bien abrités par des tentes colorées, travaillant par masses disséminées, circulant avec drapeaux et instruments, chantant dans leur marche des hymnes en chœur ; puis le canton parsemé de castels et de belvédères à colonnades et flèches, au lieu de cabanes en chaume, nous croirions que le paysage est enchanté, que c'est une féerie, un séjour olympique; et pourtant ce local ne serait encore qu'une monotonie, parce qu'il ne contiendrait qu'un des trois ordres agricoles, que l'ambigu ou 2e, dit anglais. On n'y verrait pas le mode engrené, 3e, qui est bien autrement brillant, et qui donne à l'ensemble des végétaux d'un canton, l'aspect d'une grande armée exécutant différentes évolutions, chacune représentée par quelque Série végétale.

Au lieu de ce charme unitaire, on ne trouve dans les campagnes civilisées qu'une dégoûtante et ruineuse confusion. Trois cents familles villageoises cultivent trois cents carreaux de pois ou d'oignons, confusément assemblés et enchevêtrés ; c'est un travestissement complet de l'ordre engrené, qui distribuerait dans le canton trois compartiments d'un même végétal, distingués en carreaux de genre, d'espèce, de variété, de ténuité, minimité, selon les convenances de terrain, et liés par des divisions d'ailes, centre et transitions adaptées aux divers sols.

Fourier continue : il met en scène les opérations de

deux Séries sur les coteaux d'une Phalange, et il fait intervenir très-plaisamment un philosophe comme spectateur de leurs manœuvres. Sans nous engager pour le moment dans les descriptions des travaux d'Harmonie, nous nous résumerons en ces mots sur le mode distributif et les trois Ordres agricoles des cultures sociétaires :

On emploiera dans les campagnes phalanstériennes les trois Ordres agricoles, combinés suivant la nature du sol et les convenances des expositions ; — l'alliage de ces trois Ordres, leurs mélanges enchanteurs, leurs harmonieux contrastes, donneront à ces campagnes plantureuses un aspect si pittoresque, si vivant, si riche, qu'une vive imagination d'artiste peut à peine aujourd'hui s'en faire une idée approximative. Et la magnificence des aspects accusera l'excellence intrinsèque des dispositions; car en toutes choses le Beau est la forme, la splendeur du Bon.

Plus loin, quand nous examinerons le roulement de la Phalange, nous traiterons de la haute importance et de l'*effet utile* et *productif* de l'introduction du luxe dans les ateliers et dans les cultures sociétaires. Les massifs et les corbeilles de fleurs, les végétaux de parure jetés dans les champs et les prairies en bouquets et en longues ceintures, feront aux travailleurs des campagnes plus belles que les jardins d'Armide. « On for-

mera, » dit Fourier, « des Séries *d'apparat champêtre*, » cultivant les autels et bordures de fleurs et arbustes, » autour des pièces affectées à chaque espèce de végé- » taux. Ce luxe est une branche d'attraction et d'intrigue » très-précieuse. »

Il dit encore, et c'est par là que nous terminerons ce paragraphe :

Une Phalange régulière, telle qu'elles seront au bout de quarante ans, aura trois ou quatre châteaux placés sur les points fréquentés de son territoire ; on y portera le déjeuner et le goûter, dans le cas où des cohortes du voisinage se seront réunies sur ce point pour quelque travail : elles perdraient du temps en revenant prendre un repas au Phalanstère, qui peut ne pas se trouver dans la direction de leur chemin de retour.

Chaque Série aura aussi son castel sur un point situé à portée de ses cultures : chaque groupe aura son belvédère ou petit pavillon d'entrepôt ; mais on n'aura pas tout ce luxe dans la Phalange d'essai ; quelques hangars et abris modestes suffiront. Il faudra seulement s'attacher à bien disposer le Phalanstère, et les moyens de séduction comme les communications.

Après avoir donné l'idée générale du dispositif des cultures harmoniennes, disons un mot des ateliers.

§. II.

Il est très important de prévenir l'arbitraire en construction. Il faut une méthode adaptée en tout point au jeu des Séries.
CH. FOURIER.

Je ne puis m'engager ici dans le détail de la distribution des ateliers et *Sérisières* (salles de travail de Séries). On conçoit, en effet, qu'il faudrait un volume pour en donner des descriptions suffisantes, car la disposition de chacun d'eux varie avec les exigences et les convenances particulières de l'industrie à laquelle il est destiné. Cette description ne serait donc autre chose qu'un véritable projet, un travail d'ingénieur, qui ne peut trouver place ici, et que nous publierons à part, avec plans, coupes, détails et devis estimatif, lorsque le moment sera venu (1). — Bien entendu encore que les formes, les dimensions, les arrangements de ces ateliers de toutes sortes ne seront soumis à régularisation et positivement déterminés que par tâtonnements successifs, et à la suite des modi-

(1) Ce travail est aujourd'hui exécuté dans ses éléments les plus importants, et le moment est venu d'en commencer la publication. C'est aussi ce que nous allons faire. La librairie phalanstérienne vient de mettre en vente la première page d'un grand *Album du Phalanstère*, représentant la vue à vol d'oiseau d'une campagne harmonienne, sur le second plan de laquelle se développe un phalanstère de grande échelle. La publication progressive des principales constructions, etc., suivra bientôt. (*Note de la 2e Édition. Septembre* 1847.)

fications pratiques indiquées par le roulement des premiers Phalanstères. On ne peut raisonnablement, en effet, attendre du début la perfection ni en matériel ni en passionnel. — Les premiers Phalanstères ne seront que des *essais d'Harmonie.*

Donc nous nous contenterons d'énoncer ici d'une manière générale que les ateliers et Sérístères des Phalanges seront sains, vastes, commodes, bien pourvus, distribués suivant les exigences des industries spéciales et les convenances particulières du Régime sériaire. — Ajoutons que, pour satisfaire à la première des conditions d'attrait industriel, ils offriront des aspects de propreté, d'élégance et même de luxe, chacun suivant son caractère et sa nature. — La Civilisation a élevé déjà quelques établissements capables de donner une idée du genre de beauté, du *luxe d'espèce*, dont sont susceptibles des ateliers de travail, des fabriques, des usines aux mécanismes ingénieux et variés. Les instruments luisants comme des armes de prix, les roues et leurs engrenages scintillants, les mouvements cadencés, l'agencement de tous les organes de la vie industrielle dans un ensemble bien tenu, bien ordonné, constituent les décorations naturelles des Sérístères d'Harmonie.

Pour donner au moins un exemple du mode général de distribution des Sérístères, je vais rapporter ici la disposition des salles de banquet, décrite par Fourier :

Le PHALANSTÈRE ou manoir de la Phalange doit contenir, outre les appartements individuels, beaucoup de salles de relations publiques : on les nommera *Sèristères* ou lieux de réunion et de développement des Séries passionnelles.

Ces salles ne ressemblent en rien à nos salles publiques, où les relations s'opèrent confusément. Une série n'admet point cette confusion : elle a toujours, de fondation, ses 3, ou 4, ou 5 divisions qui occupent vicinalement 3 localités, ou 4, ou 5 ; ce qui exige des distributions analogues aux fonctions des officiers et des sociétaires. Aussi chaque Sèristère est-il, pour l'ordinaire, composé de trois salles principales ; une pour le centre, deux pour les ailes.

En outre, les trois salles du Sèristère doivent avoir des cabinets adhérents pour les groupes et comités de Série : par exemple, dans le Sèristère de banquet ou salle à manger, il faut d'abord six salles fort inégales ;

1 d'Aîle ascendante pour la 1re classe, environ. .	150.
2 de Centre pour la 2e.	400.
2 d'Aile descendante pour la 3e	900.

Ces six salles fort inégales devront avoir à proximité une foule de petits cabinets pour les divers groupes qui voudront s'isoler de la table de genre. Il arrive chaque jour que certaines réunions veulent manger séparément ; elles doivent trouver des salles à portée du Sèristère où l'on sert le buffet principal qui alimente les tables d'un même genre.

En toutes relations, l'on est obligé de ménager à côté du Sèristère, ces cabinets adhérents qui favorisent les petites réunions. En conséquence, un Sèristère ou lieu d'assemblée d'une Série est distribué en système composé, en salles de relations collectives et salles de relations cabalistiques, subdivisées par menus groupes. Ce régime est fort différent de celui de nos grandes assemblées, où l'on voit, comme chez les Rois, toute la compagnie réunie pêle-mêle, selon la sainte égalité philosophique, dont l'Harmonie ne peut s'accommoder en aucun cas.

Traité de l'Association, tome 2, page 34.

Dans la description de l'édifice sociétaire, j'ai omis d'insister sur l'emplacement des étables, des greniers, des magasins, de tous les bâtiments ruraux enfin, qui doivent être placés, autant que possible, vis-à-vis du Phalanstère, au-delà de la grande Cour-d'honneur où s'exécutent les manœuvres industrielles d'arrivée, de départ ou de parade.

On comprend que le soin des étables, magasins, etc., exigeant un travail journalier, les bâtiments ruraux devront avoir avec le Phalanstère des communications faciles et abritées, — soit souterraines, soit sur colonnes, et suspendues comme les embranchements de la rue-galerie : — de cette manière, le service journalier est tout-à-fait assuré, même pendant le mauvais temps, quand le travail agricole est en fériation, et que toute la population, abritée dans son édifice, se livre exclusivement à des occupations d'intérieur.

§ III.

> Nous ne dirons pas : Cela est impossible, parce que cela est trop beau ; nous dirons, au contraire : Cela est trop beau pour n'etre pas possible.
>
> BRETON.

Je sais bien que la plupart des hommes d'aujourd'hui, habitués à voir nos insipides guérets, nos ennuyeuses et monotones campagnes peuplées de paysans en haillons,

semées ça et là de laides et sales chaumières, nos ateliers dégoûtants et malsains, ne pourront pas s'empêcher de ne regarder, de prime-abord, que comme des rêves fantastiques, les descriptions les plus affaiblies du matériel de l'industrie harmonienne. — Il faut ici, comme à propos de l'architecture phalanstérienne, les rappeler à l'esprit d'arithmétique et de calcul, les prier de réfléchir froidement et de voir si ces cultures unitairement distribuées suivant les exigences du sol et les indications de la science, ne seront pas bien autrement productives que les cultures morcelées des villages civilisés.

Cette vérité a été suffisamment démontrée, et nous sommes en droit de conclure que dans le Régime sociétaire le bon et l'utile s'allient en tous points à l'agréable, au beau. C'est là d'ailleurs un caractère que l'on doit s'attendre à trouver dans l'organisation sociale normale.

Aujourd'hui déjà il existe de grandes exploitations agricoles, dans lesquelles on peut voir en germe le système de distribution matérielle dont nous venons de donner une idée. Je citerai surtout la belle propriété que possède M. le comte Bigot de Morogues à la source du Loiret, et dont il dirige lui-même l'exploitation avec autant de science agronomique que d'art et de bon goût. Je n'ai pas vu de jardin de luxe, même dans les châteaux royaux, dont l'aspect fût aussi pittoresque et char-

mant aux yeux, que cette campagne riche et productive, qui peut être envisagée, sous le rapport matériel du moins, comme un échantillon obscur des campagnes harmoniennes. Le Léman, ce roi des beaux lacs, étale aussi sur ses nobles rives quelques propriétés d'un aspect quasi-phalanstérien.

Redisons d'ailleurs que toute cette question du dispositif agricole se réduit à savoir si le système des cultures hachées, morcelées, lacérées en trapèzes, en cornes, en parallélogrammes, en figures de toutes formes et de toutes grandeurs, bizarrement heurtées, assemblées par mille caprices du hasard, clôturées, coupées de haies, semées de bornes et exploitées par une race de paysans pauvres, ignorants, routiniers, chicaniers, voleurs et malheureux ; si ce système familial, absurde et prétendu moral, vaut mieux que celui de la culture unitaire et combinée ? — Il n'y a pas à hésiter sur la réponse. Dès-lors l'emploi des trois Ordres et les effets qui résultent de leur alliage, sont la conclusion logique et nécessaire des principes de l'Économie sociétaire.

Ce n'est pas la faute de ce système éminemment productif, s'il est souverainement élégant et splendide, s'il revêt tout naturellement les aspects les plus pittoresques. Il n'en faudrait pas rejeter les avantages industriels et économiques, sous prétexte qu'on arrive par l'économie à des résultats trop brillants, trop somptueux. C'est-là

l'objection principale de ces pauvres Civilisés : « Cela ne peut pas être, *parce que* c'est trop beau ! » Belle raison, vraiment, pour prouver la fausseté d'une découverte, que d'en accuser la magnificence ! O Civilisés damnés, esprits faussés, intelligences bistournées ! vous en êtes venus à croire que le Bon est nécessairement faux, que le Beau n'est certainement pas vrai ! Mais c'est du contre-entendement tout pur, cela, mes chers frères ! ce n'est pas être à côté de la ligne de la raison, c'est lui tourner très résolument le dos....

Le Morcellement, contraire à l'ordre naturel et au bon sens, ne produit que misère, duplicité d'action, égoïsme, guerre et laideur : Par opposition, l'Association fait couler de source vive, richesse, unité d'action, harmonie, beauté, splendeur.

Les piteux effets du Morcellement anarchique et désordonné sont et doivent être, en tous points, la contre-partie des magnificences du régime combiné. Le Mal et le Laid font la contre-partie du Bon et du Beau. Le Laid s'accouple avec le Mal, comme le Beau se conjugue sur le Bon. Le Laid, il faut le répéter mille fois, c'est la forme du Mal ; — le Beau, la forme du Bon et la splendeur du Vrai.

Quand on dit du Système Sociétaire ; « Cela est trop beau, donc cela est impossible ; » on fait un raisonnement

dont la fausseté provient de ce qu'on oublie que ces magnifiques résultats, *complètement contraires* à ceux de la société dans laquelle nous sommes habitués à vivre, sont dûs à des procédés, à des moyens, à des causes *complètement contraires* aussi aux procédés de la société actuelle, aux causes génératrices de tous ses vices.

Et ce n'est pas à l'imagination, mais à la raison que nous avons soumis les titres positifs, les preuves de valeur des procédés nouveaux.

Si, par un beau soleil de printemps, l'on montrait à un Sauvage qui ne serait jamais sorti de ses forêts un panorama de la place Louis XV : — d'un côté l'Élysée-Bourbon, le Garde-Meuble, la rue de la Paix et la Madelaine ; de l'autre, la Seine emprisonnée dans ses grands quais, le pont Louis XVI et ses colosses de marbre, le palais de la Chambre, flanqué des riches hôtels du quai d'Orsay ; puis le jardin et le palais des Tuileries, les Champs-Élysées et ce majestueux Arc de Triomphe qui se dresse à l'horizon semblable aux colonnes d'Hercule posées à l'extrémité du monde, — certes, ce Sauvage ne voudrait pas croire que toutes ces merveilles sont quelque part une réalité.

Ce Sauvage serait dans son droit, parce qu'il ne peut avoir aucune idée des ressources que la Civilisation possède pour exécuter de pareilles choses.

Mais le Civilisé du dix-neuvième siècle n'a pas le droit de tomber, relativement aux prodiges de l'Harmonie, dans l'erreur commise par le Sauvage relativement aux prodiges civilisés; car le Civilisé du dix-neuvième siècle peut comprendre avec grande facilité les moyens que l'Harmonie possède pour réaliser toutes ses magnificences.

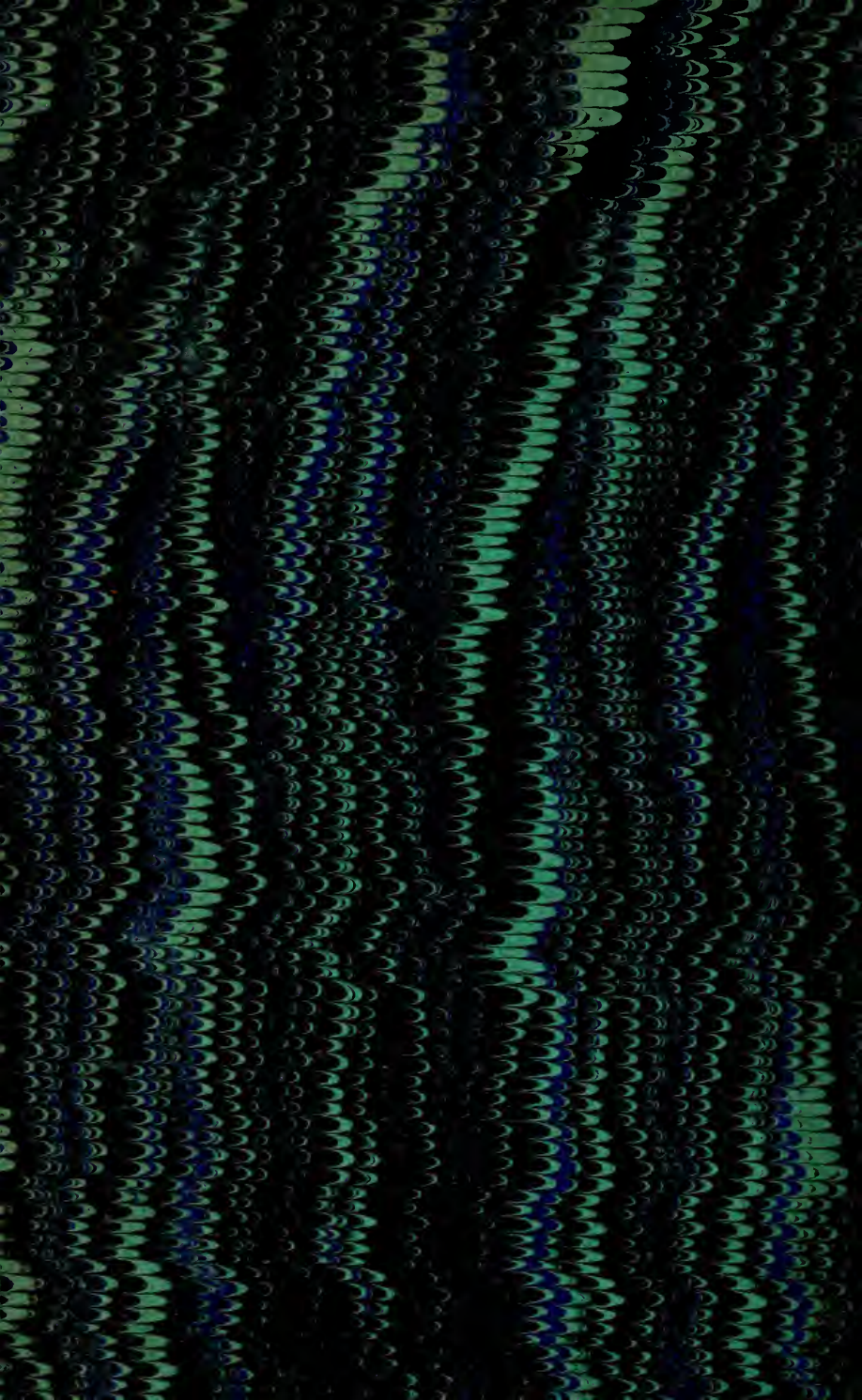
D'ailleurs, nous aimons tous la richesse, l'élégance, le luxe, le grandiose; or, il serait en vérité bien étrange que Dieu nous eût donné pareils goûts à tous, et qu'il eût en même temps voulu nous condamner pour jamais aux misères, aux laideurs, aux souffrances de toute nature dont la Civilisation est si féconde. Cela serait inepte et absurde à lui, ou cruel à plaisir et vraiment satanique. Pareille croyance est une sottise grossière ou une abominable impiété. — Un père qui est riche, dit quelque part Fourier, a plus d'obligations envers ses enfants que celui qui est pauvre : il leur doit plus que celui-ci en éducation, en vêtements, soins, nourriture et plaisirs. Hé bien ! Dieu, qui est notre père et qui est plus riche et plus puissant que tous les monarques ensemble, ne doit-il pas nous réserver la jouissance de tous les biens, et ne serait-il pas digne du mépris et de la haine de sa créature, s'il lui refusait satisfaction des désirs dont il a organiquement pétri son cœur? Peut-on croire qu'il nous eût rivé au cœur ces désirs indéfectibles avec préméditation de les employer contre nous et en nous comme instru-

ments incessants de torture? S'il en était ainsi, il serait le Maudit, lui; et tout homme qui sait ce que vaut une conception, peut comprendre qu'aucune religion n'a formulé encore une conception du *Mauvais Esprit* résumant autant de méchanceté, de cruauté et d'odieuse perfidie, qu'en renferme une pareille conception de Dieu.—Et c'est pourtant ainsi,—chose étrange et monstrueuse! — que nombre d'honnêtes gens comprennent Dieu... Et ils se croient religieux!

Pour nous, qui ne voulons pas déshonorer notre intelligence en insultant à l'intelligence divine; nous qui voulons adorer et bénir Dieu, le Souverain Créateur du ciel et de la terre, de l'homme et de ses passions, le Dispensateur de la vie universelle, le Père de l'amour, du bonheur et de l'harmonie,

Nous ne conclurons pas en disant: CELA EST IMPOSSIBLE, PARCE QUE CELA EST TROP BEAU :

Nous conclurons religieusement, au contraire: CELA EST TROP BEAU POUR N'ÈTRE PAS LA VÉRITÉ ELLE-MÊME, LA DESTINÉE SOCIALE DE L'HOMME, LA VOLONTÉ DE DIEU SUR LA TERRE!

FIN DU PREMIER VOLUME.

IMPRIMERIE LANGE LEVY ET COMP., RUE DU CROISSANT, 16